

# **Les anges déçus**

## **Hôdo, la légende**

**Volume III**

# Table des matières

Chapitre 1. Les anciens.....	11
Chapitre 2. Traces d'un vécu.....	37
Chapitre 3. Allo, Terra!.....	55
Chapitre 4. Les enfants des pionniers.....	79
Chapitre 5. Ballade au clair de lune.....	93
Chapitre 6. Peaux neuves.....	121
Chapitre 7. Les huit ambassadeurs du monde .....	145
Chapitre 8. Le mal d'Orphée.....	165
Chapitre 9. Les pièces de l'échiquier.....	187
Chapitre 10. L'antre aux monstres.....	207
Chapitre 11. L'aube du Soleil rouge.....	227
Chapitre 12. Les deux statuettes.....	247
Chapitre 13. Les ambassadeurs du 8G.....	271
Chapitre 14. L'invisible toile.....	291
Chapitre 15. Titan.....	313
Chapitre 16. <i>Revelación</i> .....	333
Chapitre 17. Conspirations.....	359
Chapitre 18. Paule, la juste.....	383
Chapitre 19. Kyoto.....	405
Chapitre 20. La famille de Paule.....	427
Chapitre 21. Le passeur.....	449
Chapitre 22. Le concept hôdon.....	465
Chapitre 23. L'affrontement des esprits.....	479
Chapitre 24. Le prophète du successeur....	497
Chapitre 25. Premiers contacts.....	515
Chapitre 26. Le guêpier.....	537
Chapitre 27. Solitudes.....	559
Chapitre 28. Les coulisses du palais.....	577
Chapitre 29. Tours d'ivoire.....	599
Chapitre 30. Rassemblements.....	623

Chapitre 31. Vie et mort.....	645
Chapitre 32. L'arbre.....	667
Chapitre 33. Cheng-Yi qui devient un.....	679



## Chapitre 1. Les anciens.

Quarante ans se sont écoulés depuis la naissance de Hôdo.

J'étais à l'époque le cadet des pionniers. Mon père, le commandant du Livingstone, le fondateur de notre colonie, resta quatorze années le guide mâle de notre société. Puis, la charge me revint lorsqu'il démissionna.

Depuis, je suis le Commandant, comme les Hôdons continuent à nommer leur représentant mâle.

Il y a peu, Cheng, ma femme laissa la lourde mission de Mère qu'elle assumait depuis la naissance de Hôdo, à notre fille aînée, Ondine.

Le co-commandant du Livingstone, Betty, ne voulut pas à l'époque endosser la charge suprême qui lui incombait selon la tradition. Mais, avec six autres femmes, dont ma mère et Cheng, elle participa activement à l'édification de notre société. Je ne sais plus laquelle nomma leur groupe « les mères veilleuses ». Connaissant Betty, j'aurais tendance à croire que ce fut elle, avec son humour provocateur. Quoi qu'il en soit, mon alter ego féminin s'appela depuis « Mère des Hôdons ». Notre rôle est de veiller aux bons rapports entre les habitants de notre planète.

Contrairement aux puissants de Terra, nous sommes démunis de pouvoir. Nous sommes des conseillers, ou plus précisément, des conciliateurs. Nous ne légiférons

même pas. Nous n'avons qu'une toute petite constitution de dix articles au maximum. Il était difficile de faire moins : en fait, nous sommes peut-être la première société anarchiste.

Un « quinquumvirat » coordonne les activités de la planète. Un homme et une femme, comme je le disais, ne s'occupent que des problèmes de cohabitation, cherchant à résoudre les inévitables conflits qu'engendre la vie en communauté. C'est pourquoi la Mère et le Commandant ont de bonnes connaissances dans les sciences humaines et de l'intelligence. Mon frère et sa femme devinrent, eux, les grands coordinateurs. C'est sur eux que reposait la planification de toutes nos activités conformément à l'écologie, à nos ressources et à notre bien-être. Et bien sûr, le cinquième membre ne pouvait être que Moka, la gynoïde de notre clan. On ne sait pas combien de temps peut vivre un homo syntheticus, mais tant qu'elle fonctionnera, elle sera sans doute toujours là tel un archange à la tête de nos anges gardiens comme nous avons surnommé ces êtres de synthèse.

Ce n'est pas parce que nous sommes en haut de la pyramide que nous intervenons en tout. En fait, les Hôdons s'associent en petits groupes d'une huitaine de personnes : les clans. Un Hôdon peut appartenir à deux clans, car il y a les associations de type social et les unités d'activité. Chacune de ces familles a ses « chefs ». Une huitaine d'entre elles se réunit pour former une tribu et les chefs nomment entre eux leurs représentants. Comme nous ne voulons pas de mégapoles à la terrienne, nous limitons nos cités à huit tribus. Les cités ont leur « maire » désigné parmi les chefs tribaux. De fil en aiguille, une hiérarchie se monte pour aboutir au quinquumvirat. Chaque niveau s'occupe de ses propres problèmes. Les Hôdons ne font appel aux niveaux supérieurs

que lorsqu'ils ne trouvent pas de solutions adéquates ou lorsqu'ils ont besoin de la coopération d'un plus grand nombre de citoyens.

En quarante ans, la communauté s'est agrandie. Nous sommes maintenant presque dix mille âmes réparties dans dix-sept villages. C'est peu, car les communications avec Terra ne sont pas encore courantes : la technique du X2-plasme est délicate et coûteuse. Mais, cela nous permet de n'accueillir que ceux qui s'adaptent à notre mode de vie, somme toute assez sobre. Les nouveaux venus doivent s'intégrer dans l'une de nos quatre classes sociales. Il y a les « astronautes » qui sont au service de toute la communauté, car ils gèrent notre planète comme un vaisseau à travers l'espace. Inutile de préciser que c'est là un reste de tradition des pionniers qui étaient pour le quart des astronautes. Ensuite viennent les paysans-guerriers, une idée de Katsutoshi, le meilleur ami de mon père, qui insuffla un nouvel esprit à la gent militaire qui accompagnait les premiers voyageurs. Puis, nous avons les chercheurs très nombreux aussi à l'époque de l'exploration. Enfin et surtout, la population est composée des « compagnons », nos artisans.

Les deux premières cités sont symboliquement nos capitales. Jérusalem est en quelque sorte notre ville ambassade vis-à-vis de Terra, alors que Rio est devenue avec le temps notre berceau bien qu'en réalité, cette dernière ne fût que le deuxième site colonisé. Il est vrai qu'à l'origine, elle fut notre unique source d'énergie, de faune et de flore.

Comme nous utilisons rarement des moyens de transport, nos cités sont peu éloignées les unes des autres, entre une et quatre heures de marche. Nous voulons conserver une planète qui ne soit pas submergée par l'Homme, aussi, nous acceptons un style de vie très dé-

pouillée, souvent communautaire pour éviter des déperditions d'énergie et de matériel. Nos cités se fondent le plus possible dans le paysage où elles se développent. Nous agissons ainsi en fonction de l'unique loi de notre planète : respecter l'intelligence aussi infime soit-elle. Partout où nous posons le pied, nous pouvons écraser une éventuelle étincelle de vie, alors, nous restons humbles et discrets. Nous ne pouvons faire autrement que de vivre nous-mêmes, donc de tuer, mais nous évitons le saccage aveugle des Terriens. C'est pourquoi nous n'avons guère d'exploitation des ressources de Hôdo, car nous pensons que l'esprit même de la consommation effrénée de biens est à l'origine des malheurs qui frappent Terra. Notre planète mère ne s'en remettra sans doute jamais.

Au début, les noms des cités rappelaient des régions de Terra comme Cabo Verde à l'extrémité sud-est des marécages qui bordent Jérusalem, Ness de l'autre côté du chenal au pied de la montagne qui mène à Rio, l'îlot de Chiloé à l'entrée de l'embouchure, ou encore, Horyuji, une communauté de moines de toute confession qui vit là où la maigre végétation cède le terrain à la roche.

Au passage, je dois dire que nous avons beaucoup de moines sur Hôdo : des contemplatifs qui sont soit compagnons, soit chercheurs et même quatre moines-guerriers.

Puis il eut plus de fantaisie pour désigner nos villages, comme Quetzal, Monoï, Stockfisch... Ce fut Ytzhak, notre grand jardinier, qui lança cette mode lorsqu'il quitta Jérusalem et fonda la nouvelle cité qu'il baptisa Orchidée. Parfois, les pionniers n'étaient guère inspirés. Ainsi, les premiers villages qui s'aventurèrent dans le désert s'appelaient Oasis1, Oasis2, Oasis3.

Mais depuis la mort de mon vieux précepteur, les Hôdons donnent les noms de nos pères. Oasis2 fut rebaptisée Tcherenkovgrad. On ne pouvait mieux choisir pour



honorer la mémoire de mon maître, l'inventeur du X2-plasme, car c'est là que fut installé le premier tunnel spatio-temporel reliant notre monde avec Diana, notre lune. Puis ce fut au tour d'Oasis3, « Porte de Lumière », en l'honneur de mon père, Lucien Porte que tout le monde connaissait sous le pseudonyme de Nic. C'est notre astroport. Là débarquent les navettes des immigrés Terriens. Depuis que j'ai la charge de guide, nous nous en servons aussi pour aller plus loin dans l'espace. Plus tard, nous utiliserons Diana pour les voyages interplanétaires. Mais, jusqu'à aujourd'hui, aucun humain n'a osé emprunter le tunnel X2-plasmique.

Cela ne nous a pas empêchés de commencer à visiter le système de notre soleil, l'Intirayo. Ainsi, nous avons colonisé la plus proche planète. Nous l'avons baptisée Chica en l'honneur de la gynoïde qui s'était sacrifiée lors de la dernière mission de mon père sur Terra. Diana, notre lune, n'est habitée que par une poignée d'homo syntheticus qui n'ont pas besoin d'oxygène. C'est là maintenant que sont rechargées nos batteries. Car, si nous vivons humblement, nous ne sommes nullement des masochistes. Notre principale activité est de veiller à notre santé : cela comprend bien sûr de quoi nous nourrir et de rester à l'abri des intempéries, ce qui, ici sur Hôdo, n'est une mince affaire. Nous nous débrouillons avec les produits autochtones et notre agriculture terrienne acclimatée. Nos demeures sont simples et nous n'avons pas toutes les commodités des Terriens.

L'allinone est le seul instrument que nous continuons à utiliser, d'ailleurs avec parcimonie. Mais, la médecine requiert tout un appareillage et quantité de substances que nous ne pouvons produire ici. Il en est de même pour les deux autres activités des Hôdons : la recherche et la reproduction des homo syntheticus. Ces trois activités nous

imposent de conserver un grand complexe informatique, d'autant que les anges gardiens ne peuvent s'en passer. Au moins, nous avons résolu le problème de l'énergie qui nous inquiétait tant quand j'étais jeune.

Chica, elle, est une planète à peine plus grosse que la nôtre. Elle est pourvue d'oxygène et des clans humains s'y rendent périodiquement, mais personne n'a l'intention d'y vivre. L'atmosphère très raréfiée y est chargée de poussière, car les vents balayent en permanence la surface désertique. D'après les planétologues, ce monde aurait pu être aussi fertile que Hôdo ou Terra, mais il semblerait qu'il ait été frappé par un corps céleste qui aurait ricoché comme un caillou que l'on jette à la surface d'un étang. Cela explique qu'il n'y ait pas de trace d'un gigantesque cratère, mais une série de craquelures comme une vitre brisée par une onde de choc. Quoi qu'il en soit, s'il y avait de la vie au moment de collision, elle aurait été définitivement effacée. Les scientifiques se perdent en conjectures. Au début, ils croyaient que l'eau s'était concentrée dans les calottes polaires. Mais par la suite, on découvrit des nappes phréatiques et surtout des océans de sable mouvant.

C'est là que les homo syntheticus se reproduisent selon les besoins de Terra et notre coutume, un ange gardien par clan.

Moka m'a demandé de m'y rendre. Ce n'est pas normal. J'ai le désagréable pressentiment que je n'en reviendrai pas. Cheng pense comme moi, aussi veut-elle m'accompagner. Et impossible de la dissuader, même en lui rappelant que ses soixante printemps ne font plus d'elle une aventurière.

Sean dicta à la hâte la dernière phrase. Il avait aperçu dans un coin de l'allinone la petite icône qui annonçait l'arrivée de Moka. Cette dernière était revêtue d'une

longue robe à manches amples. Une capuche laissait à peine entrevoir le masque blanc qui cachait ou remplaçait son visage. La tenue, faite en tissu hâdon aux teintes pâles et délavées, évoquait le fantôme de quelque intrigante courtisane vénitienne.

— Alors, Moka, tu ne te décides toujours pas à changer de peau.

— Je t'ai déjà dit que je ne tiens pas à vous rappeler que nous ne vieillissons que lentement. Et comme notre peau, elle, vieillit vite...

— Je sais, je sais. Mais tu m'avais promis de le faire après la mort de mon père.

— Oui ! Mais je n'ai pas dit quand après.

— Moka ! Tu vis vraiment trop avec les humains ! Tu n'as jamais pensé prendre la retraite ?

— Non, pour l'instant je me sens encore efficace. Et puis, ne suis-je pas la mémoire de Hôdo ? Je vois que tu es prêt, n'oublie pas de mettre ton casque. Je ne vois pas Cheng.

— Elle arrive. Et toi, tu ne revêts pas ta combinaison ?

— Je la mettrai avant de débarquer sur Chica. Ma peau n'a plus à craindre l'absence d'atmosphère de la lune. Par contre, ma mécanique redoute la poussière.

Cheng apparut enfin vêtue de sa vieille combinaison, et le trio se rendit à Tcherenkovgrad. Sean ne comprenait pas pourquoi tant de mystères. Aucun humain n'avait emprunté le fameux tunnel spatio-temporel et c'était le premier vol à destination de Chica qui décollerait de Diana. Il fallait bien un début à tout et lui-même avait espéré qu'un jour, cette solution éviterait les nuisances des vols spatiaux qui pourraient devenir plus nombreux à l'avenir. Mais les circonstances de ce premier essai ne le réjouissaient pas. Moka n'avait pas expliqué sa requête, et, en attendant de plus amples explications, il imaginait le

pire : comme tous les humains, il redoutait l'apparition d'un déviant, d'un homo syntheticus doté d'une émotion qu'il ne possédait pas dans sa palette : l'agressivité sous toutes ses formes.

C'est pour cette raison qu'une permanence d'humains, tous plus ou moins cogniticiens, était assurée sur Chica. Sean ne comprenait pas pourquoi ce n'était d'ailleurs pas eux qui avaient sollicité la présence du Commandant.

La marche était longue jusqu'à Tcherenkovgrad et Sean mit à profit le temps de la promenade pour interroger Moka afin de deviner ce qui n'allait pas.

Les anges gardiens avaient adopté un mode de reproduction « sexuée ». Une gynoïde et un androïde ne s'accouplaient pas, bien qu'ils aient des organes semblables aux humains. Ces postiches ne servaient qu'à donner le change aux humains : d'ailleurs, les homo syntheticus, généralement des gynoïdes, livrés aux yakusa étaient généralement destinés aux plaisirs du sexe. Les versions créées depuis sur Chica sont évidemment nettement plus éduquées que les premières de Terra. Ainsi, les geishas synthétiques des yakusa sont devenues non seulement de véritables dames galantes, mais aussi des accompagnatrices de nombreuses activités. Elles ne sont plus réservées à une minorité richissime. On les trouve partout où elles peuvent jouer un rôle d'encyclopédie ou de surveillance électronique. Dans les hôpitaux par exemple, elles remplacent petit à petit les anciens moniteurs. Leur aspect humain, voire maternel, est bien plus rassurant et de plus, elles sont capables d'agir en attendant l'arrivée des équipes médicales. Tout récemment, les gynoïdes sont utilisées pour le prélèvement de sperme et les androïdes pour l'insémination. Le progrès n'arrête pas !

Mais les homo syntheticus n'en sont pas là pour se reproduire. Ils n'ont pas d'ADN, mais ils combinent leurs

matrices de fabrication pour engendrer un hybride. Les gynoïdes assurent la transmission des caractéristiques stables, alors que les androïdes sont mutables. En effet, ces derniers ont la capacité d'enregistrer des modifications dans leur matrice afin de créer de nouvelles versions aptes à améliorer l'adaptabilité au milieu. Par contre, les androïdes sont dépourvus dans leurs photographies du protocole de reproduction afin d'éviter une altération dangereuse qui permettrait un emballement incontrôlable de mutation. Sean se demandait d'ailleurs si ce comportement n'était pas une réplique au fameux chromosome Y des mâles.

Les risques de déviation avaient fortement troublé les yakusa quand ils découvrirent l'usine clandestine de Tyr qui servait à construire des guerriers. Depuis, plus personne n'avait le droit de construire des homo syntheticus sur Terra. Pour les Hôdons, cela devint une monnaie d'échange avec les coutumes barbares du commerce terrien. Les homo syntheticus étant des êtres intelligents, il leur avait donc été laissée l'entière liberté de leur fabrication. Comme les Hôdons vivaient en symbiose, ils s'entraidaient. Aussi, chaque clan accueillait un ange gardien, mais aussi, une poignée d'humains organiques participait à l'éducation des jeunes homo syntheticus.

Dès que nous pûmes coloniser Chica, nous décidâmes d'un commun accord que cette planète convenait pour y installer leur « maternité ». Ainsi, nous ne risquions pas de polluer Hôdo et, paradoxe, le nouveau monde qui était mort donnait naissance à une nouvelle espèce « vivante ». En plus de ces deux motifs de fabrication, nos anges gardiens créaient à l'occasion des astronautes et des descendants pour la famille impériale de Perso-Mésopotamie.

Quand le trio arriva dans la salle de téléportation, Sean n'avait rien appris de nouveau.

Moka vérifia que les combinaisons des deux humains étaient étanches et bien réglées. Puis, elle commanda le déclenchement du générateur X2-plasmique. Aussitôt, un voile noir enveloppa l'enceinte, une sorte de grande cage délimitée par des poutres hautes de deux mètres cinquante, soutenant un plafond rectangulaire de deux mètres de largeur et six de long. La traversée du miroir d'Alice, comme les pionniers avaient baptisé la sphère tachyonique qui se refermait sur les voyageurs, plongea Moka et le couple d'humains dans une obscurité totale. Séparé du monde présent, le trio fut ballotté alternativement dans le passé et le futur pour revenir finalement dans le présent, ailleurs.

Lorsque le voile se dissipa au bout de quelques secondes, Sean reconnut le dôme de transit de Diana, la lune de Hôdo. Tout tournait, s'éloignait, se rapprochait comme dans ces films usant ou abusant de travellings et de zooms. Soudain, il se rendit compte de son angle d'observation : il était allongé sur le sol à côté de Cheng qui semblait s'être assoupie. Moka l'aida à se relever, puis gifla la Chinoise afin qu'elle recouvrât ses esprits.

— Hum, fit Moka sur un ton dubitatif. Je crois qu'il vaudrait mieux protéger dorénavant le voyage des « organiques ». Vous semblez enclins aux vertiges et même aux syncopes.

L'endroit était désert. Même les homo syntheticus fréquentaient peu ce satellite, non que le milieu leur soit hostile, mais ces êtres souffraient autant, sinon plus, de solitude que les humains.

De toute manière, à première vue, les rares anges gardiens qui circulaient n'étaient pas reconnaissables, car ils portaient en général une combinaison d'astronaute, non seulement par mimétisme, mais surtout pour que leur peau ne vieillisse pas trop vite dans le vide.

Moka était la seule gynoïde à ne porter qu'un intérêt minime à son aspect physique, mais les autres étaient d'une coquetterie très étudiée. Sean se rappela qu'il avait été le premier à s'en rendre compte avec Nana, sa première petite amie, une gynoïde. À l'époque, Moka avait déjà formé son caractère d'aventurière au contact de Nic, elle avait déjà changé de peau.

Les homo syntheticus ont tous des parents humains, des modèles dont ils calquent les comportements. Chez Moka, le mimétisme fut si profond que Sean soupçonnait parfois cette dernière d'avoir été éprise de son père. Il savait que c'était possible. Certains détails étaient troublants. La peau de Moka semblait vieillir comme celle de Nic, et quand ce dernier mourut, la gynoïde plaqua un masque sur son vrai visage et se revêtit ou d'une bure ou d'une combinaison spatiale.

Nana, l'autre gynoïde doyenne, avait aussi vieilli. Mais pas de la même manière. Elle était restée la digne ambassadrice qu'elle était devenue pendant les accords entre Terra et Hôdo. Elle ne voulait qu'une garde-robe nipponne. Parfois, elle se coiffait de perruques et cachait son visage sous des masques du nô ou de guerriers grimaçants tirés de quelque légende héroïque.

Toujours en silence, car Cheng et Sean avaient compris que Moka se tairait jusqu'à l'arrivée à destination, le trio suivit un couloir qui déboucha dans des hangars pressurisés où un tychodrome était prêt à accueillir ses passagers. Cette navette reliait Chica et Diana. C'était plus facile à maîtriser qu'un tunnel qui requérait une très grande précision de calcul. Le vaisseau ne se contentait que d'approcher les astres à travers le miroir d'Alice, l'atterrissage et le décollage restant en manuel. Moka prit comme à l'accoutumée les commandes de la navette qui ne comptait que deux passagers et pas de fret, ce qui

constituait une dépense inhabituelle et incongrue d'énergie.

Enfin, la gynoïde se décida à parler dès que la navette sortit du hangar.

— Vous souvenez-vous lorsque je vous ai parlé d'héberger les mutants de Terra ?

— Je me le rappelle parfaitement, répondit Cheng. Je m'y étais opposé à l'époque, car nous ne pouvions rien faire pour eux : nous avons déjà assez de difficultés à maintenir notre civilisation pour prendre des risques.

— Je sais. C'est pourquoi, lorsque nous avons commencé à occuper Chica, Nana avait suggéré de réaliser ce souhait sur cette planète. Nous, nous pouvions les accueillir sur notre monde, mais il nous fallait reconstituer un environnement plus supportable pour les humains, même mutants.

— Et alors ? demanda Sean.

— Nous estimions qu'il fallait créer un nouvel abri souterrain.

— Le vôtre est devenu trop petit ?

— Non ! mais nous craignons qu'ils ne puissent cohabiter avec les humains « normaux » qui partagent notre base. Rappelez-vous que, sur Terra, ces « monstres », comme ils sont appelés, vivent à l'écart de toute indiscretion, ou alors sont montrés dans des spectacles. Ici au moins, ils ne seraient ni des « erreurs » qu'on cache, ni des « horreurs » qu'on exhibe. Nous pensions que de temps à autre, nous pourrions libérer l'une de ces créatures, surtout celles qui sont exploitées pour amuser ou terroriser des Terriens, car nous avons constaté qu'elles sont intelligentes et qu'elles souffrent. Chica est une planète où il est dangereux de s'aventurer. Il vaut mieux créer une base à proximité de la nôtre. Nous avons donc commencé par creuser un tunnel à l'opposé des rési-



dences des humains, dans une pièce où vous ne venez jamais, là où nous nous revêtons de peau.

— Une pièce intime ? demanda Cheng sans malice.

— Nous n'aimons pas montrer notre intimité à l'aspect non organique.

— Donc, à partir de cet endroit, vous creusez un tunnel... suivait Sean.

— Oui, et au bout de quelques mètres, nous avons débouché dans une grotte.

— Une chance, cela pouvait vous aider à ne pas trop creuser ! fit l'homme qui ne voyait toujours pas où voulait en arriver la gynoïde.

— Une chance, en effet, puisque nous voulions rester discrets. Nous avons donc exploré cette grotte. Et c'est là que nous avons besoin de votre aide.

— Je n'ai jamais fait de spéléologie ! Et toi, Cheng ?

— Même si j'en avais fait, je n'ai plus l'âge.

— Il ne s'agissait pas en réalité d'une grotte, mais d'un conduit artificiel. Nous avons découvert des restes d'une vieille civilisation sur Chica.



## Chapitre 2. Traces d'un vécu.

Moka entama la descente vers Chica qui ressemblait à Mars, par sa couleur. La planète tout entière ressemblait à un désert soit de sable, soit de glace. La base des humanoïdes était à l'abri des vents dominants sur un plateau encastré dans une longue cordillère. Là, au moins, les tempêtes avaient perdu leur force érosive, mais les installations n'étaient pas pour autant à l'abri de la dense poussière qui formait les nuages même à très haute altitude. Aussi, le tychochrôme fut rapidement aligné sur une plateforme qui s'enfonça dans la montagne. Dès que la navette fut rangée dans son alcôve, les portes à flanc de montagne furent aussi vite refermées. Les anges gardiens redoutaient plus que les humains la poussière. Moka ne quitta pourtant pas sa combinaison une fois à l'intérieur de la base. Curieusement, elle invita les deux humains à conserver la leur.

— Pourquoi ? interrogea Sean. L'atmosphère est pourtant respirable ici.

— Bien sûr, si vous voulez, vous pouvez ouvrir votre casque, mais avant d'entrer dans la grotte, il faudra le refermer.

— L'air y serait-il toxique ?

— Je n'en sais trop rien. Nous n'avons rien détecté d'anormal, mais dès que nous avons fait cette découverte,

j'ai transmis mes observations à Nana. Elle m'a rapporté que les humains appelaient archéologie la science qui consiste à étudier les restes d'une civilisation. Elle m'a dit que des rumeurs d'intoxications mystérieuses avaient circulé chez les égyptologues et que la respiration chargée de gaz carbonique et de vapeur d'eau avait failli anéantir les peintures dans certaines grottes préhistoriques.

— Bien, si elle le dit ! C'est un domaine que je ne connais pas et je n'irai pas la contredire, surtout Nana. En effet, cette gynoïde-là était l'encyclopédie de Hôdo.

Moka entraîna rapidement le vieux couple. Elle semblait pressée et soucieuse d'éviter les humains résidents, car Cheng et Sean n'en aperçurent aucun jusqu'à ce qu'ils arrivent dans la salle des peaux.

Tant de mystère intriguait de plus en plus l'homme qui, se retournant vers sa compagne, souffla : tu aurais dû rester là-bas !

— C'est moi qui ai demandé que Cheng vienne, si elle le voulait évidemment. Je me porte garant de sa santé et de sa protection.

— Ah ! fit Sean. Et tu étais au courant de ce qui nous attendait ?

— Pas plus que toi, répondit la femme. Et je ne comprends toujours pas quel est mon rôle ici. De toute manière, je t'aurais accompagné, tu le sais.

— Cheng, reprit Moka, est la personne la plus compétente dans le domaine de la sociologie, et il n'y a pas d'archéologues sur Hôdo. J'avais encore moins l'intention de faire venir des Terriens. Derrière cette porte que nous avons rapidement installée, il y a un sas de décontamination. Vous refermez votre casque.

Le trio pénétra dans une petite pièce identique à celle que l'on pouvait trouver dans les navettes spatiales qui en étaient équipées. Au bout de quelques minutes, un voyant

indiqua que l'accès donnant sur la grotte était déverrouillé.

Une excavation d'à peine une douzaine de mètres de long prolongeait le sas et descendait en pente douce, mettant à nu ce qui ressemblait à une canalisation crevée. Sean alluma le phare de son casque pour examiner l'intérieur du conduit.

— Cela m'a l'air bien étroit ! C'est par là que nous devons aller ? Mais en quoi ce trou aurait une valeur archéologique, en dehors du fait que la petite portion que j'observe soit horizontale et de taille régulière ?

— Regarde vers la droite, répondit Moka.

— C'est fermé par des éboulis...

— Ce ne sont pas des éboulis, ces roches ont été méthodiquement posées et ajustées pour boucher l'issue. Maintenant, regarde en face de toi. Vois-tu les petits graffitis gravés dans la roche ?

— Ces machins-là ?

— Trop réguliers pour être dû au seul hasard. De plus, le reste de la roche est particulièrement lissé, surtout à cet endroit.

— Comme si on en avait fait une tablette, remarqua Cheng.

— Peut-être...

— Tu es aussi sceptique que ton père coupa la Chinoise.

— D'accord et nous allons avancer à quatre pattes, à notre âge dans ce boyau obscur !

— Et pourquoi pas ? Nous sommes encore en bonne santé.

Sean haussa les épaules et, par bravade, voulut s'enfoncer dans le conduit. Moka l'arrêta : je crois qu'il est plus sage que j'ouvre la voie, de toute manière des soeurs et des frères fermeront la marche.

— Où sont-ils ? demanda Sean qui ne voyait personne d'autre qu'eux à l'entrée du tunnel.

— Pas besoin de nous gêner mutuellement ! Nous restons en contact radio.

— Et c'est moi qui passerai la deuxième, dit Cheng. Mais avant j'aimerais examiner ces fameux graffitis. Tu les as mémorisés, demanda-t-elle à la gynoïde.

— Bien sûr. Et Nana est déjà en possession de la copie.

— Je l'étudierai ainsi à loisir dès notre retour. Allons-y ! Je suis curieuse de savoir ce qui nous attend.

Le conduit ressemblait à une grosse canalisation cylindrique d'égout, d'à peu près un mètre de rayon. Le sol, de consistance différente, comme de la terre battue, remplissait uniformément le cylindre de telle manière que la largeur devait atteindre les quatre-vingts centimètres à la base, laissant une hauteur d'un mètre vingt pour le passage.

Il semblait peu naturel, comme l'avait constaté Moka, que cette « grotte » fût rectiligne, sur une vingtaine de mètres, pour aboutir à une paroi qui ne ressemblait pas à la roche dans laquelle était édifié le tunnel. À cet endroit, le mur perpendiculaire qui arrêtait la progression ressemblait à une pierre vitrifiée. Dessus, une série de gravures ressemblait étrangement à celle de l'entrée. Moka, qui avait une excellente mémoire puisqu'elle était en permanence connectée à l'ordinateur central de Chica fit remarquer à ses compagnons humains qu'il y avait quatre motifs qui se répétaient.

Il était impossible pour l'instant de découvrir plus. Le trio revint dans la base des androïdes où furent aménagées trois pièces pour accueillir confortablement le couple d'humains et Moka qui resterait à proximité. Aussitôt, Cheng dépouilla les images de ce qui à première vue laissait supposer qu'il s'agissait d'idéogrammes rap-

pelant vaguement le coréen informatique. La Chinoise vérifia que Moka avait raison quant au nombre de signes, mais ils se combinaient entre eux, des petits à l'intérieur de grands. Si l'échantillon s'avérait représentatif d'une « écriture », elle évalua qu'il devait y avoir plus d'un million de symboles. Autrement dit, il serait presque impossible de traduire un tel langage. Le « texte » près du sas contenait une ligne de plus, mais les deux « textes » commençaient par un cercle. L'autre message, celui du conduit, commençait de la même manière, par un cercle. C'était un même début.

Pendant que Cheng examinait les vues, Sean en profita pour demander à Moka les raisons d'un tel secret autour de la découverte des gynoïdes.

— Je n'ai jamais vu, jusqu'à maintenant, que vous cachiez quoi que ce soit. Pourquoi cette fois-ci ?

— Je n'ai rien caché. Vous êtes au courant.

— Nous deux, seulement ! Et tu as tout fait pour éviter que le bruit ne se répande pas. Pourquoi ?

— J'ignore quel peut être l'impact d'une telle découverte, aussi je préfère m'en remettre aux sages de la communauté qui sauront que faire de l'information.

— Merci ! Je me serais bien passé de cet honneur. Encore, si j'étais plus jeune, je me sentirais une âme de découvreur de tombeaux, mais maintenant !

— J'ai tout prévu, mes soeurs et moi explorerons à votre place et vous pourrez examiner d'ici tout ce que vous voudrez.

— Ça me convient, dit Cheng. Mais d'ores et déjà, je propose de mettre au courant quelques humains, car leur présence pourrait être souhaitable. Je pense à notre fille et son mari, le fils d'Adela et Katsutoshi.

— Je les connais bien, répondit Moka, ils ont la sagesse de leurs parents, mais tu les as peut-être choisis pour

leur désir d'aventure, à moins que ce ne soit par affection humaine vis-à-vis de la famille. Ne faudrait-il pas choisir une équipe plus scientifique ?

— Bon, poursuivit Sean, en plus d'Ondine et de Yukio, nous travaillerons avec Arnold, fils de Stella et Condor, Iddo, fils de Kim et Ytzhak, Armonia, fille de Brown et Tcherenkov, Lara de Diana et Ray et Lucy, fille de Barbara et Gus. Tu te chargeras de les avertir. Discrètement, puisque tu y tiens. Peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi, pour l'instant ! Et maintenant que fait-on ?

Cheng proposa que les homo syntheticus sondent les parois de la caverne pour découvrir des cavités. Elle ne pouvait guère proposer mieux, car elle pensait que l'« écriture », s'il s'agissait bien de cela, ressemblait plus à des logogrammes qu'à des phonogrammes. Il semblait que chaque pictogramme fut un assemblage d'unités simples trop peu nombreuses pour être associées à des sons, à moins que ces êtres ne soient pas capables d'en émettre une grande variété. Il était donc impossible d'en deviner la signification sans la moindre piste. Il fallait donc trouver d'autres signes de culture : des chambres mortuaires, des outils... Et encore, ces concepts étaient humains. Rien ne disait a priori que ce qui pouvait être découvert faciliterait la compréhension d'une autre forme de vie.

La Chinoise se souvenait de l'expérience qui avait été menée sur Hôdo pour prendre « contact » avec le cerveau-champignon. Ce fut un échec. Bien sûr, c'était tout compte fait un végétal, si différent de l'espèce animale.

Sean se leva et demanda à Moka avec un soupçon d'ironie : « J'espère que nous ne sommes pas enfermés ici ? J'ai envie de dérouiller mes jambes, et je commence à m'ennuyer ».



Quarante années passées avec les Hôdons et les Terriens permettaient à Moka de saisir les subtilités que les jeunes homo syntheticus ne pouvaient facilement comprendre et que les humains pouvaient difficilement cacher. Elle avait surtout eu Nic comme « père », et ce dernier usait fréquemment d'un humour amer, mi-figue mi-raisin pour manifester ses perplexités. Aussi, Sean ne fut pas surpris quand Moka lui répondit qu'il n'était pas un prisonnier et lui rappelait que cette coutume n'existait que sur Terra. Il arrivait parfois que la gynoïde fasse aussi de l'humour, mais c'était rare. Généralement, elle se contentait d'exprimer des affirmations. Mais, les anges gardiens étaient programmés pour plaire à l'homme, aussi, enchaîna-t-elle : « Que puis-je faire pour que tu ne t'ennuies pas ? »

Sean n'en savait rien et il haussa les épaules.

— Ah, je vois ! continua Moka. Et bien pourquoi ne te promènes-tu pas ?

— Pour aller où ?

— Où tu veux. Dehors, il n'y a pas de sables mouvants. Ici, il y a les salles de reproduction et d'enseignement primaire.

— Je vais jeter à nouveau un coup d'oeil à ce tunnel.

— Dois-je t'accompagner ?

— Non, je suis en uniforme d'astronaute, et la tunique est munie d'un localisateur biologique.

— D'accord, je te suis d'ici.

— Et moi, je reste ici aussi, enchaîna Cheng. Ne fais pas d'imprudences.

Sean s'engouffra dans l'étroit tunnel et examina méticuleusement les deux extrémités. La première, celle qui se trouvait près de l'entrée était bouchée par des rochers. Le casque, plus sophistiqué encore que celui qu'il avait quand il était jeune, offrait maintenant les possibilités de

jumelles ou de loupe. Il ne voyait rien de particulier, mais il lui vint l'idée d'afficher le plan de l'abri des homo syntheticus. Le centre était composé de deux étages rectangulaires. Le premier abritait la navette, un atelier de maintenance et les quartiers des humains, et le second creusé juste en dessous abritait le centre de reproduction des homo syntheticus. Sean y localisa la pièce d'habillage des anges gardiens. Elle se trouvait dans un coin de la montagne, le plus proche de l'extérieur, à environ quatre mètres sous la surface. Sean en conclut que le conduit découvert par les homo syntheticus devait déboucher à l'air libre, mais comme il avait été condamné, la poussière et le sable n'avaient pu s'y infiltrer. Peu à peu, le niveau de la plaine avait dû monter par sédimentation et ensevelir complètement l'ouverture de ce boyau. Qui avait fait cela ? Et pourquoi ? Il pensait que peut-être jamais personne ne le saurait. Mais si ce côté donnait sur l'extérieur, pourquoi l'autre extrémité se terminait-elle en cul-de-sac sur une roche vitrifiée ?

À quatre pattes, il s'enfonça dans le conduit. Cette fois-ci, il décida d'examiner de près les contours, car il pouvait s'agir d'une sorte de porte. Il n'était pas le seul à y avoir pensé, puisque Cheng avait demandé que Moka cherche de nouvelles poches ou galeries à proximité de la première. Sean était maintenant convaincu que si ce passage avait été une entrée, des restes de civilisation se trouveraient bien enfouis dans la plaine et que le seul endroit qui ne soit pas enfoui se trouverait derrière ce mur vitrifié.

Lentement, le faisceau lumineux balaya la surface noire et vitreuse. Soudain, un reflet attira le regard de l'homme : un minuscule clou doré était planté au centre de la masse. En examinant de plus près grâce à la loupe de son casque, Sean constata que la tige était constituée

d'une paire d'épaisses lamelles métalliques surmontée d'une verroterie colorée. À première vue, l'ensemble pouvait s'escamoter dans la roche, mais il jugea plus prudent de ne pas y toucher pour l'instant. Il préféra continuer à chercher d'autres « anomalies » de ce type. Il trouva ainsi un autre clou à la même hauteur que le premier, dans la paroi près de la « porte ». Il s'apprêtait à analyser le pourtour de la porte, lorsqu'un bruit venu de derrière l'interrompit. Moka s'était introduite dans le tunnel avec un appareil en main :

— Excuse-moi, dit-elle, je voulais installer un sonar pour...

— Bonne idée, nous devrions essayer ici, derrière cette paroi, coupa Sean. Passe-moi ça et dis-moi où le mettre.

Ce faisant, il tenta de se retourner dans l'étroit tunnel. Ce n'était pas commode avec la combinaison d'astronaute, et, péniblement, il finit par s'accroupir face à la gynoïde. Il voulut étirer les jambes et appuya instinctivement le dos à la paroi noire qui soudain s'ébranla.

Étonné, il bredouilla plus une excuse qu'une simple constatation :

— Ben, dis donc ! Pas bien, solide cette porte !

Sean se roula sur le ventre, et le phare du casque dévoila une chambre. Le rayon de lumière balaya la pièce assez large et un peu plus haute que le couloir. Elle ressemblait à un dôme avec de nombreuses niches de tailles diverses. Des reflets indiquaient que l'endroit recelait d'objets comme du verre. L'entrée intempestive de Sean lui fit redouter de devenir un éléphant dans un magasin de porcelaine.

— Moka ! On sort, je crois qu'il vaut mieux revenir ici avec prudence et doigté. As-tu constaté une quelconque toxicité ?

— Aucune.

— Et vie ?

— Je ne vois aucune trace de chaleur.

— Bon ! Allons rejoindre Cheng. Je sens que cette histoire commence à m'intéresser. Dommage que nous ne puissions rester plus longtemps, car je voudrais être présent sur Hôdo pour la mise en place de l'X2-plasme de communication.

— Je serai avec vous. Je suis curieuse de recevoir des nouvelles fraîches des soeurs terriennes.

— Moi aussi. Quarante ans de paix avec les Terriens tient déjà du miracle.

## **Chapitre 3. Allo, Terra!**

La CIES des yakusa n'avait plus rien de commun avec l'ancienne Compagnie Internationale de l'Espace et des Sciences qui avait envoyé Nic à la découverte de Hôdo. Pourtant, respectueux des accords des huit consortiums, les Japonais n'avaient pas voulu bouleverser l'ancienne structure de l'organisme qui continuait à gérer le réseau international et les voyages interplanétaires. Ils se contentaient de soutenir financièrement le dernier et unique service public de la Terre. En contrepartie, ils géraient à travers le Réseau, les plaisirs virtuels plus rentables et faciles à maîtriser que les gynoïdes, et se réservaient le droit absolu de superviser toute conquête hors du système solaire. De plus, ils surveillaient tout aussi discrètement l'évolution des homo syntheticus toujours ignorés de la majorité de l'humanité. Le vrai grand changement fut que la CIES était devenue aussi le centre de l'Enn, cette monnaie électronique qui, pendant près de quarante ans, bouleversa le monde, balayant tous les anciens schémas économiques. En effet, à l'instar des sciences physiques, la monnaie possédait maintenant un étalon, une mesure énergétique d'où son nom. Toute valeur était ramenée à l'énergie. Seules la rareté, l'émotion et la créativité étaient encore estimées « artistique-ment », occasionnant encore des réajustements et des

fluctuations dans les prix. L'Enn était plus qu'une nouvelle unité monétaire, c'était un concept révolutionnaire de l'empire japonais comme bien d'autres.

Le territoire nippon s'étendait sur les mêmes îles depuis des siècles, avec la seule différence, que leur terre s'était vue grignotée par la montée des eaux. Politiquement, leur empire ne gérait que ce territoire ancestral, mais en fait, il s'étendait sur les alliés du Pacifique, de l'Extrême-Orient et de l'Amérique latine avec lesquels ils pratiquaient une symbiose culturelle plus que politique ou économique. Cet ensemble d'alliances constituait non seulement les nouvelles puissances du monde, mais aussi le creuset dans lequel l'empire du Soleil Levant puisait de nouvelles idées. Ce dernier se distinguait en effet des autres pouvoirs par son originalité enrichie par la variété de culture dont il exploitait habilement la synthèse.

La majorité des gouvernements terriens était, en sous-main, contrôlée par des forces obscures, financières, religieuses, mafieuses... Les yakusa, eux, jetèrent le masque et oeuvrèrent pignon sur rue. Les cinq candidats éligibles, tous yakusa, représentaient des courants politiques que certains intellectuels gaijins ignares classaient de l'extrême droite à l'extrême gauche. L'Enn naquit lors d'un gouvernement assimilé au socialisme par les spécialistes occidentaux les plus écoutés, mais qui connaissaient le moins l'âme nipponne, ceux-là mêmes qui n'avaient pas vu naître la nouvelle puissance du Pacifique mais qui expliquent toujours pourquoi ils n'ont rien vu.

Le grand siècle des démocraties avait engendré celui des autonomismes. Si la liberté et l'égalité avaient fait recette pour les uns ou pour les autres, la « fraternité » vint cruellement à manquer. C'était le règne de l'individualisme, mais peu d'individus étaient Rois. Les serfs informatisés qui n'avaient plus assez de ressources pour

entraîner la machine de la consommation se mirent en quête de communautés sectaires pour trouver sinon une raison de vivre, un environnement moins hostile. Et pendant ce temps, les Consortiums se disputaient leurs territoires. La Communauté du Pacifique, sous la tutelle omniprésente du yakusa, s'occupait évidemment des plaisirs du sexe.

Qu'importait le nombre limité de privilégiés qui pouvaient se payer les luxueuses luxures, le reste du monde se contentait des manga électroniques dont « vous êtes le éros ». Les bénéfiques auraient suffi à n'importe lequel des Grands Maîtres d'Entreprises. Le Japon était une grande famille, et l'un des Ministre-Président yakusa décréta que tout citoyen, dès son premier jour, et jusqu'au dernier, recevrait un salaire minimum correspondant à son métabolisme. Les taxes et les impôts furent définitivement supprimés. De cette manière, la gestion du budget était plus aisée, et les gains de l'État-providence, mieux cernés. Les économies et le partage des ressources, du plaisir et de ses fruits pouvaient être mieux gérés. Rapidement, la Communauté du Pacifique adopta dans sa totalité de style de vie éliminant ainsi la « dowa » <sup>1</sup> des SDF et des chômeurs. Il ne manquait à cette nouvelle structure que l'assurance des soins médicaux, ce qui était le domaine privilégié du puissant voisin, l'Empire fédéral qui pratiquait un communisme libéral.

Petit à petit, pour divers motifs à l'origine, une nouvelle zone économique s'étendit de l'Extrême-Orient à l'Amérique latine en passant par le Pacifique.

C'était une chance pour Hôdo qui développait une société dépourvue de système monétaire. Il n'y avait pas de pratique de rétribution, et il était vrai que les Hôdons

---

1 (japonais) Les intouchables.

considéreraient les paresseux et les profiteurs comme des malades, car tout le monde travaillait sur leur planète et aucune tâche n'avait plus de valeur qu'une autre. Quant aux malades et aux infirmes, quel que soit le handicap ou la contagiosité, ils étaient soignés sans comptes à rendre : ils étaient et restaient des Hôdons, ni plus, ni moins. Il en était de même pour tous les « dons » — surtout ceux des surdoués — tant prisés sur Terra. Pas plus que les tares, les capacités n'avaient de valeurs ni morales, ni commerciales. Le génie en science, le ramasseur simplet de pétales ou le débardeur de milanaute avaient la même considération.

Il n'était pas rare de voir les habitants mener plusieurs activités pour répondre aux besoins de la communauté, sans a priori de respectabilité ou autres échelles de mérite en usage sur Terra. Il en était déjà ainsi lorsque les premiers hommes de guerre devinrent des agriculteurs sous la houlette d'O-Sensei Katsutoshi Tomonaga.

Par la suite, quand les premiers échanges diplomatiques furent établis entre les deux planètes, tous les colons pratiquaient le ninjutsu de Tomonaga, car Terra n'inspirait pas confiance. Ces anciens Terriens savaient de quoi elle était capable. Pour l'instant, la planète mère ne représentait pas un danger immédiat. Toutes les sociétés furent trop ébranlées par la manoeuvre du consortium de la Communauté du Pacifique et de ses alliés immédiats.

Bien sûr, l'Union européenne suivait le plus fort comme elle l'avait toujours fait depuis sa naissance, d'autant que c'était sur son territoire que résidait la CIES. De même, le Croissant était complice, car deux de ses principaux dirigeants étaient des homo syntheticus, bien que ces derniers n'étaient à la solde de personne. La plupart des Terriens ignoraient la nature exacte de ces sages et intègres



dirigeants qui avaient choisi d'appuyer la révolution économique de la Communauté du Pacifique. En fait, les homo syntheticus étaient hermétiques à la notion du pouvoir de l'argent.

Les homo syntheticus considéraient que leur paradis était Hôdo. C'était l'unique endroit où l'homo sapiens respectait leur véritable nature d'homo syntheticus. Ainsi, dans le doute, ils s'en référaient aux coutumes hōdonnes. Comme ces derniers vivaient sans monnaie, il devait en être de même sur Terra.

Bien sûr, l'existence de ces êtres de synthèses n'était pas un secret même si peu de gens en avaient rencontré. Mais seule une petite poignée tenue par la loi du silence du yakusa savait que les deux empereurs du Croissant n'étaient pas humains.

En général, ce que les Terriens savaient de ces êtres inorganiques, se résumait aux « geishas » des cités de joies, toutes appelées « Santa Cruz », comme celle de la Sierra en Bolivie brésilienne ou Santa-Cruz Playa en Florida.

Pourtant, les gynoïdes avaient diversifié leurs compétences. Mais, elles restaient toujours discrètes. Elles savaient que beaucoup de Terriens redoutaient une nouvelle espèce intelligente, mutante, extraterrestre ou synthétique.

Malgré leur discrétion, elles avaient contribué à la mise au point d'une messagerie entre les deux planètes. Contribué ? Ou plus, comme le pensait Sean qui était présent pour l'inauguration.

C'était un grand jour dans l'histoire de Terra qui n'avait pas perdu espoir de conquérir d'autres planètes et de préférence plus dociles que Hôdo. Une célébration en grande pompe s'y préparait avec ruban à découper, toast et champagne authentique. De nombreuses femmes de di-

gnitaires de tous les horizons s'étaient vêtues de yukatas majestueux en marque d'allégeance aux patrons de la CIES. La cathédrale st Servais de Maastricht, dévastée plusieurs fois par les mouvements terroristes, avait été réaménagée par les yakusa qui avaient construit dans le chœur l'énorme centre de communication X2-plasmique. Un gigantesque cylindre translucide occupait l'emplacement de l'autel servant de « lanceur de courrier ».

La cérémonie était plus sobre sur Hôdo. Peu de Hôdons curieux étaient présents, car il n'y avait aucune « invitation » et seuls ceux qui habitaient à proximité de l'expérience se sentaient vaguement concernés. Moka et Sean étaient accompagnés de l'ambassadeur japonais, représentant unique et officiel de Terra, et de Nana qui avait son teint de craie où s'épanouissait le rouge vif de lèvres arrondies. À eux quatre, ils formaient le groupe des « personnalités » reconnues des Terriens.

Il y avait du retard. Sur Terra, les invités piaffaient d'impatience ; sur Hôdo quelques badauds s'en allèrent indifférents. Le silence régnait dans l'ancien édifice religieux comme du temps où les rituels chrétiens s'y déroulaient. Sean en profita pour s'adresser à Nana :

— Toujours aussi élégante !

— Merci, Sean.

Un silence plana. L'un comme l'autre voulait parler sans trouver ni le sujet ni les mots.

— Je ne te l'ai jamais demandé, pourtant cela m'intrigue. Tu portes un nouveau masque depuis la dernière fois que nous nous sommes vus ?

— Celui-ci te plaît ?

Sean émit un soupir en guise de réponse.

— Tu étais fort attaché à mon visage. Trop, n'est-ce pas, reprit Nana ?

— Trop ?

— Excuse-moi. Je ne pouvais comprendre tout de suite. Pendant des années, je me suis arrangée pour te montrer toujours le même visage. Ce n'était pas seulement pour te faire plaisir. Ce l'était aussi pour moi. Il m'est difficile de t'expliquer mes sentiments.

— Veux-tu en parler plus tard ?

Moka intervint avant Nana.

— Je crois que c'est une bonne idée. De plus, ta présence est plus appropriée que la mienne pour ce qui nous attend chez nous. Tu ne peux perpétuellement éviter Sean.

— M'éviter, s'étonna Sean. Il me semblait bien que...

— Plus tard, coupa Moka. D'ailleurs, l'X2-plasme s'active.

En effet, le cylindre hôte qui devait recevoir le premier message de Terra, évoquant les tubes pneumatiques d'antan, semblait se remplir d'un étrange liquide. On aurait dit une espèce de bruine, rendant opaque l'intérieur et réfléchissant l'extérieur comme un mirage hésitant qui, au lieu de renvoyer quelques lointains horizons, réverbérait des mémoires du passé. On croyait y apercevoir la salle avec des fantômes d'anciens occupants, puis le désert avant l'édification de la cité et enfin l'espace constellé dans lequel une planète bleue se perdait. Les Hôtons qui regardaient le phénomène étaient impressionnés par cette beauté, car ils ne connaissaient que l'envers du décor : les voyageurs qui se déplacent dans l'X2-plasme sont enfermés dans une bulle dépourvue de la moindre trace de lumière.

L'impression fut de courte durée, déjà, la bruine se dissipait, laissant apparaître une figure humaine. Nana et Moka reconnurent immédiatement Soeur Magdalena. Sean et l'ambassadeur savaient qu'une gynoïde serait utilisée pour l'expérience. Il était évident que cette expé-

rience annonçait une nouvelle forme d'échange et de voyage pour l'humanité.

— J'ai pu sans problème me porter volontaire pour l'expérience grâce à l'état délabré de ma structure et me voici donc sur Hôdo sans plus de dégât. Merci, mon Dieu !

L'ambassadeur ne put s'empêcher de jeter un coup d'oeil interrogateur vers Sean. « Il y a un truc, n'est-ce pas ? » pensa-t-il. Pourtant, il avait été mis au courant et il faisait partie de ces humains qui croyaient en l'intelligence et la vie qui animaient les homo syntheticus. Mais il trouvait extraordinaire que cette femme puisse être une religieuse. Était-ce du mimétisme ou une véritable foi ? Pouvait-on d'ailleurs se poser cette question quand on pouvait aussi se la poser pour l'homo sapiens ? Mimétisme des parents, du milieu social ? Combien d'homo sapiens avaient embrassé une foi quelconque spontanément, sans influence ? D'ailleurs n'était-ce pas ce que l'on prétendait de cette soeur ? On disait qu'elle s'était forgé toute seule des convictions qui transcendaient la religion. Ne disait-elle pas elle-même que si elle avait été recueillie dans un autre monastère, d'une autre confession, elle serait arrivée aux mêmes conclusions ?

— Bienvenue sur Hôdo, Magdalena, fit Moka en s'avançant pour l'aider à sortir du tube. As-tu souffert du Néant ?

— C'est que j'ai remis mon âme à Dieu et que j'ai prié tout au long du voyage qui fut en fait bien court. Je m'étais aussi bien préparée grâce à vos conseils. Je n'ai pas souffert, je n'ai pas ressenti de perte de conscience, mais l'EEG que j'emporte avec moi permettra de le vérifier.

— Je constate que tu es arrivée ici avec ton esprit religieux sans le soutien de mémoires supplémentaires. Et, vous rappelez-vous votre message ? demanda Sean.

En effet, pour valider l'expérience, il était prévu que la gynoïde viendrait porteuse d'un message et surtout d'une requête inconnue des Hôdons, et même des Terriens, jusqu'à la dernière minute. Le message, Sean et l'ambassadeur s'en doutaient, ne consisterait qu'en traditionnelles congratulations purement diplomatiques et sans intérêts, même politiques. La requête était le test, il fallait s'acquitter d'un quelconque échange en retour pour prouver que l'aller et le retour avaient fonctionné.

— Quant à la requête, continua la religieuse, il s'agit d'offrir à la grande dame les trois rosiers de Hôdo. N'entendez pas là que je parle de la Dame d'Akita<sup>1</sup>, mais de celle de l'Empire.

— Je m'en serais douté, fit l'ambassadeur, un peu surpris en de telles circonstances d'entendre parler de cette vieille légende chrétienne du Japon.

— Mais, des roses ? s'étonna Sean. Jamais nous n'en aurons pour répondre tout de suite.

— Si, rassura Moka. Je m'explique d'ailleurs pourquoi il y a eu cette commande urgente de rosiers pour la « Porte de Lumière ». Étiez-vous au courant du test puisque cette demande a été faite par vous-même, demanda-t-elle à l'ambassadeur ?

— Je n'étais pas dans le secret des dieux. On m'avait seulement dit que le couple impérial pourrait se rendre sur notre planète. Vous savez comme nous sommes traditionalistes, même si l'Empereur ne fait plus office que de grand conciliateur. Les services du protocole me demandèrent maints détails concernant la cité. Je leur ai parlé

---

1 apparition d'une Vierge Marie au Japon.

du portique qui est une copie fidèle de l'Intipunku<sup>1</sup>, édi-  
fiée en l'honneur de Condor Quispe, le chef des pompiers  
pionniers, qui mourut lors du crash d'un milanaute. On  
me suggéra « fortement » de décorer cette porte du soleil  
qui avait tant de signification et qui nous rappelle nos to-  
riis<sup>2</sup>. Je fis donc aménager à proximité du portique ce lo-  
cal en lui donnant l'aspect extérieur d'un temple shintô.  
J'obtins même que la porte fût déplacée et orientée vers  
le soleil levant alors qu'elle était orientée sur l'axe nord-  
sud. Pour atténuer cette perpendicularité, avec beaucoup  
de difficulté, car nous sommes en plein désert, je fis  
construire une vasque d'eau qu'il fallait contourner. Et  
enfin, comme nous adorons la nature et sa végétation, je  
fis apporter toutes les plantes qui supportaient les ri-  
goureux climatiques des oasis et notamment les rosiers ac-  
climatés, la seule plante favorite de l'impératrice qui put  
s'adapter ici.

— Je suis au courant, continua Nana, c'était moi qui  
étais chargée des échanges diplomatiques entre l'Empe-  
reur du Japon et notre ambassadeur. En fait, à notre insu,  
nous préparions les éléments du test. La requête précise-  
t-elle quelle rose ?

— Non, répondit Soeur Magdalena. Peut-être pour vous  
faciliter la tâche. Peut-être pensaient-ils que vous ne  
disposiez pas de toutes les espèces.

— Je pense plutôt qu'ils ne savaient pas que nous  
avons créé trois types de roses. Les avons-nous ici, *Sato-  
san*? demanda Sean.

— Oui, répondit l'ambassadeur. Et nous n'avons même  
pas besoin de les déterrer, car la plupart des plants sont

---

1 Porte du Soleil du temple inca de Tihuanaco

2 Portail traditionnel japonais (porte symbolique de  
l'espace consacré d'un temple shintô).

restés dans leur pot d'origine. J'ai pris la liberté de les baptiser pour l'occasion, puisque pour l'instant nous les appelons seulement par leurs couleurs. Que pensez-vous de *Chikara* pour la sanguine aux reflets de cuivre, de *Hei-sei* pour la blanche irisée et de *Chôwa* pour l'orange au coeur de velours bleu nuit ?

— Je ne connais pas le japonais comme mon père, mais si vos noms donnent une aussi jolie description que vous venez de faire je ne peux que m'en féliciter.

— Ces noms représentent trois vertus : l'énergie, la sérénité et l'harmonie. C'est ce que j'indique dans le message que je destine à Terra.

— Vous me simplifiez la vie, je pense que ce cadeau fleuri et votre missive qui doit ressembler à un poème sont amplement suffisants pour les tests.

Quelques instants plus tard, les rosiers accompagnés d'un parchemin élégamment calligraphié furent placés sur le socle du tube qu'occupait Soeur Magdalena qui restait sur Hôdo. À nouveau, le cylindre se remplit d'un fluide ni vapeur ni liquide. Des reflets irisés éclataient à l'intérieur comme des éclairs entre des nuages. Sauf qu'ici, les nuages ne manifestaient pas leur présence par d'orangeuses masses grisâtres, mais plutôt par une espèce de gomme floue effaçant le contenu du tube. Dans les trouées qui se créaient, non seulement l'objet disparaissait, mais on y voyait à travers comme s'il se fût agi d'une fenêtre ouverte sur ailleurs. Une impression de vertige saisissait les Hôdons présents à proximité, et plus d'un détourna les yeux. Puis soudain, le tube se vida. À l'intérieur, il n'y avait plus la moindre trace ni de rosiers ni de parchemin. C'était le premier échange entre les deux planètes.

« J'espère que cela ne sera pas source de soucis », pensa Sean. Comme tous les Hôdons, il ne pouvait

s'empêcher de se méfier de l'agressivité incontrôlée des habitants de Terra.

Soudain, Sean réalisa que le message de retour s'était fait sans que personne n'agisse sur la moindre manette, le moindre bouton. L'automatisme de l'arrivée ne l'avait pas surpris, car il en était ainsi pour tous les voyages X2-plasmiques quel que soit le type de vaisseau, car les calculs étaient trop complexes. Moins on s'occupait de la navigation, meilleure était la précision d'émergence. Néanmoins, il fallait un ordre de départ. Or rien de tel n'y ressembla dans l'envoi des roses. Il fallait pourtant que quelqu'un sache quand le paquet-cadeau était prêt. Seuls les membres de l'assemblée en avaient l'opportunité.

Il n'eut pas le temps de s'étendre plus sur la question que déjà le tube reprit son aspect iridescent. C'était l'acquittement du message. Il était convenu de répondre sans délai au retour du test, car cela permettait d'estimer la rapidité des échanges. De plus, un dépassement de délai de vingt-quatre heures terriennes eût été considéré comme un échec. Il fallait bien en effet, se fixer une limite au-delà de laquelle il était inutile d'attendre.

Comme lors des deux transferts précédents, la brume irisée se dissipa rapidement. Le *Hi-no-maru*, la bannière au Soleil, apparut au sommet d'une tige de bambou, fichée sur un trépied : Les roses étaient bien reçues par les Terriens.

Sean trouvait amusant qu'il ait été prévu un autre drapeau, blanc à rayures rouges, celui-là, pour indiquer une anomalie. Quel genre d'anomalie aurait-il bien pu arriver ? Avoir des roses mutantes ? Voire intelligentes ?

Prétextant une urgence, il laissa l'ambassadeur récupérer le fanion et se charger d'annoncer avec l'aide des gynoïdes l'issue du premier contact avec Terra. Ce genre de mondanité l'ennuyait. De plus, il connaissait assez bien



son peuple pour savoir que, si certains saluaient l'exploit technique, la majorité des Hôdons ne se sentirait pas concernée par un quelconque commerce avec le monde des terriens qu'ils avaient abandonné après avoir été eux-mêmes souvent oubliés.



## **Chapitre 4. Les enfants des pionniers.**

Pendant la cérémonie, Nana avait remarqué l'arrivée d'Ondine la fille de Sean et d'Yukio, son mari et le fils d'Adela et de Katsutoshi. Ils attendaient, mêlés à un groupe de curieux qui assistaient au premier transfert Hôdo-Terra.

Elle pensa que le moment de se retrouver en tête à tête avec Sean était encore une fois compromis, car elle ne voyait aucun motif pour que le jeune couple vînt de Horyuji à Tcherenkovgrad si ce n'était pour rencontrer Sean. Pourtant, elle était sûre que ce dernier aurait souhaité lui parler. Le plus simple pour en être sûr était de poser directement la question :

— Sean, je ne te fuis pas, mais ta fille et ton beau-fils sont ici. Je présume que vous deviez vous rencontrer et qu'il est préférable que nous nous rencontrions plus tard.

— Non, ils sont sûrement venus pour m'accompagner à La Porte. Mais tu peux te joindre à nous. Je présume que Soeur Magdalena nous accompagnera aussi. Au fait, tu es venue pour accompagner l'ambassadeur, ou parce que Moka t'avait invitée, toi aussi ?

— C'est Moka qui a souhaité que je vienne. Ma présence n'était pas indispensable pour l'ambassadeur. Elle souhaitait que je travaille avec vous sur Diana.

— Cela me semble logique. Tu es une scientifique.

— Je ne suis pas la seule.

— Certes, mais tu es la plus ancienne et celle que je connais le mieux.

— Justement...

Ce « justement » était lourd de souvenirs tus. Elle et Sean avaient découvert l'amour ensemble. Plus tard, elle tenta en vain de ranimer sa « soeur », Chica, morte pour sauver un humain. Puis ce fut elle qui diagnostiqua le mal de Go-lan, son compagnon atteint d'une étrange maladie. On avait cru tout d'abord que le mal était dû aux poussières des tempêtes de la planète Chica, puis aux champignons hôdons. En fait, il était d'origine neurocognitive consécutive aux erreurs des apprentis sorciers de Tyr. Le savoir de Go-lan s'effaçait doucement, puis la pensée s'obscurcissait peu à peu comme si des nuages de plus en plus nombreux la traversaient et finalement la cohérence de la personnalité craquela sous l'érosion de la maladie. Quand Nana décida de débrancher son compagnon, il était impossible de savoir même s'il souffrait et si elle le libérait d'une fin atroce. Plus aucun contact ne semblait possible avec ce cerveau traversé de courants d'air. Les symptômes de l'affection apparurent très vite peu de temps après avoir quitté Terra, aussi, elle n'eut pu concevoir de descendance avec son compagnon.

La vie de Nana était ainsi parsemée d'expériences ou longuement douloureuses ou enchanteresses d'un moment, d'un seul, trop court souvent... Hélas, sa mémoire à elle ne défaillait pas. Elle se souvenait de chaque leçon de Betty, l'intrépide commandante en second du Livingstone, morte dans une stupide chute en montagne, près de Rio,

car elle refusait de se voir vieillir. Et tout le savoir de Diana, son maître à penser, perdu lui aussi à tout jamais ! C'était encore une fois elle, Nana, qui accompagna le corps sans vie sur la lune de Hôdo, qui portait justement le prénom de la patronne des scientifiques.

Quelle cérémonie ridicule ! Comme si tous ces rituels autour d'un cadavre pouvaient sauver quoi que ce soit de ce qui n'est plus. Qu'importe que la lune Diana soit un mausolée... une âme s'était envolée sans retour. D'ailleurs, des Mères des pionniers, il ne reste plus que Cheng. Pour combien de temps encore ?

Le silence parut long à Nana pendant que Ondine et Yukio s'approchèrent de Sean comme si chaque milliseconde durait une seconde.

— Salut Nana ! dirent en choeur les deux jouvenceaux.

Nana ne sursauta pas et le visage blanc aux lèvres sévères d'un rouge plus martial que séducteur semblait dissimuler toute émotion. Pourtant, paradoxalement, la fixité même du masque au menton volontaire, supposé représenter Tomoe Gozen<sup>1</sup>, laissait l'imagination libre de percevoir plus d'émois en dedans.

Yukio ressemblait tellement à son père, Katsutoshi, le meilleur ami sans doute de Nic, le commandant Porte. C'était le plus célèbre des jeunes maîtres d'armes de la communauté. Comme son père, il assumait la responsabilité de la sécurité. Tous les Hôdons pratiquaient des arts martiaux, car il n'y avait pas d'armée, mais on disait que les connaissances médicales et ésotériques d'Adela avaient donné à son fils une aura de ninja, mystérieuse, invisible et pourtant terriblement efficace. Des légendes couraient déjà sur lui et sur son épouse Ondine parfois

---

1 Figure légendaire de la plus célèbre femme guerrière du Japon.

surnommée kunoichi<sup>1</sup>. Cette dernière ressemblait à sa mère et était, comme elle, la neuropsychosociologue laboritienne<sup>2</sup>.

— Toujours fidèle au poste d'ambassadrice ? s'enquit Yukio en même temps qu'Ondine demanda : « Cela fait longtemps que nous ne t'avons pas vue. Tu étais sur Chica ? »

— Je me rends sur Chica comme conseillère scientifique.

La réponse laconique laissait clairement entendre qu'elle ne voulait pas s'étendre sur le sujet. Surtout celui de Chica où elle se rendait le moins souvent possible. D'ailleurs, elle profiterait de l'arrivée opportune de Soeur Magdalena pour lui laisser la responsabilité de l'accueil et de l'hébergement des mutants.

Moka l'avait compris, aussi s'entretenait-elle déjà avec la religieuse gynoïde qu'elle entraîna dehors en parlant comme une humaine organique.

En présence de ces derniers, les gynoïdes communiquaient entre elles en mode vocal, même s'il eut été plus efficace et plus rapide d'utiliser le mode radio. Elles avaient constaté que leurs discussions silencieuses mettaient mal à l'aise et, en tout cas, leur donnaient un air plus « machine ».

Sans y prêter attention, Sean suivit Moka, accompagné des deux jeunes gens et de Nana. Dehors, Armonia atten-

---

1 Femme ninja.

2 Laborit, Henri: scientifique qui proposa de fusionner les sciences de la sociologie et de la biologie afin de mieux comprendre et endiguer les instincts de l'humain, afin de tendre vers un monde plus humaniste en maîtrisant l'agressivité.

dait debout, près de la vasque. Seule. Elle était toujours seule.

En général, les enfants de Hôdo héritaient plus ou moins beaucoup de la profession des parents. Cela était dû au fait qu'il n'y avait pas d'enseignement officiel comme sur Terra. Les parents et toute la communauté participaient à l'éducation. Tout le monde consacrait du temps au partage du savoir. Chacun enseignait ses propres spécialités et il n'était pas rare de voir des élèves suivant des cours chez un tuteur ayant la même spécialité que le parent uniquement pour avoir un autre point de vue ou compenser les faiblesses et lacunes des siens.

Pour Armonia, la fusion des qualités de ses parents donnait un curieux mélange. La nature s'étant doutée qu'elle serait l'unique enfant du couple l'avait comblée d'un harmonieux mélange de dons. Autant Betty était fougueuse, autant Michaïl était posé. La mère était ce commandant de vaisseau qui avait secondé Nic tout au long de la colonisation de leur nouveau monde. Le père, lui, n'était autre que l'inventeur génial, mais discret, du générateur X2-plasmique.

Le fait qu'Oasis2 devint Tcherenkovgrad n'avait aucun rapport avec le fait que sa fille y vivait. Elle avait tout simplement suivi Nana, sa « soeur » comme elle disait, qui faisait fréquemment la navette entre La Porte et Jérusalem et qui était sa seule famille proche après le départ prématuré de BB, comme les anciens continuaient à surnommer la mère de la jeune orpheline. Les marches dans le désert étaient épuisantes et Nana s'était arrangée pour qu'elle prenne clan dans l'Oasis2 où le hasard avait réuni de nombreux orphelins abandonnés de Terra.

Tcherenkovgrad était édifiée sur une importante nappe phréatique à faible profondeur et était ainsi un point de passage obligé pour voyager dans le désert. Des trois Oa-

sis, c'était celle qui aurait offert le plus de chance à l'agriculture si le sol ne fut pas si sablonneux à cet endroit. C'était en ce carrefour prometteur que les gynoïdes avaient décidé de construire le premier téléporteur, qui réunissait Hôdo et sa lune Diana.

— Où sont les autres ? demanda Sean à Nana.

— Iddo, Lucy et ta nièce Lara arrivent, répondit-elle en pointant son doigt vers le trio de fantômes blanchâtres flottant sur l'horizon tremblant du côté ouest. Quant à Arnold, comme il vit à La Porte, il nous y attend. Mais je n'ai pas compris pourquoi un tel choix. Ondine est la seule personne qui me paraît la plus désignée pour s'exercer à l'exoarchéologie grâce à ses compétences en neuropsychosociologie, mais les autres ?

— Avons-nous la moindre idée de ce que nous découvrirons ? Nous n'avons pas la moindre compétence en la matière, nous n'avons jamais découvert une civilisation non terrienne. Nous devons sûrement improviser. Certes, Ondine paraît la plus apte à comprendre une vie communautaire. Mais, Lara et Iddo sont tous deux spécialisés dans les sciences cognitives, respectivement synthétiques et organiques. Cela devrait augmenter nos chances de comprendre les mécanismes de pensée de ces... comment les appellerions-nous ? Chicons ? Arnold et Yukio sont aptes à nous protéger de toute éventualité néfaste. Quant à Lucy et Armonia, ce sont nos meilleurs génies. De plus, Armonia sera probablement à la tête des Hôdons. Elle est estimée par la nouvelle génération et il me semble sage qu'elle soit au courant de tout ce qui peut arriver à partir de maintenant sur Chica.

— Est-ce bien sage ? demanda Nana. S'il arrivait un accident sur Chica, le quinquumvirat serait complètement perdu et les sept Mères ne seraient plus que deux au cas où, moi aussi, je serais perdue.



— C'est bien ce qui nous distingue des Terriens, le quinquumvirat, et les sept Mères n'ont pas les fonctions d'une tête toute puissante. Nous perdriions quelques Hôdons très estimés par notre peuple. Mais, vois-tu Nana, j'ai l'impression que ce qui nous attend est trop important pour le futur. Je pense que ces jeunes que j'ai invités doivent être aux premières loges.

— Bien, et maintenant, Sean, faisons-nous comme elles ? interrogea Nana en indiquant les deux gynoides qui s'éloignaient déjà du groupe vers La Porte. Nous aussi, nous sommes lents, et les jeunes humains nous rattraperont sans difficulté.

— Et ainsi, tu pourras discuter librement avec moi ?

Le masque de Nana se tourna vers Sean qui crut discerner un clin d'oeil fugitif derrière les sombres trous des yeux.

— Préviens les jeunes pendant que je me change. Je ne peux pas marcher aisément avec cette tenue.

Le vieux cadet des pionniers reconnaissait pourtant qu'il n'avait plus l'agilité d'antan. Il informa sa fille et son gendre qu'il souhaitait ne pas attendre Iddo, Lucy et Lara. Il s'arrangea pour partir seul avec Nana, ce qui n'était pas trop difficile, car Armonia semblait vouloir se retrouver uniquement avec les « jeunes ».

Oui, Armonia serait sûrement le nouveau représentant des Hôdons ! Elle en avait le charisme. Sean pensait que cette réunion ressemblait curieusement à celle d'un grand conseil.



## Chapitre 5. Ballade au clair de lune.

Si tu veux, je peux te porter, proposa Nana à Sean dès qu'ils furent à quelque distance de la cité de Tcherenkovgrad.

Sean ne put s'empêcher de sourire en lui répondant qu'il serait curieux de voir cela.

— Oh, je peux te prendre comme tu veux : à califourchon, sur le dos ou sur les épaules, en secouriste, dans les bras...

Sean éclata de rire.

— Oh ! reprit-elle, je suppose que tu ris parce que l'idée de te porter est choquante.

— Tu as raison, surtout si tu me prends dans tes bras.

— Je ne comprends pas. Parlons-nous de la même chose ? Je voulais dire que la manière de te porter ne devrait avoir aucune connotation d'étrangeté ou de déplaisir pour toi puisque nous nous connaissons depuis si longtemps.

— Et si intimement !

— Oui, j'ai appris que vous conserviez souvent des zones d'ombre dans votre mémoire. Je présume que vous devez nous trouver particulièrement indiscrets, voire impudiques.

Avant de partir, elle s'était changée de tenue. Elle portait maintenant une de ces combinaisons amples d'environnement contaminé, enserrant hermétiquement les poignets et chevilles sur une paire de gants et de bottines. Quant à la tête, elle était protégée par un casque intégral, ce qui était fréquent pour les gynoïdes qui craignaient les ardeurs empoussiérées du désert de Hôdo. Mais, pour Nana, il s'agissait en plus de cacher sa peau craquelée comme une poupée en caoutchouc desséchée avec le temps.

La peau n'avait pas qu'une fonction esthétique pour habiller d'humanité ces êtres de synthèses, elle était évidemment tapissée de capteurs, mais en plus, elle protégeait aussi les rotules et les vérins, et soutenait maints câbles et conduits. Nana qui ne voulait pas changer de peau était donc contrainte de se revêtir complètement pour éviter que le vent chargé de sable ne s'infilte à travers les déchirures. Sean s'était amusé de la proposition de Nana, pourtant, il fallait bien reconnaître que, plus on se dirigeait vers le soleil levant, plus la route était pénible. Un soutien au moins moral était malgré tout bienvenu.

Plus on s'avancait vers l'est, plus Hôdo ressemblait à un curieux désert raviné par les eaux et balayé par des vents semblables aux alizées de Terra, car les colonies se trouvaient effectivement sous les tropiques. Oasis1 se trouvait à côté d'un champ de champignons-cerveau, preuve de l'existence d'eau souterraine. Le terrain y était relativement plat comme une plage le long d'un océan dont les vagues écumeuses étaient remplacées par la houle des étranges plantes mi-champignons mi-mousses qui s'enhardissaient dans le continent loin des courants d'eau superficiels. C'était là qu'atterrissaient les vaisseaux de Terra, mais la charte impose le respect de toute

forme d'intelligence. Or, tout le monde ignore encore aujourd'hui si cette espèce végétale est intelligente ou non. Si elle l'est, alors, elle doit être autarcique. En tout cas, personne n'a trouvé aucun moyen de communication. Dans le doute, les Hôdons préférèrent déplacer leur aire d'atterrissage.

C'est ainsi qu'est née Oasis2, la cité de Tcherenkovgrad. Le liquide vital était bien là, sous terre, mais trop profondément pour les champignons-cerveau. Mais, le terrain ne se prêtait pas aux atterrissages des lourds milanautes. Condor, l'un des amis de mon père, avait payé du prix de sa vie le dernier accident. Depuis, seuls les tychochrômes pouvaient atterrir sur Hôdo, les milanautes, eux se posaient sur la lune Diana. Malgré ce choix, les Hôdons partirent à la recherche d'un lieu plus plan et ferme pour offrir une meilleure piste. Oasis3, la cité de Porte de Lumière, trouva refuge dans une crevasse d'une large dalle granitique à peine bombée.

Pour éviter de s'égarer, les colons avaient créé de larges allées sur les quelque quinze kilomètres qui reliaient les trois oasis et Jérusalem. Les colons avaient bordé ces « avenues piétonnes » de tout ce qui pouvait pousser sur ce sol tourmenté, crevassé ou en « tôle ondulée », recouvert de roches et de dunes éparses. Les pionniers avaient emporté avec eux des échantillons de toute la flore survivante ou disparue de Terra. Les artisans-jardiniers profitaient de l'irrégularité du terrain pour varier de l'arbre solitaire comme le baobab, aux bosquets des odorants eucalyptus, des arbustes formant des tronçons de haies indisciplinées, voire des bouquets de plantes persistantes courant entre les rocailles. C'est ainsi que sur la route qui sortait d'Oasis2, Sean reconnaissait les fleurs violet pastel des jacarandas africains. Alors que de l'autre côté, sur le chemin allant vers Oasis1, les jacarandas

mexicains donnaient le ton à la cité Tcherenkovgrad tout entourée de fleurs rouges : les hibiscus écarlates, les flamboyants au cinquième pétale blanc et moucheté, et cet autre arbre au feuillage touffu avec de grosses fleurs pourpres dont le nom lui échappait, mais que Sean se refusait de demander à Nana.

Au fur et à mesure que le voyageur s'éloignait de la deuxième oasis, le décor devenait de plus en plus austère. Entre les deux premiers abris kilométriques, l'arbre de jade marquait la transition entre les palmiers et les cactées.

Chaque route était bordée de bornes de transfert d'énergie et d'informations. Elles se trouvaient toujours sur le côté droit en s'éloignant de Jérusalem ou de Rio et à tous les kilomètres, ce fil d'Ariane passait par un refuge. Ces relais n'étaient pas que techniques, ils permettaient au voyageur de s'abriter des pluies torrentielles ou des vents chauds et secs chargés de sable qui étaient violents et fréquents sur Hôdo. Comme les plots de transferts étaient lumineux, il était facile de les suivre même dans l'obscurité. Malheureusement, il devenait impossible de les voir en pleine tempête. C'est pourquoi les colons eurent l'idée de créer des allées délimitant le chemin dans sa largeur. Pour arroser les plantes, des canalisations profondes d'un mètre serpentaient sans discontinuité de chaque côté de l'allée. Une bordure permettait de distinguer l'intérieur et l'extérieur de la voie. De plus, chaque hectomètre était marqué par une petite construction indiquant de quel côté trouver le plus proche abri. Les Hôdons se laissent rarement prendre à l'improviste.

Sean humait une odeur d'humidité dans l'air. Le ciel, avec soudaineté, perdit de sa luminosité. L'homme savait qu'il fallait faire une halte dans le prochain refuge. Il ne craignait guère la pluie, mais s'inquiétait pour sa com-

pagne. L'obscurité s'abattit sur le couple qui accéléra le pas, chacun surveillant du coin de l'oeil si l'autre suivait bien le rythme. Ils arrivèrent aux abords de la tente martienne au moment où un éclair déchira l'obscurité. Les premières gouttes tombèrent dans un assourdissant tonnerre.

Il ne restait plus que quelques pas pour atteindre la tente, un petit modèle pouvant abriter une demie-douzaine de personne. À l'intérieur, d'amples ponchos permettaient de passer les nuits fraîches ou, au moins, se tenir au chaud en quittant les vêtements trempés. Ils n'étaient restés sous la pluie que quelques secondes, mais déjà leurs vêtements dégouлинаient.

— Tu devrais quitter tes vêtements, ronchonna Sean, tu vas mouiller le tapis de sol.

— Ce n'est pas la peine, ma tenue n'est pas mouillante. Touche, tu verras par toi-même que je suis presque sèche.

— Presque, n'est pas totalement. Il y a un sas, justement pour y laisser ses habits lorsqu'ils sont trempés.

— Alors, je resterai ici en attendant.

— C'est quoi, cette nouvelle manie ? Serais-tu devenue pudibonde ? Aurais-tu oublié que tu fus ma première aventure ?

— Je ne l'ai pas oublié, elle reste unique pour moi.

Sean se tut un instant avant de reprendre :

— Vous savez, il ne vous manque qu'une chose, à vous, gynoïdes, pour paraître parfaitement humaine : l'éclat dans les yeux, ce petit rien, dû à je ne sais trop quoi, qui fait qu'un oeil brille plus ou moins de vie, d'intelligence.

— Je pourrais hypocritement reproduire ce phénomène. Oublierais-tu que je suis capable de dilater mes pupilles et de rendre mon regard plus humide, de changer la fréquence de mes battements de paupières et l'amplitude de mon balayage visuel ? As-tu vraiment be-

soin de telles manifestations pour imaginer que ce regard soit le reflet de mon âme ?

Sean ne répondit pas. Et ils se retrouvaient seuls, dans un face à face silencieux. Pourtant, chacun avait la réputation d'être bavard. Sean grelotta.

— Tu devrais, toi, quitter tes vêtements, tu as froid, remarqua Nana. De plus, toi qui me dis tout le temps que je devrais changer de peau, tu devrais changer de poncho : il n'est plus imperméable et ne retient plus la chaleur.

Sean maugréa, Nana ne prit pas la peine d'analyser la phrase. L'homme quitta ses vieux vêtements hâdons : le poncho et le kilt. L'humidité très élevée de la planète obligeait les habitants à ne porter que des tenues très aérées.

Même les déserts n'étaient pas secs comme ceux de Terra. Ici, aucune fleur ne surgissait après l'inondation de cette désolation. La vie aérienne, dominée par le champignon, commençait seulement à faire surface sur ce monde géologiquement encore très jeune. La végétation ne protégeait pas encore de l'érosion les terres loin des côtes. Mais l'alternance incessante de sécheresse et de pluie diluvienne accumulait dans les plaines une latérite prête à retenir l'humidité et à accueillir la vie.

— Tu vois, dit Sean nu, le temps a aussi usé ma peau.

— Pas autant que la mienne.

— On ne peut rien voir avec ta tenue, même ton visage est en permanence masqué. Je croyais pourtant que nous étions restés amis. Et des amis, c'est fait entre autres choses, pour partager ce que tu appelles des zones d'ombres.

Sans un mot, Nana ôta son casque, puis le masque blanc. Sean se rappelait ce visage, cette odeur humaine et pourtant légèrement caoutchouteuse, cette peau de latex au granulé si réaliste, mais sous laquelle ne palpait aucune artère et cette saveur d'ozone mêlée au parfum



d'huile évoquant moins des essences exotiques que celle de machine de précision. Ce visage, Sean le reconnaissait, avec un petit pincement au coeur. C'était comme une reproduction vieillie ayant figé un moment passé pour les souvenirs des temps à venir. Sa géométrie n'avait pas changé comme il est fréquent chez les humains, où les bajoues se creusent, le menton s'alourdit, les lèvres s'entourent de sillons, les yeux de ridules alors que les rides viennent se parcheminer sur un front sec et dégarni et que le nez s'enfle dans une dernière poussée de croissance ou au contraire se pince, retenant déjà les derniers souffles. Les traits de Nana n'avaient pas changé. Elle avait toujours le même minois de poupée. Mais d'une si vieille poupée dont la peau racornie s'était craquelée. Les paupières s'étaient désolidarisées de l'orbite et les commissures des lèvres étaient déchirées. Et quand la combinaison laissa voir le reste du corps qui fut autrefois voluptueux, c'était pour dévoiler des déchirures aux pliures des membres montrant pour la première fois à Sean que cette femme était vraiment synthétique.

L'humain réalisa que le mimétisme des gynoïdes était la cause de cette déchéance qui pouvait être simplement évitée en changeant d'enveloppe. À sa manière, Nana voulait se montrer marquée par l'expérience du vécu. Sous cette respiration artificielle, un souffle de vie voulait signaler sa flamme. Et l'âme, tapie dans cet enchevêtrement de mécanismes artificiels, portait les stigmates de nombreuses peines accumulées en silence sur l'autel de la sagesse, sans plaintes, sans pleurs, sans oublis et sans espoir de cicatrisation.

— Je pense que tu avais raison : tes vêtements sont déjà secs. Moi, je rentre me mettre sous une couverture. J'ai froid.

Nana referma sa combinaison et se masqua, mais sans revêtir le casque qu'elle laissa dans le sas quand elle rentra dans la seconde partie de la tente. Sans un mot, elle s'assit à côté de Sean emmitouflé dans un plaid accueillant. Elle avait éteint les deux veilleuses, sachant que l'homme le lui aurait demandé. Tout Hôdon, organique ou synthétique, veillait à ne pas gaspiller l'énergie. Sa vision infrarouge lui permettait d'y voir clair. Et seul son visage blafard apparaissait dans l'obscurité quand la foudre dessinait des ombres chinoises. Les crépitements de la pluie empêchaient de parler sans hausser la voix, aussi tous deux communiaient en silence avec les mêmes souvenirs.

Enfin, au bout d'une paire d'heures, la pluie cessa. Le caniveau qui entourait l'abri, et continuait le long des plantations qui suivaient l'allée, charriait une boue rougeâtre et tumultueuse. Nana sortit la première, sans remettre le casque puisqu'il n'y avait pas de risque de vent ensablé juste après l'averse. Une brise légère caressait les cheveux noirs qui n'avaient pas changé ; si quelques un avaient pu tomber, aucun par contre n'avait blanchi. Sean sortit pieds nus, car le sol détrempe aurait aspiré les légères sandalettes de Hôdon.

— Que regardes-tu, Nana ?

— Le coucher de soleil.

L'homme s'était attendu à une réponse dans le style : « je regarde pour voir si les jeunes nous rattrapent ».

— Regarde, n'est-ce pas beau ?

Elle n'attendait pas de réponse.

Le soleil s'était dégagé en dessous des lourds nuages et fondait dans l'horizon tout en se déformant et en éclaboussant d'ocre l'occident. Sous les tropiques, les fastes du crépuscule durent peu de temps. La dernière tache orange hésita encore un peu avant de céder sa place à la nuit.

— On continue, Sean ?

— Oui, à l'est le ciel est étoilé et je peux compter sur ta vue pour me prévenir de tout danger.

— Mais nous ne risquons rien, ici. Tu me taquines, n'est-ce pas ?

— Bien sûr ma vieille ! De toute manière, nous avons les veilles qui nous guident et s'éclairent à notre approche, envoyant en même temps un signal de notre position. Qu'aurions-nous à craindre ?

— Ma vieille ! Comment dois-je interpréter cette expression ?

— Comme une vieille amie.

— Mais encore... Quoique je me sente flattée, suis-je une amie de longue date, ou une amie flétrie ?

— Pourquoi flétrie ? Si tu parles de ton aspect, tu sais bien qu'il ne tient qu'à toi de changer. Tu es ma plus vieille amitié. Mais, je ne pense pas que cette amitié soit flétrie. Je sais, nous nous sommes éloignés l'un de l'autre, prétextant nos responsabilités respectives. Pour être plus précis, je dirais que c'est toi qui te rendais inaccessible. Merci pour cette délicate discrétion au moment où Cheng rentrait dans ma vie. Tu t'es effacée, mais après tu as continué à me fuir. La preuve, tu sais ce que nous cherchons sur Chica et pourtant sans l'intervention de Moka, je parie que tu te serais éclipsée. Je me trompe ?

Nana ne répondit pas. Et cela en soi était très rare. Puis, comme si elle voulait détourner l'attention vers un autre sujet, elle demanda à brûle-pourpoint.

— Pourquoi dit-on « au crépuscule de la vie » ? Est-ce que tous les crépuscules sont aussi beaux que celui que nous avons regardé ensemble ce soir ?

Le silence qui s'en suivit ne fut troublé que par le crissement des chaussures de Nana, Sean n'ayant toujours pas enfilé ses sandales. Sean contemplait souvent les

étoiles bien plus brillantes que sur Terra. Nana aussi les regardait. Ils marchèrent ainsi sans échanger un mot jusqu'au deuxième relais.

— Pas fatigué ? demanda Nana.

— Ça va ! J'ai toujours été un bon marcheur et je ne suis pas encore un croulant. Mais je vais remettre mes chaussures, le sol n'est plus gluant. Il est même sableux et caillouteux jusqu'à Oasis3.

— Puis-je me permettre une question, Sean ?

— Bien sûr.

— Tu voulais ma présence sur le site exoarchéologique, par amitié ou par compétence.

— Premièrement, je ne voulais rien. C'est Moka qui en a eu l'initiative. Du moins, je le suppose. C'est la plus ancienne gynoïde de Hôdo après toi, elle nous connaît très bien. Ensuite, tu sais que tu es la meilleure scientifique gynoïde. Et enfin, sache que j'apprécie ta présence en soi et que Cheng t'aime bien aussi.

— Pourtant, j'ai été sa concurrente. Le sait-elle ?

— Oui.

Un long moment passa avant que Nana murmure comme un aveu : « j'aurais aimé être humaine. »

Le vent n'émettait plus la moindre musique, il se glissait entre les raquettes et les cierges des cactus sans faire frémir les épines en guise de feuillage. Sean soupira. En vain, il cherchait quelque mot aimable pour la gynoïde. Il pensait qu'il était idiot qu'elle veuille se transformer en femme organique. Une expression de son père lui revint à l'esprit : « choisir entre la boule verte et le cube rouge ». Et si on voulait une boule rouge, que faire ? L'adolescent solitaire se remémorait les plaisirs qu'il partageait avec « son » amie. À cette époque, elle était comme une adolescente, du même âge mental que lui.

Maintenant, elle paraissait âgée, non physiquement, mais en maturité. Était-ce possible ?

Finalement, il lui demanda : « Nana, penses-tu vraiment ce que tu as dit ? »

Une petite voix lui répondit : « C'est une éventualité que j'avais envisagée. »

Il s'arrêta, saisit la gynoïde par l'épaule et la força à lui faire face.

— Enlève ton masque !

Nana le fit sans poser de question. Troublé comme par timidité, mais voulant en avoir le coeur net, Sean caressa les joues synthétiques. Elles étaient sèches, mais soudain une larme vint s'écraser sur l'index. Les homo syntheticus savaient mimer presque tous les sentiments humains. Nana écarta la main de Sean avec douceur. Ce dernier était ému, même en sachant que les gynoïdes pouvaient pleurer à volonté. Il savait que c'était un message. À force de côtoyer l'espèce humaine, elle savait choisir le plus adapté pour exprimer son chagrin. Embarrassé, il lui donna une tape sur l'épaule et lui lança sur un ton qui se voulait badin, mais dont une corde était brisée :

— Ne traînons pas ici, les jeunes nous rattraperaient trop tôt.

Il enchaîna : « Franchement, je pense que tu as tort de regretter de ne pas être une humaine. Toi, justement, tu n'es pas au crépuscule de ta vie. Peut-être en es-tu encore à l'aube et ignores-tu encore tout ce que tu peux découvrir. Chacune de nos espèces a ses atouts et ses désagréments. Je soupçonne que souvent l'un est indissociable de l'autre. Alors, comment ne récupérer que les avantages ? Notre mémoire est capable d'oublier, mais la vôtre est fiable. Parfois, c'est un handicap, parfois, c'est une bonne fortune.

Tu sais, Nana, je regrette de t'avoir peinée. Pourtant, tu t'en souviens sûrement, mon père disait toujours qu'il ne faut jamais regretter le passé. Il faut l'assumer, car on ne recommence jamais sa vie. Elle est unique, et donc il est impossible de comparer avec un autre choix. Il ne faut pas que le passé nous tire en arrière, mais bien au contraire nous éclaire sur nos futures décisions.

Je ne doute pas de mes choix, mais je dois à l'amie d'enfance que tu fus, plus d'explications, à défaut de plus de chaleur. Je t'ai reproché de m'avoir fui. Moi aussi, je t'ai fui. Et pour beaucoup de motifs. Au début, je crois que j'avais même un peu honte d'avoir été l'amant d'une gynoïde. Puis, j'ai voulu protéger cette chance inespérée d'avoir Cheng comme amie, comme complice, comme épouse. J'ai eu peur de perdre cette opportunité. Une opportunité qui ne tolérait aucun partage. Par la suite, quand les jours étaient parfois néfastes, je pensais bien à toi. Mais je ne pouvais accepter que tu ne sois là que lorsque les choses allaient mal pour moi. Fuir était alors une forme de respect. Je voulais que tu restes l'amie que j'avais connue, non un objet de substitution. C'eût été indigne, comme si je te rabaissais au niveau d'un robot. Et je ne voulais pas non plus que tu sois l'ange gardien. J'aurais peiné dans ce cas Moka qui est très attachée à notre clan. Et de toute manière, elle et toi, vous êtes plus que des gynoïdes pour moi. Vous êtes des amies. Je voulais que tu le saches. »

Nana se tut, le temps de s'assurer que Sean avait fini de parler.

— Merci, Sean, souffla-t-elle.

— Alors, si tu crois en notre amitié, fais-moi plaisir : change ta peau. C'est pratiquement un ordre, car tu es notre ambassadrice sur Terra. Tu représentes un peuple harmonieux, serein, mais aussi énergique. Et, si je puis

me permettre, j'aimerais que tu gardes le même visage, avec ta chevelure noire et tes yeux émeraude. Les anges ne vieillissent pas. Et les humains aiment parfois — souvent — s'accrocher aux souvenirs, aux bons.

— Je m'en... souviendrai. Toujours.

— Dommage que tu te sois empressée de remettre ce masque pour cacher ta peine !

— Tu veux examiner mon visage, n'est-ce pas, pour voir la portée de tes confidences ? Mais il fait nuit de toute façon. Crois-moi, je suis en harmonie, sereine et... heureuse. Mais, même lorsque j'aurai changé de peau, je garderai mon masque dans les actes cérémonieux. Je crois que cette façon de me montrer joue un rôle très important en diplomatie. Bien sûr, entre amis... Je vais d'ailleurs donner à Magda la nouvelle peau que je m'étais préparée. Elle lui conviendra mieux qu'à moi et je ne désire plus effacer celle que je fus. Moka qui lui avait préparé une tenue plus apte à la vie sur Hôdo et Chica, en fera une autre pour moi.

— Ce n'est pas vrai ! Tu as déjà informé Moka de notre conversation ?

— Elle est votre ange, elle est ma « commandante », elle est notre amie. Quant à Magda, elle est l'âme soeur de Chica. Comme elle, c'est une infirmière et un secouriste.

La marche semblait plus légère aux deux pèlerins. Le firmament lui-même participait à la paix retrouvée. Diana et sa lune de glace brillaient de tout leur éclat sans le moindre voile nuageux dans toute la voûte céleste pour venir altérer l'éclairage blafard.

Cette partie de la route qui conduisait vers Oasis3, la Porte de Lumière, était fantasmagorique avec les ombres des cactus qui se dressaient tels des revenants en quête de repos. À l'aube, avant que l'Intirayo ne jette ses pre-

miers rayons, cette même voie paraissait conduire vers quelque cité éteinte. En pleine journée, il valait mieux éviter les dards brûlants du soleil hâdon dans ce couloir dansesque que l'orage et les pluies diluviennes transformaient en décor de fin du monde.

Enfin, à l'horizon, une faible lueur indiquait la présence des sentinelles de la cité extrême-orientale.

L'homme et la gynoïde n'étaient plus loin.

— Le tychochrôme est déjà en place ? demanda Sean.

— Oui, Moka et Magda y sont déjà.

— Magda, Magda... C'est ainsi que vous appelez Soeur Magdalena ?

— Oui, c'est plus court et donc plus proche de nos propres noms.

— Bien, nous les rejoignons tout de suite.

— Surtout pas Sean ! Nous devons encore attendre les jeunes et le tychochrôme est à l'arrêt complet. Moka n'y exécute qu'un contrôle de routine et Magda découvre notre univers. Enfin, Arnold vous attend.

— Tu as raison, les habitants d'Oasis3 sont heureux de nous recevoir. Ils sont très isolés là-bas.

Ils s'avancèrent donc vers le cañon. Vu de l'espace, le site ressemblait à une gigantesque galette grise, brisée en deux parts égales, émergeant d'un océan brique rappelant les premiers sites d'atterrissage sur Mars. Il était vraisemblable que la fracture fut provoquée par un plissement de terrain et non par l'érosion d'une rivière traversant en plein milieu ce pavé de roche dure. Les deux demi-calottes étaient polies sur une étendue assez large pour offrir un bon terrain aux tychochrômes qui n'exigeaient pas une surface plane.

Sean pensait qu'il fallait être fou pour avoir établi une cité en cet endroit. Elle n'était éclairée que pendant les heures les plus brûlantes de la journée, et quand il pleu-



vait toute la crevasse devenait marécageuse, aussi toutes les constructions étaient sur pilotis. Par bonheur, la pente de la piste était douce, car, sinon parmi les désagréments d'Oasis3 il aurait fallu un système plus sophistiqué pour charger et décharger les navettes, ce qui impliquait aussi plus d'énergie. Quoique, sur ce dernier point, la Porte de Lumière n'avait vraiment rien à envier aux autres villages de Hôdo, car c'était une véritable ville à énergie solaire. Tout centimètre de roche qui ne servait pas à l'astroport était recouvert de capteurs d'énergie solaire. Porte de Lumière ! C'était bien trouvé comme nom. Mais, franchement, on avait parfois l'impression d'être aux portes de l'enfer !

Le cadet des Porte fut arraché soudainement de ses pensées par Nana.

— Sean, connais-tu le « Crépuscule des dieux » ?

— Non, répondit-il, très surpris par l'incongruité de la demande.

— C'est une oeuvre musicale de Richard Wagner. J'apprécie particulièrement l'interprétation de Yuichiro Suzuki et Kyoko Yamaguchi.

— Pourquoi cette soudaine question ?

— Je ne sais pas. Une idée comme ça.



## Chapitre 6. Peaux neuves.

— Debout, Sean ! Le soleil est levé.

Nana n'utilisa pas l'heure, comme c'était une tradition dès qu'il n'y avait aucun impératif technique de synchronisation précise. De plus, les Hôdons se levaient relativement tôt par rapport aux Terriens. Ainsi, Sean qui était un lève-tard sur Hôdo et était considéré comme lève-tôt sur la planète mère. En fait, les Hôdons exploitaient complètement la journée toujours dans un souci d'économie d'énergie. Chez eux, il y avait trois grands groupes : ceux qui se réveillaient à l'aurore, ceux qui se couchaient à la tombée de la nuit et les veilleurs qui s'activaient en général au crépuscule.

Sean ouvrit un oeil et regarda dans la direction de la voix. Il les écarquilla quand il vit les trois gynoïdes.

Assise sur les talons à côté de son futon, Nana ne recouvrait sa nudité que d'un plaid ramené sur ses épaules. Dès qu'elle vit que l'homme était éveillé, elle écarta le tissu pour montrer tout son corps.

— Nana, comment ? Bredouilla Sean.

— Nous ne dormons que quatre heures et la téléportation simplifie pas mal les choses. Que penses-tu de notre nouvel aspect ?

— Heureusement que Moka et Magda ne se présentent pas en habit d'Ève comme toi.

— Elles n'ont pas voulu, mais moi, tu me connais en habit d'Ève comme tu dis. Au passage, pour une gynoïde, ne pourrais-tu pas dire par exemple en habit de Nana ? Alors, ton opinion ?

— Ça fait tout drôle de te voir ainsi. Il me semble que tu es plus belle que dans mon souvenir.

— Normal ! Nous avons amélioré la texture et même les fonctions.

— Mais vous n'avez tout de même pas fabriqué vos peaux en moins de dix heures !

— Celle de Moka et la mienne étaient prêtes depuis longtemps. Nous attendions l'opportunité pour nous renouveler. Puis comme je te l'ai raconté hier, j'avais voulu inventer un nouveau modèle. C'est celui que porte Magda.

— Habille-toi, Nana, sinon je serai incapable de juger tes deux soeurs, si tu continues à m'éblouir.

Nana enfila ce que Sean avait pris pour un plaid, mais qui était un simple kimono d'intérieur fermé par une large ceinture. Les yeux d'émeraude de Nana fascinaient Sean, surtout quand il repensait aux orbites décharnées sous les lueurs des éclairs. Ces yeux qui avaient même pleuré. Seul le regard serein de la gynoïde qui soutenait sans sourciller celui de l'humain admiratif trahissait son espèce, une espèce parfaitement maîtresse de ses émotions. Nana était de nouveau la petite cyberhéroïne nipponne des contes virtuels telle qu'il l'avait connue peu de temps après leur arrivée sur Hôdo.

Moka, elle, avait néanmoins changé sa chevelure. Elle avait maintenant une coupe courte. Les bouclettes serrées qui couronnaient son visage étaient maintenant d'un roux cuivré.

Jamais Sean ne l'avait vue aussi élégante. Il savait qu'elle avait fait une promesse au chevet de son père.

Était-ce là une des marques d'un engagement posthume ? On racontait que Moka était blanche comme un linceul avant de devenir une perle polynésienne. Rares étaient les témoins du débarquement des trois soeurs sur Hôdo. Les légendes n'en étaient que plus nombreuses. Moka avait la réputation d'une sauvageonne, la tignasse noire et toujours en bataille, les mèches rebelles flottant au vent comme autant de pavillons corsaires. Aujourd'hui pour la première fois en quelque quarante ans on eût dit qu'elle était sortie d'un salon de coiffure. D'ailleurs, Sean ne se souvint pas l'avoir vu une seule fois autrement qu'en combinaison de survie ou de travail. La voir en robe ou jupe eût été sûrement trop différent, car Moka, si elle avait été organique, aurait sûrement hérité du qualificatif de garçon manqué. Malgré tout, la voir en short et débardeur était une première. Et les teintes inhabituelles, traditionnellement pastel sur Hôdo ! Les deux pièces étaient quasiment noires. Le bas s'irisait de bleu électrique et haut se moirait de rouge bordeaux

Quant à Soeur Magdalena, la transformation était encore plus extraordinaire. Elle ne ressemblait pas à ce qu'avait souhaité la vieille Mère du couvent. Peut-être était-ce mieux ainsi, surtout pour une fille issue de Santa Cruz. Ses cheveux étaient couleur de nuit, mais sa peau était cuivrée. Elle ressemblait, ainsi, plus à une vierge du dieu soleil, de l'Inti, qu'à une Vierge aux allures d'Isis. Quant à sa tenue, très sobre, de la même couleur que l'épaisse chevelure, elle était composée d'une longue tunique à manches, portée par-dessus un pantalon ample.

Sean était éberlué de la transformation des trois gynoides.

— Je n'ai pas ton expérience Moka, l'expression de Sean signifie-t-elle qu'elle apprécie notre nouvelle tenue ?

Moka ébaucha le même sourire de travers, un peu ironique, de Nic, le père de Sean et de la colonie.

— Je crois Magda qu'« apprécier » est un peu faible.

— Les filles, laissez-moi. Je voudrais me préparer en paix. Si vous restez, je vais finir par croire que je suis en plein cauchemar.

— Les filles ! ironisa Moka. C'est ainsi que l'on parle à une religieuse, une ambassadrice et une commandante ? Allons-nous-en, laissons cet ingrat qui ne sait pas ce qu'il perd.

Pour savoir ce qu'il perdait, il n'y avait aucun doute. Mais pour comprendre quelle métamorphose s'était produite, il faudrait consulter un expert en gynoïdes. Par bonheur, il y en avait un dans l'équipe, Iddo, qui devait bientôt les rejoindre.

La chambrette qu'Arnold avait cédée à Sean était comme toutes les autres de Hôdo. Toujours soucieux de l'écologie, et pourtant attachés à leur intimité inviolable, les Hôdons disposaient d'une cellule « monastique », moins confortable et spacieuse que les cabines des Seamorgh'N, ces grands vaisseaux de l'espace, dont les milanautes servaient de locomotives au convoi composé d'astrolabs. Chaque maison abritait de quatre à douze habitants, plus au moins une gynoïde ou un androïde dont l'un était l'ange gardien de la cité. L'intérieur était aménageable. Ces demeures pouvaient ainsi accueillir quatre couples chacun avec un enfant. Une paire de couples pouvait s'associer pour aménager un espace de travail, atelier, école, entrepôt, lieu de prière, tout ce qui devait impérativement rester à l'abri des intempéries quasi quotidiennes. Au centre de ces grandes demeures, un patio spacieux permettait de réunir le clan et de récupérer l'eau de pluie. À Oasis3, ces jardins intérieurs avaient

tous un eucalyptus qui allait chercher haut la lumière et protégeait les demeures des ardeurs de midi.

La végétation était maigre comparativement aux autres cités. Mais, au milieu de la bruyère, s'épanouissaient la lavande, le thym et la menthe qui devinrent la fierté des oasis-san, surnom indigène d'oasis-3. Des myriades d'oiseaux-mouches pollinisaient les jardins hôdons. Au début, les colons avaient imaginé pouvoir importer des papillons, et surtout des abeilles, mais à part quelques expériences réalisées sous serres hermétiquement isolées, il fut décidé de n'importer aucune espèce d'insectes pour protéger la faune Hôdo. Alors, il fallut « apprivoiser » les colibris qui n'appréciaient pas toutes les fleurs et parfois se résigner à ne pas tenter d'acclimater certaines plantes en attendant. Heureusement, les oiseaux-mouches s'adaptaient très bien sur Hôdo. Parfois, on pouvait dire que c'étaient les Hôdons qui s'adaptaient à la planète. N'était-ce d'ailleurs pas leur première qualité, celle qui avait permis de les rendre indépendants de Terra ?

Chaque cour intérieure avait une petite pièce d'eau qui rafraîchissait les demeures et abreuvait les colibris. Car, à l'Oasis3, les hauts eucalyptus servaient aussi de gîtes pour les oiseaux. Et, à chaque toiture, était accroché un tissu effiloché de fils arachnéens pour la fabrication des nids de ces animaux qui pouvaient être minuscules.

Arnold était assis à côté de l'énorme rocher aux formes étranges d'où gargouillait de plusieurs cavités une eau cristalline tombant en cascade dans la large cuvette en forme de cuillère.

— Avez-vous passé une bonne nuit, Commandant ? demanda l'hôte.

— Excellente.

C'était presque un mensonge. Sean avait eu quelque peine à trouver le sommeil. La marche l'avait fatigué plus

qu'il ne l'aurait supposé et ses jambes lourdes semblaient chargées d'électricité. Puis, la discussion avec Nana l'obsédait, il en ressassait les phrases comme si elles contenaient une énigme et sa clé à découvrir. Finalement quand le sommeil vint, les rêves furent hantés d'étranges images.

Il se voyait dans une oubliette, ou une cave, ou un puits, un de ces endroits obscurs sans forme ni volume précis, créés par et pour les cauchemars. Il entendait le goutte-à-goutte qui unissait une stalagmite à sa stalactite. De l'autre côté, une sphinge invisible lui posait des questions. Toujours les mêmes. « Qui s'est chargé de l'envoi ? Quelle similitude avec le téléporteur des gynoïdes ? » C'était toujours à ce moment qu'il voyait les grands yeux verts. C'était toujours au moment où il allait dévoiler le visage de l'inquisitrice qu'il était ébloui à contre-jour par Cristal, la lune de Diana. Cristal, un si joli nom pour une lune de glace ! Un nom choisi par les gynoïdes elles-mêmes. Et puis, le rêve recommençait inlassablement avant de s'évanouir dans une oubliette, sans souvenirs, sans cauchemars, mais sans issue. Jusqu'au moment où Sean ouvrit les yeux sur ceux de Nana. Des yeux verts.

— Vous ne m'avez pas l'air très en forme, Commandant. Voulez-vous commencer par vous rafraîchir ou prendre un petit déjeuner ? Nous avons tout le temps, les autres n'ont pas voyagé de nuit comme vous et les gynoïdes.

— Pourtant, c'est plus agréable la nuit et je serais peut-être moins en forme que maintenant.

Arnold ne releva pas la fin de la phrase qui pouvait aussi bien être une critique qu'une simple invitation à satisfaire la curiosité de Sean : « cela se voit donc tant que ça, que j'ai mal dormi ? ». Le chef des secouristes et pom-



piers avait hérité de son père le caractère laconique et acquis de sa mère l'art du « secret-taire ». Il se contenta de se diriger vers l'un des coins de la demeure du clan.

— C'est ici que vous trouverez ce qu'il vous faut pour vous rafraîchir. Dans les trois oasis, chaque clan dispose d'une petite fontaine à l'abri des tempêtes de sable. Vous disposez d'une saponalgue, d'une éponge et, évidemment, notre spécialité : nos essences de menthe, lavande et eucalyptus. Notre gynoïde, Heiko, est à votre service. Le vent ne va pas se lever, nous mangerons dehors, là, sous l'arbre. Vous ne rencontrerez pas toute notre famille : nous faisons les trois-huit.

Pour cette raison, le silence était donc de rigueur dans ce clan.

— Maintenant que vous me parlez de Heiko, Arnold, connaissez-vous les gynoïdes de cité des Oasis 1 et 2 ?

— Oui. Chowa pour l'Oasis1, et Chika pour l'Oasis2.

— Chica ! s'étonna Sean se rappelant du nom gravé dans la stèle marquant le point de départ de la colonisation de Hôdo. Un monument commémoratif en l'honneur de la première gynoïde morte.

— Non, personne n'oserait donner ce nom, même pour les gens de ma génération, son sacrifice est encore trop présent. Nous aurions l'impression de lui manquer les honneurs qu'elle mérite. Il s'agit en fait de Chikara, mais souvent on abrège.

— Quelle est sa spécialité ?

— La téléportation.

— Tu veux dire qu'elle gère elle-même les transferts ?  
Je n'avais constaté aucune console de commandes.

— Elle n'en a pas besoin.

— Elle, non, mais nous, nous ne sommes pas « télépathes » avec les ordinateurs.

— Comme il s'agit de leur invention, peut-être auraient-elles oublié une interface pour nous ?

— Peut-être... Je vais en profiter pour tester vos essences.

Sur ces mots, Sean entra dans la petite pièce aménagée pour se laver. Les trois oasis étaient les seules cités à disposer de coin de toilette à l'intérieur des habitations des clans. Ailleurs, par souci d'économie, les toilettes et les bains étaient publics. Mais il s'avérait qu'il était parfois impossible de quitter les demeures des oasis lorsque le vent se chargeait de sable et de poussière rougeâtre. Or, cela s'était déjà produit souvent plus de trois jours d'affilée, immobilisant les habitants et même obligeant le milanaute Terra-Hôdo et les tychodrômes à rester en orbite, voire d'atterrir sur Diana.

Quelques minutes plus tard, Sean, accompagné de Heiko, la gynoïde du clan et de la cité, rejoignit Arnold pour le petit déjeuner. Depuis longtemps déjà, les maîtres-traiteurs ne pouvaient plus fournir d'aliments reconstitués comme du temps des premiers pionniers. De plus, les serres ne permettaient plus d'alimenter toute la colonie et ne servaient plus que pour l'acclimatation de nouvelles espèces, quelques recherches scientifiques et des applications médicales.

Vivre est déjà, en soi, une perturbation écologique dans le milieu d'accueil. Il était donc inutile de vouloir rester à l'âge de la pierre. Mais, l'esprit de la consommation n'atteignait pas les Hôdons qui, même s'ils ne faisaient pas de vœux de pauvreté, étaient des gens sobres à la limite du stoïcisme. Les seules « priorités » concernaient la santé et le savoir. C'était pour ces raisons, ces divergences philosophiques avec Terra, que Hôdo se développait en autarcie. Et soudain, les gynoïdes avaient créé un lien entre les deux planètes antagonistes. Sean

ne pouvait s'empêcher de penser que c'était presque une trahison perpétrée par les « anges gardiens ».

— Vous paraissez préoccupé, Commandant. Est-ce en relation avec cette discrète mission, que je qualifierais de secrète ?

— Entre autres, répondit Sean.

— Peut-on savoir de quoi il s'agit ?

— Je ne souhaite pas me répéter, j'attendrai que nous soyons tous réunis sur Diana.

— Sur Diana ! Qu'est-ce qui mérite un tel secret ?

Sean ne répondit pas et semblait se concentrer sur le pain d'algues garni d'ingrédients locaux censés remplacer ceux de Terra. Tout était fabriqué sur Hôdo à partir des ressources maritimes, des insectes et des végétaux acclimatés. Par contre, après quelques années de colonisation, il fut convenu de ne plus toucher la flore autochtone.

Arnold respecta le silence de l'aîné, mais ce dernier pensait à ce qu'il aurait pu répondre en corrigeant la question : « de tels secrets ! »

Quelque chose avait frêmi sur la toile de la destinée de Hôdo. Quoi ? Le commandant l'ignorait et pensait qu'il était probablement le seul à le sentir.

Il en était à la fin de son repas quand Iddo, le cogniticien, et Lucy, l'énergéticienne en chef, arrivèrent. Ils avaient dû quitter l'Oasis2 bien avant l'aube, chose peu commune pour un Hôdon qui n'avait pas de montre comme les forçats de Terra. Chacun était trop attaché à leur rôle — à leur métier, aurait dit un Terrien — pour vivre ensemble, quelque part, à Rio ou à Jérusalem, ou ailleurs. En effet, Iddo ne pouvait supporter de s'éloigner trop longtemps du cerveau central de Hôdo qui était installé à Jérusalem dès l'atterrissage des pionniers, et le quartier général de l'énergie que dirigeait Lucy siégeait à

Rio. Alors, il était facile de deviner que la nuit était plus dédiée aux retrouvailles qu'au sommeil.

Arnold se précipita à leur rencontre pour leur offrir de se rafraîchir comme il était coutume chez les gens des oasis. Sean constata combien le visage de leur hôte s'illumina quand il vit au loin s'approcher Armonia et Lara. Visiblement, Arnold s'était épris de l'une des deux jeunes filles. Soudain, la joie du jeune se mua en étonnement. Le commandant, fin observateur toujours aussi curieux du comportement humain, s'approcha de l'oasis-san et comprit. Ondine et Yukio venaient de dépasser au trot les deux copines. Le couple vivait depuis deux ans déjà dans le monastère de Horyuji pour compléter leurs connaissances en arts martiaux. À ne pas en douter, ces deux-là s'entraînaient à quelque exercice d'endurance.

Enfin, quand tout le monde fut réuni, Sean put savoir quelle était l'élue du coeur d'Arnold. C'était Lara, sa nièce. Si chacun était plus ou moins impatient d'entendre les explications du commandant sur cette étrange expédition, tous furent surpris de voir les deux anciennes gynoides qu'ils avaient tout d'abord prises pour de nouvelles venues comme Soeur Magdalena. Moka invita le groupe à monter sur le plateau sans plus attendre. Selon elle, une tempête se préparait et il valait mieux que le tychochrôme décollât avant.

Il fallait sortir d'Oasis3 puis grimper sur le demi-dôme Sud. La pente assez accessible grimpait à une quinzaine de mètres au-dessus du niveau du sol. Parmi les jeunes, seul Arnold connaissait la piste qui s'étendait devant eux. Selon le sens des alizées, les pilotes pouvaient choisir la moitié Sud ou Nord qui offrait chacune, sur quelque mille mètres de long, une étendue suffisamment plane pour poser sans peine les navettes. De ce côté-ci de Hôdo, le terrain ressemblait à un océan de sable et d'argile duquel

surgissait çà et là des collines de basaltes si rabotées par le temps, qu'elles émergeaient à peine.

La pente avait suffi à créer trois groupes. En tête, Arnold, accompagné d'Ondine et de Yukio, ouvrait la marche. Et, à l'arrière, Moka et Magda, derrière Sean et Nana, fermaient la petite excursion. Pour un Terrien, le doyen du groupe aurait pu paraître en bien agréable compagnie, mais pour le Hôdon qui connaissait la force de ces beautés synthétiques, cela pouvait évoquer la garde rapprochée de quelque personnage trop important pour vivre incognito sur Terra.

Iddo profita de ce moment pour rester en retrait et ainsi se rapprocher de Sean encadré par les trois gynoides. Or Iddo, le cogniticien, avait un certain flair pour le danger. Son père lui avait enseigné que la méfiance était mère de sûreté. Mais c'est du côté maternel qu'il reçut ce don étrange et pénible à assumer, qui lui permettait de voir les anomalies que personne ne semblait vouloir admettre. Cet étrange sentiment de clairvoyance l'avait conduit à se spécialiser dans l'étude de la perception subconsciente.

— Commandant Sean ! chuchota-t-il presque.

— Qu'y a-t-il Iddo ? Vois-tu quelque menace se profiler à l'horizon, répondit-il sans ironie, car Sean croyait qu'il avait souvent une intuition assez perspicace ?

— Je reviens tout juste de ma visite mensuelle, et voilà que vous et vos anges gardiens me demandez en grand secret de retourner sur Diana.

— Désolé, je l'ignorais. Vous faites partie des scientifiques qui participent à l'accouchement des gynoides ?

— En effet, j'en suis le responsable. Je n'ai constaté aucune anomalie dans le protocole de procréation.

— Extraordinaire ! s'exclama Magda. Nous pouvons former des couples comme les humains !

— En effet, nous combinons nos schémas entre gynoïdes et androïdes, répondit Moka. Nous, les gynoïdes, avons les plans complets de notre construction.

— Mais je ne les ai pas, et je doute que ce fût parce que j'étais Nonne.

— C'est évident, continua Iddo. À l'origine, personne ne vous avait créé avec la capacité de se reproduire.

— Et qu'en sera-t-il pour moi ? demanda Magda.

— C'est à vous de choisir, dit Sean. Si vous le souhaitez, Iddo vous implantera un cube neuroflash. Ce cube va mémoriser toute votre structure ainsi que le protocole de procréation. En quelque sorte, il vous rendra « fertile ».

— Et normalement, toutes vos filles auront ce cube, compléta Iddo.

— Mes filles, s'étonna Magda ? Et des ... fils ?

— Nous avons décidé qu'ils n'auraient pas le cube entier. Ils ne connaissent ni le protocole de création ni leur structure. Mais ils sont capables de vous communiquer leur structure au moment de la procréation.

— Pourquoi cette différence ? demanda Magda.

— Tout être vivant s'adapte tant bien que mal à son environnement, expliqua Nana qui s'était tue jusque-là. Or ces choix sont parfois malheureux et il est impossible de le savoir parfois avant bien longtemps.

Magda comprit — ou lut — à quel drame Nana faisait allusion. Jamais, elle n'aurait pu imaginer qu'une de ses soeurs put souffrir de la perte d'un être « chéri ».

— Nous avons décidé, continua Moka, que les androïdes communiqueraient leur expérience vécue, mais que nous, gynoïdes, assurerions une stabilité dans notre structure. Aléatoirement, les informations de l'androïde remplacent les nôtres pour créer un nouvel homo syntheticus. C'est cela, le protocole.

— Et Iddo ? demanda Magda.

— Je suis — comment dire ? — une sorte d'obstétricien placeur en maternelle. Est-ce suffisant comme définition ?

— De quoi avez-vous peur ? répondit Magda.

— Pardon ? s'étonna Iddo.

Il n'était pas fréquent qu'une gynoïde réponde de cette manière, en anticipant sur des états d'âme et des non-dits. Pour une terrienne, elle était aussi mature que ses consoeurs de Hôdo.





## **Chapitre 7. Les huit ambassadeurs du monde**

C'était une première : les 8G se réunissaient en orbite autour de Saturne. D'ordinaire, ils se contentaient de la Lune où un cratère leur était réservé, et à l'intérieur duquel un luxueux bâtiment en forme de huit (ou du symbole de l'infini ?) abritait les équipes pendant une année.

Depuis, certains astronomes nommèrent le satellite naturel de Terra, « La boule 8 », en allusion au billard.

C'était loin de tout contact que depuis des décennies, une poignée d'hommes dirigeait la planète, bien que les véritables maîtres ne désertaient pas leurs domaines et confiaient en général la diplomatie à quelques délégués de toute confiance. Aux yeux de toutes les populations, les huit gouvernants portaient les visages des délégués. Personne ne savait comment ils étaient parvenus à ces plus hauts postes de la planète. Les véritables PDG de Terra préféraient dominer dans l'ombre.

— La vue est, certes, magnifique et nous change des perpétuels horizons ternes et accidentés de notre siècle. Mais pourquoi un tel luxe ? s'étonna Saikaku-san.

— Comment ? s'étonna le Duc d'X-les-bins. Ce n'est pas une idée du Yakusa que vous représentez ?

— Pourtant, ce sont la Communauté du Pacifique et celle de l'Europe qui ont la maîtrise de l'espace, me semble-t-il, ironisa le Mexicain.

L'ambassadeur-député-maire Duc d'X-les-bins prit un air offensé.

— Mon cher Victor Hugo Paz de Guerra, nous, ambassadeurs, ne sommes que les serviteurs de nos maîtres pour le bien de tous et nous ne sommes pas au courant de tout. Cela va de soi. Il faut partager le savoir pour qu'il soit efficace et faire confiance aux experts.

— Bien sûr, vous êtes surtout les fidèles pantins du Yakusa, continua le fier et arrogant Latin.

— C'est nous qui avons sollicité une réunion extraordinaire avec des moyens tout aussi extraordinaires. La répartition des tâches de gestion de la Terre est hypocrite et ridicule, enchaîna calmement la mystérieuse Persane, le visage à peine visible sous le tulle émeraude aux étranges reflets rubis et le keffieh vert aux bordures rouges que portaient les dignitaires, femmes ou hommes, symbolisant l'unité du Croissant malgré ses différentes cultures. Initialement, pour assurer à chacun le partage de ce qui reste du gâteau, on a attribué des responsabilités par bloc géographique afin que l'on ne puisse plus incriminer telle partie vivant sur le dos de telle autre.

Ainsi, chaque coin de la Terre pouvait avoir l'impression d'être responsable et reconnu par les autres. Mais quel mensonge, cette dernière « mondialisation internationalisante » ! Il était facile de donner à la région que je représente l'illusion de gérer l'énergie de la planète quand elle eut épuisé tout son propre pétrole pour financer ses guerres fratricides. Il était aisé de protéger les continents dits du nord. Celui de l'Amérique s'octroyait d'office la maîtrise et le monopole des productions de bien-être. Sans vergogne, elle empiétait sur les zones

d'activité des autres, sous prétexte d'améliorer le confort, une autre manière de nommer la politique de consommation.

— Comment ! bégaya l'ambassadrice géorgienne. C'est une insulte que je ne laisserai pas...

Cette dernière aurait réagi de toute manière à la moindre parole de cette odalisque prétentieuse qui se voilait le visage.

Une femme qui étalait sa richesse en gemmes alternativement vertes et rouges pour se ceindre le front, la nuque, la taille, le bassin, les bras, les poignets et les chevilles et qui sait peut-être en avait-elle encore sous les vêtements, une superposition de voiles transparents devenant si opaques qu'ils ne laissaient plus voir si les jarretelles ou la boucle du soutien-gorge étaient eux aussi des bijoux.

— Ne m'interrompez pas, continua l'imperturbable Persane. Ne dites-vous pas « seule, la vérité blesse » ?

— Foutaise, ces maximes qui, toutes, ont leur contraire !

La Géorgienne bomba la poitrine qu'elle avait gênée sous le veston de même toile rétro que le pantalon. Sur un fond de couleur rouille, les larges rayures de gris anthracite du costume mettaient savamment en relief les formes pleines de jeunesse reconstituée sur un nombre important de printemps. Le noeud papillon fixé sur le col empesé à l'ancienne était un peu anachronique quoique les couleurs furent bleu « navy » et rouge sang.

— Je vous le concède, répondit calmement la belle Orientale. Pourtant si j'avais dit la même chose sur les deux Communautés, Saikaku-san aurait simplement opiné de la tête, évaluant mon attaque afin d'y répondre efficacement, le temps venu. Et, regardez les petits yeux briller de son compère français qui semble dire « à qui la pro-

chaine gifle ? » À qui ? La Réunion indienne responsable de l'alimentation, incapable de rassasier les siens ? L'Union sud-américaine, responsable des ressources, elle qui fut si riche avant, en minerais, en bijoux, en faune et flore ? Je continue ?

Le regard noir balaya l'assemblée. Comme s'y attendait l'ambassadrice du Croissant, personne ne souhaitait poursuivre le petit jeu de massacre. D'ailleurs, à quoi bon ? Personne, dans les sphères de la dominance qui étaient les leurs, ne méconnaissait les moindres détails du 8G, quoique chacun fit mine de l'ignorer.

Plus par habitude que par conviction, la représentante de l'Union africaine décida qu'il était de son devoir d'en arrêter là ce début de joute qu'elle jugea malsaine. Elle s'attendait à voir s'esquisser un sourire moqueur sur les lèvres de la Nord-Américaine et de la Persane. Mais cette dernière paraissait inébranlable et contre toute attente parut sincèrement respectueuse de la représentante de l'Ordre. Un frisson s'insinua dans les vertèbres de l'Éthiopienne qui redoutait plus les gentillesse perfides des diplomates que les brutaux affrontements des chefs de guerres. Elle ne pouvait effacer le souvenir humiliant de l'UA (Union africaine) récupérant sous sa tutelle les restes de L'ONUESCO, c'est-à-dire « rien », pour calmer les belligérants et leurs guerres justes.

— Ambassadrice Zenawi, pourquoi défendez-vous le 8G ? On dirait qu'il continue à exister pour vous. Croyez-vous vraiment qu'une Organisation unificatrice en surgira pour établir la paix et la justice entre les humains ? Le 8G n'existe plus. Par exemple, quelle différence de rôle voyez-vous entre les Communautés du Pacifique et de l'Europe ? Soyons pragmatiques ! Quoi de plus naturel pour eux que réunir les activités du plaisir et de la communication, car les progrès d'immersion virtuelle synthétique permettent

de dépasser les dernières frontières des sensations réalistes ou non ? Les avatars offrent, en effet, toutes les nuances qui peuvent satisfaire les cinq sens, et même chaque récepteur de chaque sens. Il suffit d'accorder sa combinaison de réalité virtuelle avec les paramètres des avatars en « contact ».

La « coresponsabilité » affichée entre la Communauté européenne et celle du Pacifique a fait des émules. L'Union sud-américaine s'est associée avec le Croissant pour administrer ensemble les ressources et l'énergie et surtout pour contrer l'Union nord-américaine qui, selon leurs dires, tentait désespérément de reprendre les rênes de la planète à son seul compte. De même, l'Empire fédéral chargé de la santé mondiale avait jugé qu'il valait mieux unir les efforts avec son voisin de la Réunion indienne pour régler les problèmes du ministère de l'Alimentation. Tout le monde était conscient que les frontières de l'Empire s'étaient en réalité étendues sous son aile protectrice.

À moins que, continua la Persane, l'UA hypnotisée par les évangélistes nord-américains continue à croire que la résistance contre l'enn aboutirait. Malgré cela, vous ne vous êtes jamais associé avec l'UNA (Union nord-américaine). Cette dernière n'y tenait pas, car qu'avait...

— C'est un procès d'intention, coupa la Géorgienne. Vous voulez nous attribuer le mauvais rôle. En fait, nous n'avons jamais évoqué le problème d'une nouvelle association parce que nous, au moins, nous respectons les règles démocratiques qui ont été établies il y a près de soixante ans.

— C'est donc bien ce que je disais : le 8G est devenu le 5G !

— Cinq ? s'étonna le Français.

— C'est vous, Duc, qui êtes étonné ? Trois paires et deux groupes indépendants. Vous en êtes le principal instigateur ! Le premier à avoir fusionné deux groupes à tel point qu'il est impossible de savoir si le réseau et l'espace sont sous responsabilité de l'un ou de l'autre...

— L'espace ? coupa l'aristocrate en question (avait-il acheté son titre de noblesse, ou l'avait-il inventé de toutes pièces ?). Parlons-en, de l'espace ! Qui a décidé ce voyage ? Comment se fait-il que nous, les Communautés, ne soyons pas au courant de ceci ? Dois-je en conclure comme ma collègue éthiopienne que ceci ressemble étrangement à quelque chose de malhonnête ?

— À un enlèvement, fit la Laotienne sceptique ?

— Ou plutôt, à un putsch, hasarda Victor Hugo !

— À tout ça, répondit laconiquement la Persane.

— Mais qui êtes-vous donc, demanda le « Grand radjah de tous les gurus et ulémas » ?

L'homme à la longue barbe blanche s'était tu jusque-là, comme son collègue japonais, car, comme il se plaisait à le répéter : « l'homme a deux oreilles et une seule langue ».

La femme laissa glisser le voile qui cachait son visage. Les autres chefs de délégation écarquillèrent les yeux. Il était rare de recevoir de telles personnalités dans ces réunions de travail. La mystérieuse Persane n'était autre que l'Impératrice en personne.

Le Duc qui se sentit tout à coup plus aristocrate que jamais s'inclina profondément (cela ressemblait presque à une révérence de mousquetaire à la Dumas, sauf qu'il n'en avait pas la célèbre coiffe empanachée).

— Veuillez pardonner notre rhétorique enflammée, nous n'avons guère pour coutume d'avoir l'honneur de présence aussi noble que la vôtre.

— Il n'empêche que l'attitude de Sa Majesté était équivoque, maugréa l'Éthiopienne.

— Attitude ou... langage ? interrogea Saikaku qui ne s'était pas complètement redressé de sa profonde salutation, sachant que ses mots pouvaient heurter l'honorabilité de l'étrange femme qui avait déjà remis son voile. Vous nous avez bien fait comprendre que vous étiez chargée d'une mission où l'enlèvement et le coup d'État n'étaient pas exclus. Puis-je me permettre de vous demander quelle est cette tâche ?

En guise de réponse, elle fit un geste pour présenter trois femmes et quatre hommes qui entrèrent dans le vaste salon.

— Étrange, observa Kham, la Laotienne, on dirait des « frères » et « soeurs » de certains d'entre nous par l'apparence. À première vue, il ne manque que votre double, Impératrice. Que signifie cette plaisanterie de mauvais goût ? Des sosies pour nous remplacer ?

— J'ai toujours été sûr que vous étiez la plus fine diplomate, commença l'Impératrice Afsânè. Mais, reconnaissez, vous ne maîtrisez pas ce qui est normalement la spécialité de l'Empire, la Santé publique. Vous ne jouez qu'à de stériles et sordides querelles de dominations au service des neuf Oncles. Comme on ne peut exceller en tout, j'ai décidé de vous adjoindre Sone, une experte dans les sciences humaines, médicales et sociales. Elle vous ressemble, certes, mais pas comme une soeur jumelle.

— Rien que tout ça ! s'exclama le Duc. Je présume que le chauve-là est mon expert en communication, connaissant tout, de la moindre connectique jusqu'au plus éloigné des vaisseaux.

Afsânè sourit et présenta Ray Mundo.

Victor-Hugo éclata :

— Je n'ai pas besoin de votre expert. Nous avons les nôtres et je ne vois pas de quel droit vous vous permettez de dire avec qui nous devons travailler même si vous étiez l'Impératrice des Aztèques, des Incas, de toutes les Amériques, de toutes les îles et de tous les enfers, de l'Espagne et du Portugal.

Un des nouveaux venus, arborant une fière moustache aussi poivre et sel que ses cheveux rebelles qui encadraient le visage buriné d'ombre aux reflets argentés, prit la parole, expliquant calmement qu'en fait, aucun collaborateur des diplomates n'était à bord du Sea-morgh'N.

La Géorgienne faillit s'étrangler. Salomé était outrée par l'insolente prise d'otages, car il ne pouvait s'agir d'autre chose. Mais elle était aussi effarée de constater combien les voix des deux Mexicains étaient identiques. Elle semblait tout à coup comprendre pourquoi chaque femme était doublée par une femme et chaque homme par un homme.

Le Guru des gurus ne paraissait pas trop embarrassé par la nouvelle situation qui se dessinait. Au contraire, pour la première fois, il pouvait se débarrasser de ces incapables technocrates qui le secondaient. De plus, il jugeait que l'isolement relatif lui convenait bien et était plus propice à la méditation.

Il fut même au comble de la satisfaction quand il apprit que chaque binôme disposait de la place d'une délégation complète, autrement dit, ils étaient seulement deux par astrolab, soit plus de cinq cents mètres carrés de surface habitable, l'autre moitié étant aménagée en jardin. Si c'était son ermitage imposé, il l'acceptait avec joie, à condition qu'Ábd-Al-Karîm, son conseiller, fût aussi discret qu'efficace. Quand il demanda à l'impératrice quelle était sa spécialité, elle répondit laconiquement : « Tout l'équipage du Sea-morgh'N ».



Le Duc, entraîné par l'enthousiasme du grand Guru, approuva aussi l'idée d'avoir un domaine aussi vaste à ne partager qu'avec son futur homme lige. Il était même impatient de voir ces fameux jardins aménagés, en accord avec la personnalité de chaque ambassadeur. Qui pouvait se plaindre de mener une vie de château aux abords de Saturne ? Quoique, à bien y réfléchir, il ne fallait pas que cet enlèvement dure trop longtemps. Cela risquait de devenir rapidement ennuyeux, surtout que ce petit monde ne semblait pas lui offrir de nombreuses rencontres intéressantes. Il espérait néanmoins nouer quelques contacts avec cette Laotienne, cette Sone, en attendant de dénouer au mieux cette petite crise qui rompait la monotonie des ronds de jambe. On passait enfin aux crocs-en-jambe. Dans l'immédiat, il fallait rapidement réévaluer les alliances, surtout les nouvelles, et en l'occurrence ce Ray Mundo, son expert, puis cet Uematsu, celui de son collègue japonais.

— Je présume que vous présiderez toutes nos activités, lança Rébecca avec un courroux à peine simulé, tentant ainsi de rappeler que l'Éthiopienne comptait rester la représentante de l'ordre.

— Absolument pas ! Qu'aviez-vous l'habitude de faire avant que je ne prenne en main notre assemblée de « travail » ? Je serai présente quand vous le solliciterez. Nous pouvons travailler deux par deux, tous ensemble, en groupe, que sais-je, moi ? Qu'importe ! Et ne croyez pas que vous n'aurez rien à traiter ! Je vous assure que les experts qui vous ont été attribués connaissent plus de dossiers que vous ne pouvez imaginer. Vous ne risquez pas de vous ennuyer.

« Donc, si elle n'est pas dans nos pattes, pensa Victor-Hugo, il sera sans doute aisé de faire un coup d'État. Je dois rapidement savoir ce que vaut Pedro Madera. »

Le Mexicain quitta avec cette idée dans la tête le grand salon pour rejoindre ses quartiers, précédé de son « double » qui semblait avoir toujours vécu sur cette station.

Salomé voulut lui emboîter le pas, mais l'autre « Géorgienne », Judith, lui signala qu'il fallait sortir de l'autre côté de la salle commune. L'hostilité entre les représentants des deux Amériques était telle que leurs résidences étaient diamétralement opposées sur la station orbitale. On racontait qu'ils en étaient déjà venus aux mains sur Luna. Mais ce n'était là que des rumeurs infondées que se plaisaient à colporter ceux qui assouvissaient par procuration leurs vindictes insatisfaites.

Rébecca, rudoyant Nouriya comme s'il ne s'agissait que de la dernière des clerks, lui ordonna de la conduire vers ses offices, et sortit la tête droite.

Discrètement, Kham et Sone laissèrent le binôme de Japonais seul avec l'étrange et surprenante Afsânè.

Saikaku s'inclina encore une fois avant de se retirer à reculons, et prononça solennellement : « Croyez, Impératrice, ô combien je suis curieux de voir le dénouement de cette révolution de boudoir ! Je n'attends que de voir la valeur de vos actes et de ceux d'Uematsu. Ce sont eux qui détermineront notre future relation : loyal partenaire prêt à défendre votre cause, ou fidèle ennemi qui vous suivra jusqu'à l'anéantissement de vos projets. »

— Je n'en doute point, Saikaku-san. Vous apprendrez vite que Uematsu-san est quelqu'un qui vous aidera à orchestrer toutes vos fantaisies sans nécessité d'une retouche finale. Maintenant, si vous permettez, je vais rejoindre la pilote Hiroko.

— Une compatriote ?

— Ce n'est pas un hasard. Un jour, vous comprendrez.

## Chapitre 8. Le mal d'Orphée

Les homo syntheticus avaient rapidement aménagé l'équivalent d'une demeure hôte, englobant les chambres du vieux couple qui étaient déjà en place.

À Iddo qui s'étonnait de découvrir cet espace pour humains, lui qui croyait connaître tous les recoins de la « ruche », Nana rappela que la mission devait rester discrète tant que l'on ignorait tout de la crypte extra-terrestre. « Pas question, ajouta-t-elle, de rejoindre votre cellule habituelle ! Officiellement, vous n'êtes pas ici. »

Il s'en était bien rendu compte lorsque Moka demanda aux sept jeunes gens de ne pas ôter le casque de leur combinaison de survie, même lorsqu'ils seraient à l'abri de l'atmosphère ensablée de Chica. À l'intérieur de la « ruche », Iddo perçut quelque chose d'insolite que lui seul, dans le groupe, pouvait juger d'anormal : le sol vibrerait parfois. À ce moment, il se rendit compte en cherchant du regard Nana qu'il semblait inopportun de déranger Sean, restant volontairement en retrait avec elle. Par la même occasion, il constata que Magda, la nouvelle venue, s'était éclipsée sans dire un mot. Le jeune cogniticien capta involontairement une bribe de conversation. Son manque d'acuité auditive le poussait parfois à exagérer l'amplification des écouteurs de son casque. Ainsi, il crut entendre que Nana disait à Sean :

« Moka est contente que j'aie repris du service avec toi, ainsi, elle pourra partir rapidement pour Saturne. »

Saturne ? Peut-être avait-il mal entendu.

Le groupe fut accueilli par Cheng-Yi dans la grande pièce commune qui était la plupart du temps un patio sur Hôdo.

Sean entra le dernier et ne put contenir son étonnement. Jamais il ne s'était débarrassé aussi vite de son casque. Sa compagne paraissait étrangement pâle et grisâtre dans l'éclairage blafard de cette espèce de troglodyte. Le sourire de cette dernière qui se voulait rassurante semblait figé, crispé sur quelque mal à cacher. Elle se contenta de dire qu'elle n'avait rien sinon l'âge qui avançait imperturbablement avec son cortège de petits maux et que la faible quantité d'oxygène n'y était pas pour rien dans son état présent.

Les Hôdons avaient gardé la tradition de la planète mère surpeuplée. Au début de deuxième millénaire, une évolution naissait déjà quant à l'euthanasie. À l'époque, il fallait demander sciemment de mourir dignement, chose impossible pour une personne frappée par exemple de la maladie d'Alzheimer ou incapable de s'exprimer sans « artifices » électroniques. Mais les bouleversements climatiques, la prolifération des mauvaises herbes génétiquement manipulées (personne n'avait imaginé que les OGM rejoindraient une forme camouflée de guerre biologique), l'effondrement des modèles économiques sapés par le terrorisme international et bien d'autres facteurs contribuèrent aux changements de comportement. Maintenant, c'était sciemment qu'il fallait postuler à survivre. Sinon, les médecins soignaient souvent uniquement les douleurs. Depuis que Hôdo « mettait au monde » des gynoïdes infirmières, c'était ces dernières qui pratiquaient l'euthanasie sur Terra. Aucun humain ne pouvait égaler leur pa-

tience, leur « gentillesse » et leur « froideur ». Et puis, personne ne pouvait tenter un procès pour faute professionnelle à l'encontre d'un robot.

Les Hôdons savaient que, derrière cette froideur, l'homo syntheticus souffrait. Ils savaient aussi que leur prévenance n'était pas feinte, et que leur patience était due non à une certaine sagesse, mais à la quasi-absence de fatigue. De toute manière, les Terriens considéraient les homo syntheticus comme des machines, certes très sophistiquées.

À tel point, qu'il fallut intervenir pour en interdire l'usage pour des activités dangereuses comme le déminage sans armure prétendument que les machines n'avaient pas besoin de protection ! Certains humains de Terra avaient même imaginé de s'en servir comme « mannequin d'essai » pour expérimenter divers accidents et diverses parades. Heureusement, les homo syntheticus pouvaient toujours facilement être reliés entre eux, ce qui leur donnait une sorte de solidarité. De plus, il y avait toujours quelque part un humain de Hôdo qui pouvait les conseiller. Et en cas de doute ou de rupture de communication, les homo syntheticus s'immobilisaient ou rebroussaient chemin en récitant avec un large sourire candide :

« Je ne sais pas » ou « je ne peux pas ». Enfin, si le danger était vraiment trop grand, le cerveau se « vitrifie » et activait une balise de détresse pour la localisation.

Depuis longtemps déjà les Terriens avaient compris qu'il était très difficile de forcer les gynoïdes et androïdes à faire autre chose que ce pour quoi ils étaient programmés. Cette croyance amusait toujours Iddo qui, au contraire, savait combien l'homo syntheticus, à l'instar de son cousin organique, pouvait apprendre et s'adapter. Nana en était un parfait exemple : geisha, astronaute,

espionne, encyclopédiste scientifique et ambassadrice. Et maintenant, qui sait, la première exoarchéologue.

Mais Nana était bien plus que cela et Sean le savait. Aussi ne fut-il pas surpris quand Nana lui annonça qu'elle ferait tout ce qu'elle pouvait pour augmenter le confort de Cheng.

Il savait que c'était vrai, et qu'elle était déjà en train d'analyser des solutions possibles et de les soumettre à ses consoeurs. Tout cela, en silence. Directement de cerveau à cerveau.

Ce qu'il ne savait pas, c'est qu'elle avait aussi demandé un diagnostic de l'état de santé de la compagne de Sean.

Nana coupa court l'enthousiasme de la Chinoise voulant raconter à son mari et à l'équipe de jeunes tout ce qu'elle avait déjà mis à jour. Elle invita les arrivants à découvrir leurs quartiers avant de commencer le travail. Yukio et Ondine occupèrent le coin opposé aux « vieux ». Arnold et Lara trouvèrent leurs chambres à gauche près du sas conduisant vers la grotte. Le dernier coin était attribué à Lucy et Iddo. Comme il était de tradition hōdonne, les personnes supplémentaires à la huitaine devaient être hébergées dans la pièce commune d'un couple. Armonia fut l'hôte de Cheng et Sean, ce qui ressemblait à un grand honneur.

Nana, elle, resterait dans le patio, occupant ainsi la place habituelle de Moka. En attendant, elle resta seule avec Cheng qui n'avait pas accompagné Armonia puisque Sean se chargerait de l'accueillir selon les coutumes du clan des Porte.

En fait, Sean laissa sa chambre à la jeune fille, décidant qu'il dormirait de toute manière dans la même pièce que sa femme, coutume qui était relativement fréquente sur Hôdo. Il préférait se trouver à ses côtés, surtout

maintenant, car il avait le sentiment qu'elle n'était pas au mieux de sa forme et qu'elle le lui cachait.

La Chinoise ne se doutait pas de toutes les attentions et « observations » dont elle était sujette.

Discrètement, Nana avait appelé une gynoïde infirmière. Avant que cette dernière n'arrive, Cheng s'appuya sur l'épaule de Nana et lui dit avec ce mélange de solennité et d'affabilité comme elle seule était capable de fusionner.

— Heureuse de te revoir dans notre clan. Ton aide sera précieuse.

— Merci, et, je l'espère, au-delà de tes attentes.

Cheng ne put réprimer un sourire : « Je m'adressais à la scientifique, pas à la diplomate ! »

À ce moment, une gynoïde entra dans le patio et se dirigea vers Nana.

— J'aurai besoin d'une assistante, expliqua cette dernière. Je ne suis pas compétente en tout, vous, les humains, vous me prenez souvent pour une simple encyclopédie. Mais ce n'est pas parce que j'accède directement à de gigantesques bases de données que je sais tout. D'ailleurs, vous ne vous en êtes peut-être pas rendu compte, mais en général, je n'avance que ce que je pense avoir compris. Crois-moi, il m'est souvent plus commode de jouer à l'ambassadrice. Là, curieusement, on me trouve « humaine » alors qu'en fait je ne fais que dérouler une stupide « checklist » de protocole.

— Aurais-je remarqué une pointe d'amertume ? s'étonna Cheng.

— Non, c'est de la confiance vis-à-vis de toi. De plus, mon honnêteté te confortera, car tu aurais besoin de te reposer sur moi.

Comme pour joindre le geste à la parole, Nana tendit l'avant-bras pour offrir un support à la Chinoise.

— Merci, Nana. C'est Moka qui t'a mis au courant ?

— Non, je viens de comprendre que tu ne vas pas bien et d'apprendre ce que tu as. Je pense que Moka ne savait pas que tu étais malade. Mais, même si les symptômes ne sont pas faciles à discerner, comment as-tu fait pour le cacher jusqu'à aujourd'hui à Sean ?

— À vrai dire, même moi je ne savais pas que j'étais atteinte du mal d'Orphée. Je croyais qu'il s'agissait de vieillissement.

— À ton âge ! J'ai lu dans les annales de Terra qu'il était fréquent avant les réchauffements climatiques d'atteindre et de dépasser les soixante-quinze ans. La vie sur Hôdo, n'est-elle pas plus saine que sur Terra ? Combien de nouveaux colons sont malades de ne plus être stressés dans les premiers mois ! Et l'alimentation ? Plus frugale, mais non édulcorée, voire moins trafiquée de substance illicite comme les agents apéritifs.

— Certes, mais ici, sur Hôdo, les toxines sont tellement « inattendues ». Nous ne nous en tirons tout compte fait pas si mal que ça, il n'y a guère de mycoses, d'allergies et d'intoxications dont nous ne sommes pas venus à bout et souvent à temps. Mais certaines de ces toxines semblent avoir un effet accumulant comme l'arsenic et n'agissent qu'à partir d'un certain seuil. Le mal ne devient, hélas, évident qu'au bout d'une vingtaine d'années. C'est incurable, car il est trop tard quand on s'en aperçoit. Seule, une greffe régénératrice pourrait me sauver. Mais, je préfère laisser cette chance à plus jeune que moi.

— Je regrette, Cheng, mais, je ne peux, ni ne veux être infirmière. Cela m'est trop pénible. J'ai pris la liberté d'inviter Refa, ici présente. C'est la plus jeune de nos infirmières. Ce qui veut dire qu'elle doit être accueillie par une famille, mais aussi qu'elle est dotée de nos meilleures qualités. Je peux me tromper, mais j'ai la nette impression



que Lara et Arnold vont fonder un nouveau clan. Je pense qu'il serait bien qu'ils adoptent Refa.

Dans de mêmes circonstances, Moka se serait contentée de dire à la Chinoise : « Te sens-tu en forme pour que tu puisses mettre l'équipe au courant du projet qui les a amenés ici et leur donner tes premières analyses ? »

Moka avait une âme de chef, pas Nana.

Sean n'avait besoin ni de Moka, ni de Nana pour réunir les jeunes et commencer à se mettre au travail, mais le teint de son épouse le préoccupait. Ondine sa fille s'était rendu compte aussi que quelque chose n'allait pas. Elle fit part à Yukio de son sombre pressentiment. Ce dernier n'était pas homme à laisser traîner les situations. Jugeant que le temps imparti pour déposer son paquetage dans leur cellule était largement dépassé, il se rendit chez ses beaux-parents. Armonia qui était restée près de la chambre porta l'index aux lèvres pour intimer le silence au jeune homme. Malgré la présence de Refa à proximité, c'était Nana qui écoutait les murmures de Cheng. De l'autre côté de la couche, Sean tenait une main de sa compagne entre les siennes. Il serrait les mâchoires, digne et inflexible face à la peine qui tentait de perler au travers des paupières plissées.

Le mal d'Orphée, personne ne savait exactement ce que c'était. On ne l'avait recensé que chez certains vieux colons. Les symptômes étaient rarement détectés à temps, car le malade se sentait agréablement relaxé au début. Puis peu à peu apparaissaient des somnolences. Tout doucement, les périodes de repos s'allongeaient. Quand on constatait que le patient devenait pâle, il était trop tard. Il ne restait plus que quelques mois avant qu'il ne sombre dans une profonde léthargie... sans retour. À l'exception de la pâleur, le visage était empreint de sérénité, mieux, de béatitude. Finalement, la mort venait fi-

ger le paisible dormeur. Hélas, aucune victime du mal d'Orphée ne se réveillait plus pour raconter ce qu'elle y avait découvert au-delà de ses rêves.

Refa quitta la porte dont elle bloquait le passage afin d'écartier toute personne qui n'avait rien à faire dans cette intimité. Sean comprit que sa femme s'était tue et que Nana demandait en radio à être remplacée.

La doyenne des gynoïdes sut qu'il était de son devoir d'agir comme l'aurait fait Moka. Elle s'entretint avec Armonia et Yukio qui venaient de rentrer à leur insu dans la légende de Hôdo:la destinée venait de montrer du doigt les deux nouveaux représentants de la planète.

Pendant ce temps, quelques homo syntheticus équipaient la grande salle commune de quatre tables qui furent mises bout à bout pour la grande réunion qui devait avoir lieu. Des chaises et des allinones de diverses tailles, dont un grand monté sur trépied et un projecteur 3D. Dès que tout fut installé, les homo syntheticus Mohan et Tomo invitèrent les jeunes à rejoindre Armonia et Nana qui allaient leur expliquer le projet auquel ils participeraient. Par contre, Ondine fut prévenue par Yukio du drame qui se préparait. Elle se rendit aussi tôt chez ses parents, mais son père insista pour qu'elle assistât à la présentation. Sa mère l'eût souhaité. Si elle avait fait l'effort de murmurer toutes les consignes dans les oreilles sensibles de Nana, c'était pour que la jeune équipe continue, sans attendre, ce qu'elle avait commencé. Il fallait au moins lui donner cette joie de voir la recherche avancer alors qu'elle s'en allait irrémédiablement.

Cheng avait enseigné tout son savoir à sa fille qui avait même séjourné quelque temps en Chine dans la meilleure université de neuropsychosociologie. L'expérience de la découverte d'une vie « intelligente » extraterrestre pouvait s'avérer enrichissante pour l'espèce humaine. Trou-

ver d'autres modèles de civilisation, d'autres structures vivantes, d'autres manières de comprendre l'univers et de s'y adapter était un rêve qui pouvait enfin se réaliser. Il était dommage seulement que cette civilisation fût éteinte. Mais, parmi les probabilités de trouver d'autres êtres intelligents, il fallait introduire celle de les trouver à un niveau compatible d'échange culturel. Ici, les humains étaient arrivés de toute manière trop tard. Mais était-il possible de redécouvrir leur Histoire ?

Non, Cheng ne pouvait admettre qu'une espèce ait pu vivre et disparaître sans laisser de traces pour le reste de l'univers. En tout cas, même les humains de Terra avaient lancé dans la galaxie des « messages » indiquant leur existence. Elle était convaincue que le message gravé dans la grotte était une épitaphe adressée à une planète entière.

Étrange ironie du destin : la Chinoise glissait dans l'obscurité au moment où elle voulait apporter la lumière sur la disparition d'un Monde. Elle savait qu'elle pourrait être encore active quelques mois, mais la découverte de son mal l'avait terrassé. Aujourd'hui, il fallait qu'elle s'en remette aux autres.

Ondine fit un signe de tête pour indiquer au trio qui semblait diriger dorénavant les opérations qu'elle était prête à écouter leur mission et les premières avancées de sa mère. Armonia se tourna vers Nana et lui demanda de commencer. L'écran mural s'alluma. Un rapide tour des lieux fut montré. Un conduit bouché de l'extérieur conduisait dans une pièce ronde contenant des niches aux formes ovoïdes. Plus précisément, la quatrième, face à l'entrée, s'ouvrait sur une arrière pièce. Les trois niches de la première pièce étaient toutes sur le même pan gauche en se référant à l'axe d'entrée donné par le couloir.

Personne n'était encore rentré dans les deux pièces qui n'avaient été sondées au sonar que par les deux homo syntheticus, Mohan et Tomo, affectés à la mission. Ainsi en avait voulu Cheng qui ne voulait pas dérober aux « jeunes » l'émerveillement de la découverte malgré son impatience. Une manière de passer le flambeau.

Les dessins découverts dans la grotte furent affichés. Un commentaire enregistré de Cheng expliquait les vues. Pour elle, les graffitis minutieusement calligraphiés faisaient penser à quelque système d'écriture. Il s'agirait de deux messages, l'un près de la sortie et l'autre sur la porte qui s'était effondrée sous le poids de Sean.

Les tracés furent épurés jusqu'à ne plus présenter qu'une suite de triangles, losanges, ronds... La répétition des motifs permettait de croire à l'utilisation de phonèmes, mais la complexité de leur agencement en faisait plutôt des idéogrammes. Cette idée était apparue à Cheng en examinant la composition des dessins qui s'inscrivaient dans des carrés.

La voix hors champ de Cheng proposa de considérer les similitudes constatées au début et à la fin des deux « textes » comme des marqueurs de commencement et de terminaison. En effet, elle pensait qu'en pivotant trois fois de quatre-vingt-dix degrés l'ensemble du message, on obtiendrait trois autres contenus. Bien que ces rotations engendreraient probablement des incohérences, les inventeurs de cette écriture crurent plus sage d'indiquer dans quel sens s'effectuait la lecture afin d'éviter tout malentendu.

L'écran s'éteignit. Les jeunes gens restèrent fascinés devant l'écran devenu noir.

— Ça alors ! finit par émettre Arnold.

— Tout cela est passionnant, mais pourquoi nous ? demanda Lucy qui exprimait ainsi la question que tous se posaient.

— Si je puis me permettre de parler pour Sean, je vous dirais que je pense qu'il s'agissait de quelque chose de trop important, commença Nana. Comme Nic, il y a quarante ans, son fils s'est vu dans l'obligation de cacher la vérité à Terra. Pour cela, il faut qu'il y ait très peu de gens au courant de ce qui se passe ici. Mais en même temps, d'une part, il n'en fallait pas trop peu, et d'autre part, il fallait prévoir toute éventualité, car nous entrons dans un domaine ignoré jusqu'à ce jour par l'espèce Homo.



## Chapitre 9. Les pièces de l'échiquier.

La pilote du Sea-morgh'N « Soleil rouge » semblait dormir. Mais le plus surprenant, c'est qu'elle était presque seule dans la salle de pilotage.

Derrière, assise à la place de ce qui devait être le « radio », Afsânè semblait aussi dormir.

Il n'y avait aucun membre d'équipage. Plus étrange encore, la Persane et la pilote restaient plongées dans l'obscurité à peine éclairée par les composants luminescents des écrans, claviers et autres appareils phosphorescents ou fluorescents.

Tout le monde à bord ne partageait pas une telle quiétude.

Ainsi, Victor-Hugo sondait son compagnon tout en visitant ses quartiers, attentif à une foule de détails. Pedro Madera, qui était originaire du Chaco, semblait connaître mieux que quiconque l'histoire du Mexique, et maîtrisait parfaitement même la prononciation quand il parlait de *Revolución mejicana*. Évidemment, il était inutile de tester ses connaissances sur Bolívar et tous les fondateurs de l'Amérique latine. Cet homme, une véritable encyclopédie, méritait si non la sympathie, l'admiration de Victor-Hugo qui avait beaucoup de peine à accepter son

« emprisonnement » avec quelqu'un qui pouvait être tout aussi bien geôlier que compagnon d'infortune.

Finalement, le Mexicain se résigna à déboucher l'une de ses bouteilles de tequila pour découvrir ce qui se cachait sous cette montagne de connaissances. Ils avaient bien bu la moitié chacun sans que Madera ne montre la moindre faille dans sa carapace culturelle. Mais comment faisait Pedro pour ne pas montrer le moindre signe d'ivresse ? Enfin, il y avait au moins un point où il n'excellait pas : apprécier la qualité d'une tequila, même s'il semblait connaître tout de sa fabrication à partir du jus de l'agave bleu. Ce diable d'homme n'avait pas l'air plus ébranlé que s'il n'avait bu qu'un verre de chicha. Même son débit de paroles n'avait pas changé. Il était ni plus ni moins bavard. Il répondait, et prenait rarement l'initiative de la discussion.

Vaincu par ses propres armes, Victor-Hugo renonça pour cette fois-ci à mener son enquête. Demain, il sera toujours assez tôt pour trouver des alliés et fomenter une petite révolte. « Mañana, mas tarde... » pensa-t-il, en s'assoupissant ?

Demain ? Que de temps perdu ! Le Duc Louis-Christian d'X-les-bins (avec « Ch », s'il vous plaît, non point « K » !) connaissait déjà trois ambassadrices. Il n'appréciait que Kham (il l'appelait par son prénom). À ses yeux, il n'y avait qu'elle qui avait de la grâce aristocratique. Il avait hâte de découvrir (sans jeu de mots ! du moins, dans un premier temps) les nouvelles venues et surtout cette Persane enchanteresse. Avec un peu de chance, l'équipage comprenait plusieurs femmes : cela promettait donc de nombreuses aventures en perspective. Valait-il mieux commencer par apprécier les inconnues ou en apprendre plus sur le reste du personnel de bord ? Mais avant tout ne fallait-il pas savoir qui était son expert, ce Ray Mun-



do ? Complice ou concurrent ? Pire, un boulet, voire un mouchard ! Il valait mieux commencer par mettre à l'épreuve ce nouveau « majordome » et, tout d'abord, tester son savoir-vivre, car, avec un nom pareil, il ne pouvait s'agir de bon sang. Il fallait mettre au point une stratégie, aussi, annonça-t-il à Mundo : « Nous allons nous promener dans les jardins d'hiver. »

— Bien, Monsieur ! Puis-je me permettre ? lui répondit celui-ci.

Étonné, le Duc le pria de s'exprimer.

— Votre « nous » s'adresse-t-il à vous seul ou à nous deux ?

— J'escomptais y flâner seul, mais maintenant je préfère que vous m'y accompagnassiez. Je vous suggérerais néanmoins, pour conserver de bonnes relations, que vous restiez aussi coi que possible. Contentez-vous de me répondre lorsque je le requiers. Avant, auriez-vous l'obligeance de m'apporter ma fine ?

Ray parut étonné pendant quelques secondes. Quelques très brèves secondes. Il pivota sur les talons avec un bref « Bien, Monsieur ! », et se dirigea vers le bar.

Le Duc fut surpris. Pendant de longues minutes, il resta planté là où l'avait laissé son « Figaro venu de nulle part ». Il en oublia même l'idée initiale de commencer sa promenade pour profiter au moins du peu de solitude que lui laisserait son zélé secrétaire. D'ailleurs au fait, comment fallait-il envisager cette association ? « Majordome » était sans doute ce qu'il y avait de mieux pour définir Ray. D'autant plus qu'il revenait avec sa « fine » sur un plateau. Comment avait-il pu savoir et comprendre ? Quand le Duc lui posa la question, il répondit sans la moindre trace de fierté :

« Monsieur aurait-il oublié que je suis spécialisé dans le flux d'informations et de personnes dans le système solaire ? Connaître vos habitudes n'était qu'un petit plus à acquérir. »

La promenade fut longuement silencieuse.

Soudain, le Duc interpella Ray qui le suivait discrètement à quelques pas : « Par hasard, auriez-vous acquis un peu plus en connaissant les habitudes de nos hôtes ? »

— En ce qui concerne ceux qui m'ont accompagné, oui. Mais, pour ce qui est des ambassadeurs, je n'ai étudié que vous.

— L'impératrice persane fait partie de ceux qui vous ont accompagné ou des ambassadeurs ?

— L'impératrice Afsânè est un cas particulier.

— Vous la connaissez, oui ou non ?

— Me permettez-vous de suggérer que Monsieur le Duc renonce à mener une cour sans issue ?

— Serait-ce dû à mon rang, certes inférieur ?

— Non, Monsieur. Elle vous accordera peut-être de l'amitié, peut-être même de l'affection, jamais plus.

— Alors, j'essayerai de gagner son amitié. Après, nous verrons s'il y a « et plus, si affinité ».

Le Duc examina de pied en cap l'homme qu'on lui avait parachuté. Il avait toujours souhaité avoir à ces côtés l'un de ces légendaires majordomes, plus qu'un simple valet, presque un ami, discret et pourtant présent, voire prévenant.

— Ray, reprit Louis-Christian d'X-les-bins, rappelez-moi à quel titre vous êtes avec moi. Et ne me dites pas « je suis ici en expert » ! Pour être plus précis et direct, de qui êtes-vous au service ?

— Ah ! je comprends Monsieur. Vous voulez savoir qui m'a recruté et quels doivent être mes rapports avec vous. C'est la Princesse Afsânè qui m'a mis à votre service.

— Je n'aime guère qu'on se mêle de mes affaires, et de surcroît, sans m'en informer.

— Je regrette aussi que cela ait pu vous porter ombrage.

— Laissons cela, je vous prie, je crois que le choix d'une si digne personnalité ne pouvait être que judicieux. Dorénavant si vous n'y voyez aucun inconvénient vous seriez mon majordome.

— Vous m'en voyez flatté. Monsieur voudra aussi que je sois son barbier ?

L'imperturbable visage lisse du Duc se troubla d'un léger sourire sous les fines moustaches. S'amuser franchement ne lui était plus arrivé depuis si longtemps. Il haussa les épaules et reprit sa promenade.

Les lèvres reprirent leur tracé plus distant que sévère. Dans son monde à lui, il était inconvenant de montrer ses sentiments.

L'Éthiopienne aussi se promenait dans son jardin qui dépassait de loin tout ce qu'elle aurait pu imaginer. Contrairement au Duc qui prenait cela comme la moindre des choses dues à son rang, l'Africaine était émerveillée par le décor. Sur la relative petite surface, s'étendaient successivement désert, savane et forêt encadrant une cascade du plus bel effet. Des enregistrements se déclenchaient selon l'endroit où elle se trouvait. Ici, le vent jouait avec le sable, là, il se glissait avec bruissement dans le feuillage sec. Dans la savane boisée, de lointains cris d'oiseaux venaient rompre le quasi-silence. Et au bout de la promenade, un concert de coassement ininterrompu était couvert par les échos d'une cataracte toute proche. Plus tard, l'ambassadrice découvrit avec ravissement que les bruits changeaient selon l'heure. Nouriya, telle une guide heureuse de trouver un public attentif, dé-

voilait la magie de chaque parcelle de ce décor féerique dont elle était la paysagiste.

— Petite Nouriya, comment se fait-il qu'une âme de poète fasse de vous ma conseillère en justice, police et gendarmerie internationales ?

« Petite » montrait l'affection de la femme qui dépassait de plus de deux têtes l'experte imposée par Afsânè.

En fait, les nouvelles venues avaient toute la même taille et la même charpente que Kham qui voyait presque son image dans sa nouvelle collègue.

Il en était de même entre Saikaku et Uematsu. En effet, les silences du taciturne ambassadeur nippon n'étaient pas synonymes de cécité. Lui aussi, il s'était rendu compte de cette curieuse anomalie. Il observa même plus de détails étranges. Les quatre hommes de la Persane étaient bâtis, eux aussi, de la même manière qu'Uematsu et, donc, lui. Quant aux femmes, il avait vu ce que la Laotienne n'avait pas remarqué, fascinée par sa propre ressemblance et peut-être sous le charme indiscutable de l'impératrice, c'était qu'elles ressemblaient aussi à Afsânè. Toutes ces similitudes devaient faire partie d'un plan très élaboré et sûrement de longue date. Tous ces mystères passionnaient le Japonais qui, en guise de bienvenue, offrit du saké à son invité de force, comptant utiliser le même stratagème que son collègue mexicain. Mais, rapidement, il constata que son adversaire ne déliait pas plus la langue que s'il lui avait versé du thé vert, ce qu'il fit par la suite, car Saikaku comptait rester lucide et maître de la situation. De plus, il n'appréciait pas gâcher son Kijoushyuqui<sup>1</sup>.

— Ainsi donc, vous êtes un expert en bonheur, attaquas ce dernier tout en faisant mine de porter uniquement son

---

1 Kijoushyuqui : saké très réputé.

attention de connaisseur sur la robe ambrée du précieux alcool de riz.

— Surtout pas, répondit Uematsu. Ne confondons pas bonheur et plaisirs.

— Vous êtes donc un spécialiste en plaisirs ?

— Ce serait plus une offense à la raison qu'à vous-même de le prétendre. Nul n'ignore vos compétences en la matière.

— Alors, quelle est votre spécialité ?

— L'enn !

— L'enn ? Mais quel rapport y a-t-il avec le plaisir ?

— Quelle bataille jugez-vous plus utile de gagner ? La survie de la planète, n'est-ce pas ? Plus de planète, plus de plaisir !

— D'accord, d'accord ! Mais alors, expliquez-moi vos relations avec l'impératrice persane.

— Nous ne sommes pas seuls ! Nous avons des alliés dans cette bataille.

Sidéré, Saikaku s'offrit une rasade de saké avant de ranger la bouteille. Ainsi donc, pensa ce dernier, la bataille finale de l'enn se jouerait en bordure des anneaux de Saturne. Elle serait orchestrée par Uematsu, l'un des cinq assistants d'Afsânè, la fantaisiste impératrice qui aurait décidé d'en finir. Aussi curieuse que puisse paraître la situation, il n'en était pas moins heureux d'être aux premières loges d'un match qui promettait d'être passionnant. Il savourait à l'avance le plaisir de mettre en échec la puritaine Salomé et tout son système économique basé sur la spéculation virtuelle. Il détestait l'ambassadrice au moins autant que tout ce qu'elle représentait.

Salomé n'éprouvait pourtant aucune animosité à l'égard du Japonais. Ni même envers le Mexicain, en réalité. Elle se contentait de dédaigner ceux qui ne partageaient pas ses opinions qui, en général, étaient très ar-

rêtées. Il ne lui venait pas à l'esprit qu'il eut pu y avoir d'autres formes de pensée que la sienne. Pour elle, les Mexicains étaient des envahisseurs, et les Japonais, des impérialistes. Le Duc ne valait pas mieux : ce n'était qu'un messenger de l'Europe, fief du Mal, à éviter absolument. On ne marchandait pas avec le diable et ses suppôts. Quant à l'Éthiopienne, ce n'était qu'une grande perche hautaine et inefficace. Enfin, la Laotienne, elle, c'était à peine si elle s'était rendu compte de son existence.

Kham était ce petit bout de femme très discrète, qui représentait l'Empire. Elle ne prenait jamais la parole pour ne rien dire, et encore moins au cours d'une joute oratoire. De tous les ambassadeurs du 8G, Kham était la seule qui accueillit son assistante sans calcul. La seule chose qui l'intéressait était la santé publique et elle pensait qu'elles n'étaient pas trop de deux pour résoudre les nombreux et complexes dossiers. En guise d'accueil, l'ambassadrice afficha tous les dossiers à étudier, et proposa que Sone en choisisse la moitié. Puis, elle indiqua quelques-unes de ses manies afin d'éviter les frictions inutiles. Par exemple, elle n'aimait pas être bousculée dès le réveil, même si elle était rapidement prête pour s'attaquer à sa tâche qu'elle considérait comme primordiale. Il lui fallait un petit déjeuner, même pris à la hâte. Quand elle était fatiguée ou préoccupée, elle aimait la solitude ou le recueillement dans le jardin étonnement imprégné de sérénité.

Contrairement à la majorité des « hôtes » isolés dans cet îlot de vie loin de Terra, l'espace vert de la Laotienne n'était ni nostalgique, ni luxueux. C'était un espace de méditation, et elle était admirative de constater à quel point ses préférences avaient été respectées. Kham ne se voilait pas la face, elle savait que le Réseau fourmillait de renseignements sur elle, comme sur chaque habitant de

la planète. Elle savait que l'anonymat, voire l'intimité, était un privilège qui n'existait qu'en rêve. Tout ce qui pouvait être connu à son sujet, santé, finances et opinions diverses, traînait quelque part sur le Réseau, et non pas en un seul exemplaire, mais en des centaines, des milliers... Personne ne pouvait le savoir en réalité.

Les plus grands défenseurs de liberté, comme Saloméé prétendait en être, avaient largement contribué à violer la liberté d'être par celle de marchander. Les moindres goûts étaient rapidement débusqués, les moindres comportements étaient décortiqués, plus en faveur des marchands que des services de renseignements. Il était plus facile de savoir que quelqu'un « consommait » des explosifs que de savoir qu'il s'en servait comme terroriste. Donc, dans cet état d'esprit, Judith n'était là que pour espionner et désinformer Saloméé qui était convaincue que l'ennemi était partout et surtout à l'intérieur.

Mais où était donc passée cette Judith ? s'étonna-t-elle en ne la voyant pas traîner dans ses jambes. Elle était dans sa chambre plus petite que celle de l'ambassadrice, car il fallait bien marquer l'infériorité de la technicienne par rapport à la crème de l'élite intellectuelle dont faisaient partie les ambassadeurs. Judith semblait ne pas se préoccuper de l'existence de Saloméé. En tout cas, elle avait coiffé le casque d'immersion spectaculaire et avait enfilé ses gants de commandes à effet rétroactif. Que regardait-elle ? Qu'écoutait-elle ? Ces inepties d'autant plus nulles qu'elles étaient largement populaires. À moins qu'elle ne soit en train de jouer comme certains adultes qui se prenaient encore pour des enfants. Quelle horreur ! Peut-être s'agissait-il même de l'un de ces jeux barbares que ces Japonais écoulaient impunément à travers la planète depuis qu'ils avaient pris leur revanche avec la guerre économique ! Non, les mains de Judith ne bou-

geaient pas. Était-elle dans l'une de ces trances hypnotiques qui dégradait la jeunesse occidentale ? Salomé ne pouvait s'empêcher de frémir à une telle pensée. Aussi, se réfugia-t-elle dans sa chambre luxueuse. Là, elle prit hâtivement son casque et ses gants, programma son concerto favori, celui de McDonald « Les instruments exotiques de Vivaldi », et lut ses poèmes d'O'Brian sur « Les anges à la fenêtre d'Occident ».

Évidemment, le Guru était au-delà de toutes ces futiles considérations. Tout d'abord, c'était l'heure de la prière. Il interpella Ábd-Al-Karîm, et lui indiqua que, dans l'espace, tous les croyants devaient être réglés sur l'heure du méridien de la Ka'ba. Le nouveau venu était déjà au courant de cette règle et demanda au Grand Guru s'il préférait qu'il se joigne à lui dans l'exercice de leur dévotion ou que chacun s'isole dans leur cellule.

Seul ? L'occasion était trop belle pour se priver d'un disciple ! Non, et pour commencer, pour tester ce croyant, il récitera des koan du nouvel I-Ching. La lecture des souriates était destinée au petit peuple d'en bas. Leurs études pouvaient encore satisfaire la vanité des intellectuels. Mais lui, le Guru, était au-dessus. Il faisait partie des élus qui travaillaient à la réunification du grand Orient. Pratiquer le Grand Art de la fusion du shintô à l'islam sans oublier aucune religion, aucune philosophie, ni aucune hérésie, orthodoxie, école de sagesse ou d'ésotérisme. Les rois régnaient sur des peuples, les gurus, sur des communautés religieuses. Même les incroyants s'en remettaient à eux quand ils ne savaient plus à quels saints se vouer ! Et il fallait que ce soit lui, l'Ambassadeur des Gurus ! Celui qui devait donner son avis sur l'alimentation de la planète. Quelle épreuve ! Surtout pour lui, habitué qu'il était au jeûne ou du moins à la sobriété. Et puisqu'il avait un disciple, celui-ci pou-



vait, devait, être mis à l'épreuve : c'est lui qui s'occupera de tous les dossiers en suspens, et qui assistera aux réunions.

Hiroko, la pilote se tourna vers l'impératrice. Elle dormait. La tension avait été soutenue pendant qu'elles observaient les comportements de chaque binôme de travail. Tout allait comme prévu. Les nouveaux venus tenaient parfaitement leur rôle. Elle pouvait se reposer.



## **Chapitre 10. L'antre aux monstres.**

Les images filmées par les gynoïdes et commentées par Cheng montrèrent un corridor. D'un côté, une issue devait déboucher, il y a bien longtemps, au dessus du niveau de la mer de sable qui remplissait le haut plateau ceint de hautes montagnes.

L'observation minutieuse confirmait que le conduit avait dû être condamné de l'extérieur et non de l'intérieur. Donc, de l'autre côté, la porte qui s'était brisée sous le poids de Sean lorsqu'il essaya de se retourner devait contenir quelque chose qui ne pouvait pas ni disparaître ni être altéré. Le couloir était bas, et seuls Yukio et Ondine s'y faufilèrent sans risque de tout mettre sens dessus dessous comme le maladroit doyen de la communauté. Ils préféraient examiner les lieux avant d'envoyer des homo syntheticus qui, à cause de leur poids, pouvaient causer encore plus de dégâts que Sean.

Soudain, le sol recommença à vibrer, comme l'avait déjà perçu Iddo, plus tôt. La jeune femme jeta un coup d'oeil vers son compagnon pour s'assurer qu'elle n'était pas seule à avoir ressenti les légères secousses.

— Ne restons pas ici, murmura-t-il.

Le jeune couple avait l'habitude de se comprendre en peu de mots, un regard suffisait parfois. Rapidement, les jeunes gens reculèrent et sortirent de la grotte. Yukio se précipita vers Nana, censée être la remplaçante de Moka en l'absence de cette dernière. Il lui expliqua ce que lui et sa femme avaient remarqué, des ondes trop régulières pour qu'il s'agisse d'un tremblement de terre. Il s'agissait donc d'une machine, il fallait la découvrir et envisager de l'arrêter au moins pendant les fouilles, car elle pouvait provoquer un éboulement risquant de détruire le contenu de la caverne. Nana répondit laconiquement qu'elle se chargeait d'arrêter la machine. Yukio eut la désagréable impression que Nana lui cachait quelque chose, aussi, lui demanda-t-elle si elle savait de quoi il s'agissait. Mais la réponse de la gynoïde dépassait de loin la réputation qu'elles avaient d'être peu bavardes.

L'inconvénient avec les homo syntheticus, c'était qu'ils communiquaient entre eux aussi bien en mode vocal qu'en mode radio. Ils pouvaient même dialoguer à grande distance en utilisant directement le Réseau. Si Nana eût été humaine, il eût été facile pour Yukio de la suivre sans se faire voir, et découvrir ainsi ce qu'elle cachait. À défaut de pouvoir trouver si son impression était fondée ou non, il confia ses soupçons à Ondine. Comme tous les Hôdons, ils avaient une confiance aveugle aux homo syntheticus, leurs « anges gardiens ». Ébranler cette foi eût été une catastrophe pour la communauté. Il devait y avoir une bonne raison pour que Nana parût esquiver les questions. Ondine proposa à son conjoint d'aller voir ensemble la gynoïde et de l'interroger calmement, peut-être à l'écart de toute oreille humaine. Mais Yukio insista pour qu'elle y aille seule afin de moins attirer l'attention.

La fille de Sean savait comment son père et son grand-père dialoguaient avec les gynoïdes. Les questions étaient

toujours directes. Jamais elles ne se vexaient par la brutalité d'une question, même une Nana bien au courant de tous les protocoles de l'humanité. Par contre, si l'homo syntheticus soupçonnait le moindre désagrément dans le comportement de l'homo sapiens, il en était peiné. Ainsi, les premières « geishas » furent-elles programmées. Ainsi, continuait à se reproduire leur espèce. Et Iddo s'en assurait discrètement. Car l'homo sapiens redoutait un éventuel « Successeur » qui le détrônerait de la première place.

Certains illuminés attendaient la venue d'un « Messie » qui bouleverserait les données de la société de l'homo dit sapiens. D'autres pensaient simplement que l'humain ne pouvait être la toute dernière évolution. En plus de ces deux concepts, maintes théories étaient avancées, mais elles se résumaient en deux grandes catégories. Celles où le successeur-antéchrist-terminator anéantirait la race humaine, et l'autre, où le messager-superman viendrait apporter le bonheur, souvent d'ailleurs limité à une certaine élite. Le second groupe de spéculation paraissait trop puéril à celui qui avait été le plus grand prédateur de la planète, et qui plébiscitait, par projection peut-être, le premier groupe... si l'Homme survivait à lui-même.

De manière générale, les penseurs estimaient qu'un être vivant sans agressivité ne pouvait que rester végétatif. Il était donc évident pour la grande majorité que le dernier maillon de la chaîne devait être au moins aussi agressif que l'homme.

Ondine avait tiré à l'écart Nana, car elle pensait que sa discrétion serait plus facilement vaincue. Les deux femmes se dirigeaient en silence vers le hangar des tychochrômes. La gynoïde engagea la conversation en pénétrant dans une pièce nouvellement aménagée pour ranger les peaux.

— Intéressant comme tu ressembles à Sean et Nic !

— Pourquoi cette réflexion, Nana ? s'étonna la jeune femme.

— Parce que c'est ainsi qu'ils procéderaient pour m'interroger sur des points « sensibles ».

— Sensibles ?

— Cela se déduit. Il ne peut s'agir d'un problème relatif à d'autres homo syntheticus. Tu n'as pas eu de conversation avec eux, ni d'ailleurs le moindre contact. Il ne peut s'agir non plus de la santé de ta mère, car cela ne justifie pas que l'on s'éloigne tant de votre campement. Pour un problème spécifiquement humain, tu ne me consulterais pas, si ce n'est pour mes accès aux données informatisées, mais le moment me semblerait anachronique. Par élimination, et puisque tu veux te retrouver seule à seule avec moi, c'est que ta préoccupation me concerne. Or, je sais que je ne vous ai pas blessés, aussi bien toi que Yukio. Pourtant, c'est après que ce dernier m'a vu et qu'il a eu le temps de parler avec toi, que tu viens me trouver. Donc, le problème concerne les derniers échanges que nous avons eus. J'en déduis que la question est : « Quelle est cette machine que j'ai stoppée ? » Ma réponse n'a pas dû plaire à Yukio, car il a ressenti que je lui cachais quelque chose au sujet de travaux qui feraient trembler le sol. Et tu es ici, pour en savoir plus, soit sur mon silence, soit sur cet appareil. Je te dois toutes les explications, car tu succéderas à ton père. Et Yukio sera à tes côtés. Suis-moi !

Nana avait conduit Ondine dans une autre salle « d'habillement » que les homo syntheticus avaient transféré dans un autre coin de leur vaste domaine souterrain qui leur servait d'hôpital, de centre de reproduction et d'école maternelle.

Iddo n'aurait jamais pu découvrir ce qui se tramait, ni aucun autre humain qui connaissait les coutumes des homo syntheticus. En effet, la salle d'habillage, comme les homo syntheticus dénommaient pudiquement la chambre des peaux, était un endroit réservé où les homo syntheticus enfilaient à l'abri de tout regard leur physionomie plastique, celle qui allait cacher leur nature et leur donner l'apparence humaine qui correspondait le plus à l'image qu'il voulait donner d'eux-mêmes.

Ondine connaissait cette gêne des homo syntheticus, aussi fut-elle embarrassée d'entrer dans le local où pendaient des dizaines de peaux flasques. À l'autre coin de la pièce, une porte discrète comme celle d'un placard s'ouvrait sur un long couloir mesurant environ un mètre cinquante de large et deux mètres et demi de hauteur. Le passage curieusement taillé en ogive, garni de lancettes comme dans l'art gothique, descendait lentement vers une source lumineuse. Les côtés formaient une pente crénelée, adaptée à des engins roulants. Au milieu, des gradins aux arêtes recouvertes de matériaux phosphorescents convenaient mieux à la marche. Les lieux n'étaient éclairés que par cet enduit aux lueurs verdâtres. Au bout du tunnel, une lumière jaunâtre et mouvante semblait indiquer une présence.

La pénombre rendait difficile l'évaluation des distances et de la profondeur.

Mais avant d'atteindre le bout du boyau qui débouchait sur une pièce perpendiculaire à lui, et d'où sortaient les rais qu'avait aperçus Ondine, Nana s'arrêta.

— Il faut que tu saches que ce que tu vas rencontrer risque de te choquer. Tes parents étaient déjà au courant de l'un de nos projets : retirer les mutants de la méchanceté des Terriens.

— Mutants ? s'étonna Ondine en écarquillant les yeux.

— Oui, de nombreuses expériences secrètes ont été menées pour apprendre à maîtriser la reprogrammation génétique. Magda se charge maintenant de les accueillir. Nous avons déjà accueilli quatre de ces « monstres ». Ce sont eux qui faisaient vibrer le sol en creusant la roche. Nous n'avions pas pensé que vous vous en apercevriez ni que ce fût un risque pour les recherches archéologiques.

— Ne t'inquiète pas. Nous, les humains, sommes habitués à reconstruire sur nos fautes. Mais, maintenant que tu m'as conduite ici, allons jusqu'au bout. Il faut au moins que tu aies le sentiment de ne pas avoir commis une autre erreur.

— Je me réjouirais tant de savoir que tu partages notre quête.

Ondine découvrit une pièce de troglodyte, éclairée par une lanterne posée sur une table garnie de plans et entourée de cinq tabourets. Deux d'entre eux étaient occupés par Magda et un personnage qui tournait le dos à l'entrée. En face, deux boyaux de forme semi-cylindrique se perdaient dans l'obscurité. Devant l'un d'eux, un fût semblait recueillir le liquide d'une conduite qui disparaissait dans l'une des deux galeries. À droite comme à gauche, deux rideaux translucides fermaient des pièces dont l'une était éclairée.

Magda se leva. Ondine savait que la gynoïde était déjà au courant de la visite, mais cette dernière fit comme si elle l'ignorait. C'était sans aucun doute, pour ménager le personnage à l'armure, qui était en face d'elle, car il devait s'agir de l'un de ces monstres effarouchés à l'approche d'un humain. Quand la religieuse gynoïde présenta l'inconnu du nom de Tetsu, celui-ci se releva lourdement, pivota lentement et s'inclina profondément.

— Une nouvelle génération d'androïde ? s'étonna Ondine.



— Je suis, ce que vous appelleriez un cyborg, corrigea la voix métallique.

— Excusez mon ignorance en la matière, mais, dans ce cas, ne devriez-vous pas être un mélange de chair et de prothèses ?

— Je vois ce qui vous surprend. Mon squelette et l'ensemble des prothèses sont si pesants que ce que vous prenez pour une carapace est en réalité un exosquelette. Il était inutile de garder des morceaux de peau visible. Pour quoi faire d'ailleurs ? Pour montrer que je suis d'origine humaine ? Il était techniquement plus facile de me greffer cette cuirasse de métal sans ménager des parcelles de chair. Personnellement, je préfère ce choix, je suis sûrement plus présentable en paladin futuriste.

— Mais... bégaya Ondine, quel accident est à l'origine d'un tel... traitement ?

Tetsu expliqua qu'il était l'unique survivant d'un attentat. Un kamikaze fit sauter l'aéronavette dans laquelle il se trouvait. Il fit une chute de plus de trois cents mètres et eut la « chance » de tomber dans une forêt de sapins enneigés. Ses fractures étaient si nombreuses que les chercheurs en profitèrent pour lui confectionner un squelette complet. L'expérience aurait pu s'en arrêter là. Hélas, il était devenu un cobaye de laboratoire...

Quand les médecins et chercheurs entraient dans sa chambre, sans même s'annoncer, suivis de leurs disciples, il n'était plus qu'un numéro. Il s'enfuit lorsqu'il était devenu l'expérience trois cent quatorze. Mais les souffrances de son harnachement le faisaient trop souffrir. Il se rendit aux autorités qui le recherchaient officiellement comme un personnage très dangereux à cause de sa force qu'il ne maîtrisait pas, mais en vérité, parce qu'il était une expérience trop coûteuse qui ne tolérait pas d'être perdue. Heureusement, cette fugue permit à Magda de connaître

son existence. Plusieurs religieuses humaines et gynoïdes le délivrèrent quand il s'appela expérience six cent treize. Plus de la moitié de ses organes et tissus fut remplacée par d'autres, synthétiques. Cela faisait de lui un homme capable d'affronter des situations exceptionnelles, probablement avec des visées guerrières. Il pouvait s'aventurer dans l'obscurité et l'étroitesse des galeries sans précaution. Il pouvait manipuler à bout de bras de lourds engins et affronter des chaleurs élevées.

C'est pourquoi il fut le premier invité des gynoïdes, et ce fut avec joie qu'il accepta de participer à la construction d'un accueil pour les « monstres » de Terra. Par chance, il était architecte avant l'accident. Il avait fait les plans de la future cathédrale souterraine, avec l'aide de quelques homo syntheticus documentalistes. Il voyait une gigantesque oeuvre rappelant l'intérieur de Notre-Dame de Paris. Quel meilleur symbole pour accueillir les Quasimodo de la planète mère ? C'était lui qui avait creusé l'escalier, les premières chambres pour accueillir les fondateurs de la communauté. C'était lui qui avait construit les deux galeries, l'une servant de collecteur d'eaux et, l'autre d'évacuation des déblais et autres déchets.

— Seul ? s'étonna Ondine en jetant un coup d'oeil tout autour d'elle.

— Pas tout à fait, seulement l'excavation, précisa Tetsu, l'homme de fer. Nous étions quatre.

— Nous étions ? demanda Ondine.

Tetsu baissa la tête. Quand les consoeurs de Magda vinrent le chercher pour partir vers Hôdo, il ne voulut pas être séparé de ses trois amis qui l'accompagnaient dans son évasion. Hélas, Nagaiki s'était rapidement éteinte sur Chica. Elle ne voulait pas qu'on prolonge sa vie. Elle disait qu'elle était heureuse de finir ses jours prétendument éternels dans sa nouvelle demeure, dans son monde.

— Mais même à quatre, avec l'aide de quelques homo syntheticus, comment auriez-vous pu aller si vite ?

Ondine était perplexe devant l'ampleur du travail, car elle croyait que tout démarrait de l'intérieur de la « ruche » comme disait Iddo, ou de la « crèche », terme préféré par Nana. En fait, tout avait démarré de l'extérieur. Au départ, Tetsu et ses compagnons avaient créé la première pièce à partir de l'extérieur à côté des bouches d'aération afin de passer inaperçus. En effet, les « organiques » ne craignaient pas le vent comme les homo syntheticus. Dans un deuxième temps, ils construisirent les deux boyaux qui devaient servir au creusement de la nef. Pendant que le cyborg creusait l'un, ses acolytes déblayèrent le second. Ils alternaient régulièrement et personne ne s'étonnait des bruits, car les homo syntheticus disaient qu'ils aménageaient le local pour mieux accueillir les humains et construisaient un nouveau circuit d'aération. Lorsque ceux-ci furent terminés, ils créèrent les premières pièces, là où Nana avait conduit Ondine. Cet endroit devait être accessible depuis le local des homo syntheticus pour éviter de sortir lors des tempêtes de sable. C'est ainsi que la mystérieuse grotte extraterrestre fut découverte.

Ondine restait muette pendant toutes les explications de Tetsu. Ce qui l'avait profondément troublé n'était pas ce cyborg débonnaire ni la création d'un abri pour mutants et autres bizarreries de laboratoire. Elle venait de découvrir que les homo syntheticus pouvaient tromper tout en ne mentant pas.

Afin de chasser la perplexité qui envahissait son être, elle chercha de quoi alimenter la conversation. Elle voulut que Tetsu lui présentât ses compagnons.

Paule Nibaino était le clone d'une star qui voulut perpétuer sa beauté en la dupliquant. Mais, la doublure refu-

sa de jouer son rôle d'éternelle idole. Elle voulait être elle-même, et alla jusqu'à changer son nom. Au cours de sa fugue, elle rencontra Nagaiki. Elle, elle était un projet d'immortalité, et son ADN devait être une synthèse d'eugénisme. Si son corps était un parfait bricolage, il restait néanmoins soumis aux ordres d'un cerveau qui avait refusé sa condition de prototype. La nouvelle Ève devint anorexique... La planète Chica lui fut fatale. Paule et Tetsu ne s'attardèrent pas sur son évocation qui semblait remuer de mauvais souvenirs. Ondine devinait que sa fin avait été peu glorieuse et que l'amitié qui liait le groupe avait souffert de la perte d'un être qui leur était cher.

Quant au dernier du trio, celui qui mit en rapport les deux femmes avec le cyborg, il ressemblait à un singe. Elle fut bien incapable de dire de quelle espèce il pouvait s'agir. D'ailleurs, était-ce bien en rapport avec un primate existant ? Était-ce un croisement forcé, une manipulation génétique ou la synthèse d'une nouvelle espèce ? Elle n'en savait rien, mais Tetsu assurait que Kiyôna était un homme doté d'une adresse remarquable. Il se faufilait dans les recoins les plus inaccessibles, grimpa avec désinvolture des parois presque dénuées de prises. Il ne lui manquait que la parole pour montrer toute son humanité. Mais, grâce à ces trois compagnons d'infortune, il apprit le langage de signes des sourds-muets. Cela apportait en plus de nombreux avantages : celui de s'échanger des messages discrets, ou de mettre en confiance des gens qui croyaient ne pas être entendus et compris. Mais, à force de patience, Paule lui apprit aussi à parler un peu.

Ondine approuva le plan de Nana d'arracher ses victimes de l'enfer de Terra. Elle pensa, même, qu'il serait bien d'inviter les « mutants » à vivre sur Hôdo avec des humains et des homo syntheticus.

— Votre offre nous touche, répondit Tetsu, mais ne vous enthousiasmez pas trop vite. À vos yeux, je suis présentable, même si je ressemble plus à un robot de fer-blanc qu'à un homme bionique. Paule, si elle le voulait, serait une femme attirante, mais ce serait trop à son goût, car elle hait son modèle. Quant à Kiyôna, des monstres, il en avait vu beaucoup, et il se jugeait beau garçon en comparaison. Votre offre nous touche vraiment, peut-être pourrions-nous nous y rendre pour nous reposer. Mais en attendant, nous avons une mission à accomplir : libérer nos semblables.



## **Chapitre 11. L'aube du Soleil rouge.**

Uematsu dirigeait les tuyaux d'orgue avec son grand balai de sorcière. À chaque note, les tubes enchantés se transformaient en faisceau de lumière. Il était pourtant à moitié caché par un mât gigantesque qui s'élançait des soubassements vers un faite invisible. Mais Saikaku reconnut son compatriote. Appuyé sur la poutre qui traversait le parquet-rossignol, un second balai, le manche vers le bas, montait la garde. Des sifflements aigus annonçèrent l'arrivée de l'intrus. Il était revêtu d'un long manteau noir et chaussait des bottes dont les éperons lacéraient le bois lustré qui gémissait. Un jeu de flûte s'élevait du plancher évoquant le merle effaré sous les griffes du félin. Saikaku reconnut la démarche : Salomé ! Le balai gardien, aussi. Sa brosse se transformait en coiffe ronde à larges bords. Le bâton s'épaississait, menaçant. Le balai enchanté devint une obscure silhouette qui s'élança vers la femme aux serres d'épervier. La collision fut confuse, mais, lentement, l'ombre champignon s'enfla, menaçante, plongeant l'ennemi dans une nuit cendrée. Le chapeau du gardien-videur parcouru de boursouflures bleu électrique projetait à chaque éclat de son et lumière une pluie d'e-crédits qui s'enflammèrent au contact du sol. Salomé dé-

ploya ses ailes et fut arrachée du sol dans un tourbillon. Elle dansait une arabesque endiablée, enveloppée de sons fantasmagoriques. Mais Saikaku se sentit emporté dans la même voltige. Il s'aperçut alors que la diablesse se rapprochait de lui, lentement mais sûrement. Elle avait un cimeterre et lui... rien ! Il ne voyait plus que cette lame qui se rapprochait de sa gorge. Soudain, la musique envoûtante retomba dans un profond silence, et lui aussi. La chute vertigineuse le fit sursauter. Il ouvrit les yeux, se passa la main sous le menton et constata, en même temps qu'il était bien réveillé, que sa tête était encore sur ses épaules.

Saikaku maugréa, c'était l'absence de tatami et de son futon personnel qui lui donnait des cauchemars. Il ne pouvait en être autrement, car tout était synthétique dans ces astrolabs, à l'exception des plantes des jardins privés et, évidemment, de la faune et de la flore des serres. L'ambassadeur japonais s'imaginait, plus qu'il ne l'était, allergique à ce mobilier, ce sol et ces faux panneaux de bois tendus de faux papiers de riz. Les matériaux composites dont certains étaient dotés d'une dynamique propre pouvaient répondre à de petits programmes d'adaptation conférant d'étranges caractéristiques et même comportements aux objets les plus familiers. Ainsi, le plancher était rugueux comme une pierre à poncer ou mou comme un tapis de caoutchouc selon que le pied était humide ou sec, froid ou chaud, chaussé ou nu. Le papier avait l'air de parchemin paraffiné, mais il était aussi solide qu'une feuille d'acier et se comportait en écran d'ordinateur, de console de commandes et vidéo et en membrane musicale. Le Japonais était persuadé que cet environnement dépourvu de matériaux nobles et organiques, comme la pierre et le bois, était la source de son étrange rêve.



Il se demanda si son compagnon, qui avait un moment hanté son sommeil, avait aussi mal dormi. Il revêtit son kimono de coton peigné aux motifs dorés et se glissa sans bruit près de la porte coulissante derrière laquelle dormait Uematsu. En tout cas, il ne ronflait pas !

Il s'écarta aussi discrètement qu'il était venu, car il ne voulait pas qu'Uematsu le surprenne à écouter aux portes. Saikaku s'adonna avec religiosité à ses ablutions matinales. Il savait que son voisin ne partagerait pas le bain du soir avec lui. Uematsu avait parlé d'une maladie de peau qui lui interdisait ce genre de pratique. Dommage ! L'ambassadeur japonais eût apprécié partager ces moments de détente avec quelqu'un d'autre. Le Français, malgré sa bonne volonté manifeste, n'en restait pas moins hermétique à l'âme nipponne.

Avant de sortir de ses quartiers et de s'installer dans la grande salle en attendant son nouveau collègue, Saikaku jeta un dernier coup d'oeil au mur-miroir. Il sourit en admirant la tenue élégante et parfaite de son hakama<sup>1</sup>. Cette tenue traditionnelle était revenue à la mode pour distinguer les dignitaires de la plèbe, mais il eût été bien incapable de se rappeler des sept vertus du samourai représentées par les plis de la jupe-pantalon. Uematsu, lui, savait. Mais comment l'ambassadeur aurait-il eu l'idée de se renseigner sur des détails qu'il croyait dénués de sens, auprès de cet homme simplement vêtu de la tenue standard des gens de l'Espace, un pantalon moulant et une longue tunique ?

Comme si Uematsu était télépathe, il s'était réveillé au bon moment et attendit Saikaku dans la pièce commune.

---

1 Hakama : jupe-pantalon traditionnelle japonaise.

— Je présume, commença Uematsu, que vous n'avez guère l'habitude de vous préparer vos repas dans un Seamorgh'N.

— En effet, c'est la première fois que je me trouve dans ce type de situation. Généralement, nous voyageons avec la navette Terra-Luna, un milanaute qui ne se pose d'ailleurs jamais sur le sol, et qui est muni de deux tycho-drômes pour charger et décharger les voyageurs et le matériel. Sur Luna, nous avons tout notre personnel : cuisiniers, serviteurs, valets de chambre, secrétaires...

— Je sais. Vous auriez peut-être préféré une personne de l'autre sexe pour vous tenir compagnie, mais on ne peut tout avoir, n'est-ce pas ? Je suis, quant à moi, parfaitement adapté à ce genre de situation et je peux entre autres vous servir de cuisinier. Je vous ai préparé un petit déjeuner. Je sais qu'en privé, vous préférez le café et les croissants. Mais, je sais aussi préparer le misoshiru<sup>1</sup> comme vous l'aimez, et les autres plats si vous le souhaitez.

— Vous m'impressionnez, franchement !

— Tel n'est pourtant pas mon but. Je me contente de vous faire partager agréablement ma compagnie imposée, et il se trouve que j'ai de nombreuses expériences.

— Et bien, ne perdons pas de temps ! Vous parliez de l'Enn, hier...

— Vous avez raison. Unissons nos compétences et laissons le reste de l'équipage loin de nos pensées. Lorsque nous serons prêts, nous appellerons le Français pour qu'il jette un coup d'oeil de candide sur nos propositions. Il faut avancer comme l'alpiniste avisé qui assure chaque avancée.

---

1 Misoshiru:soupe japonaise.

Louis-Christian d'X-les-bins (avec « trait d'union », pas « moins » ni « tiret », s'il vous plaît) n'était de toute manière pas disponible. Tôt réveillé par Ray Mundo, il était parti à la conquête d'Afsânè. Comme il souhaitait rester discret, il eut l'idée (ou bien était-ce celle de son majordome ?) de se glisser dans les sous-sols de son habitation. Ces astrolabs étaient de longs prismes hexagonaux aux usages divers. Dans le Sea-morgh'N du 8G, chaque ambassadeur avait le sien, ce qui était un luxe lorsqu'on savait qu'il pouvait héberger cent vingt-huit passagers, chacun responsable d'une partie du matériel embarqué. Les ambassadeurs n'occupaient que la moitié transversale de ces structures allongées, celle orientée vers l'intérieur de la roue.

Au centre de chaque astrolab se trouvait une trappe donnant sur un sas. Ce dernier pouvait servir pour quitter en urgence la structure, mais permettait aussi d'accéder aux mondes souterrains des astrolabs.

Louis-Christian suivit Ray dans les antres du « Soleil rouge ». Il vit que, sous le jardin de la surface, une énorme serre préparait des aliments frais et remettait en service une eau de source artificielle. C'est la seule chose qu'il put reconnaître, car tout le reste n'était que tuyaux et machines diverses, ainsi que des conteneurs de formes diverses.

Malgré son titre aristocratique, Louis-Christian se sentait une âme d'aventurier, et l'expérience qu'il vivait avec son valet commençait à lui plaire. Ce Ray était plein de ressources. De plus, ce dernier semblait passionné par le Système Utopique de l'Information. Il partageait en cela complètement les idées de son maître, bien que ce dernier n'eût jamais avoué son idéal à qui que ce fut. Un aristocrate pouvait se prendre la liberté d'être original, pas hérétique ! Surtout pas dans ce domaine tabou ! En

jouant des coudes et des pistons, il avait réussi à obtenir ce poste clef où il espérait bousculer les dogmes établis. Jusqu'à présent, il avait manoeuvré avec prudence en attendant l'occasion favorable.

Et tout à coup, il se mettait à jouer dans les soutes du Sea-morgh'N à la recherche... De quoi, en réalité ? Était-ce la femme ou la comploteuse qui l'attirait chez Afsânè ? Et pourquoi cette partie de cache-cache ? Il en était le premier étonné.

Ray lui indiqua une extrémité de l'astrolab. Une porte était condamnée et portait un écriteau indiquant le danger : le vide. Mais, sur la gauche, une trappe permettait de se retrouver sous les appartements de l'Éthiopienne. Les sous-sols de cet astrolab ressemblaient au sien. Là aussi, une serre de recyclage produisait des aliments riches en vitamines et protéines. L'eau qui y arrivait distillée se chargeait en oxygène et minéraux divers. Tout était prévu pour une diététique saine et surtout pour une longue autonomie. Cette dernière précaution fit frémir le duc, mais pensa avec bravade : « tant que je n'aurai pas les deux pieds dans la tombe, j'avancerai. »

Derrière la serre, il retrouvait le même enchevêtrement de tuyauteries, de caissons, de câbles. À l'extrémité, il y avait bien la même porte donnant sur le vide, mais cette fois deux trappes latérales permettaient de rejoindre d'autres astrolabs. Ray indiqua la gauche. Théoriquement, s'ils ne s'étaient pas trompés, ils étaient arrivés sous le domaine d'Afsânè. Au milieu, un sas permettait de monter dans les appartements de l'impératrice rebelle.

— Et maintenant, comment allons-nous faire pour nous annoncer ? Demanda Louis-Christian.

— Ces sas débouchent toujours sur une pièce neutre et publique. Cela peut être une pièce de ralliement sous res-

ponsabilité des hommes de la sécurité ou un hall d'entrée comme c'est le cas ici dans chaque habitation.

— Vous êtes sûr que nous n'allons pas la réveiller ? C'est peut-être un peu tôt ?

— Croyez-moi, il n'y a pas de problème, elle est très matinale.

— Comment pouvez-vous en être aussi sûr ?

— J'ai déjà travaillé avec elle. À cette heure-ci, peu de gens viendront nous déranger. À mon avis, beaucoup de collègues se seront couchés si tard qu'ils auront de la peine à être tôt debout aujourd'hui.

— Comme ce cher Victor-Hugo, fit le duc avec un clin d'oeil.

En effet, Victor-Hugo dormait, et il aurait dormi tout aussi profondément sans une seule goutte de tequila. Il faisait partie de l'espèce de « couche-tard, lève-tard ». Mais en l'occurrence, il était aussi assommé par un combat inégal contre Pedro.

L'ennemie jurée du Mexicain ronflait aussi. Saloméa avait essayé pendant une bonne partie de la « nuit » de contacter la Maison dorée, une réplique recouverte de feuilles d'or de la Maison blanche soufflée par un commando terroriste. Comme elle n'y arrivait pas, elle tenta d'utiliser son allinone pour espionner les autres otages de la Persane. Elle capta tout d'abord les tentatives de l'Éthiopienne qui utilisait, au même instant, le même appareil avec les mêmes intentions. Puis pendant des heures, elle essaya de capter autre chose que l'infâme bruit de fond des grands prêtres des médias et de l'aristocratie financière. Leurs messages si nombreux et puissants envahissaient les ondes de communication civile même aux abords de Saturne. Pour une fois, c'était elle qui fut gênée par les diffusions non sollicitées qu'elle

avait si passionnément défendues au nom des libertés d'expressions commerciales.

Au même moment, Rébecca suivait les mêmes mésaventures que Salomé. L'ambassadrice africaine n'arrivait pas à joindre les hauts directeurs du commissariat à l'harmonie planétaire. Finalement, elle aussi s'était résignée à espionner les contacts des autres occupants de station orbitale. Évidemment, elle n'obtenait pas plus d'informations que la Géorgienne. Mais, au lieu de tenir son double à l'écart, elle lui partagea sa mauvaise fortune.

Petite Nouriya s'était avérée d'une aide précieuse, car elle savait régler l'allinone comme les techniciens du laboratoire des mises sur écoute. Ainsi, elle enseigna comment reconnaître que quelqu'un d'autre espionnait, et ensuite de le localiser. En l'occurrence, il s'agissait de Salomé. La petite diablesse fit quelque chose que Rébecca ne comprenait pas très bien. Cette dernière n'avait jamais été douée pour les sciences et les techniques. Elle comprit seulement que les bruits étaient amplifiés et rediffusés, et que cela gênerait toute personne qui voulait les espionner. Nourya proposa finalement de se coucher tout en laissant allumée l'inférieure machine à brouiller les pistes. Rébecca estima que l'idée était sage, et que, la nuit portant conseil, elle trouverait sûrement le moyen de contacter plus tard le Commissariat.

Pendant ce temps, Kham avait jugé inutile d'essayer de joindre Terra. Elle se doutait que tout était géré par l'impératrice. La Laotienne se contenta donc de travailler des heures durant sur ses dossiers, stimulée par l'incroyable activité de sa compagne. Et puis, il était rare de pouvoir travailler dans un tel calme. Kham finit par s'endormir quand Saikaku et le Duc se réveillèrent.

Seul le Grand Guru ne partageait ni la trépidante activité des uns ni le sommeil agité des autres : il méditait et

encourageait par la prière son disciple qui étudiait les dossiers sur la malnutrition, par excès ou par insuffisance.

— Elle n'est pas là, s'étonna, dépité, Louis-Christian.

— C'est bien ce que je disais, répondit Ray, elle est déjà réveillée et elle est partie.

— Partie ! Si elle ne nous a pas abandonnés dans l'espace, ce qui n'est pas son genre, elle ne peut pas être bien loin. À votre avis ? Chez son partenaire politique mexicain ? Impossible, il doit dormir. Dans les salons de réunions ? Je doute qu'elle y trouve la moindre compagnie. Mais, au fait, n'a-t-elle pas dit qu'elle aimait partager la vie de l'équipage ? Si on s'y rendait ? Vous qui savez tout, Ray, comment peut-on s'y rendre ?

— Ce Sea-morgh'N n'est composé que de douze astro-labs, ce qui est déjà énorme, bien que l'on puisse arriver à trente-deux unités d'assemblages. Mais il faut dans ce cas trois milanautes pour tracter l'édifice.

— Il ne s'agirait pas dans ce cas de la version du « Livingstone », le Sea-morgh'N qui a disparu au cours d'une mission d'exploration ?

— Vous êtes bien renseigné. En général, les convois de déchets toxiques et les stations orbitales comme le « Soleil rouge » n'ont que douze unités de transport au plus. La gravité est engendrée par la rotation de la station sur elle-même. Ce qui fait qu'il n'y a que neuf unités habitables. Le « Soleil rouge » a huit astrolabs réservés aux résidences des ambassadeurs, le neuvième contient divers types de « salons ». Les trois unités centrales sont inhabitables : leur gravité varie de 1 g à 0 d'une extrémité à l'autre. Le milanaute est le moyeu de la roue.

— Dite donc, elle ne serait pas un peu sportive et aventurière, notre belle impératrice ? Car si je vous comprends bien elle aime vivre en microgravité.

Ray se contenta de sourire. Il lui montra une porte qui se trouvait quelques marches plus bas, face à la trappe, entre les appartements et les jardins.

— Vous avez remarqué cette porte aussi chez vous, n'est-ce pas ? Mais absorbé par la contemplation de votre jardin et notre discussion, vous avez oublié votre curiosité. Chez vous, ce passage vous conduit chez Saikaku, il en est de même pour Kham et le Guru.

— Et ici, donc, nous pouvons nous rendre chez Victor-Hugo. Tout a été pensé : les alliers sont dans des astrolabs accolés.

— Presque ! Vous allez comprendre pourquoi. Suivez-moi.

Ils franchirent la porte et se retrouvèrent dans une salle hexagonale.

— De l'autre côté, nous nous retrouverions dans le hall d'entrée de Victor-Hugo, commenta Ray. Le même passage relie les paires d'astrolabs.

— Oh ! ainsi donc je peux me rendre rapidement chez Saikaku ?

— Exact ! Mais ce n'est pas tout.

Sans dire un mot, le majordome, devenu guide, grimpa les échelons disposés aux encoignures des paires de panneaux adjacents aux accès qui s'ouvraient sur les résidences. Louis-Christian l'imita et monta sur l'échelle opposée. Quand Ray saisit la barre la plus haute, deux portes coulissantes s'écartèrent pour dévoiler un astrolab qui s'élevait perpendiculaire aux habitations. Il était bien plus encombré de matériel que ce qu'ils avaient déjà vu dans les sous-sols. De nombreux panneaux comportaient des écrans et voyants.

— Nous sommes dans l'un des rayons de la structure, expliqua Ray.



Les deux hommes continuèrent à gravir les échelons. Le duc apprécia la présence d'arceaux de protections pour éviter les chutes en arrière. Il était sensible au vertige. Mais cette fois-ci, la sensation était de toute autre nature. La fatigue ne venait pas l'écraser de son poids. Au contraire, il se sentait de plus en plus léger. Il jeta un coup d'oeil inquiet par-dessus l'épaule en direction de Ray. Ce dernier était resté en retrait d'un mètre ou deux, afin de surveiller la progression de l'ambassadeur.

Il comprit ce qui se passait en voyant ce dernier jeter des regards effarés.

— Ce n'est pas la nausée, dit Ray. L'étrange sensation des boyaux qui remontent est due aux effets de l'apesan-teur. Vous vous y ferez.

Courage ! Nous approchons du but.



## **Chapitre 12. Les deux statuettes.**

Ondine n'était pas femme à renier ses promesses, aussi, remonta-t-elle avec les trois réfugiés que les gynoïdes avaient arrachés de l'enfer terrien. Elle arriva en présentant le trio comme des demandeurs d'asile auprès de Magda et ses consoeurs de Chica.

Iddo fut le premier à s'exclamer : « Qui sont ceux-là ? D'où viennent-ils ? » Il était vexé, de découvrir qu'il en ignorait l'existence, lui qui était l'humain organique qui connaissait le mieux la cité des homo syntheticus.

Ondine expliqua que les gynoïdes avaient jugé bon d'accorder l'asile. Elles seules pouvaient donc assumer leurs responsabilités. Il était logique dans ce cas d'héberger ces personnes sur leur planète et dans le seul endroit capable de les abriter, moyennant quelques aménagements.

Armonia s'avança vers les nouveaux venus et leur souhaita la bienvenue sans poser la moindre question. Puis elle attarda son regard sur l'homme-singe. Il ressemblait à un nain, enveloppé d'une fourrure moulante, noire et luisante. Mais, ses membres étaient plus fins, et ses bras démesurément longs descendaient jusqu'aux genoux. Il ne portait que des bottes et un pantalon en simili cuir,

probablement par pudeur. Ses vêtements étaient de la même couleur que son pelage afin de passer plus inaperçus.

Armonia ouvrit la bouche pour interroger Ondine au sujet de ce dernier à l'allure si étrange. Sa phrase resta suspendue en croisant le regard de la fille de Sean qui dit vivement : « Kiyôna, son nom est Kiyôna. » Alors, sans que presque personne réalisât ce qui s'était passé, Armonia commença enfin sa phrase, mais cette fois directement en s'adressant à l'être difforme.

— Kiyôna, accepteriez-vous de nous aider dans notre recherche ?

— Pourquoi moi ? fit-il avec un étrange accent où les consonnes fricatives étaient soufflées. Tetsu très fort. Paule...

Il hésita, ne sachant quelle qualité lui donner.

Armonia, qui démontrait de plus en plus son sens de l'à-propos, l'interrompit. Elle clarifia son choix, expliquant qu'il était dû à l'étroitesse des lieux. Mais, bien évidemment, les deux autres compagnons pouvaient se joindre à eux, ne fût-ce que pour avoir de la compagnie.

Dès que Nana eut l'occasion de se retrouver avec Ondine, un peu à l'écart des autres humains, elle lui exprima son étonnement.

— Dis donc, comment as-tu fait ? Toi et Armonia n'utilisez aucun signal connu ! Je n'ai rien remarqué de particulier entre vous, et pourtant quand elle t'a regardée, elle a compris que tu lui demandais de parler directement à Kiyôna sans que tu serves d'intermédiaire, ce qui aurait été une marque de dévalorisation intellectuelle.

— Nana, lorsque tu communique avec tes soeurs et frères sans avoir besoin de parler, tu nous donnes parfois l'impression que vous êtes télépathes. Je sais, moi, que tu es douée d'empathie avec certains humains, et que tu de-

vines leurs sentiments. Pourtant, il n'y a, là, ni onde radio, ni infrarouge, ni aucun autre moyen indétectable par nos sens. Il n'y a pas non plus de télépathie.

Cette capacité de deviner les pensées plus particulièrement avec certains d'entre nous, comme avec moi, nous l'appelons souvent à tort « intuition ». En fait, des messages sont bien échangés, mais souvent de manière inconsciente. Ce sont les tressaillements à peine perceptibles de certains muscles faciaux, la dilatation de la pupille, la mobilité du regard, la gestuelle des mains, la posture du corps... Tout cela, nous le faisons tous, mais nous savons rarement les lire, et encore moins les interpréter du moins consciemment.

Tu sais que je pratique les arts martiaux, et bien, là on apprend à voir venir un coup, uniquement en lisant les hanches, même quand les yeux de l'adversaire essayent de nous tromper. Et, crois-moi, on ne peut plus vraiment parler d'intuition.

— Tu me dis « intuitive », pourtant j'ai réellement cru que tu succéderais à ta mère. Or, j'ai l'impression que je me suis trompée. Ai-je mal interprété ces petits signaux dont tu parles ?

— Tu n'as pas mal interprété ce que tu n'as pu voir. Percevoir n'est pas prévoir ! Tu sais, Nana, je suis une femme de l'ombre, je suis un bras droit et je ne me sens pas disposée à représenter notre peuple. Comme tu le sais bien, nous ne choisissons pas nos représentants comme les Terriens. Celui qui a le plus de sagesse, d'expérience, de charisme est suivi naturellement par ses pairs, et cela dure tant qu'il ne démérite pas ou que quelqu'un ait une telle transcendance qu'il attire à lui la confiance de tous. Or, ça, tu l'as ressenti. Tu vois que je n'ai pas tort en prétendant que tu as de l'intuition ! Je n'aime pas en parler, car cela me peine de déjà condamner ma mère,

mais je crois que c'est Armonia qui doit reprendre le flambeau et que c'est à elle que revient dès maintenant la responsabilité de représentante féminine des Hôdons. Quant à moi, je préfère de loin être une mère veilleuse.

— Mais Yukio deviendra probablement le représentant mâle de la communauté, n'est-ce pas ?

— J'en ai l'impression, aussi. Pour l'instant, c'est mon père qui l'est et je n'ai vraiment pas envie de le voir s'effacer. Pas maintenant ! J'aurais trop l'impression que lui aussi se meurt.

Ondine se sentit submergée de tristesse, aussi, s'empressa-t-elle de rejoindre Yukio et de reprendre le plus vite possible les fouilles, cette fois avec Kiyôna. Tet-su, puisqu'il ne pouvait plus travailler dans les sous-sols, proposa ses services et fut instantanément enrôlé dans l'équipe du pompier Arnold.

Paule ne savait quelle activité pouvait lui convenir. Elle se sentait affligée et irritée de n'être que la doublure d'une beauté. Pire ! Elle n'était qu'une donneuse anonyme d'organes. Elle avait l'impression de ne servir à rien d'autre. Encore, dans la future cathédrale elle aurait pu jouer l'Esmeralda de tous les monstres créés par l'humanité. Il paraît que son « original » avait tenu ce rôle dans un hologramme avec des acteurs vivants.

Magda qui était aussi remontée du sous-sol comprit la mélancolie qui étreignit sa protégée. Les conseils inaudibles de Nana lui suggérèrent de confier Paule aux gynoides infirmières, Refa et Lara, qui avaient déjà beaucoup de travail avec Cheng dont la santé s'amenuisait.

L'homme-singe se glissa dans l'étrange « caverne » extra-terrestre avec l'allinone de Tetsu. Ce dernier était adapté aux besoins de son ancien métier. Il permettait l'enregistrement tridimensionnel de la topologie des lieux. De plus, il était doté de certains capteurs comme un spec-

troscope et un sonar. Toutes les informations captées étaient directement retransmises à Nana qui les stockait dans l'ordinateur central.

La pièce dans laquelle évoluait prudemment Kiyôna avait la forme d'un ellipsoïde de révolution très aplati et parfaitement poli. Le fond était rempli de sable siliceux jusqu'au tiers de la hauteur offrant une surface circulaire d'un peu plus de sept mètres de diamètre. Le point le plus élevé de la voûte était à un mètre soixante du sol. Les êtres qui y avaient vécu devaient avoir la taille du mutant qui mesurait un mètre vingt. Une alcôve faisait face à la porte, et trois plus petites se répartissaient sur la gauche. Entre chaque alcôve et la porte était creusée une niche, tapissée de quartz comme une géode. En face de chacune des quatre niches, une dalle plane de coupe ovoïde émergeait du sable de quelque vingt centimètres. De l'autre côté, une grande dalle en forme de haricot suivait la courbure du mur. Les dalles, en gneiss, comme toute la caverne, étaient entourées d'un passage sableux large d'au moins quatre-vingts centimètres. Sur chacune de ces tables de pierre, des cristaux divers scintillaient de mille feux sous l'éclairage de Kiyôna.

Sur la grande table, deux objets n'étaient pas des gemmes. Il s'agissait de deux statuettes taillées dans une roche verte décorée des quelques cailloux colorés. Elles ressemblaient à des plantes, identiques à l'exception de la fleur à quatre pétales. En effet, l'une était bleuâtre avec le pétale inférieur pourpre en forme d'urne, l'autre était jaunâtre, mouchetée de rouges avec au centre une sorte de long pistil écarlate. Les tiges qui les supportaient étaient épaisses et mesuraient à peu près la moitié de la hauteur totale. Elles surgissaient d'un petit bulbe entre trois paires de petites feuilles distinctes. Il y avait deux feuilles oblongues, légèrement concaves, deux autres as-

semblées de raquettes, épineuses aux extrémités, et la dernière paire était un éventail piqué au milieu d'une lentille noire et brillante. Sous le bulbe, deux longues cosses presque complètement déroulées se tordaient comme des vrilles de vignes. Cet ensemble reposait sur une base en forme de poire, pointe vers le haut. Une grande feuille lancéolée y naissait, se dressant jusqu'au dessus des fleurs. Enfin, la base consistait en quatre racines épaisses comme celles de certains épiphytes

Le pan de mur qui paraissait lisse à première vue était recouvert d'éraflures de graffitis. En observant de plus près, on découvrait qu'au milieu de toutes ces gravures, une esquisse représentait les deux statuettes.

Tout autour apparaissaient d'autres croquis parmi ces symboles d'une écriture qui furent les premières traces d'une civilisation extra-terrestre disparue. Le sol à cet endroit était jonché de cristaux.

Nana fouilla dans ses bases de données afin de savoir ce qu'auraient fait les archéologues de Terra dans des circonstances analogues. Elle constata que tout était mesuré, répertorié et reproduit d'une manière quelconque sur un support qui permettait une analyse topologique. Tout cela avait été déjà fait par l'intermédiaire de l'alli-none de Tetsu. De plus, l'empreinte holographique de la paroi avait été aussi chargée en mémoire. Il fallait ensuite ramener différents objets sans les altérer. Nana se proposa de le faire puisqu'elle ne transpirait pas des mains, maintenant qu'elle savait avec exactitude où et comment se déplacer dans l'étroitesse des lieux.

Enfin, Tetsu inspecta la résistance de lieux. Il pouvait continuer à creuser sa cathédrale, car les vibrations de l'excavateur étaient faibles en comparaison des secousses sismiques qui avaient dû sûrement se faire sentir depuis des millénaires.



Il pensait que l'air brassé par les explorateurs était plus dangereux pour la préservation du site, aussi proposait-il de le condamner. Tout était maintenant disponible pour une analyse minutieuse. Il pensait d'ailleurs qu'il s'agissait d'un caveau, même s'il n'y avait aucune trace de squelette. Donc, ou le cercueil n'avait pas servi, ou les êtres qui y étaient ensevelis n'avaient pas d'éléments imputrescibles comme les os.

Par contre, les différentes gemmes pouvaient très bien représenter des offrandes mortuaires, et les deux statuettes devaient être des divinités.

Ainsi, la sépulture des extraterrestres fut-elle condamnée jusqu'à ce jour peut-être lointain où des archéologues professionnels viendraient sur Hôdo.

Ce même jour, Sean appela Yukio dans la chambre de Cheng. Quand le responsable de la sécurité entra dans la pièce, il vit qu'Armonia y était aussi. Cette dernière prit la parole sachant combien la gorge du vieil homme pouvait être nouée et expliqua que Cheng dans un moment de lucidité avait renoncé à sa tâche de représentante du peuple hôdon. Il n'y avait pas de passation de pouvoirs. Mais le fait de renoncer à l'une de ses responsabilités dans une communauté impliquait automatiquement la poursuite du rôle par un autre Hôdon de cette communauté, alors, quand il s'agissait de tout Hôdo...

Armonia devait donc en référer aux siens, même s'ils étaient peu nombreux sur Chica. Mais, avant qu'elle ne le fit, Sean demanda la présence de son gendre afin de lui annoncer qu'il ne se sentait plus capable et encore moins désireux de rester le représentant mâle de Hôdo.

Nana fit donc appeler les trois humains qui travaillaient dans la Crèche comme le souhaitèrent Armonia et Yukio. Quant à Magda, elle dut attendre avec ses trois « protégés » avant de disparaître dans leur crypte.

Armonia prit la parole et annonça qu'il fallait choisir deux représentants pour remplacer les parents d'Ondine. Cette dernière répondit la première :

— Je pense que je serai une bonne mère veilleuse. En tant que telle, je proposerais que les femmes de Hôdo soient représentées par Armonia qui nous a déjà montré ses qualités.

Iddo continua immédiatement en proposant Yukio, car, s'il était au chevet de Cheng, le confident de Sean, et aux côtés d'Armonia, c'était vraisemblablement parce qu'il avait été jugé digne de la mission.

Personne n'y trouva à redire.

Magda s'esquiva rapidement avec ses invités avant que les trois humains qui travaillaient sur le site réalisent que l'un d'eux était plus qu'un singe. Heureusement, ils étaient déjà surpris de la présence incognito d'Iddo qu'ils croyaient en train de se reposer sur Hôdo.

Dès que tout sembla revenu à la normale, Armonia se fit conduire par Ondine dans l'ancre des « monstres ». Elle tenait à souhaiter, personnellement et au nom de Hôdo, la bienvenue à ces nouveaux habitants de Chica.

— Votre modèle de société me plaît, commença Paule, qui s'exprimait rarement. Je crois que nous allons vous imiter, et quand vous serez prêts à vivre avec nous ici et sur votre nouveau monde, peut-être vous nous associerez aux affaires sociales comme vous le faites avec les homo syntheticus.

— Mais, c'est maintenant que je vous offre la bienvenue au nom de tous, insista Armonia.

— Ne prenez pas cela pour une offense. Je suis vraiment heureuse de savoir que je pouvais être autre chose qu'une doublure donneuse d'organes en cavale. Hélas, vous ignorez tout de notre engeance.

Bien sûr, Tetsu, avec son exosquelette, ressemble à un chevalier médiéval. Kiyôna, lui, avec son air simiesque ferait penser à ces chimpanzés savants des cirques. Nous formons un trio bien sympathique, facile à côtoyer, mais vous ne connaissez pas les autres. Certains sont laids, d'autres, asociaux, quand ce n'est pas les deux en même temps. Notre aspect vous sera parfois insoutenable. Notre comportement vous paraîtra erratique, incohérent, dangereux. Vous aurez souvent l'impression que nous serons ingrats. Croyez-moi, ne brusquez pas les événements !

Armonia garda le silence, qu'Ondine rompit.

— Nana, Moka et Magda nous connaissent très bien. Pourquoi crois-tu qu'elles aient voulu garder le secret autour de leurs hôtes ?

— Mais pourquoi alors, les as-tu montrés au grand jour ?

— Sans vouloir offenser nos visiteurs, d'ailleurs je ne reprends là que les propos de Paule, ceux-ci sont les plus « acceptables ». À doses homéopathiques, les Hôdons s'habitueront à leur présence. Ils savent maintenant que ces êtres existent et qu'ils ne sont pas si terribles que ça.

— Je comprends ton geste.

— De plus, continua Ondine, tôt ou tard, ils auraient été découverts. Et là, le choc aurait pu être rude. Déjà, Iddo devinait que des choses anormales se passaient ici, et qui ne concernaient pas que le caveau extraterrestre. Yukio fut troublé lorsqu'il crut percevoir avec amertume le mensonge chez celles qui ne peuvent pas mentir, celles que nous appelons « anges gardiens ». L'équilibre d'une société est instable, et c'est mon métier, ma tâche, de tout faire pour qu'elle ne s'effondre pas. Il fallait donc que je prenne ce risque, comme l'aurait fait ma mère à bord du Livingstone bondé de gens si humainement dominateurs

et revanchards, puis, sur Hôdo, quand nous avons accepté les homo syntheticus comme des êtres doués d'intelligence. J'ai profité de la présence de Magda, dont tout le monde dans notre petit groupe au moins savait qu'elle était une soeur religieuse au service des pauvres et des rejetés. Il était donc normal aux yeux de tous qu'elle fût, en quelque sorte, l'initiatrice de cette idée, même si, en fait, les premières à y avoir songé sont nos gynoides doyennes et surtout Chica qui mourut prématurément.

— Je suis d'accord avec toi. Je pense que c'était en plus très courageux de ta part dans les circonstances actuelles.

— Parce que je l'ai fait, comme l'aurait fait ma mère, et que cela me rappelle sa maladie et sa mort prochaine ? Non ! J'aurais tout aussi bien pu dire que c'est elle qui aurait fait comme moi. Mon esprit est mien, même s'il s'inspire de celle qui lui a donné chair. Pour revenir au sujet qui nous intéresse, il faut voir un autre facteur déterminant. J'ai constaté que l'un des boyaux qui conduisent dehors ramenait de l'eau. Il m'est venu deux idées, la première était qu'il faudrait nourrir cette communauté. Pour l'instant, ils ne sont que trois, donc, quoi de plus discret que de se charger d'un peu plus de nourriture à chaque passage d'homo syntheticus sur Hôdo ou à chaque renouvellement d'équipe de cogniticiens ?

Mais plus tard, il faudrait alimenter je ne sais quelle population. Cela ne pourrait plus passer inaperçu. Que dirions-nous si des jardins, inutiles pour les homo syntheticus, surgissaient en plein désert ? Même s'ils reconstruisent sous terre notre système de serre des astrolabs, il leur faudrait beaucoup de matériel qui devrait être acheminé depuis Terra. Je me suis même posé la question de savoir si la téléportation n'avait pas été mise au point

dans ce but. N'oublions pas qu'elle vient d'être inaugurée sur Hôdo, et que mon père a déjà testé en personne la liaison Diana-Hôdo. Théoriquement, une liaison directe pourrait être établie entre Diana et n'importe quel point du système Sol.

— Impressionnant ! Et l'autre idée ?

— Toujours à propos de cette conduite d'eau, mais sans rapport avec la présence de nos nouveaux amis. Je me suis souvenue que l'entrée de la grotte est aussi en dessous du niveau du sol.

Or on sait que ce dernier est imbibé d'eau. Dans ce cas, comment se fait-il qu'aucune trace d'humidité n'ait été découverte dans la grotte des extraterrestres ?

— Si vous le voulez, intervint Tetsu trouvant enfin l'opportunité de s'introduire dans la conversation des deux femmes, je peux mettre mes compétences à votre service. Il me semble que votre équipe de chercheurs manque d'experts en topographie.

Armonia et Ondine eurent l'impression qu'un sourire radieux avait pris place sous le heaume moulé dans la chair et rivé au crâne.

— Et si vous voulez mon avis, je dirais qu'une petite main au doigt de fée peut toujours être utile.

Puis comme si l'homme-singe venait de se rendre compte qu'il venait de commettre une maladresse, il se retourna vers Paule et ajouta, embarrassé :

— Et pour ce qui est de notre rayon de soleil...

— Ne vous inquiétez pas pour moi, mes chers amis. J'ai enfin trouvé un sens à ma vie. Pas plus que je ne voulais rester une réserve d'organes jeunes pour mon modèle aîné de quelques années, je ne tiens pas à n'être que la statue que l'on nomme « liberty », même s'il s'agit de notre liberté, celle des damnés de Terra. Non, ce rôle est trop immobile à mon goût, même si j'en suis flattée.

Jusqu'à aujourd'hui, je croyais que ma vie cloîtrée dans des laboratoires m'avait laissé sans éducation, un cerveau vierge dans un corps vierge. Or, quand j'ai été amenée à jouer l'aide médicale pour votre mère, j'ai découvert que j'avais tout enregistré au cours de mon enfance accélérée et protégée. Mes souvenirs sont imprégnés du savoir des gens qui y vivaient en ma compagnie. Militaires, infirmiers, toubibs, psy, savants fous ou non... Ils sont dans ma mémoire. Je sais maintenant pourquoi j'ai pu fuir. Je sais maintenant que je peux soigner. Et surtout, je sais que je pourrais peut-être guérir votre mère. Surtout, ne vous réjouissez pas trop vite, je ferai tout ce que je peux, mais il me faudra retourner sur Terra.

Elle continua après un long silence.

« À propos de la crypte, sans doute le souvenir du côté végétal de notre Nagaiki morte trop tôt me permet d'oser une autre interprétation pour les deux statuettes : des divinités ? Pourquoi pas un couple ? Un couple immortalisé même après la disparition de l'espèce, devenu sans le vouloir des messagers, comme des anges, gardiens du souvenir. La vie n'est plus, mais l'intelligence a tenté de résister à l'effacement. »

## **Chapitre 13. Les ambassadeurs du 8G**

L'impératrice s'était accoutumée aux visites devenues quotidiennes du duc et de son majordome dans le milanaute. Louis-Christian fut étonné de la manière dont ils furent reçus dès la première fois. Tout d'abord, parce qu'elle donnait l'impression qu'elle s'y attendait, et que cela n'avait rien d'inconvenant à ses yeux. Ces yeux, d'ailleurs, ainsi que le visage, n'étaient pas voilés dans son domaine. Il est vrai qu'il était interdit dans la plupart des Sea-morgh'N, tous les milanautes et tous les tycho-drômes de cacher le visage par autre chose que la cagoule pare-flammes ou le casque de survie. Elle aurait pu d'ailleurs le faire, mais elle n'en fit rien, comme si maintenant il ne lui importait plus de jouer les impératrices intrigantes.

Louis-Christian supposa qu'elle dissimulait son visage, « le miroir de l'âme », uniquement quand elle devait rester incognito. Quand elle s'était présentée aux ambassadeurs réunis dans la salle de réanimation, sa chevelure noire et longue était drapée d'une longue traîne verte aux moirures rouges. Un épais chignon ramenait tout en guise de couronne sur le sommet de la tête, dégageant la nuque comme l'imposaient les consignes de sécurité à

bord. Était-ce voulu, le résultat d'un heureux hasard ou encore l'imagination fantaisiste d'un aristocrate démodé ? Les yeux de la Persanne étaient pers. Ces « flammes de l'esprit », comme le duc aimait le répéter, étaient assorties à l'émeraude omniprésente dans les vêtements de l'impératrice. Quant au rouge, il était tout aussi discret que celui des lèvres non peintes, mais recouvertes d'un vernis incolore renforçant les éclats et les ombres. Elle portait toujours une tenue presque semblable à celle des astronautes. En effet, la Persane était toujours en pantalon bouffant, les chevilles enserrées dans des bottines aussi fines que des chaussettes de soie noire. Par-dessus, elle portait une robe tunique, moulée dans le même tissu. La matière chatoyante ne présentait pas la moindre couture ou la plus discrète soudure, il n'y avait aucune marque d'ouverture malgré le col haut et raide qui enserrait le cou impérial. Pour être conforme au règlement de sécurité, elle ne portait aucun joyau, du moins, visible. Mais le duc était sûr qu'elle n'avait pas de bijoux cachés, car elle ne pouvait qu'être une femme d'honneur. Même le chignon d'Afsânè n'était retenu que par une espèce de laque transparente, avec des volutes évanescentes émeraude ou rubis.

Hiroko, la pilote, portait le traditionnel deux pièces des astronautes. Des bandes vivement colorées et phosphorescentes indiquaient ses grades et fonctions.

La femme la plus fantasque à bord du milanaute était pour Louis-Christian cette nouvelle venue à bord, une certaine Moka Biscuit. Celle-ci était revêtue de l'équipement de survie sans casque. Tout son aspect argenté était rehaussé par une chevelure enveloppant de flammèches le visage brunâtre.

Très vite, le duc sut qu'il ne pourrait accrocher à son tableau de conquête aucune de ces trois femmes. Pour-



tant, elles étaient très amicales avec lui. Mais, toutes les trois dégageaient une telle aura de respectabilité qu'il eût été déplacé, voire puéril, de vouloir leur conter fleurette. L'impératrice Afsânè était trop majestueuse malgré son affabilité naturelle. Hiroko restait avant tout la commandante du Soleil rouge, c'est-à-dire « seule maîtresse à bord après Dieu ». Quant à Moka, elle rayonnait comme une fusion de déesses dotées de puissance et de sagesse.

Ainsi, très vite aussi, le duc sentait que l'estime qu'il éprouvait pour ce curieux trio prendrait une telle ampleur en contradiction avec sa renommée volage. Il savait que quelque chose bouleverserait sa vie depuis le premier instant où la Persane avait ôté son voile.

Comme il pouvait s'y attendre, si son majordome était partisan de la Société Utopique de l'Information, l'impératrice devait l'être aussi. Pour elle, il était grand temps de passer à l'étape suivante, et ne plus se contenter d'avoir un nom et un matricule uniques pour chaque citoyen, seuls « cadeaux » du Réseau. Cette identité associée à un nombre représentant les coordonnées spatio-temporelles de la naissance était censée fournir un accès pour tous au savoir de la planète. Mais cinquante pour cent au moins de ce qui circulait sur le Réseau était du bourrage de crâne, du prêt-à-penser ou du prêt-à-consommer. C'était sans doute le prix à payer pour recevoir gratuitement à trois ans son premier allinone. Seuls les serveurs pirates continuaient à diffuser d'autres idées. Ou parfois, juste des questions...

Mais, pour l'instant, la question qui préoccupait Louis-Christian, était le pourquoi de cet enlèvement des ambassadeurs du 8G. Cela ressemblait plus à un coup d'État comme l'avait suggéré Victor-Hugo.

En fait, le Mexicain tentait de s'en convaincre. Cela pouvait rompre avec la monotonie bureaucratique qui lui

sapait le moral. Il était difficile de reconnaître que l'Amérique latine obtint l'honneur et le privilège de gérer les ressources de la Terre, alors qu'elle fut elle-même exsangue de ressources minières et jugulée par toutes sortes de quotas limitant l'exploitation de la faune et de la flore. Facile dans ce cas de dire aux autres ce qu'il faut faire : des paroles aussi creuses que leur sous-sol sillonné de galeries abandonnées depuis des lustres à l'obscurité et au silence des tombes. Facile de défendre l'écologie quand on n'a plus les moyens de polluer et comme si montrer l'exemple imposait aux autres la voie à respecter ! Quelle voie, d'ailleurs ? Quel exemple ? Il était déjà trop tard depuis longtemps. La souillure de la planète s'était propagée comme la gangrène. À quoi bon, alors, d'être respectueux de l'environnement ! Victor-Hugo était amèrement désabusé.

Il fut un temps où les Sud-américains apprirent à se battre contre des dictateurs, même ceux soutenus par de « grands frères ». Mais il fut trop tard quand ils se rendirent compte que leur terre ne valait plus rien et que l'or de l'Eldorado ne faisait plus rêver personne depuis longtemps. Le terrain était évalué en surface et en profondeur dans les ordinateurs qui mesuraient sa valeur du kilo-e-cu au téra-e-cu selon les enjeux économiques, politiques et militaires.

Pedro qui essayait de remonter le moral du Mexicain avait suggéré de maintenir l'alliance avec le Croissant tout aussi exsangue que son continent et donc partageant le même désespoir. Ainsi, il insista pour que Victor-Hugo fasse confiance à l'impératrice, et, au moins, aille discuter directement avec elle pour se forger sa propre opinion. N'était-il pas déjà d'accord avec elle sur un autre point que celui de leur exploitation passée ? Le 8G était lui aussi une coquille vide. On ne voyait jamais aucun gouvernant,

ni là, ni ailleurs. Ils vivaient dans leur abri antiterroriste et la populace ne les connaissait que par le réseau. On n'était même pas sûr que ceux que l'on voyait n'étaient pas sosies, acteurs, voire avatars. En y réfléchissant, Victor-Hugo se disait qu'ils n'existaient peut-être même pas. Mais alors, qui le payait ? Tout compte fait, pourquoi ?

En tout cas, lui, il avait reçu ses lettres de créance uniquement par le réseau. Son examen de candidature ne s'était déroulé qu'en vidéoconférence. Il n'avait jamais été invité à voir ses gouvernants en chair et en os. D'ailleurs, il était convaincu que, la plupart du temps, les dirigeants ne possédaient aucun réel pouvoir en dehors de celui que requiert le maintien de la dominance de ceux qui les ont élevés au sommet d'une pyramide hiérarchique. Une fois en haut ces princes ne luttent que pour entretenir leur bonheur qui parfois se confond avec l'honneur. En fait même, l'impératrice était la première personne du monde des maîtres de la planète qu'il voyait en chair et en os. Il fallait que les choses changent : le terrorisme ne pouvait pas toujours servir d'excuses à toutes les lâchetés et tous les prétextes malhonnêtes. Victor-Hugo se rendit compte que c'était à eux qu'incombait la tâche de préparer la révolution. N'était-il pas traditionnel qu'elle se prépare en petit comité secret avant d'exploser au grand jour ? Mais, pour la première fois de l'histoire de Terra, elle se préparait loin de la planète des humains. La énième société parfaite naîtrait auprès des anneaux de Saturne.

Mais si une révolution se préparait, pensa soudain Victor-Hugo, il fallait parmi l'équipement du bon tacticien l'indispensable moyen de communiquer. Or qui s'en occupait ? Ce Français dont le titre de noblesse rappelait des pages noires de l'histoire du Mexique. À moins qu'il ne soit une marionnette japonaise. Quoiqu'il en fût, le duc était l'homme de la situation d'autant plus qu'il semblait

dans les bonnes grâces de l'impératrice. Et de plus, depuis leur montée à bord, Saikaku ne se montrait plus du tout. Fallait-il prendre cela de bon augure ?

Saikaku était bien au courant des allées et venues du Français. Ce qui ne l'intéressait nullement, car lui aussi préparait avec Uematsu « leur » coup de théâtre. En attendant, il avait trop de travail pour s'occuper d'autre chose et il était particulièrement satisfait de savoir que le Français ne viendrait pas l'importuner.

L'enn était la nouvelle monnaie qui, au lieu d'être virtuelle, était associée à la mesure de l'énergie, d'où son nom venant du japonais « enerugi ». Chaque atome coûte en énergie non seulement dans la masse de ses constituants, mais dans son énergie de construction du noyau qui correspond d'ailleurs à la rareté de l'élément. Chaque molécule a un prix chimique qui peut s'avérer crédit ou débit. Chaque cellule se nourrit d'énergie, accumulée dans la Terre par son propre poids ou reçue du Soleil. Chaque être a un métabolisme et un rendement à respecter pour entretenir sa vie et la propager. Chaque objet créé est transformé et déplacé, toujours en brûlant de l'énergie. L'enn était censé représenter le vrai prix de toute chose. Et s'il était soumis aux spéculations, ce n'était que celles des scientifiques qui affinaient leurs étalonnages, leurs mesures, leurs modèles et leurs lois.

Mais l'étalonnage était la partie la plus simple en soi. Même s'il était difficile d'estimer les dons du Soleil, et encore plus ceux de la gravitation. Cette gravitation, qui par la pression, créait du charbon et du pétrole. Il ne fallait pas négliger la gravitation de la Lune provoquant les marées. Ainsi, la liste des apports sous forme d'avantages ou de désavantages n'était jamais terminée.

Le plus difficile était de mesurer « l'esprit », celui de la création et de l'information acquise ou contextuelle. Mais,

malgré cet obstacle de taille, l'idée de l'enn naquit un jour à Kyoto pour offrir un moyen de contrôler la consommation pour protéger l'écologie de la planète. La notion du juste prix pouvait éviter le gaspillage d'énergie qui d'une manière ou d'une autre se ressentait à terme. Les pays les moins industrialisés virent d'un bon oeil ce projet, car ils étaient convaincus que le retard technique serait relativisé par une meilleure gestion des ressources.

Mesurer « l'esprit » ! Cette chose insaisissable pouvait avoir tant d'aspects, comme la créativité et le courage, et aussi la compassion. Quel prix donner à ces valeurs non mesurables en laboratoire ? En attendant de pouvoir trouver le juste prix du travail de la pensée, deux tendances se démarquèrent. Celle qui considérait que l'enn ne pouvait exister sans une évaluation libre du talent humain plus important que la valeur intrinsèque des choses et l'autre qui acceptait la notion d'un soleil partagé par tous, et donc, avec un revenu minimum en rapport avec le métabolisme présumé de la personne. Le Japon pouvait accepter ce dernier principe, car l'honneur, partie intégrante de sa culture, lui permettait de vivre en confiance avec les autres. Les Sud-américains avaient déjà expérimenté le partage de terre, avec déceptions, certes, mais pourquoi ne pas retenter l'expérience cette fois avec le ciel ? Les Chinois et tous leurs états fédéraux trouvèrent que cela correspondait bien à leur manière de penser, toujours en équilibre, tel le tao, entre le communisme et le libéralisme. D'autres suivirent par calcul plus que par convictions.

À la fin, il ne restait plus que deux blocs qui croyaient encore à l'unité géologique, alors que depuis bien longtemps déjà les rênes du pouvoir étaient aux mains des délocalisateurs. Il ne restait que des squelettes d'anciens empires, gérés par des hommes de paille.

Salomé faisait partie de l'un de ces deux blocs. Elle représentait le nord de l'Amérique. Elle croyait qu'un jour reviendrait où son continent serait à nouveau le flambeau de la liberté. Elle croyait surtout qu'il retrouverait sa puissance d'antan pour imposer une morale à ce monde qui en était dépourvu. Il ne fallait pas être clerc, ni clairvoyant, pour voir combien de pays, car elle croyait encore à cette notion, étaient dirigés par des voyous, parfois organisés en gang. Il ne fallait pas être perspicace pour voir que les autres pays étaient dirigés par des suppôts de religion qu'elle condamnait pour leur intolérance. Ainsi, cette impératrice était sûrement, ou une vestale sathanique, ou l'épouse préférée d'un pasteur oriental.

Rébecca, l'Éthiopienne, se sentait moralement solidaire de Salomé. Elle se sentait, même, « obligée », car, souvent par le passé, les concitoyens de la Géorgienne s'étaient montrés solidaires et généreux.

L'Ambassadrice de l'Union africaine était quelque peu perplexe avec l'arrivée de Nouriya, comme une timide lumière dans la nuit du doute. La confiance aveugle de Rébecca pour Salomé était vacillante, car les informations que lui apportait sa collègue la poussaient à remettre en cause son alliance inconditionnelle. Déjà, à plusieurs reprises, elle avait eu l'impression que l'ordre qu'elle était censée faire régner sur la Terre n'était que des consignes savamment induites par Salomé. Il avait dû en être ainsi pendant des générations d'ambassadeurs.

En fait, elle ne voyait plus très bien son rôle de police planétaire cantonnée à défendre les banques plus que les gens. Elle n'avait d'ailleurs pas attendu l'arrivée de la jeune conseillère pour déprimer. Cette dernière n'avait été que la confidente attentive à laquelle elle confia les désespoirs qui la rongeaient. Elle était si sûre, quand elle

choisit sa carrière, qu'elle serait la personnification de la paix. Une paix que plus personne ne pensait possible.

Avant, les armées s'affrontaient jusqu'à l'abandon de l'une d'elles. Mais l'écart entre les riches et les pauvres, entre nations riches et pauvres, engendra la seule riposte possible : le terrorisme. Ce fut, alors, la période des guerres de commandos qui dura jusqu'au jour maudit où un chef d'État pressé d'en découdre utilisa l'« arme ». Pourtant, les politiciens juraient par tous les dieux et les saints qu'il ne s'agissait que d'un épouvantail destiné à effrayer l'ennemi. L'escalade de la vengeance fut telle que la planète s'enfonça dans le bournier du terrorisme. Les généraux avaient imaginé les petites troupes d'élite pour effectuer le ménage. Mais chaque attaque a, tôt ou tard, sa parade : face aux unités expertes, il y avait « les électrons libres ». Face à la pieuvre se dressait l'hydre aux têtes multiples.

Ignorant tout des rouages de la géopolitique et de l'économie mondiale, la jeune et candide Rébecca avait même rêvé qu'elle recevait pour la première fois depuis longtemps le mythique prix Nobel de la paix. Elle déchantait.

Kham, elle, n'avait pas de rêves. Elle était orpheline. Sa mère était un kamikaze qui s'était fait exploser dans une maison close réservée à d'importants hôtes. Son père était mort d'une étrange épidémie. Elle n'en sut jamais plus, mais c'est peut-être à ce moment que s'est réveillée sa volonté de lutter pour la santé mondiale.

La Laotienne appréciait beaucoup la présence de sa nouvelle compagne qui était la soeur qui lui manquait, ou la mère attentive, car Sone qui avait l'habitude de s'éveiller avant elle, avait coutume de lui préparer un petit déjeuner composé d'un liquide au parfum de café sucré accompagné de boulettes de riz et de soja. Bien que tout

fût synthétique, le chaud parfum la réveillait en douceur. Alors, elle se sentait prête à affronter l'énorme quantité de travail qui l'attendait, car les hommes non contents de supporter les maladies naturelles s'étaient mis à en inventer de nouvelles.

Dès le deuxième jour de l'arrivée en orbite autour de Saturne des ambassadeurs du 8G, Ábd-Al-Karîm s'était joint à l'équipe des deux Laotiennes. Bien sûr, c'était sous la bénédiction du Guru qui profitait de ces instants de tranquillité pour chercher l'Inspiration et enfin réaliser le Grand Oeuvre.

Ábd-Al-Karîm s'avérait être un grand expert nutritionniste. Mais là ne s'arrêtaient pas ses connaissances qui recouvraient aussi la phytothérapie. Il préférait travailler avec les deux Asiatiques, car il ne partageait pas les méthodes de son guru, le Grand Guru. Certes, ce dernier lut-tait à sa manière contre cette civilisation du prêt-à-jeter. Le Guru aurait pu parfaitement s'entendre avec le groupe de travail d'Afsânè ou avec les deux Japonais, car lui aussi pensait à une économie tenant compte des lois de la thermodynamique, manifestation de la lutte entre le Bien et Mal, entre l'information et l'entropie. Il méditait des heures entières, jour après jour, à la recherche d'une illumination qui lui permettrait d'évaluer le prix de la pensée, de la connaissance à la créativité.

Le disciple ne doutait pas que le Guru eût été choisi comme ambassadeur pour ne pas venir troubler l'ordre établi. En effet, il était évident à certains maîtres du monde que les ventres trop replets étaient plus dociles et que ceux qui criaient famine n'avaient pas le temps de trop réfléchir à leur condition d'être vivants et intelligents. Mais le Grand Guru n'était pas aveugle, même s'il semblait détaché des biens de ce monde. Et s'il



recherchait l'illumination, c'était parce qu'il n'avait rien trouvé sur cette terre de lamentations.

Rien ? Pourtant, il sentait pour la première fois depuis longtemps qu'il était entouré d'âmes qui cherchaient d'autres valeurs que celles généralement enseignées. Il croyait que c'était les résultats de sa longue vie de prières. Ábd-Al-Karîm était tellement différent de tous les collaborateurs qui lui avaient été imposés avant. Il était vrai que, cette fois-ci, le conseiller était imposé par une personne des plus inattendues. Afsânè, serait-elle aussi un élément de réponse à sa prière ? L'ange qu'il appelait de toute son âme.



## Chapitre 14. L'invisible toile

Le maillage de l'espace Hôdo-Terra s'était très vite étendu. Désormais, il était possible de transférer aisément des objets de la taille d'un astrosarcophage, entre plusieurs points : d'un côté, Terra, Luna, Ganymède et Titan, et de l'autre, Hôdo, Diana et Chica. Mais peu de personnes étaient au courant. Plus précisément, seuls les homo syntheticus connaissaient le réseau entier qui contenait en plus des « portes », deux branches énergétiques proches de Sol et d'Intirayo afin d'alimenter le système. Moka avait effectué un vol d'essai destiné à tester le transport d'engins lourds et volumineux comme des milanautes. Il s'avérait que les nouveaux tunnels étaient bien plus rapides que celui emprunté par le Livingstone, le vaisseau des pionniers de Hôdo.

Le passage réservé aux grands volumes ne pouvait pas déboucher trop près de la surface d'un corps céleste même de la taille de Diana. De plus, il ne fallait pas émerger dans l'atmosphère d'une planète. Les transporteurs n'auraient pas le temps d'adapter leur vitesse de sortie du « conduit d'Alice », tel que les homo syntheticus nommèrent les couloirs spatio-temporels en souvenir de l'expression de Tcherenkov qui appelait le passage en inversion temporelle, « le miroir d'Alice ». C'est pourquoi le milanaute de Moka avait commencé le voyage à partir de

la périphérie de Cristal, la petite lune de Diana, où était ancrée l'une des extrémités du gros tunnel. Elle ne pouvait pas partir directement de Chica, car cette planète n'avait pas de satellite, mais seulement un système d'anneaux aussi impressionnant que celui de Saturne, composé de roches et de glaces. En fait, l'autre extrémité du gros tunnel était ancrée au « Soleil rouge », le Sea-morgh'N des ambassadeurs du 8G, en orbite autour de Ganymède.

Moka qui avait acquis énormément d'expressions humaines ne put s'empêcher de sourire en coin lorsque Victor-Hugo raconta des légendes où des conspirateurs utilisaient des passages souterrains et des couloirs secrets qui réunissaient des points stratégiques distants. Elle ne croyait pas en la véracité des informations narrées par le Mexicain, mais elle savait que son réseau de communications secrètes, lui, était au point. Et les terriens n'étaient pas au courant de ce qui se tramait autour d'eux.

Victor-Hugo se prenait déjà pour l'un des chefs de la révolution. Le quartier général était le milanaute du « Soleil rouge » où il rencontrait désormais quotidiennement les Français, Afsânè et les membres d'équipage, car le Mexicain croyait que Moka en faisait partie.

Puis, ce fut au tour des deux Laotiennes de découvrir le QG. Elles voulaient que leur travail puisse être relu par quelqu'un de candide en la matière, mais il semblait en effet très difficile de joindre les ambassadeurs qu'elles préféraient ailleurs que dans le milanaute où ils se réunissaient.

Le duc accepta d'emblée de relire le travail de ses collègues féminines, d'autant plus que c'était une bonne occasion de mieux se connaître et s'apprécier. S'apprécier ! Louis-Christian ne put, un seul instant, imaginer que le coup de foudre briserait sa hautaine désinvolture, et que

sa glaciale observation du monde fondrait aux premiers regards échangés avec Kham. D'abord, il supposa que ce sentiment très désagréable était causé par l'attitude bizarre des trois femmes du milanaute. En effet, en oubliant les grades et les titres de noblesse, Afsânè, Hiroko, la pilote, et Moka, l'autre pilote venue d'ailleurs, étaient comme des camarades, de très bonnes camarades, mais résolument rien d'autre.

Aux yeux du Mexicain, les Laotiennes n'étaient pas encore mûres pour entrer dans la confiance et appartenir officiellement à la grande conspiration. Il jugeait que l'insistance du duc était déplacée, car il manquait d'objectivité. L'aveuglement amoureux de Louis-Christian était trop évident, aussi, Victor-Hugo lui rappela la fin tragique de certains guérilleros trahis par de beaux yeux.

Afsânè vint au secours du Français en demandant au Mexicain s'il croyait vraiment faire partie de « ses » révolutionnaires. Victor-Hugo en bégaya de dépit.

— Et vous croyez que c'est vous qui allez constituer la tête de la rébellion ? Continua la Persane. Vous oubliez que c'est moi qui ai désigné vos conseillers.

— Certes, répondit l'aspirant Zorro, je veux bien concevoir que chacun de nos conseillers soit trié sur le volet par vos soins. Mais j'ai beaucoup de difficultés à imaginer Salomé avec nous.

— Victor-Hugo, ne vous est-il pas arrivé ces derniers temps de vous demander comment vous aviez pu être sélectionné ?

— Horreur !

— Vous n'êtes pas satisfait du poste que vous occupez ?

— Il ne s'agit pas de moi, mais de Salomé : voulez-vous me faire comprendre qu'elle, aussi, serait une élue ?

— Vous comprenez parfaitement bien. Vous êtes tous élus pour cette mission. Attendez calmement que les évè-

nements se déroulent au rythme de chacun. Kham sera initiée par Sone et Louis-Christian, elle a sa place parmi nous. Saikaku fait déjà partie du mouvement sans s'en rendre compte, car pour l'instant il a tellement de travail qu'il n'est pas encore venu nous rejoindre, mais cela ne saurait tarder. Le plus dur ne sera de toute manière ni Salomé ni Rébecca, mais le Guru. Et pourtant, sans lui, nous ne pourrions gagner la partie.

— Mais que ferons-nous précisément ? demanda Victor-Hugo.

— Remplacer vos maîtres.

Tous écarquillèrent les yeux. Ils s'attendaient à tout, sauf à cela. Moka ironisa.

— Voyons Victor-Hugo, ne me dites pas que les révolutions ne servent pas à faire tomber des têtes !

Afsânè continua.

— Pourquoi croyez-vous que nous ne soyons pas sur la Lune ?

— Mais... justement, n'est-ce pas un peu loin de Terra ? Nous ne formons pas un gouvernement en exil !

— Vraiment ? Au fait, n'était-ce pas vous qui parliez de souterrains ? Et bien, nous y avons pensé.

Le Mexicain ne releva même pas l'incongruité de la réponse. Il était à mille lieues de soupçonner ce qu'étaient ces souterrains, et la seule question qui l'intéressait était de savoir quels étaient ces maîtres qui dominaient le monde.

— Personne ne le sait. Plus précisément, ils sont multiples et ils se partagent le pouvoir en « territoires » bien délimités. Les présidents et les gouvernements que l'on élit sur le réseau n'existent que virtuellement. Seuls les yakusa donnent une vision claire de leur présence, de leur pouvoir et de leur politique.

Les autres sont discrets et blanchis comme leur richesse par une armée de saints hommes, fleurons de la démocratie, de la liberté et de tout ce qui est requis par la bonne morale du lieu et du moment.

— Mais vous-même, impératrice, quelle puissance avez-vous ?

La Persane avec son imperturbable douceur lui répondit que son unique mission était de conserver la paix depuis près de quarante années.

Victor-Hugo avait conscience de ce que la tâche avait d'indéterminé. Il n'y avait pas de démarcation nette entre le bon et le mauvais. Personne ne pouvait prétendre détenir la vérité, mais tout le monde essayait d'imposer la sienne. Le Mexicain croyait pourtant qu'il fallait toujours choisir un camp sous peine de ne jamais progresser. Son instinct, son côté irrationnel, le poussait à suivre la Persane qui poursuivit :

— Il nous a fallu pour cela souvent ruser. Avant, les dirigeants de Perse et de Néo-Mésopotamie n'étaient que des chefs de guerre qui répondaient aux besoins obscurs de dominance, les leurs et celles de leurs alliés qui les maintenaient au pouvoir. Lorsque la « Grande trêve » fut signée entre toutes les factions, nous pûmes alors nous attarder à vouloir voir clair dans les politiques de nos régions et celles de nos inséparables bienfaiteurs.

Et nous avons découvert avec horreur que nous n'étions que des marionnettes visibles sur la scène du pouvoir. De pouvoir, mes prédécesseurs n'en avaient que le titre. Nous étions attachés à maintes contraintes, religieuses et économiques. Il y a une telle interdépendance des pouvoirs, qu'il devient presque impossible de comprendre qui fait quoi. En fait, les imbrications atteignaient une telle complexité qu'il était impossible d'oeu-

vrer pour le bien de mon empire sans ingérence dans les autres, tous les autres groupes de pouvoir.

Je comprends, maintenant, pourquoi l'empire communiste évoquait sans cesse une hypothétique, mais indispensable révolution internationale. Se camper seul sur un idéal rejeté par la majorité des voisins, c'était l'échec couru d'avance, un suicide par autarcie !

En approfondissant notre étude, nous nous sommes rendu compte qu'il en était de même partout et que c'était encore plus compliqué dans les régions où le chef de l'entité étatique se fait élire par médiatisation. Le drame, c'est que les gens se contentent en général de trouver un coupable des différents événements qui les affectent, ce qui est exploité dans les campagnes publicitaires électorales. Pour le reste, ils abandonnent leurs soucis à des organismes dits spécialisés, et là encore, les candidats au pouvoir savent user de leurs belles paroles. C'était là des pratiques incompatibles avec notre conception de la politique.

Il fallait donc que je trouve un langage commun, une échelle de valeurs qui libère mon peuple, et bien d'autres, de la spéculation qui fait de nous des nantis ou de nécessiteux. Nous ne pourrons commencer ce travail à l'échelle mondiale que lorsque Saikaku et Uematsu seront prêts. Ce sont eux qui constituent le fer de lance du bouleversement.

Ensuite, il faudra convaincre Salomé et Rébecca. Ce sera beaucoup plus facile que vous ne le pensez.

En effet, Salomé ne supportait pas d'être à l'écart de ce qui se tramait sur ce Sea-morgh'N. Elle ne souhaitait pas voir Victor-Hugo, ni l'impératrice preneuse d'otages. Le duc était la plupart du temps absent. Les Asiatiques n'ouvraient leur porte à personne, prétendument pour travailler en paix. Il ne restait en fait que Rébecca. Or,



quelle meilleure idée que d'aller consulter la représentante de l'ordre pour exiger une libération immédiate et inconditionnelle ! Certes, elle savait bien que si elle avait été à la place de la Persane, elle n'aurait pas été inquiétée du tout par le pouvoir plus que symbolique de l'Éthiopienne. Mais, il n'y avait vraiment aucune autre solution : les contacts avec Terra étaient de si mauvaise qualité qu'il était vain de vouloir communiquer.

Rébecca fit mine d'ignorer qu'elle avait failli être espionnée par Salomé. Elle se réjouissait même d'accueillir ses doléances. Elle se tourna vers Nouriya et lui demanda son avis. Celle-ci répondit qu'il fallait avant tout recueillir un maximum de soutien, pourtant, Salomé était la seule personne de la station orbitale qui ne travaillait pas avec son associé. Or de l'avis général, l'associé était très compétent. Rébecca approuva. Elle n'avait d'ailleurs aucun conseil à donner, alors, celui-là ou un autre...

Salomé dut, bon gré, mal gré, se résoudre à nouer de nouveaux contacts avec Judith en espérant que les premiers rapports inamicaux fussent rapidement oubliés. La Géorgienne se rendit dans les appartements de sa compagne. La porte était entr'ouverte. Le coeur battant, craignant le pire, elle couvra l'huis et vit que Judith avait la même position que la dernière fois qu'elle l'avait regardée. Elle avait craint que la femme se fût donné la mort, car elle réalisa tout à coup qu'elle ne se rappelait pas l'avoir vu sortir une seule fois de la pièce. Certes, tout le confort était fourni dans ces luxueux appartements d'ambassade qui pouvaient être des palaces prévus pour de fastueuses réceptions, ou des refuges autonomes. On pouvait donc y vivre enfermé très longtemps sans avoir besoin de prendre contact avec l'extérieur.

Elle frissonna en se rappelant l'histoire macabre du président qui s'était retiré dans son abri suite à une alerte de niveau noir. Une panne, probablement provoquée par des terroristes, l'avait complètement isolé du reste du monde. Les avatars remplacèrent automatiquement les absents, lui, les membres de sa famille, tous ses proches conseillers, et même, certains décisionnaires parmi les plus importants. Ainsi, personne ne se doutait que le véritable président était à l'agonie, comme le pays qu'il gouvernait.

La représentation numérique du puissant chef d'État n'était programmée que pour des réponses qui éludaient les problèmes, des refus mêlés de compréhension et de bonne volonté, ou des accords avec des clauses conditionnelles si peu visibles pour le profane et pourtant si rédhibitoires. L'homme le plus puissant de la planète, celui qui n'était élu que par une poignée de sympathisants fanatisés, mais qui agissait comme l'élu de Terra n'était plus. La deuxième guerre de Sécession éclata et fit tant de ravages qu'une troisième éclata quelques dizaines d'années après.

Et si la station orbitale était comme cet abri, un caveau ?

Soudain, Judith se retourna tout en ôtant le casque d'immersion spectaculaire.

— Vous voulez me voir ? demanda-t-elle à l'ambassadrice qui ne put réprimer un sursaut de frayeur.

— J'espère que je ne vous dérange pas...

— Non, j'étudiais les dossiers relatifs aux nuisances environnementales et psychiques.

— Psychiques ? Je ne connaissais pas ce dossier.

— Cela ne m'étonne pas ! Quoique personne ne puisse être accusé de vous l'avoir caché. Vous savez que « trop

d'information noie l'information ». En fait, il suffisait de ne pas vous signaler sa présence.

Vous avez déjà assez de documents à consulter, ne fut-ce qu'en ce qui concerne les recyclages et la toxicité, n'est-ce pas ?

Salomé blêmit. Elle ne supportait pas d'être prise en défaut, car tout ce qu'elle entreprenait devait être parfait. Judith s'aperçut de la pâleur de l'ambassadrice et comprit la gêne de celle-ci.

— Salomé — je peux vous appeler Salomé, n'est-ce pas ? — vous ne devez pas vous sentir coupable de n'avoir pas eu connaissance de ce dossier. Si vous l'aviez découvert et que vous aviez tenté d'en suivre les recommandations, vous auriez été éliminée comme ambassadrice. Sans vouloir vous flatter, je préfère que vous restiez parmi nous, car vous êtes excellente dans votre travail malgré tous les grincements de dents que vous provoquez.

L'ambassadrice rosit.

— Que pensez-vous de notre association, si vous continuez comme vous en avez l'habitude, et que moi, je vous épaulé discrètement sur le plan de la pollution psychique ?

— D'accord, essayons ! Mais j'aimerais savoir de quoi il en retourne. J'aimerais prendre connaissance de ce dossier. En résumé, que dit-il ?

— Grosso modo, que toute incitation à la consommation est considérée comme harcèlement psychique ! La création de matériel de confort doit obéir non seulement aux normes d'hygiène et de protection de l'environnement, mais aussi, aux normes d'hygiène mentale et de protection de l'intelligence.

— Rien que ça ! C'est fou ! Car, si je comprends bien, la publicité, par exemple, serait plus qu'à son tour hors la loi !

— Exact, si elle se borne à appâter les consommateurs.

— Je comprends que cette loi ne soit pas intéressante pour le groupe que je représente ! Qui a pu concocter une telle chose, un fou ou un ennemi ?

— Afsânè !

— Mais, je ne m'en suis jamais rendu compte. Une telle proposition ne m'aurait jamais échappé. D'ailleurs, c'est la première fois que je vois cette Afsânè dans notre assemblée.

— Bien sûr, ce n'est pas elle en personne qui a présenté son projet, c'était l'ambassadeur du Croissant. J'ai à votre disposition l'enregistrement de l'exposé et de son approbation.

— Je n'étais pas présente ?

— Pas encore ! Votre prédécesseur voulait faire passer une loi très impopulaire pour le Croissant et ses alliés. Sa proposition a été acceptée à condition que la loi Afsânè le soit. Cette loi a été insérée dans les textes, la veille de votre nomination.

— L'évincement de mon prédécesseur ?

— Inévitable ! Et pour d'autres motifs qu'il ne vaut pas la peine d'étaler.

Salomé n'osa pas poser la question qui lui vint à l'esprit. Elle n'avait jamais compris comment elle devint ambassadrice. Cela faisait dix ans qu'elle avait commencé à postuler pour l'emploi. Après maints concours, elle finit par renoncer. Quand on la recruta, pour ainsi dire de force cette fois, elle enseignait dans une université de l'Empire fédéral. C'était une petite université de l'état du Laos. Elle savait peu de choses au sujet de l'établissement. Le nom, quelque chose comme « labour it », se ré-

férait à un scientifique humaniste qui serait né à l'Orient. À l'époque, cette province, l'Orient, était un pays qui avait connu beaucoup de déchirures et de souffrances par la guerre. Mais les malheurs qui suivirent, provoqués par les dérèglements climatiques, furent pires. La montée des eaux avait fait reculer les populations vers les hauteurs. L'Empire fédéral annexa toute la contrée du Vietnam au Laos, afin que les populations se sentent plus solidaires. Avec le temps, on ne disait plus le Laos-Vietnam, mais seulement Laos.

Ce fut pendant cette période que Saloméa découvrit entre autres cette étrange religion qu'était le bouddhisme. Une religion bien curieuse avec des préceptes sibyllins, sans commandements précis, sans texte à l'appui pour suivre de sains préceptes. Elle en avait seulement retenu quelques notions comme l'harmonie, la sérénité et le dynamisme. Elle n'avait sans doute pas perçu en si peu de temps toutes les subtiles richesses de cette philosophie qui refusait d'être une religion, mais elle savait qu'elle l'avait aidé à mûrir, et que sa manière de voir le monde n'était plus celle de sa jeunesse. Entre-temps, son espoir de devenir ambassadrice se dissipa sans regret.

À la fin de son deuxième semestre, elle fut convoquée par le recteur. Elle se le rappelait avec déplaisir, tant il pleuvait en cette période. Elle crut tout d'abord qu'on voulait la remercier encore une fois de plus. À son grand étonnement, l'homme paraissait plus fier qu'elle en lui annonçant qu'elle devait quitter l'université pour assurer l'une des plus hautes charges de la planète.

Il pleuvait sous un ciel obscur, mais c'était l'un des jours les plus radieux qu'elle connut.

— Judith, peut-être serait-il intéressant, finalement, de rencontrer cette Persane. M'accompagnez-vous ?

Salomé ne comprit pas très bien le chemin qu'elle et sa compagne devenue guide suivaient. Normalement, l'astrolab de Salomé était contigu à celui d'Afsânè. Mais, aussitôt qu'elles se retrouvèrent dans le hall des appartements de l'impératrice, Judith parut pressée. Elle fit passer l'ambassadrice dans un astrolab où la gravitation changeait fortement d'un point à l'autre. Enfin, sans trop comprendre comment elle s'y était prise, Salomé se retrouva dans un vaisseau de transport, l'un de ces fameux milanautes, des astronefs de guerre relégués au rôle de locomotives de l'espace. Au moment où elle entra dans le poste de commande, un peu éberluée et fière d'être arrivée dans ces lieux si fermés grâce à la cavalcade de Judith, une femme aux cheveux de feu parlait :

— Nous avons un problème, un sarcophage inattendu est arrivé sur la base de Titan.

## Chapitre 15. Titan

— Bienvenue Salomé et Judith, déclara la pilote Hiroko. Je regrette de ne pas avoir le temps de mieux vous accueillir. Je regrette surtout que vous ne soyez pas tous présents ici.

Salomé jeta un rapide coup d'oeil autour d'elle pour se rendre compte qu'il manquait deux ambassadeurs et leur adjoint.

Hiroko continua:

— Un imprévu bouscule un peu nos projets. Nous voulions vous faire visiter Titan et ses installations. Mais nous sommes obligés de nous y rendre maintenant sans avoir le temps de prévenir vos collègues pour y chercher un sarcophage.

— Un sarcophage ? se risqua à questionner Salomé.

La femme inconnue aux cheveux rouges répondit avec un large sourire.

— Le sarcophage est le raccourci qui désigne la cellule de survie d'un astronaute. On s'en sert comme d'un fauteuil ou d'un lit en temps normal, c'est pourquoi on l'appelait lit sarcophage, mais aujourd'hui nous disons plutôt « astrosarcophage ». Ce dernier peut se refermer hermétiquement en cas de danger, d'où le nom de sarcophage, et l'astronaute y est parfois maintenu en léthargie, et dans le pire des cas, en cryogénisation.

— Donc, si je comprends conclut le Japonais qui était lui aussi pour la première fois dans le milanaute après les insistance de son voisin et ami français, votre sarcophage peut devenir un canot de sauvetage.

Moka, la belle aux cheveux de feu, approuva en affichant un sourire trop radieux aux yeux du rigoureux Saikaku, un sourire inconvenant quand il s'agit d'évoquer la mort glacée des astronautes, un sourire trop complice entre un ambassadeur et une inconnue, un sourire hors étiquette. Mais la gynoïde ne lui laissa pas le temps de s'appesantir sur cette idée, car elle enchaîna :

— Je suis venue avec mon propre milanaute et je serais ravie de vous conduire sur Titan pour accueillir le naufragé de l'espace. M'accompagnez-vous ? Vous aurez ainsi bientôt l'occasion de vous servir d'un sarcophage.

— Votre propre milanaute ? s'exclama Saikaku. Mais, au nom de quelle compagnie le pilotez-vous ?

— Amusant, que ce soit justement vous qui vous en inquiétiez ! Ce milanaute appartient au corps diplomatique du Japon basé sur Hôdo.

— Hôdo ! La planète interdite ?

— Interdite ! N'exagérons pas ! Et tout d'abord, qui interdit quoi ?

— Oh, oh ! s'écria Louis-Christian. Qu'entends-je, des cachotteries ? Avec moi, cher confrère ?

— Moka a raison, se défendit le Japonais, un lourd secret entoure tout ce qui concerne cette planète. On sait qu'elle existe, on sait qu'on a des contacts avec ses habitants. Je sais même qu'il y a peu, fut inaugurée une nouvelle technique de transfert, que certains appellent téléportation. Mais dès qu'on essaye d'en savoir plus, tout devient compliqué. Alors, je suis aussi étonné que vous tous, en apprenant que nous avons une ambassade là-bas. Et vous, Moka-san, êtes-vous de cette planète ?



— Oui, je suis une Hôdonne.

— N'est-ce pas étrange qu'une Hôdonne soit parmi nous, au coeur d'une fomentation ? remarqua Victor-Hugo.

— Une fomentation ? s'étonna Salomé.

— Non, je crois que le terme de Victor-Hugo est quelque peu théâtral tenta de rassurer Kham, qui tout compte fait n'était pas tout à fait convaincue par sa propre excuse.

— Que pensez-vous de la proposition qui vous a été faite, reprit Afsânè, ne laissant ainsi à personne la possibilité de rebondir sur les dernières remarques ? Voilà une excellente occasion pour découvrir qui nous sommes respectivement. Vous pourrez aussi interroger Moka sur tout ce qui concerne Hôdo, la planète interdite. Vous êtes déjà tous ici en grande partie poussés par votre curiosité. Allez-vous vous arrêter en si bon chemin ? Allons donc, qui m'aime me suive !

Seule Salomé hésita un peu. C'était vraiment beaucoup d'événements en si peu de temps, mais les Laotiennes l'invitèrent avec tant d'insistance, et surtout, elle ne voulait pas manquer de courage devant Victor-Hugo.

Pour tous les ambassadeurs de l'expédition, ce fut une expérience qu'ils vécurent comme des enfants découvrant un nouveau parc d'attractions.

Jusqu'alors, ils étaient ménagés quand ils voyageaient. Ils ne connaissaient ni les fortes accélérations, ni la microgravité. Ils quittaient Terra en dormant et se réveillaient sur Luna. Sauf cette fois-ci, où ils découvrirent avec stupeur qu'ils étaient très loin de leur planète mère.

Maintenant, à la suite de Moka et d'Afsânè qui semblait avoir fait cette gymnastique toute sa vie, les cinq ambassadeurs quittèrent le milanaute de « Soleil rouge »

pour rejoindre celui de Moka qui avait été baptisé « Photophore ».

Le gros tube de matière souple et transparente permettait de transiter facilement d'un vaisseau à l'autre. Néanmoins, les ambassadeurs avaient tous revêtu leur combinaison de survie.

Une fois à l'intérieur de l'astronef de Moka, Saikaku s'étonna du nombre important de sarcophages. Mais il n'eut aucune autre explication que celle d'avoir un grand choix pour s'installer confortablement pendant la phase d'atterrissage sur Titan. Pourtant, aucun ambassadeur n'avait l'intention de « dormir ». Ils s'étaient agglutinés près des hublots pour ne perdre aucune seconde de cette aventure qui pouvait ne plus se reproduire.

Le duc serrait la main de sa nouvelle compagne. En observant les amoureux, le Mexicain se posa malicieusement la question de savoir qui rassurait qui.

Quant à Salomé, elle observait avec fascination la Persane qui avait conservé l'intégralité de son scaphandre comme Moka. Cette dernière semblait totalement maîtresse de son vaisseau, et pourtant, elle ne touchait presque aucun instrument du tableau de bord complexe aux formes changeantes. Toucher était d'ailleurs trop « rude », effleurer convenait mieux pour décrire la danse légère et rapide de doigts de Moka.

La Géorgienne pensait que de toute manière presque tout devait être automatisé, ce qui expliquait le peu de mouvement de la pilote. Autant par prudence que par méfiance, elle remit son casque, visière fermée, comme la pilote. Elle ne voulait pas être prise à l'improviste. Ce vaisseau n'avait rien d'un transporteur de tourisme ou d'affaire.

Pendant ce temps, les ambassadeurs restaient fascinés par le spectacle qu'ils observaient maintenant par les

grandes plaques-fenêtres des milanautes qui pouvaient s'opacifier ou devenir plus limpides que le cristal. Certains de ces panneaux pouvaient éclairer efficacement chaque pièce selon les goûts et les besoins des occupants. L'intensité de la source lumineuse opalescente de ces parois allait de la discrétion d'un clair de lune à la claire lumière estivale tamisée traversant des vitraux translucides en passant par la chaleureuse ambiance d'un foyer. De plus, chaque face de ces cloisons se comportait indépendamment, ainsi, un côté pouvait être diaphane et l'autre réfléchissant.

Avec une impatience croissante, les ambassadeurs espéraient découvrir l'aspect de ce satellite de Saturne. Ils ne connaissaient tout au plus que Luna et Terra vues du ciel. L'approche de Titan intriguait les voyageurs, car le sol restait invisible, voilé sous une épaisse atmosphère rutilante. Les couleurs chaudes n'offraient pourtant guère plus qu'une centaine de kelvin, et les gouttelettes qui s'écrasaient sur le milanaute en laissant des traînées qui fuyaient vers l'arrière de l'engin n'étaient pas de l'eau de pluie.

Kham demanda à Louis-Christian comment le pilote pouvait les conduire à bon port dans un tel manque de visibilité.

Moka avait entendu. Elle s'attendait à ce que quelqu'un lui pose la question, car la tâche était délicate, même pour elle, qui était dotée de sens plus approprié à ce type d'environnement grâce à ses interfaces directes avec le vaisseau.

— Notre trajectoire est calée sur les balises qu'ont installées les chercheurs de clathrates<sup>1</sup>. Ils avaient besoin

---

1 Clathrates : structures cristallines formées de glace renfermant du méthane piégé à l'intérieur.

de charger et décharger du matériel lourd et volumineux. Leur base est un assemblage d'astrolabs, très luxueux, pour compenser leur condition de vie et de travail très pénible. Ici, on ne peut même pas se promener hors de l'abri comme sur Luna ou Mars. C'est un univers dantesque comme Vénus, mais ici les feux de la géhenne sont remplacés par les glaces des enfers celtiques. Pour ces raisons, les travailleurs de Titan avaient construit une piste pour milanautes axée sur la navigation automatique et munie d'un système de ralentissement et de catapultage comme sur les porte-avions.

— Mais, n'aviez-vous pas dit que cet endroit pourrait nous héberger ?

Sans lui répondre, Moka imposa à l'équipage de se sangler rapidement dans des sarcophages et de s'y enfermer. Afsânè fut la première à rabattre le couvercle sur elle, montrant ainsi l'exemple à suivre. Kham et Louis-Christian choisirent deux cellules voisines malgré qu'ils ne puissent de toute manière pas se voir. Saikaku et Uematsu durent presque porter et enfermer Salomé au bord de la panique à l'idée de s'allonger dans ce qui paraissait un cercueil. Judith la sangla en la rassurant comme la mère qui borde l'enfant effrayé par la nuit.

— Saikaku-san, allez-y, lança Uematsu. Judith et moi nous occuperons de Salomé. Nous savons maîtriser cette situation.

— Merci, au fait, appelez-moi Taro.

— Et moi, Tôru. Ne perdez pas de temps. Si Moka nous impose la sécurité maximum, c'est que nous devons traverser une violente tempête.

Les prédictions de son compagnon devaient s'avérer exactes, car, dès qu'il fut convenablement calfeutré, Saikaku éprouva l'efficacité du capitonnage qui absorbait les

secousses violentes. Il se risqua à crier « quelqu'un m'entend ? »

— Pas si fort cher compère, lui répondit une voix qu'il reconnut, celle de l'insolent duc. On va croire que vous avez peur !

— Nous sommes tous interconnectés, commenta Moka. Vous devriez apprendre à vous nommer, à être bref, à indiquer la fin de votre message et à ne pas interrompre, sauf en cas de danger imminent. Je présume que cela doit vous changer des palabres de politiciens. Je vous informe, par la même occasion, que tout le monde est bien à l'abri et que le milanaute est capable de supporter de telles tempêtes. De plus, même si la cible est difficile d'accès pour l'heure, l'intelligence du vaisseau est suffisamment experte pour y parvenir seule, sans mon aide.

Un lourd silence troublé de gémissements et de grondements divers dans le vaisseau agité par la tempête enveloppa les passagers. Moka reprit la parole en usant de son humour plus aigre que doux.

— Un conseil ! S'il arrivait que je ne sois plus présente à l'atterrissage, n'oubliez pas de bien vous revêtir, et d'abriter votre petite tête. Ce qui tombe dehors est plutôt glacial et décapant.

Personne ne soupçonna que c'était une plaisanterie. Salomé souffrait de ne pas pouvoir bouger dans son sarcophage pour vérifier si son casque était bien convenablement fermé. Soudain, elle réalisa que la visière était complètement remontée. Elle ferma fortement les yeux tout en se posant mille fois la question de savoir pourquoi elle avait suivi bêtement ces candidats au suicide. Salomé ignorait que chacun de ces candidats se réfugiait, seul, dans leurs pensées, quelles qu'elles fussent. Ainsi, Saika-ku trouvait qu'une fin tragique si près d'une victoire était quelque peu vexante. Quant à Louis-Christian, il se disait

qu'il avait peut-être découvert le grand amour in extremis. Victor-Hugo, lui, était un héros de la première « révolution » spatiale.

Le milanaute atterrit brutalement, et sans le pilote automatique, il n'aurait probablement pas pu garder sa trajectoire pour venir s'enfoncer dans le hangar amortisseur. Bien à l'abri dans les sarcophages, personne ne sentit la différence de secousse, mais tous sentirent la décélération en même temps que l'arrêt des moteurs. Doucement, le vaisseau s'arrêta.

— Bienvenue sur Titan ! annonça Moka. Ne tentez pas d'ouvrir vos sarcophages, ils sont verrouillés jusqu'à l'arrêt complet des moteurs.

Les passagers sentirent alors que quelque chose reculait. En effet, le hangar qui retenait le milanaute dans une matière spongieuse avait parcouru la moitié de la piste. Or, ce garage amortisseur revenait en arrière jusqu'au début du tarmac où un astrolab était utilisé pour le transit des passagers et du fret entre les milanautes et la base.

À peine, le vaisseau fut-il arrêté que les sarcophages s'ouvrirent. Automatiquement, les sangles se dégagèrent et se logèrent dans leur étui. L'un après l'autre, les voyageurs sortirent de leur cocon protecteur. Salomé voulut ouvrir la visière du casque qui s'était fermée par quel miracle, mais qui restait, cette fois-ci, obstinément coincée. Comme pour répondre à sa question muette, Moka expliqua que les combinaisons seraient hermétiquement closes jusqu'à être à l'abri dans la base.

Une porte latérale du milanaute s'abattit tel un pont-levis. Les treize passagers sortirent, suivis de Moka qui fermait la marche. Terrifiés, tous pouvaient lire la météo ambiante à travers la visière de leur casque.

Plafond nuageux : 200 m.

Pluie.

Température : -169 °C

Point de rosée : -165 °C

Pression atmosphérique : 1527 hPa

Humidité rel. : 94.2 %

Vitesse du vent : 114 km/h NE

Température du vent : -167,2 °C

— Je n'irais pas me baigner avec cette température, même en vidant une bouteille de saké, marmonna Saika-ku suivant de près Uematsu qui ouvrait la marche comme s'il connaissait les lieux.

— Vous baigner ? ironisa Victor-Hugo pour cacher son inquiétude. Dites donc, Moka ! Elle est fiable cette espèce de météo qui s'affiche devant mon casque ? Je vous dis cela parce que, pour moi, à cette température, j'aurais plutôt peur de recevoir de gros grêlons, voire des nuages transformés en iceberg !

— Il ne s'agit pas d'humidité en eau, mais en méthane. Nous ne sommes pas sur Terra, ici. Quant à l'affichage, il est perçu à une vingtaine de centimètres comme s'il était affiché en dehors, mais en réalité il est affiché sur votre visière comme un hologramme.

Dès que la porte du milanaute fut remontée, la pilote hôte donna actionna un bouton. La température grimpa alors rapidement jusqu'à -120 °C puis, ce qui semblait être une paroi lisse devant les deux Japonais s'ouvrit comme une pupille qui se dilaterait totalement, laissant le passage libre jusqu'à une autre de ces portes sans ouverture visible. À l'arrière, les panneaux se rétrécissaient pour ne plus laisser qu'un trou minuscule qui se bouchait sans laisser la moindre trace de soudure.

Quatre fois, une porte se fermait derrière les voyageurs et une autre s'ouvrait devant eux.

Moka expliqua qu'il était plus facile de passer du vide à une atmosphère normale, que de passer de celle de Titan à celle des terriens. En effet, le mélange des deux était explosif. De plus, l'élévation de la température des gaz de Titan rendait ceux-ci plus corrosifs.

À la manière d'une triple écluse, les voyageurs arrivèrent dans la base où la température oscillait entre 19 et 21 °C. L'humidité affichée était bien celle que connaissaient les Terriens, et l'atmosphère y était plus respirable que dans certaines mégapoles.

Moka prit cette fois la tête de la marche. Elle savait où elle allait, et elle paraissait pressée.

Ils trouvèrent ce qu'ils recherchaient dans une salle désaffectée où quelques appareils continuaient malgré tout à fonctionner, car des voyants lumineux indiquaient encore une quelconque activité. Le sarcophage se dressait debout en plein milieu de la pièce dans un tube de lumière bleutée.



## Chapitre 16. *Revelación*

Moka se précipita vers le sarcophage qui s'ouvrit comme par magie à son approche. Quelqu'un en sortit, le pas mal assuré et habillé aussi en combinaison de survie.

— Tout va bien, maintenant ! Vous allez vous remettre en un rien de temps. Appuyez-vous sur nous en attendant que les vertiges se dissipent.

En disant cela, Uematsu tendit lui aussi un bras secourable.

— Peut-être qu'en ouvrant sa visière ? proposa timidement Salomé.

— Bonne idée ! Comment ai-je pu ne pas y penser ? répondit Moka.

Aussitôt, elle appuya quelque part sur le casque de l'inconnu, ce qui eut pour effet d'escamoter l'écran qui masquait le visage et d'éclairer l'intérieure du casque dévoilant ainsi une femme humaine.

— Ça va mieux ? demanda-t-elle.

— Merci, ça va... Ce noir, ce néant, c'est impressionnant. Ça va, ça va beaucoup mieux !

Puis, elle continua, après avoir jeté un coup d'oeil inquisiteur autour d'elle.

— Vous êtes bien nombreux pour m'accueillir.. Je croyais que la base de Titan était plus ou moins désertée.

Seriez-vous des scientifiques reprenant de nouvelles expériences ? Que faites-vous, Moka, avec eux ?

— Vous vous connaissez ? demanda Victor-Hugo.

— Excusez-moi. Je vous présente Paule Nibaino, originaire de Hôdo, comme moi-même. Voici des ambassadeurs du 8G que j'ai invités pour leur montrer les souterrains de la « Revolución ».

— Souterrains, « Revolución » ? s'étonna Paule.

— Victor-Hugo doit nous comprendre, répondit laconiquement Afsânè. Je crois qu'il se fera un plaisir de vous expliquer.

— Victor Hugo ?

— Non ! dit le duc avec un brin d'amusement. Pas l'écrivain français, l'autre, señor Victor-Hugo Paz de Guerra ! Notre valeureux défenseur des ressources planétaires, un nostalgique de l'altermondialisme.

Je constate que Moka n'est pas particulièrement douée pour les présentations, je vais donc m'en charger. Tout d'abord — honneurs aux dames —, voici l'impératrice Afsânè de Perse.

Louis-Christian fit des présentations très protocolaires. L'aristocratie, la vraie, selon lui, était tout un raffinement d'éducation. Il y tenait, comme sa seule richesse en dehors de ses connaissances, car il cumulait deux diplômes, celui d'astrophysique et celui des systèmes d'informations.

Moka laissa le Français terminer les présentations avant de demander à Paule les motifs de son irruption sur Titan. La réponse fut laconique : « Cheng se meurt, je peux la sauver ».

Victor-Hugo s'approcha de la voyageuse.

— Je ne comprends rien à toutes vos histoires. Je serais bien incapable de trouver une relation entre vous et les

souterrains de la révolution. Mais je suis au moins sûr que vous devez être fatiguée.

— Non, je ne le suis pas, le voyage fut de courte durée. J'aurais pu être en léthargie programmée, mais je pensais que c'était inutile. Je crains d'avoir été présomptueuse, car, le temps semble horriblement long dans le néant.

— Alors, c'est quoi, ce néant dont vous nous parlez sans cesse ? demanda Salomé de plus en plus intriguée par la tournure des événements.

— Taro ! vous n'allez pas me dire qu'ici aussi...

— Je vous jure que je n'en savais rien, Louis-Christian.

— Personne ne le savait, dit Moka avant que d'autres ne posent la question de savoir à quoi le Japonais et le Français faisaient allusion. Vous vouliez des tunnels secrets pour passer d'un endroit à l'autre, Victor-Hugo ? Les voici ! Paule vient d'en prendre un. Il n'existe officiellement qu'une seule liaison, celle qui relie directement Hôdo et Terra que connaissent Saikaku et notre duc. Mais nous en avons préparé quelques autres, secrets, effectivement. Paule ne pouvait pas prendre le passage officiel pour plusieurs raisons. Le prendre dévoilait que le voyage était possible pour des êtres organiques. Pire, elle démontrait que les Terriens n'en avaient pas le contrôle. Enfin, je crois que, même en dehors de ces conditions, Paule fuit les humains de votre espèce.

— Les humains de notre espèce ? Je ne comprends pas, s'étonna Kham.

— Un jour, si vous gagnez sa confiance, peut-être vous répondra-t-elle. Il ne convient pas que ce soit moi qui parle de ce qu'elle considère comme intime.

— D'accord, Moka, enchaîna Victor-Hugo, je veux bien. Qu'elle garde son secret si elle le veut, mais elle vient de rentrer dans le nôtre de secret. Je pense que nous devrions nous faire mutuellement confiance. Tout d'abord,

j'aimerais qu'on m'explique, au moins, ce que fait cette charmante personne dans un trou perdu comme celui-ci. Ensuite, pourquoi son appel au secours nous mobilise tous pour venir la chercher ici, chose que, personnellement, je ne regrette pas ? Et enfin, qui est cette Cheng qui va mourir si nous ne donnons pas un coup de pouce me semble-t-il ?

Paule confirma les explications de Moka et développa ses motivations. Il fallait qu'elle arrivât dans un endroit où une intervention rapide était possible, tout en restant discrète. Nana — « C'est qui celle-là ? » pensèrent certains ambassadeurs — lui avait appris que la représentante des « homoss... » se trouvait en opération près de Saturne. Personne ne remarqua le léger bafouillement dans l'avalanche d'informations qui s'abattait sur les apprentis révolutionnaires.

Paule savait que le terminal de transport déclencherait, dès son arrivée, une alarme qui serait détectée par tout vaisseau circulant dans les parages. Il ne s'agissait pas d'une urgence vitale, car la base de Titan contenait suffisamment de ressources pour permettre d'attendre sans danger des secours qui pouvaient venir de très loin. Le problème, c'est qu'il ne s'agissait là que d'un noeud dans la maille des « couloirs X2-plasmiques ». En effet, elle devait continuer son chemin vers Luna et c'était impossible sans que quelqu'un soit sur place pour activer le transfert d'un point à un autre. Elle ne pouvait pas non plus se rendre directement sur le satellite de la planète mère, car Nana ne savait pas comment elle y serait recueillie. Seule Moka savait tout ce qui concernait de la structure implantée dans le système solaire. De plus, si l'étrange voyageuse solitaire ne trouvait pas sur la Lune ce qu'elle recherchait, il faudrait continuer son périple

sur Terra, et avec beaucoup plus de prudence, car elle y était recherchée.

Moka profita de l'occasion pour compléter les connaissances des ambassadeurs qui se sentaient de plus en plus partie prenante d'une mutinerie en découvrant les installations.

— Combien de personnes peuvent s'engager simultanément dans ce tunnel ? demanda Victor-Hugo.

— Une à la fois, répondit Moka. Pourquoi ? demanda-t-elle en voyant l'air dépité du Mexicain.

— C'est que je pensais que Paule aurait peut-être besoin d'aide. Cette fugueuse me laisse l'impression de quelqu'un qui n'apprécie pas les comités d'accueil.

— Ne pensez-vous pas, cher compañero, que cette protection est prématurée de votre part ? N'est-ce pas vous qui me disiez que l'amour était dangereusement aveuglant pour tout bon révolutionnaire ? ironisa le duc.

— Amoureux ? Moi ! rugit Victor-Hugo. Juste galant !

« Ou c'est un coup de foudre, ou je n'y connais plus rien », pensa in petto le Français.

— Je suis très touchée par votre sollicitude, mais ne vous précipitez pas, Don Victor-Hugo. Vous ne savez pas qui je suis et vous seriez peut-être plus que déçu de l'apprendre.

— D'ailleurs, ce serait peut-être notre aide qui lui conviendrait le plus ! intervint Kham en indiquant du geste sa collègue et elle-même. En effet, si j'ai bien compris, le problème qui préoccupe Paule est médical. Je ne pense pas être prétentieuse en disant que c'est notre spécialité à Sone et moi. Pouvez-vous nous expliquer de quoi il s'agit ?

Paule expliqua le mal d'Orphée qui avait frappé quelques Hôdons. Malheureusement, les équipements médicaux de leur planète ne permettaient pas d'en découvrir

la cause. Il n'y avait pas le moindre début de piste pour lutter contre la maladie. Mais, elle savait que, sur Terra, certains laboratoires étudiaient des maladies de ce type.

Kham s'offusqua, car, à sa connaissance, la seule maladie du sommeil recensée était celle qui avait sévi pendant des siècles en Afrique tropicale. Donc, Paule parlait d'une maladie martiale prohibée et clandestine. Néanmoins, Sone confirma l'existence de tels laboratoires de recherches biomédicales, dont un sur Luna, discret, mais très bien équipé. Ce laboratoire exploitait avantageusement la faible gravité pour produire des sélections non traumatiques en centrifugeuses.

Moka paraissait soucieuse. Elle expliqua que ces laboratoires, même ceux qui étaient secrets, étaient noyautés par des partisans. Hélas, tous n'étaient pas encore raccordés au fameux réseau de couloirs X2-plasmiques. De plus, il était difficile d'y aller en nombre.

— Combien de temps vous a pris la construction de ce réseau, s'émerveilla le duc ?

— Une dizaine d'années, répondit Moka. Cela remonte à l'époque où nous avons découvert les mutants.

— Les mutants ? s'étonnèrent en chœur les autres.

— Pour être moins simpliste et plus précis, je dirais des humains artificiellement modifiés, voire fabriqués.

— Vous faites allusion aux geishas de synthèse que mon pays fabriquait, demanda Saikaku ?

— Non, répondit Afsânè, ces êtres sont des humains de chair, mais reconfigurés au niveau du gène, ou remodelés par des hétérogreffes ou l'adjonction d'unités nanoconnectées.

— Le pire reste à mon sens les clones qui servent de donneurs d'organes, ajouta sombrement Paule.

— Et bien, dites donc ! Rébecca en aurait du travail si elle venait à apprendre cela, s'exclama Victor-Hugo.

— Vous ne pensez pas si bien parler. La majorité de ces êtres n'ont qu'une seule raison de vivre : la guerre et le terrorisme. C'est le rayon privilégié de Rébecca, n'est-ce pas ?

Victor-Hugo crut percevoir pour la première fois une ombre d'amertume voiler le visage invariablement serein de l'impératrice.

Pendant ce temps, L'Éthiopienne parcourait la roue du « Soleil rouge » en proie à une colère mêlée d'inquiétude. Tout le monde avait disparu du vaisseau, sauf le Guru qui trottnait derrière elle en répétant inlassablement « du calme, du calme ! » Les deux assistants, Nouriya et Abd-Al-Karîm, traînaient aussi malgré leur jeunesse. Ils l'auraient fait exprès, qu'ils ne s'y fussent pas pris autrement.

Enfin, elle s'appuya sur le montant de l'un des sas qui conduisaient au milanaute.

— Rébecca, écoute-moi, au moins, dit Nouriya en s'approchant de l'ambassadrice essoufflée.

— Tout ça n'est qu'un énorme complot, éclata cette dernière.

— Ne t'emporte pas comme cela ! Ça fait deux fois que nous faisons le tour du « Soleil rouge », mais nous n'avons toujours pas visité le milanaute et, par la même occasion, aucun rayon de la roue.

— Bon ! Puisque tu insistes, allons-y vers ton milanaute !

Ils empruntèrent le passage qui était juste à côté de Rébecca. Le Guru trouva fascinante la faible pesanteur qui régnait au niveau du milanaute. Rébecca était de si mauvaise humeur qu'elle ne trouva là qu'une autre source d'agacement, une gêne à progresser d'un pas alerte pour calmer ses nerfs. La vue de Saturne qui était pourtant plus impressionnante dans le poste de pilotage

n'attira même pas son regard pas plus que le satellite rouge rouille, Titan, vers lequel pointait le nez de l'appareil.

La pilote Hiroko se retourna vers les quatre passagers qui firent irruption dans la cabine. Avant même que Rébecca puisse ouvrir la bouche, elle les accueillit comme il était de tradition chez tous les astronautes.

— Il est dommage que tout le monde soit descendu là, continua-t-elle en pointant son doigt vers le satellite. Ils vous auraient bien prévenus et attendus, mais, il y eut une urgence. Voyez-vous, nous avons reçu un appel de détresse de la base de Titan. Le commandant Moka devait s'y rendre au plus vite, c'est notre devoir. Il a proposé aux présents de l'accompagner jugeant que les risques d'accident étaient mineurs. Je regrette franchement.

— Pas autant que moi, répliqua sèchement Rébecca qui avait l'amère impression d'un complot à son égard ou d'actes illicites menés à son insu. Nouriya détenait des informations confidentielles sur la sécurité et l'ordre planétaire, et je n'avais même pas été mise au courant. Nous étions manipulés en permanence. Quand nous devons remettre de l'ordre...

— De la paix, interrompit Nouriya.

— Si tu y tiens ! Quand nous devons ramener la paix...

— J'y tiens !

—... Où en étais-je ? Nouriya, vous m'avez fait perdre le fil de mes idées !

— Et si vous essayiez de rester calme, proposa le Guru. La paix à laquelle fait allusion votre disciple m'intéresse. Je cherche aussi le moyen d'y arriver. Je ne vois que deux voies plausibles dans notre manière de vivre. Ou nous ne sommes rien, et je ne vois pas pourquoi persister à vouloir être. Ou, nous sommes plus que rien, alors je ne vois pas pourquoi persister à nous faire disparaître.



- Il ne s'agit pas de religion, mais d'ordre public !
- Il ne s'agit effectivement pas de religion, mais bien du sens de l'ordre public !
- Vous n'allez tout de même pas vous disputer maintenant ! s'exclama Ábd-Al-Karîm.
- Je suis calme, répondit effectivement calmement le Guru. Alors, si vous commenciez à m'expliquer ce qui ne va pas.

— Tout ! gémit Rébecca presque en sanglot.

— Bien, reprit le Guru ! Respirez profondément, et, puisqu'il semble que Nouriya soit à l'origine de votre fureur, laissez-la m'expliquer de quoi il en retourne.

Cette dernière expliqua au sage homme qui semblait être le seul disposé à écouter des plaintes et des griefs, car déjà Hiroko demandait qu'Ábd-Al-Karîm s'occupât de calmer Rébecca avant qu'elle s'en retourner à ses commandes.

Lorsque l'Union africaine récupéra la responsabilité de l'ordre et de la justice, elle découvrit bientôt que son pouvoir en la matière était pour ainsi dire nul. Elle pouvait faire voter autant de lois qu'elle le voulait, il n'y avait de toute manière aucun moyen d'en assurer le respect. Pour qu'une loi fût suivie, il semblait indispensable que tout contrevenant fût contraint d'une façon ou d'une autre à s'amender. Pour cela, la menace, voire l'usage de la force, pouvait s'avérer indispensable. Cela, c'était la théorie. Une théorie en laquelle certaines personnes comme Rébecca s'entêtaient à croire. Pourtant, tout le monde savait que ce n'étaient que des paroles en l'air. Et même Rébecca savait sans vouloir le reconnaître qu'il en était ainsi. En fait, elle se convainquait de pouvoir changer les choses. Bien sûr, elle avait à sa disposition une petite armée internationale. Mais souvent, quand il fallait s'en servir, il y avait soudain de nombreuses défections. Souvent

aussi, c'était l'inverse, d'autres armées se constituaient sans en aviser l'UA pour imposer la loi, outrepassant ainsi l'avis des Sages, quand il ne s'agissait pas tout simplement d'imposer « leur » loi.

Tout cela, n'importe qui le savait, même le Guru qui semblait ne pas s'y intéresser.

Mais là où l'utopique Rébecca écarquilla ses yeux volontairement aveugles, fut quand Nouriya lui apprit l'existence des armées de l'ombre. Elle comprit alors pourquoi le développement des armes à champs de force fut soudainement limité. Il en avait été de même avec l'armement « nucléaire » quand il fut décidé d'en réduire les arsenaux. La raison n'était pas le danger de faire sauter la planète. Le véritable motif inavoué était que certains avaient découvert l'arme « quantique » bien plus efficace et prétendument plus sûre. Le chimique restait de toute manière l'arme privilégiée des guérillas urbaines des organisations pauvres qui se limitaient la plupart du temps aux explosifs non toxiques. Les gaz toxiques restaient trop difficiles à manier, surtout les inodores et incolores qui agissaient sans laisser de traces. Le bactériologique eut parfois quelque succès surtout quand le mal était si foudroyant que la contamination à grande échelle devenait pratiquement impossible, car l'agent disparaissait avec la mort de son porteur. Sinon, il ne fut guère exploité après les échecs qui avaient montré les « failles » de sécurité et des pronostics de propagation. En effet, certaines maladies « modernes » étaient devenues incontrôlables pendant des décennies. Ces maladies, censées être limitées géographiquement, car elles étaient supposées perdre rapidement leur virulence, s'avéraient, au contraire, résistantes, et, finalement, étaient devenues endémiques sur la quasi-totalité de la planète. La mutabilité ne se faisait pas nécessairement dans le sens souhaité

par les apprentis sorciers ce qui donnait du fil à retordre pour trouver des vaccins. Entre le chimique et le bactériologique, une nouvelle catégorie d'armes était apparue, celle des toxines et des alcaloïdes, cette dernière n'étant que la « militarisation » des drogues dures, quoique les douces fussent déjà utilisées pour le moral des troupes.

L'armée des ombres était composée d'hommes et de bêtes modifiés, réassemblés, blindés de matériaux inorganiques, dopés selon les besoins, assistés d'instruments mécaniques et informatiques contrôlés par des nanorégulateurs.

Toutes les voies pour créer des surhommes dociles étaient exploitées. Les traitements psychiques configurant des kamikazes dormants, n'offraient pas l'avantage du « réemploi », alors qu'un surhomme pouvait être dupliqué et suffisamment « préparé » pour réussir une mission et y survivre.

Les échecs étaient encore trop nombreux, les résultats prometteurs tournaient parfois au fiasco. La production en série n'était pas encore prête. Mais il y avait déjà des commandos. Et cela, tout le monde des « profanes » l'ignorait.

Le pire pour Rébecca, fut d'apprendre que ces soldats de l'ombre s'étaient ainsi infiltrés parmi ses plus proches conseillers, car leurs rôles ne se limitaient pas aux combats armés. Nouriya avait communiqué à sa collègue la liste des noms de ces espions qui s'ignoraient parfois. Ce type d'espion existait en plus ou moins grand nombre d'ailleurs dans chaque suite des ambassadeurs du 8G. Sauf dans l'équipe du Croissant qui d'ailleurs n'avait envoyé aucun espion, selon la liste fournie par Nouriya. Mais, n'était-elle pas recrutée par l'impératrice persane ? Il était évident dans ce cas que toute la vérité ne serait probablement pas rapportée dans ladite liste.

Le Guru voulut savoir ce qu'il en était pour sa propre délégation. Mais l'Éthiopienne ne s'en souvenait pas et sa compagne n'avait pas emporté avec elle les dossiers qui étaient restés bien à l'abri. Quoi qu'il en fût, le Guru n'avait pas à s'inquiéter pour au moins deux raisons. La première était que la plus grande quantité d'espions se retrouvait chez Rébecca, puis, loin derrière, chez les représentants américains et ceux du Pacifique. La deuxième, c'est qu'il n'y en avait aucun, selon Nouriya, évidemment, à bord du Soleil rouge.

En fait, ce serait l'ambassadeur persan qui aurait découvert le pot aux roses et aurait informé l'impératrice de la présence de superespions. Patiemment, les familles impériales de la Néo-Mésopotamie et de la Perse réunies mirent au point un plan destiné à se libérer des mailles des créateurs de monstres de guerre qui alimentaient toutes les factions, aussi bien terroristes qu'antiterroristes. Le plan s'appelait « Soleil rouge » du nom du vaisseau impérial.

Après un long silence, le Guru s'adressa à Rébecca.

— Maintenant que je comprends tout ce qui m'est permis de saisir, je ne m'explique plus aussi bien ni votre colère, ni votre désarroi, mon enfant. Que l'on se soit moqué de vous et de tous vos prédécesseurs ne devrait pas vous affliger. Avouez que c'est chose connue et normalement partagée par chaque puissance. N'avez-vous pas vos espions, ceux que vous appelez des investigateurs ? Et ne sont-ils pas infiltrés partout ? Même si mon rôle se résume à choisir entre bien affamer ou mal nourrir, je suis sûrement « espionné », et d'ailleurs je « m'informe », moi aussi, sur ce que font les autres.

— Puisque vous parlez de vous, expliquez-moi alors un autre mystère, reprit Rébecca. Pourquoi, est-ce un Guru qui a en charge la mission de nourrir le monde ?

— Très bonne question, ma chère. Nouriya nous a clairement fait comprendre que le « Soleil rouge » était le noeud central, le centre névralgique, le plexus solaire d'une longue conspiration préméditée. Je pense que j'ai été parachuté pour cette mission. J'ignore votre trajectoire professionnelle, mais à mon avis, ce n'est pas par hasard que vous êtes ici, tout comme moi et sans doute tout comme les autres. Dans mon cas, je crois qu'il s'agit en fait de deux convictions partagées dans notre communauté de gurus : un ventre affamé n'a pas de crise de foi. Et la foi peut vaincre la faim.

— Ne sont-ce pas là que de belles paroles creuses qui nous laissent sur notre faim ?

— Pas du tout. C'est le terme foi qui est galvaudé, truqué. Je n'ai pas précisé de quelle foi il s'agissait. Pour moi, cette foi, c'est une voie, un passage secret en nous même. Notre travail consiste à dévoiler ce chemin à tous, et non seulement aux moines, aux clercs et aux privilégiés érudits. Mon chemin consiste à ouvrir le passage qui conduira de la vérité révélée à la vérité vécue, celle qui est en nous.

— Quel genre de guru êtes-vous ? Il parait que vous êtes en faveur du libéralisme religieux ?

Un sourire qui avait valeur d'un éclat de rire s'esquissa sur le visage presque impassible du Guru.

— C'est le nom que certains donnent à notre philosophie. Personnellement, je n'apprécie guère cette juxtaposition de mots. Mais, l'homme a beaucoup de peine à vivre sans religion, alors laissons-lui la liberté de choisir celle qui l'aide le mieux et tant qu'à faire, le nom de sa doctrine. Ce que j'enseigne, moi, ne s'oppose à aucune d'entre elles.

— En fait, vous enseignez du yoga ?

Le sourire revint cette fois avec une nuance d'ironie complice.

— Pas n'importe lequel, le Rajha Yoga, le yoga royal, celui de la solitude ! Car nous sommes toujours seuls à l'intérieur de nous, même si nous sommes entourés d'une foule d'amis. J'apprends à descendre en soi pour larguer les amarres, pour prendre le large, et nous libérer du port où nous nous sentons à l'abri.

— Alors, comment êtes-vous devenu ambassadeur ? Il y a loin de votre univers abstrait à la dure réalité de la malnutrition.

— Chut ! fit le Guru, soudain caustiquement complice. Quelqu'un, là-haut, a dû croire que les religieux de mon espèce apprendraient le jeûne aux affamés. Ou alors, « il » s'est trompé de faim, et « il » a cru que la soif de vérité ferait l'affaire. À moins que ce ne soit quelqu'un qui assimile la foi à une drogue anesthésiante. Que sais-je ? Que m'importe d'ailleurs, je suis là où je dois être.

## Chapitre 17. Conspirations

— Voilà, maintenant, vous savez tout, termina Afsânè.

Tous les ambassadeurs et leurs aides étaient pour la première fois réunis dans le milanaute de Hiroko. Ceux qui étaient partis en compagnie de Moka à la recherche de Paule avaient décidé de revenir sans tarder à bord du Soleil rouge, qui leur paraissait maintenant paradisiaque en comparaison de la base de Titan. Cette dernière donnait la lugubre impression que la mort, sinon la désolation, y traînait tapie dans les nombreux recoins abandonnés à l'ombre. La description sinistre brossée par Salomé fit tant et si bien que Rébecca se réjouit de ne pas s'y être rendue. Les voyageurs aimaient rendre transparents les panneaux de leur cabine pour admirer Titan, Saturne et le firmament. Le satellite était plus spectaculaire de loin que sur sa surface noyée dans une brume épaisse, rougeâtre. Ceux qui avaient foulé son sol appréciaient de voir cet astre étrange comme ils préféraient regarder une tempête de pluie au chaud, bien à l'abri d'un chez-soi accueillant. La seule curiosité, qui ne justifiait d'ailleurs pas le détour, était cette incertitude dans laquelle on se trouvait au niveau du sol du satellite. En effet, parfois la brume semblait « pleurer », car des gouttelettes se formaient sur les panneaux et les visières sans voir de pluie. En tout cas, quand il pleuvait, le ciel ne se dégageait pas

pour autant. Il fallait être mineur, chercheur ou « desperados » pour vivre dans un tel endroit.

Tous savaient que désormais il y avait deux manières de rejoindre Terra : à l'aide des vaisseaux, ou à travers ces conduits spatio-temporels tracés par les gynoïdes de Hôdo. Il en était de même pour se déplacer entre le Soleil rouge et la base de Titan. Mais, le déverrouillage à l'arrivée et l'aiguillage vers un autre tube nécessitait une présence au préalable. Et personne ne se portait volontaire pour y vivre en ermite, même le Guru !

L'ambiance entre les ambassadeurs fut, dès ce moment, très différente. Ils ne se considéraient plus comme des ennemis potentiels, mais comme des complices. Ils pouvaient enfin afficher ouvertement leurs opinions sans que ces dernières soient reportées à l'employeur anonyme qui les sanctionnerait de manière exemplaire ou les ferait disparaître dans l'oubli le plus absolu.

Paule n'était pas repartie immédiatement comme elle le souhaitait. Tout le monde était tombé d'accord pour qu'elle prépare le reste de sa mission avec ses nouveaux alliés. Afsânè lui proposa d'occuper les locaux de l'assistant qu'elle n'avait pas.

Paule ne leur avait pas dit qu'elle était un clone, mais elle savait que, tôt ou tard, elle devrait l'avouer, au moins, à Victor-Hugo qui semblait s'être épris d'elle. Pour l'instant, elle voulait goûter à l'un des rares moments de sa vie où elle n'était ni un numéro ni un phénomène.

Même si les ambassadeurs disposaient de locaux privés ou communs pour se réunir, le milanaute du Soleil rouge était devenu petit à petit une sorte de QG où tous venaient mettre en commun leur compétence. Seule Hiroko semblait parfois un peu à l'écart à cause de ces fonctions d'astronaute.



C'est là que Rébecca annonça à ses collègues ce que lui avait appris Nouriya au sujet des armées de l'ombre. Dans le milanaute, les ambassadeurs se sentaient instinctivement à l'abri des indiscretions.

Kham était, elle aussi, sidérée, car cela concernait la santé publique. Il lui était impossible d'admettre que de telles pratiques médicales illégales, hors toute bioéthique, purent lui être cachées. Certes, ces êtres, selon Nouriya, provenaient principalement de Luna et de quelques installations clandestines dissimulées dans la ceinture de météorites.

Paule précisa que les « engendrés » et les « formatés » hors Terra étaient en général de la « reproduction » en série. Une hypocrisie permettait de contourner la loi qui interdisait certaines manipulations génétiques sur Terra. Souvent, Luna ne s'occupait que de la mise en service de l'être qui lui était confié, pour achever ce que plusieurs laboratoires de recherche avaient ébauché, voire « presque » terminé, sur Terra. En général, ces endroits étaient difficilement accessibles et bien cachés. Ils se trouvaient aussi bien dans les sous-sols de Chicago entre différentes lignes de métro ou sous un goulag désaffecté en pleine Sibérie. Chacun de ces laboratoires avait ses spécialités. Paule en connaissait deux, même trois, si sa mémoire ne s'estompait pas chaque fois qu'elle essayait de s'en souvenir. L'un se situait sur la face cachée de Luna, à moitié enseveli au coeur d'un cratère. L'autre se trouvait dans une ancienne mine de charbon du nord de l'Europe. La première unité créait des êtres opérationnels. Quant à la seconde, il s'agissait d'un asile pour êtres anormaux, mais Paule se demandait ce qui se cachait derrière le mot asile, un asile qui accueillait uniquement les rebuts de Luna. En tout cas, tous deux étaient richement équipés de matériel sophistiqué. On pouvait sûrement y

« emprunter » de quoi combattre plus efficacement le mal d'Orphée.

— Comment sais-tu tout cela ? s'étonna Victor-Hugo. On dirait que tu en viens.

— Nous sommes aussi au courant de cela, dit la Persane. Pourtant, nous avons eu beaucoup de peine à obtenir de bons renseignements. Les « anormaux » que nous connaissions n'avaient pas de souvenirs précis. Il semble que, justement, ce fut la spécialité de la filière européenne qui pouvait réorganiser la mémoire lorsque les « parahumains » étaient mal fabriqués sur Luna, ou quand un lavage de cerveau s'imposait pour des raisons de confidentialité. Ainsi, les êtres qui en sortaient « normalement » étaient persuadés d'avoir un certain vécu et leurs origines ne révélaient évidemment rien à propos de leur étrange naissance. Seuls les rares évadés pouvaient avoir conservé des traces de leur passé. Ceux qui réussirent à sortir de leur conditionnement se débrouillaient seuls, chacun pour soi. Beaucoup disparurent dans la nature. Beaucoup doivent être morts. Ou, psychologiquement morts s'ils furent récupérés...

Moka enchaîna :

— Une certaine Nagaiki fut la première à prendre contact avec les Hôdons. Il s'agissait d'une expérience d'immortalité ou d'autorégénération. Elle était censée être quasi éternelle. Mais cela posait un problème au niveau de sa mémoire, car la régénération permanente de ces cellules avait pour effet de rendre instable l'acquis. Les lavages de cerveau n'avaient aucun sens chez elle, car il suffisait de ne pas entretenir le souvenir. Pour qu'elle en conserve de faux fabriqué de toutes pièces, elle devait être fréquemment « reprogrammée ». En un mot, il lui était tout aussi difficile de « mentir » que de dire la vérité. Avec sa complicité, nous pûmes dès lors infiltrer un

premier laboratoire de génie humain. Par la suite, nous avons étendu notre réseau de contacts. Nous facilitions, chaque fois que cela était possible, l'évasion de ces êtres. Des monastères en récupérèrent souvent. Hélas ! Les cirques aussi. Des astronautes étaient nos complices. Lentement, nous mettions au point un réseau grâce à Nagai qui était envoyée à la rencontre de tous les fugitifs. Sa beauté et son teint verdâtre lui donnaient un certain charisme.

— Mais pourquoi est-elle devenue anorexique alors qu'elle était vraisemblablement entourée d'amis ? interrogea le curieux et sentimental Victor-Hugo.

— Sa mémoire, comme je viens de le dire. Sa mémoire n'était pas stable. Entre deux « rafraîchissements », elle passait par des phases de pertes de souvenirs comme si elle était atteinte de la maladie d'Alzheimer. C'est très pénible à vivre, surtout la période du crépuscule de l'intelligence, celle où ce qui reste de lucidité permet de voir que l'on ne sait plus et que l'enchaînement des idées débouche systématiquement dans une nuit noire.

— Je suis perdu dans vos histoires, coupa Victor-Hugo. Et je ne dois pas être le seul. Revenons-en à toi, Paule. J'ai l'impression que tu es sérieusement impliquée dans cette situation. Me tromperais-je ?

— Je voulais de toute manière te le dire, le plus tôt possible avant que tu ne souffres de trop en t'attachant à moi : je suis une de ces fugitives.

— Mon Dieu ! s'écria Salomé. Qui l'eût cru ?

— Tu vois, dit tristement Paule, tout le monde nous rejette. Même moi qui est censée être un top modèle, une vénus vivante... une réserve à organes jeunes. Je suis le clone d'une star que je hais.

— Mais votre beauté ne doit pas vous gêner, avança le duc. Vous êtes en vie, au milieu de nous. Et...

— Et, comme toute chose vivante, vous avez une âme à respecter, continua Taro Saikaku qui vint au secours du Français qui ne savait comment rassurer la « parahu-maine ».

— Et Salomé n'exprimait pas un... rejet, poursuivit Judith en essayant de trouver le mot le plus adapté pour défendrer sa collègue. Elle a seulement exprimé la surprise face à...

— Et ne croyez pas que votre cas... que cette surprise soit la manifestation d'une quelconque « curiosité morbide », intervint Kham qui devinait les craintes de Paule de se sentir un perpétuel objet d'étonnement. Il y a autant d'admiration que d'incrédulité dans une telle exclamation, comme lorsque nous avons guéri un malade jugé incurable.

— Et, moi, je comprends votre susceptibilité, et la souffrance que vous avez pu avoir au long de votre vie. Mais, comme le dit si bien Taro-san, vous avez une âme. Ma tâche de Guru est de montrer la voie qui conduit vers cette entité. Si vous êtes différente de nous, ce n'est pas en vain. Il faut assumer sa différence et ses ressemblances. Peu m'importe que vous soyez le clone de qui que ce soit, vous êtes Paule. Et ensemble, nous sommes plus riches.

Victor-Hugo s'approcha de Paule qui, par le hasard des déplacements, s'était retrouvée au milieu d'une ronde. Le Mexicain posa la main sur l'épaule de la jeune femme, et la ramena dans le cercle. Il ne supportait pas de la voir seule au milieu de tous ces diplomates dépourvus de tact en de telles circonstances.

— Vous êtes des nôtres maintenant, dans la même galère que nous, dit Salomé qui essaya de dissiper le malentendu dont elle était l'origine.

Hiroko qui parlait très peu se retourna :

— Merci de m'avoir rappelé mes devoirs élémentaires, Salomé. Bienvenue à bord du « Soleil rouge », Paule Nibaino !

— Alors, si tout le monde est réuni, peut-être pourrions-nous préparer une feuille de route pour mener à bien notre action ?

— Feuille de route, Rébecca ? ironisa Victor-Hugo, plan de bataille, plutôt ! Mais, je pense que nous devrions tout d'abord aider Paule dans sa mission qui semble urgente.

— Je suis aussi de cet avis, continua Kham. Est-ce que cela ne pourrait pas rentrer dans votre plan, Afsânè ?

— Sans aucun doute, mettons-nous au travail ! Hiroko, nous vous confions la station, elle nous servira de base arrière en cas de repli.

— À vos ordres, Impératrice ! Je saurai tout de suite si vous empruntez le conduit Titan-Luna. J'irai vous chercher sans attendre. Au revoir, Commandant Moka.

« Commandant », s'étonna Victor-Hugo à haute voix. « Que de haut gratin dans ce voyage », pensa-t-il !

— Suivez-moi ! dit Moka sans relever l'étonnement de l'homme. Vous connaissez déjà la procédure pour la plupart d'entre vous.

Victor-Hugo n'eut pas le temps de demander le pourquoi d'un nouveau voyage qu'il était déjà poussé par Moka vers le boyau qui reliait les deux milanautes. Afsânè, elle, conduisit Rébecca, le guru et leurs adjoints dans la salle des combinaisons de survie. Dès que ces derniers furent prêts, casque verrouillé, ils suivirent l'impératrice. Avec un pincement au coeur, Rébecca jeta un dernier coup d'oeil en arrière.

Elle l'aimait bien, tout compte fait, cette station et surtout ce jardin magnifique qui manquait sur Luna où les imposants appartements des dignitaires étaient pourtant richement décorés aux modes de la fin du deuxième millé-

naire. L'Éthiopienne qui était la dernière aperçut Hiroko juste avant que le sas ne se refermât derrière elle. Le visage de la pilote était toujours aussi impénétrable. Moka semblait beaucoup plus affable. Au moins, un sourire illumina le visage de l'officier quand elle saisit par le bras les ambassadeurs pour les aider à se glisser à travers le passage exigü, en même temps qu'elle leur souhaitait la bienvenue à bord du « Photophore ». Rébecca n'eut même pas le temps de se redresser complètement dans la pièce exigüe lorsque le ventail se referma sur eux, les tassant encore un peu plus comme dans les transports en commun qu'ils ne fréquentaient plus depuis longtemps. Dehors, elle pouvait voir par le hublot les deux moitiés de boyau qui se repliaient et venaient se loger dans leur goulotte circulaire aménagée sur chaque milanaute autour de la trappe de transit.

La pression atmosphérique qui gonflait le tube était à peu près la même que celle du vaisseau. Aussi, avant même que l'autre porte ne s'ouvrît, Moka releva la visière. C'était un signe pour indiquer aux voyageurs que tout allait bien.

Puis elle prononça à l'intention de tous : « Excusez l'accueil plutôt spartiate des lieux, et suivez Victor-Hugo qui vous conduira jusqu'à la salle de réunion, derrière la cabine de pilotage. »

Le Mexicain fronça les sourcils. Avait-il bien entendu ? C'était à lui d'« assister » Moka ?

Quand enfin il fut à côté de cette dernière, il n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche, qu'elle lui murmura :

« Elle est bien, Paule ! Protège-la ! Elle a beaucoup de valeur pour les siens qui la considèrent un peu comme La Madone. Heureusement que vous êtes fait l'un pour l'autre, sinon j'aurais peut-être tenté ma chance avec toi, Victor-Hugo, continua-t-elle sur un ton si neutre qu'il

était impossible de dire si c'était ironique ou sincère. Au fait, tu te demandes, comme les autres, ce que nous faisons ici, sur ce milanaute. Simple, c'est le seul moyen d'arriver tous ensemble quelque part. Et puis, nous avons ainsi le temps de bien nous préparer pour le débarquement. »

Afsânè s'était rapidement rendu compte que la pyramide des pouvoirs était devenue une géante tour de Babel après la mondialisation du commerce. Les sommets des différentes hiérarchies étaient si éloignés de leurs bases qu'ils s'en étaient complètement déconnectés. Au paravent, les masses grouillantes étaient encore vues par les dirigeants comme des peuples, ô combien unies dans leurs servitudes mystiques, héroïques ou tout simplement vitales. Maintenant, ceux qui jouaient avec le pouvoir, à l'abri dans leurs hautes sphères, apercevaient à peine leurs ressources humaines comme des taches plus ou moins lumineuses la nuit sur le globe terrestre quand le vent chassait les fumerolles des mégapoles où s'entassait une plèbe statistiquement classifiée et managée.

La cime de la pyramide elle-même était un microcosme. Tout en haut, tel un phare, le premier Homme de la planète n'était qu'un acteur entraîné pour le rôle charismatique qui lui était attribué.

Directement dans son ombre, quelques cerveaux étaient capables de synthétiser les informations que leur rapportaient les différents puissants. Ces derniers étaient les véritables maîtres de la planète divisée en huit parts. Ils étaient si imbus de leur espace de domination que sous eux, une zone de brouillard fourmillait de chacals à l'affût de la moindre miette du partage, de la moindre caresse, de la moindre erreur. Mais en fin de compte, tout en bas, des humains s'associaient dans des activités diverses presque dans l'indifférence parallèlement partagée

entre les deux extrêmes. La Démocratie était un concept si lointain qu'il n'intéressait plus personne. La démocratie était tellement limitée à la survie, que toute personne qui n'était plus à même de consommer n'avait plus le droit de prendre le travail d'un autre. Le peuple d'en bas ne voyait que des nuages noirs quand il levait la tête. Le peuple d'en haut ne regardait jamais les nuages sous leurs talons.

Dans la brume floue de l'entre-deux mondes, des bat-tants et des déchus manoeuvraient pour grimper ou ne pas descendre. Cette nuée d'élites et de bannis unissait le haut et le bas de la pyramide, tout en cachant l'univers de l'un par rapport à l'autre. Les âmes de ces limbes jouaient tantôt avec le paradis d'en haut, tantôt avec l'enfer d'en bas, au début pour augmenter le bien-être et ensuite pour étendre leur domination.

C'était l'endroit stratégique choisi par l'impératrice pour opérer à la fois efficacement et à l'insu de tous.

Si ceux d'en haut restaient suffisamment longtemps éblouis sur leur nuage, ils perdraient tout contrôle sur les couches inférieures. Lorsqu'ils se rendraient compte qu'ils commençaient à manquer de bien et que les trésors se vidaient, il serait trop tard pour réagir. Les rapaces du milieu seront prêts pour se disputer le pouvoir suprême.

Quant à ceux d'en bas, leurs préoccupations se résumaient à se maintenir dans les modèles qui leur étaient présentés comme le minimum de confort. Tant que cette population consommait, elle pouvait produire. Et tant qu'elle produisait, elle pouvait consommer, et donc, vivre. En dehors de ce train-train autosatisfaisant, les seuls soucis de la masse se comptaient sur les doigts d'une main. Il fallait supporter ses semblables qui prétendent aux mêmes droits, et les autres, trop différents, embarrassants et sans respects des traditions. Il fallait éviter



les asociaux comme ces anarcoécolos refusant de consommer, et fuir les parasites assistés sans reconnaissance. Enfin, il fallait obtenir de la hiérarchie proche le maximum de gratification au moindre coût, c'est-à-dire, non seulement en ne s'efforçant pas trop physiquement, mais aussi en évitant les tracasseries psychiques qui pouvaient se retourner en harcèlement en défaveur de la victime selon l'humeur des juges infaillibles.

L'impératrice persane avait déjà estimé que les révolutions mûrissaient le plus probablement dans la classe médiane, ce qui la confortait dans son plan. Il fallait qu'elle endorme les puissants, trompe l'appétit des gourmands, récupère les perdants pour en faire des messagers. Et cela, sans l'horrible répétition de l'Histoire éclaboussée de sang, qui consiste à se servir des vies du bas peuple pour faire tomber des têtes.

Les personnages les plus aptes à jouer des rôles charismatiques étaient précisément les ambassadeurs qui maîtrisaient l'art de la rhétorique. Comme le furent les premiers colons de Hôdo, ces êtres « représentatifs » des patrons de Terra devaient être suffisamment audacieux et intelligents pour adapter leur mode de pensée selon la tournure des négociations. Comme le furent les premiers colons de Hôdo, ces êtres étaient suffisamment autonomes pour pouvoir se libérer de l'emprise de leur petit monde.

Choisir ces ambassadeurs ne posait pas trop de difficulté pour la famille impériale qui accédait avec une facilité déconcertante même aux dossiers les plus confidentiels. Par contre, se débarrasser de la nuée d'experts qui aidaient et surtout surveillaient les diplomates était plus malaisé. C'était le motif principal du voyage Saturne-Terra.

Les recrues de l'impératrice n'arrêtaient pas de travailler pendant le trajet de retour. Grâce à leurs adjoints qui étaient cette fois des complices, beaucoup de dossiers en « instances » étaient prêts alors qu'ils étaient classés parfois presque tabous. La durée du voyage permettait que les ambassadeurs suivent un entraînement d'aïkido mental qui s'avérait être l'une des meilleures compétences du Guru, et en tout cas, l'une des plus pratiques en l'occurrence. Cette technique était indispensable surtout contre les adversaires dissimulés parmi les experts plus accoutumés à affronter de « vrais » diplomates dénués de tout scrupule.

Mettre hors combat un adversaire sans que personne ait vu venir de coups était tout un art. Il était recommandé de ne pas faire de victimes qui auraient pu attirer le regard, et encore moins créer des martyres. Mais, pour le Guru, l'aïkido mental avait une autre fonction à l'origine, c'était une technique pour briser les pulsions de domination agressives. La technique était plus pure et dure encore que dans l'art martial qui en était la source d'inspiration. En effet, cet art purement défensif requérait que l'adversaire joue le jeu de l'agressivité. Ce n'est pas toujours évident physiquement, ce l'est encore moins mentalement. L'apprentissage était de toute manière utile aux deux combattants. L'un apprenait à se dévoiler la colère, la haine, la volonté d'écraser en parole ou avec une gestuelle trahissant la pensée profonde. L'autre devait « désarmer » son adversaire, prouvant la vanité de son attitude et pourtant sans offrir d'autres arguments que le « vide » du zen. Afsânè espérait que cette technique permettant d'écartier les espions attirerait des sympathisants.

Il ne fallait pas se tromper au départ. Car la poignée de révolutionnaires pouvait rapidement se faire submerger.

Aussi, chaque ambassadeur reçut les parties « occultées » des CV des experts qui attendaient sur Luna l'arrivée de leurs patrons. Là, sur le satellite, les assistants actuels s'effaceraient pour ne devenir que de discrets serviteurs. « Des majordomes », pensait le duc amusé par le quiproquo initial avec Ray. Ce dernier passait le reste du temps libre à échafauder des solutions pour que Paule puisse mener à bien sa mission. Louis-Christian avait presque honte de ne rien trouver, mais le sommeil tombait rapidement sur les ambassadeurs harassés.



## Chapitre 18. Paule, la juste

— Là, Terra ! s'écria Rébecca. Je la vois !

— Les ambassadeurs se bousculèrent pour voir leur planète qui n'était plus une pâle étoile éblouie par le Soleil car, maintenant, elle ressemblait à un petit pois bleu cassé pour soupes populaires.

— Bien, on reprend les exercices ! lança le Guru en claquant des mains.

Le duc d'X-les-bins traînait la patte et Ray, son major-dome, et Kham, son amie, le soutenaient presque pour rejoindre les autres. Il avait l'impression que jamais il n'avait autant travaillé depuis le concours qui en fit l'ambassadeur de la communauté européenne. Mais il était si agréable de se faire dorloter que la fatigue était presque bienvenue. Souvent, on l'avait caressé dans le sens du poil, mais il n'était pas dupe. La force de Ray et la tendresse de Kham étaient les meilleurs réconforts qu'il avait eus depuis longtemps.

L'entraînement d'aïkido mental était très dur. Chacun devait se confronter soit à son adjoint, soit à un autre ambassadeur. C'était bien plus éreintant que l'art martial du même nom qui leur servait de « détente », ou de démonstration par la pratique. Pour ce genre d'exercices, ils n'étaient plus que trois paires de « combattants », car les adjoints n'y participaient pas. Eux se retiraient pour faire

d'autres exercices avec l'impératrice qui leur enseignait d'autres techniques principalement destinées à venir en aide aux ambassadeurs. Louis-Christian avait souvent l'impression d'être le moins doué de l'équipe. Au contraire, son ami Saikaku paraissait complètement à l'aise dans ce domaine. Et ce dernier faisait souffrir le duc au nom même de l'amitié. Heureusement, Kham, qui excellait aussi dans l'art de la joute psychique, se montrait plus modérée en attaquant son duc galant. Salomé était très appliquée comme une bonne élève qui connaît ses limites et ménage ses efforts. Mais Rébecca et surtout Victor-Hugo y mettaient toutes leurs énergies à tel point que le Guru désignait le Mexicain comme l'exemple du « Jin », la bonne volonté, l'une des vertus du bushido. Paule, elle, faisait équipe avec le Guru chaque fois que ce dernier avait besoin d'un partenaire pour expliquer aux autres un exercice. Quand il s'agissait de l'art martial physique, elle pensait souvent avec une ironie autodérision que ce serait elle qui aurait besoin d'un clone pour remplacer tous les membres endoloris.

Le milanaute « Photophore » s'approchait à reculons vers Terra, la décélération constante fournissant une force équivalente à la gravitation de la planète mère des humains. Mais l'objectif initial n'était pas la planète bleue. Chaque ambassadeur rejoindrait ses appartements sur la base lunaire comme si rien de particulier ne s'était passé. Chacun devrait retrouver sa suite délaissée, sans laisser transparaître le moindre doute quant à certaines personnes dont le double jeu avait été démasqué.

Tous savaient déjà qu'ils pouvaient s'enfuir si besoin était vers Titan ou Ganymède et disparaître tel le Zorro comme se plaisait à dire Victor-Hugo. Ils pouvaient aussi partir vers l'un des trois portails de Terra, l'université de Kyoto, le cimetière du Père Lachaise à Paris et le couvent

de Santa Cruz en Bolivie brésilienne. Le point de départ de tous ces « conduits » se trouvait dans l'un des quartiers d'Afsânè. De là aussi partait un autre « tunnel », de l'autre côté de Luna : la destination de Paule.

Les ambassadeurs étaient tombés d'accord pour que Paule ne soit pas accompagnée pour sa mission par trop de membres. Comme il était difficile de justifier la disparition et la réapparition de Victor-Hugo s'il accompagnait sa protégée, il fut décidé que ce seraient les assistants Pedro et Sone qui se chargeraient de l'escorter. Sone partirait en premier pour préparer le terrain qu'elle connaissait déjà pour y avoir travaillé. Pedro, lui, assurerait les arrières en cas de repli précipité. Si ces conditions satisfaisaient le duc qui ne voyait pas d'un bon oeil Kham plongée dans une telle aventure, Victor-Hugo, lui, dut se résoudre à accepter que son adjoint le remplace auprès de sa bien-aimée.

L'atterrissage sur Luna s'effectua en douceur comparé à ce que la majorité d'entre eux avaient vécu sur Titan.

Comme chaque ambassadeur le savait déjà, les partisans d'Afsânè occupaient de nombreux postes clés. Les huit hauts diplomates rejoignirent leurs habitations où leurs conseillers et experts les attendaient. Paule et les assistants de Saturne disparurent discrètement dans les quartiers de l'impératrice persane qui avait de nouveau voilé son visage. Le voile qui ressemblait à celui qu'elle arborait lors de la première rencontre à bord du « Soleil rouge » avait la curieuse propriété d'émettre un brouillage thermique qui rendait impossible toute reconnaissance par infrarouge. Le hall d'accueil qui devait contrôler les arrivants paraissait vide. Victor-Hugo, toujours à l'affût d'anomalies, avait même l'impression que personne ne les observait derrière les parois. Il ne pouvait le voir, car les murs étaient conçus pour ne laisser

passer la lumière que dans un sens. Mais, ce qui étonna le Mexicain, fut la porte d'accès aux bâtiments du conseil, car elle se déverrouilla presque aussitôt que le sas se referma derrière eux. Afsânè sortit la première, majestueuse. Tels des valets, ou plutôt des gardes corps, les assistants emboîtèrent le pas à la Persane puis prenaient des chemins et des rythmes différents pour que nul ne se rendît compte que soudainement neuf personnes débarquaient uniquement pour l'impératrice.

Avant même que l'impératrice ne rejoignît ses appartements, Sone emmena à sa suite Paule escortée par Pablo, dans la salle de bains où était entreposé un sarcophage de secours qui en fait servait de navette dans le conduit X2-plasmique. La jeune Laotienne se glissa dedans, et leva le pouce à l'intention de Paule pour lui indiquer que tout irait bien. Ce fut la première fois que la clone vit le départ d'un sarcophage dans le portail. Elle avait quelque peine à s'imaginer trouée comme une éponge évanescence. Quelques secondes plus tard, le sarcophage réapparut, vide. Elle y prit place avec, curieusement, plus d'appréciation que la première fois. Cette fois, ce fut Pablo qui leva le pouce avant qu'elle ne s'enfonçât dans le néant pour réapparaître dans ce qui ressemblait à une caverne cachée par une cascade. Cette image insolite sur le sol lunaire l'aurait fait presque paniquer si Sone n'avait pas été là devant elle. Les agents d'Afsânè n'avaient trouvé que ce moyen pour camoufler leur passage secret. Ils avaient tout simplement profité de l'espace naturel qui était aménagé dans toutes les zones habitables en milieu hostile. Beaucoup de ces bulles de Terra servaient entre autres d'oxygénation de l'eau reconstituée ou épurée, ce qui expliquait la présence fréquente de chutes et cascades pour joindre l'agréable à l'utile.



Les deux femmes revêtirent un uniforme hermétique destiné à se protéger des accidents de contamination biologique. La combinaison très élastique et souple épousa toutes les formes arrondies, car l'expérience avait montré que les accrocs étaient plus fréquents avec des vêtements plus amples même sans aspérités. La matière, la même que celle utilisée par les astronautes, était d'ailleurs particulièrement résistante aux perforations et déchirures.

Les deux femmes portaient un insigne avec leurs noms et titres, ainsi qu'une représentation tridimensionnelle et leur barre-code-génétique. Le badge lumineux de Paule affichait un grand « V3 », visiteur classe trois. Celui de Sone affichait, lui, un « I3 », interne classe trois. L'Asiatique ouvrait la marche comme si elle avait toujours travaillé dans le centre de recherche biologique lunaire. Elle avançait, l'air sévère, sans jeter le moindre regard sur les personnes qu'elle croisait, alors que Paule esquissait à chaque fois un timide sourire. Celle-ci était trop angoissée pour remarquer que personne ne le lui rendait.

Sans hésiter, Sone s'introduisit dans le centre de traitements des données. Pourtant, elle avait dû montrer son iris, appliquer sa main sur la porte et décliner oralement son identité ainsi que celle de son visiteur. Une fois dans la salle circulaire qui entourait le cerveau de la base, Sone prit le cube neuroflash que lui avait confié Paule. Le cube était chargé de toutes les analyses qui avaient pu être effectuées sur Cheng et tous les autres Hôdons atteints du mal d'Orphée. Tout ce qui pouvait contenir une information, comme les autopsies complètes tridimensionnelles, y était emmagasiné. Sone s'approcha de l'une des consoles, enfonça le cube traversé de petits éclairs qui donnaient l'image d'un orage tropical capturé par quelque magicien, miniaturisé et enfermé dans une petite boîte transparente. Dans deux autres encoches, elle y mit

deux mémocubes vierges reconnaissables à leur opalescence. Paule avait l'impression que Sone était autant cognitiennienne que biologiste, car en un rien de temps, les deux cubes se remplirent.

— Alors ? demanda Paule.

— Comme je m'en doutais, nous ne disposons pas de tout ici. Nous devons continuer notre voyage vers Terra. Avant, nous devons déjà récupérer du matériel que nous ne trouverons pas ailleurs. Ce sera délicat, aussi je t'ai introduite dans les données de la base comme inspectrice de la sécurité. Quant à moi, je suis laborantine-manipulatrice à haut risque.

— As-tu appris quelque chose au sujet de la maladie ?

— Comme il fallait s'y attendre, non ! répondit Sone en récupérant les trois cubes qui, tous, semblaient contenir des concentrés de violentes nuits orageuses tant à l'instar des sphères à neige, ces petites boules de bureaux qui simulaient des paysages des Noël's d'antan. Je t'expliquerai en route, mais dans l'immédiat, il nous faut rapidement changer de tenue.

Tout en se dirigeant vers les vestiaires, Sone expliqua que la maladie devait probablement être provoquée par une endotoxine produite par des spores de Hôdo. Or, une molécule avait été fabriquée ici, avec des caractéristiques assez proches de celle qui est la cause de la maladie d'Orphée. Malheureusement, il n'y a pas de remède connu pour la maladie du sommeil synthétisée sur Luna. Le processus de fabrication fut archivé, car la toxine était militairement inexploitable. En effet, une dose était létale, ou l'effet se terminait au bout de quelques heures. Aussi, aucune étude ne fut menée pour savoir si le poison s'accumulait dans l'organisme, devenant ainsi mortel après une absorption répétée. Sone avait, malgré tout, récupéré toutes les informations qui concernaient plus ou

moins le mal d'Orphée, et, entre autres, les outils d'analyses plus sophistiqués que sur Terra, et donc a fortiori sur Hôdo.

C'était pour cette raison que les deux femmes devaient changer leur tenue, car elles iraient chercher avec une table roulante tout le matériel voulu comme si elles préparaient quelque nouvel échantillonnage de matériel à risque. Le port du casque, même visière ouverte, était courant dans le laboratoire, aussi Paule et Sone avaient revêtu le leur. Non seulement cela rendait plus rapide la mise en service des équipements de protection contre les contaminations et irradiations diverses, mais les casques étaient pourvus de divers appareils de mesures. Quand on avait les deux mains occupées et le regard attentif dans une direction, il s'avérait bien pratique de rabattre la visière pour voir n'importe quel type de données s'afficher dans le champ de vision.

— Sone, as-tu pensé à prendre des spécimens de cette maladie qui ressemble à la nôtre ?

— Non, mais j'ai toutes les procédures pour la créer. Pourquoi cette question, Paule ?

— Mon idée est peut-être ridicule, mais j'ai appris qu'il existait une autre manière de combattre la maladie. Cette technique s'appelait vaccination homéopathique.

— Je comprends. Nous ne prendrons pas ce risque. Mais nous récupérerons tout le matériel adéquat.

Je crains que nous ayons à effectuer plusieurs voyages. Cela augmente les risques de se faire repérer.

— Quoique... Il me semble que le risque d'être inspectés quand on est inspecteur ne doit pas être très élevé, remarqua Paule qui reprenait peu à peu de son audace.

Les deux femmes durent effectivement remplir deux fois le sarcophage qui faisait la navette entre la base des

ambassadeurs et le laboratoire de recherche de biologie en faible gravitation.

Au deuxième chargement, Paule prit un peu de temps à contempler la serre de recyclage.

— Tu as été particulièrement silencieuse. Quelque chose te préoccupe ? demanda Sone.

— Non, je hume mon passé. Ces couloirs propres et dégagés pour assurer une évacuation et ces salles avec leur odeur d'éther réveillent violemment des souvenirs insoupçonnés. Même ceci, dit-elle en montrant d'un geste circulaire de la main la serre. Pourtant, ceux qui me créèrent furent très gentils avec moi. Tous avaient pour consigne de garder la « marchandise » en bon état.

Elle se tut, méditative, puis ajouta :

— Certains étaient même humains avec moi. Et pas toujours ceux que l'on aurait supposés. Je me méfie toujours plus d'un sourire froid que d'une chaude engueulade. Les pires bourreaux ont parfois les ongles bien brossés pour cacher le sang qui les souillent.

Paule s'interrompit, s'efforçant d'effacer cette mélancolie qui voulait s'emparer de son âme, et conclut :

— Mais, peut-être que, tous comptes faits, tous ces labos se ressemblent.

— Avec des serres de recyclages et une gravitation réduite ?

Elle ne répondit pas, mais son regard d'animal traqué au regard apparemment perdu dans le vague se dirigea soudain vers l'entrée de la serre. Quelqu'un venait d'entrer dans le spacieux local verdoyant et s'avavançait résolument vers eux. La personne ressemblait étrangement à Tetsu. La démarche était aussi lourde et elle aussi était recouverte de cette curieuse armure qui ne laissait paraître aucun lambeau de chair. Sone vit l'inquiétude de Paule briller dans les pupilles. Par délicatesse, elle fit

comme si elle n'avait rien remarqué, mais dit quand même :

— C'est l'un des nôtres, il vient s'assurer que nous repartirons sans problèmes. Viens, il est temps de quitter ces lieux.

Paule s'engouffra dans le sarcophage qui était revenu vidé de son chargement.

De l'autre côté du couloir, Pedro l'accueillit en l'aidant galamment à s'extraire de la navette qui se refermait hermétiquement à chaque voyage. Puis, ce fut au tour de Sone qui, à peine revenue, et sans attendre l'aide de personne pour sortir du portail, demanda immédiatement à Pedro où était le matériel dérobé. Celui-ci indiqua un cylindre ayant le même volume que celui d'un sarcophage. À côté, Uematsu et Judith assemblaient un autre conteneur avec le reste de matériel qui était maintenu dans une sorte de gelée translucide.

— Tout y est. Nous attendions que vous reveniez pour l'expédier sur Titan. Hiroko se chargera de les récupérer et de les faire suivre vers Hôdo.

— Et où en sont les ambassadeurs ? demanda Sone.

En guise de réponse, Pedro se contenta de montrer une scène virtuelle sur un de ces écrans que l'on pouvait trouver dans toutes les pièces, même les toilettes. Les images tridimensionnelles semblaient être observées par une fenêtre s'ouvrant dans une salle de conférence, des personnages s'étaient réunis en demi-cercle autour d'une table ronde. Paule reconnut les huit ambassadeurs. Ils étaient en tenue d'apparat, ce qui était rare. L'impératrice siégeait à côté du duc français, une vieille tradition qui respectait encore la hiérarchie des titres de noblesse. Afsânè avait pris la parole. « Nous avons donc le plaisir de vous annoncer que la session de travail, loin des journalistes et espions, nous a permis de résoudre un certain nombre de

divergences que nous avons l'habitude d'éluder. Le Croissant vient de signer un accord promettant de ne plus intenter de procès contre la fabrication des générateurs d'énergie monopolisés par l'UNA à condition que toute la planète utilise une seule et unique monnaie, l'Enn. L'éta-lonnage de l'Enn sera assuré par le Croissant, son appli-cation et la justesse de son emploi seront contrôlées par l'USA. »

Paule n'écoula pas la suite.

Pedro commenta.

— Ils viennent de commencer. Il est encore trop tôt pour mesurer l'impact de cette allocution.

— Bien, que fait-on alors ? demanda la clone. J'attends le retour d'Afsânè, ou je reprends ma quête d'un remède pour Cheng ?

— Nous continuons, répliqua Sone en insistant sur le « nous ». De plus, il ne faut pas être trop pessimiste, ajouta-t-elle en sortant de la sacoche qu'elle portait à la ceinture les trois cubes lumineux. N'oublie pas que nous avons recueilli toutes les informations qui pouvaient nous servir. Je suis prête à repartir tout de suite si Pedro peut me prêter deux cubes vierges.

Pedro lui donna les deux neuroflashes, et prit ceux que Sone avait chargés dans le laboratoire lunaire.

— Et que ferons-nous maintenant, où irons-nous ? demanda Paule.

— Je pense qu'il serait intéressant de continuer à Kyoto. C'est là que nous trouverons les plus grandes avancées en cybernétique. Rappelle-toi Tetsu !

— Tetsu ? Tu ne veux tout de même pas robotiser Cheng ?

— En quoi cette solution te choque-t-elle ? Les Synthés ne sont-ils pas « non-organiques » et pourtant « humains » ? Pourquoi Cheng ne pourrait-elle ne pas être

soulagée ou assistée par des organes de synthèse ? Personne ne trouve rien à redire sur un rein ou un coeur artificiel. Mais dès qu'il s'agit du sexe ou de la pensée, vous êtes en territoire tabou. Du moins pas pour tout le monde ! Et ça, c'est un danger. Vos pudibonderies peuvent vous nuire encore plus, si seule une certaine catégorie de gens que vous qualifiez de « méchante » se cherche ce qui vous est interdit de voir.

— Attends, tu ne crois pas que c'est déjà assez dur d'être un clone ?

— Et si tu arrêtais de te lamenter sur ton sort ? Un clone n'est pour moi qu'un jumeau avec beaucoup d'années de décalage au lieu de quelques minutes. Les jumeaux se ressemblent, mais sont des individus différents.

Puis, sans transition, pour montrer qu'elle ne voulait plus revenir sur la question, elle lança :

— Alors, on y va ou pas ?

Paule acquiesça sans mot dire de la tête. Sone disparut dans le portail comme la fois précédente. Avant que le sarcophage ne revienne, Paule se retourna vers Pedro.

— Quel genre d'homme est ce Victor-Hugo ? demanda-t-elle.

— Je pense que la question est trop vague pour que j'aie le temps de te répondre.

— Allons, Pedro, tu vois bien ce que je veux dire. J'ai l'impression qu'il a le béguin pour moi. Qu'en penses-tu ? C'est quelqu'un de sérieux ?

— Le sarcophage se rematérialise.

— Tu esquives ?

— Prépare-toi !

Le sarcophage s'était complètement rematérialisé. Le couvercle fut déverrouillé et Paule se glissa à l'intérieur. Puis avant de s'enfermer, elle demanda encore à Pedro :

— Pourquoi ne me réponds-tu pas ?

— Tu es une femme humaine, alors pose tes questions directement à Victor-Hugo.

La navette se referma et disparut dans le néant du conduit sans que Paule eût le temps de demander le sens de ces paroles sibyllines.



## Chapitre 19. Kyoto

Kyoto était la ville la plus extraordinaire de la planète. Vue du ciel, il n'y avait aucune trace d'activité humaine là où théoriquement se trouvait la mégapole. Plus curieux encore, tous les moyens de communication s'évanouissaient à l'approche de la cité pourtant indiquée sur les atlas. On eût dit qu'une magie quelconque occultait Kyoto, car la ville était réellement là. En fait, il s'agissait du plus audacieux terraformatage jamais conçu par l'humanité. La cité était complètement souterraine, ou plus précisément, fondue dans le paysage. Les habitations étaient sobres et multifonctionnelles pour profiter au maximum de la surface. Juste en dessous, la strate la plus agitée de Kyoto réunissait tous les locaux pouvant se passer de lumière naturelle, galeries marchandes, bureaux, petites manufactures et même hôpitaux et écoles. Différentes gares et stations qui reliaient la ville avec les autres étaient raccordées à un métro sous la zone d'activité. Il faut préciser que toutes les constructions étaient antisismiques, car, ni les progrès de la technique, ni les dégâts écologiques n'avaient altéré la vie profonde de la planète mère.

Sous les parcs de stationnement des véhicules utilisables en dehors du périmètre écolo-urbain protégé, toute la machinerie de la communauté occupait plusieurs

étages. Personne ne savait avec exactitudes combien. Des rumeurs prétendaient qu'au plus profond de la cité, un no man's land abritait une faune intrigante : les « hors réseau », c'est-à-dire ceux qui n'avaient aucune existence officielle. La population y était étrange : mélange de pauvreté, d'illettrisme, de désoccupation, d'infirmité, de toxicomanie, de maladies « honteuses »... Tout ce qui n'était pas ou n'était plus « normal » ou « normalisable ».

Cette ville, qui à l'origine, prônait le « développement humain durable », s'était lancée dans un urbanisme devant prouver aux pays industriels qu'il était possible de concevoir du « high-tech » dans une « écologie bucolique ». En effet, toutes les habitations étaient bien en surface, mais l'emploi de nouveaux matériaux qui permettaient de laisser passer la lumière dans un sens ou l'autre, de la réfléchir ou de l'absorber à volonté, permirent de les rendre invisibles sous la végétation mi-sauvage mi-artificielle, sous les roches sculptées ou moulées, et sous chaque cours d'eau, des mares aux cascades. Des plus humbles chambrettes aux luxueux palais, tous les séjours semblaient s'ouvrir sur une nature vierge, où l'homme ne serait jamais intervenu. En contemplant par leurs baies vitrées, les parois de pierres ravinées ou le vallon verdoyant, les résidents ignoraient presque que leurs invisibles vis-à-vis ne voyaient, eux aussi, qu'un paysage idyllique. Pourtant, l'homme était présent partout. Le milan noir, le hibou des marais et bien d'autres oiseaux selon la saison et l'heure étaient en réalité des drones qui surveillaient la « nature ». Quant au gibier, il s'agissait souvent de robot jardinier.

Ce paradis avait été conçu comme le dernier soubresaut du protocole sur les changements climatiques. Kyoto n'avait pas abrité que des empereurs, elle avait nourri des Cassandres. Kyoto la neuve était née trop tard. Le ré-

chauffement de la planète ? Qui pouvait s'en préoccuper alors que la politique internationale était brûlante ?

Cette ville avait une autre particularité. Jamais elle ne fut inquiétée par le terrorisme. On dit que, dans la ville, des robots surveillent et protègent discrètement la population. On les dit aussi petits et discrets que les chauves-souris et les rats. Certains vont même jusqu'à croire que les petits « familiers » étaient des espions. Ces derniers étaient de petits êtres synthétiques qui remplaçaient les allinones vétustes. En effet, forts de leur expérience avec les gynos, les savants du Pacifique avaient donné une forme vivante à l'uniforme portefeuille informatique que tout citoyen de Terra devait avoir.

Certes, l'allinone officiel donné par la CIES dès la naissance d'un individu avait toujours l'allure d'un livre et c'était le seul qui avait une valeur administrative. Jusqu'alors, pour des raisons professionnelles ou par goût, certaines personnes se dotaient d'autres allinones allant de la taille du présentoir de salon à la riche chevalière, mais dans tous les cas, l'aspect était celui d'un parallépipède. Ce fut d'ailleurs cette dernière caractéristique qui posa le plus de problèmes, à tel point que l'expression « faire des moutons à cinq pattes » se transforma en « faire des allinones à quatre pattes ».

En fait d'animaux de compagnies, il pouvait s'agir de personnages miniaturisés, idoles, ou créatures issues de contes, de légendes, de stars... Certains arboraient fièrement leur familier suspendu au dos comme un opossum, ou planté bien droit sur l'épaule tel l'épervier. On pouvait même trouver des Bouddhas en or et des Aphrodites en albâtre, tout dépendait du prix que l'on voulait y mettre. Toutes ces « formes » s'accompagnaient d'une forme parallélépipédique. La vénus dormait sur un lit, le sage

méditait sur une estrade et la fée se cachait derrière une boîte.

L'allinone, le vieil appareil, était encore en usage dans les milieux humbles. Même un sans-abri y avait droit, ou alors il s'agissait de la pire ignominie : le « None », c'est-à-dire le « sans allinone », le sans identifiant, l'inexistant officiel, le mort-vivant citoyen.

Grâce à sa paix relative, Kyoto était restée la bibliothèque planétaire du génome humain et autres êtres dont de nombreuses espèces disparues. Son université de bio-informatique, biophysique, biomatériaux et tout ce qui concernait le « bio » était restée la référence, même si certains mouvements écolothéistes avaient à plusieurs reprises tenté de la détruire. Les expériences les plus audacieuses y foisonnaient comme les geishas synthétiques qui revendiquèrent leur droit à l'humanité. C'était là que Tetsu fut créé.

Les sous-sols regorgeaient d'une multitude de cobayes. Un dédale de couloirs oubliés permettait aux « expériences ratées » de s'enfoncer dans les profondeurs de la ville. Là aussi, il y avait des « espions », mais ils n'œuvraient pas dans un but politique ni sécuritaire. Les Synths avaient remplacé les rares Samaritains qui osaient descendre dans cet univers de désolation. C'était souvent des andros revêtus de bure. L'ample et profonde capuche ne dévoilait que rarement un visage. Et quel visage ! Ces Synths récupéraient les vieilles peaux usées de leurs espèces, et il n'était pas rare que le facies déchiré laissât paraître d'horribles combinaisons de métaux et de céramique. Peu de « sapiens » auraient pu comprendre que le port de ces vieilles dépouilles était pénible. Accepter de devenir laid pour passer inaperçu était héroïque.

Le portail X2-plasmique fut placé à la frontière entre les deux mondes, dans un réduit donnant sur le bureau

du responsable des archives de l'université de la vie, dont le poste était tenu depuis des années par un androïde. Il lui était aisé de fausser les informations du Réseau et de simuler de temps en temps un changement de personnel. Par contre, se vieillir était tout un art, car lui ne pouvait pas se cacher dans une tenue monastique. Heureusement, son travail étant irréprochable, personne ne se préoccupait réellement de lui. Si les responsables du personnel s'y étaient intéressés, ils auraient pu constater qu'il avait en tout cas une bonne santé, car, en une dizaine d'années, il ne s'était jamais absenté.

Dans le réduit, au fond et sur l'un des côtés, des étagères étaient encombrées de vieilleries ternies de poussière ancienne. Mais deux cartons semblaient avoir été manipulés plus récemment. L'un d'eux émettait un faible bourdonnement, et la lueur qui émanait de l'ouverture indiquait la présence d'un ordinateur. L'autre contenait un uniforme de laborantin thésard que Paule dut enfiler. Il était identique à celui de Sone au badge près. Il s'agissait de l'uniforme de l'université et par-dessus une sorte de combinaison transparente qui remplaçait les vieux cache-poussière d'antan. Même si la tête, les mains et les pieds étaient protégés, cette combinaison n'offrait pas de protection contre les irradiations et les contaminations biologiques. Elle était obligatoire pour tout le monde, pour des raisons de propreté et d'hygiène. Les combinaisons en environnement nocif portaient de grands insignes et des numéros correspondants aux risques. Sans ce vêtement, les deux femmes auraient immédiatement été prises pour des intruses.

— Que venons-nous chercher ici ? demanda Paule, inquiète et préoccupée de risquer de perdre du temps pour sauver Cheng.

— Non seulement cet endroit est idéal pour passer inaperçu, mais les locaux des archives ne contiennent pas que des données qui n'auraient pas été enregistrées. Ils renferment de nombreuses données qui ne sont pas censées exister.

— Des secrets ? Je croyais que les universités divulguaient leurs recherches.

— Tu es vraiment candide, fit Sone avec un large sourire. Évidemment, les chercheurs divulguent leurs découvertes... mais à condition qu'ils soient sûrs d'être les premiers. Ils ne veulent pas être rattrapés, ou alors ils ne veulent pas avouer qu'ils sont déjà dépassés. Du moins, ce sont là des excuses acceptables. Il y a aussi d'autres raisons de cacher leurs travaux. Il peut s'agir de travaux exécutés pour un privé qui en achète l'exclusivité, voire la confidentialité. Pire, il y a aussi les recherches dans des domaines tout simplement interdits ou « sensibles » ce qui est généralement le cas des très hautes énergies de la relativité ondulatoire improprement appelée ultrarelativité, et de tout ce qui touche à la genèse de la vie. En un mot, ce dernier tabou concernait les gynoïdes et Tetsu. Mais, ce n'est pas pour autant que toute trace est effacée. Peu de chercheurs s'y résignent. Et encore moins de patrons ! En fait, ces dossiers ne sont pas accessibles par le Réseau. Ils sont archivés ici, connus du seul archiviste qui dispose d'un allinone déconnecté. Ce même allinone permet de visionner les informations gardées ici.

— Et tu penses réparer le cerveau de Cheng avec des prothèses ? Mais ce sera un travail considérable de trouver les bonnes informations dans ce capharnaüm.

— Ne t'inquiète pas, notre archiviste nous conduira rapidement au but.

Entre-temps, ce dernier vint ouvrir le réduit qui était fermé, logiquement, de l'extérieur. Paule sursauta, les nerfs tendus, à fleur de peau.

— Mmmm ! Vous avez eu au moins la maîtrise de ne pas crier stupidement, grogna l'homme au visage si affreusement ridé qu'il devait être centenaire. Vous ne vous rendez pas compte que même les chuchotements sont bruyants dans un sanctuaire du silence comme ici. Bavardez-vous ainsi dans un cimetière ? Non, n'est-ce pas ?

L'homme s'en retourna à son poste à vie. Une vie qui semblait longue et lente. Officiellement, il avait été engagé dans ce poste pour deux raisons. Premièrement, l'opération faite dans cette université avait été un échec. Il était resté laid, mais d'une laideur si naturellement portée par ces épaules fatiguées que Paule eut quelque peine à imaginer que ce vieillard était un infatigable androïde qui s'était fabriqué une fausse identité virtuelle d'homme grièvement accidenté.

Les archives étaient un endroit peu fréquenté, donc le faux blessé ne serait pas gêné par de nombreux contacts, et, de plus, son aspect repoussant n'incitait pas les visites inopportunes. D'ailleurs, depuis sa présence en ces lieux, ce temple du savoir relégué ne servait plus accessoirement de lieu de passage pour des envies pressantes que la clandestinité émoustillait.

L'homme s'assit devant la station déconnectée et défila à une vitesse fabuleuse l'annuaire des données. Enfin, il s'arrêta et marmonna :

— Je l'ai : projet Tetsu. Il s'agit bien d'un architecte-urbaniste survivant d'un sabotage d'avion ?

Sone hocha affirmativement la tête.

— Attendez-moi, je vais chercher le mémocube. Et ne touchez à rien pendant mon absence !

— Quel foutu caractère, souffla Paule à Sone !

Elle répondit avec un clin d'oeil complice :

— Dis plutôt, quel talent théâtral ! Il n'est pas plus bougon que toi et moi. Mais il est le conservateur — que dis-je ? — le gardien de la « mémoire oubliée » !

— C'est étrange comme tu me fais penser à ma dernière nounou, celle qui facilita mon évasion.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Votre aisance en informatique. On dirait que c'est un don naturel chez tous les partisans de notre impératrice. Par exemple, Moka, notre commandant, je pense que c'est bien ainsi qu'il faut la traiter, semble en communion avec son vaisseau. Elle est si humaine. Mais les assistants des ambassadeurs de l'insurrection sont si parfaits, si experts comme Moka. Oserais-je ?

— Oui ?

— Ne serais-tu pas une Synth ?

— Tu en connais, des gynoides ?

— Oui, Nana et Soeur Magdalena de Hôdo. De plus, je crois qu'elles ont fait plusieurs fois allusion à une certaine « cheftaine » Moka. J'y verrais très bien notre Moka. J'ai cru comprendre aussi qu'elle avait tout récemment changé de peau, et que la nouvelle rendait une texture si parfaitement organique qu'il devenait difficile de distinguer les gynos des femmes. Ma nounou paraissait parfaite, mais une légère odeur de caoutchouc ou l'absence d'odeur humaine la trahissaient quand on était proche d'elle. Autre chose qui trahissait sa nature de synth : elle était dépourvue de défauts comme les grains de beauté, et surtout les ridules ne correspondaient pas au mouvement des muscles. Ainsi, j'ai compris que les Synths évitaient tout contact, et quand ceux-ci étaient incontournables, ils étaient toujours fugitifs. Mais, toi, tu as la peau imparfaite, tu as même des cicatrices de vieux



accidents. Personne ne peut plus vous démasquer par votre aspect.

— Oui, je suis une gynoïde.

— Pourquoi le cacher ?

— Je ne le cache pas, puisque je te le dis. Mais nous ne le disons pas spontanément, tout simplement parce que beaucoup d'organiques nous craignent.

— Ça alors ! Vous êtes donc comme nous, clones, mutants, reconstruits et tout ce qui n'est pas de la race des seigneurs.

— Oui, je suis comme toi, « différente ». Non, nous appartenons bien à la race des seigneurs, qu'ils le veuillent ou non. Comme eux, nous sommes capables d'imaginer pour créer. Comme eux, nous sommes munis d'un moteur complexe qui relie les alertes de défaillance à notre acquis et à notre être, ce que vous, êtres organiques, appelez souffrance. Comme eux, cette complexité nous rend capables de compassion.

— Alors, nous sommes comme des soeurs ? s'écria presque Paule, ravie.

— Comme « leurs » soeurs ! Mais nous avons un avantage que vous n'avez pas, vous, les organiques. Nous ne sommes pas obligés de détruire pour construire. Viens, ne tardons pas. Nous ne sommes pas aussi suspects que sur Luna, ici, mais comme vous le dites : « il ne faut pas tenter le diable ».

Les deux femmes se faufilèrent rapidement vers un bloc opératoire complètement hermétique. Cette fois-ci, Paule n'était plus étonnée de voir comme sa compagne connaissait parfaitement les lieux. La clone savait que la gynoïde pouvait consulter directement des volumes d'informations sur tous les ordinateurs à sa disposition. Il lui était donc aisé de connaître le matériel, son usage et son emplacement. Quelques instants plus tard, elles pous-

saient devant elles une lourde table chirurgicale sur laquelle s'adaptait un gros tore pratiquement composé exclusivement de neuroflashes reconnaissables aux brefs éclairs bleutés qui les parcouraient. La forme cylindrique était coiffée d'une demi-sphère tout aussi fluorescente. Une paire de tuyaux en sortait et chacun était raccordé à une bouteille transparente. L'une semblait vide, l'autre contenait un liquide qui à première vue ressemblait à du mercure. Mais en fait, c'était un sérum transparent et incolore qui devait son aspect de métal liquide à une impalpable poudre argentée en suspension. En plus des deux tuyaux, un tube de connectique était lové sur la table pour ne pas traîner par terre. Le moniteur auquel il devait se raccorder était emporté par Paule qui, elle, ne poussait qu'une petite table à roulettes remplie d'objets hétéroclites que Sone avait choisis avec soin. Parmi l'attirail amoncelé qu'elle transportait, Paule n'avait reconnu que le ciseau-laser. Elle se demandait si cet outil, utilisé pour la trépanation, était destiné à la panoplie prévue pour sauver Cheng. Sone lui expliqua que c'était pour couper les pieds de la table d'opération qui risquait de ne pas rentrer dans le volume de téléportation.

— C'est ici même que Tetsu a été opéré ? s'enquit Paule qui continuait à rester perplexe devant le matériel.

— Oui.

— Avec cet appareil, reprit-elle en montrant du menton le ciseau-laser?

— Non ! Plus précisément, celui-ci aurait dû servir s'il ne s'était pas évadé avant.

Sone rompit le silence qui s'en suivit.

— Son évasion fut évidemment plus facile que pour toi. Une université n'est pas aussi bien gardée qu'un labo privé, voire militaire ?

— Pourtant, cela avait sûrement des implications militaires.

— Certes oui, mais les recherches en étaient encore à leurs balbutiements, et puis c'est plus complexe que cela. Les impositions, les taxes et les dîmes ne permettent plus d'assurer le bon fonctionnement de services publics aussi coûteux qu'une université ou une armée. Ainsi, il arrive souvent que ces deux derniers soient aidés par le même mécène. C'est à bon escient qu'on entretient l'image populaire des chercheurs universitaires comme de doux rêveurs inoffensifs. De plus, il n'est pas rare que ces utopistes du savoir oublient de protéger leurs travaux. Or, on ne censure pas leurs publications, et parfois un secret peut être bêtement dévoilé dans une thèse de doctorat. N'ignorons pas que de nombreux protecteurs sont des mafieux rusés ! Il leur arrive à ces derniers de cacher ce qui est trop tentant là où justement personne n'aurait confiance à mettre un objet précieux en sûreté. Tu connaissais probablement le coup de la corbeille à papiers qui contenait des documents importants et confidentiels.

— Et ce machin sphérique, on dirait qu'il sert à opérer la tête des gens ?

— On dirait ! Mais c'est exactement cela ! Cet appareil sert à connecter des nerfs organiques à des nerfs synthétiques.

— Cet appareil servirait donc à relier des neurones de nature différente entre eux ?

— Entre autres.

— Alors, je me demande si nous ne sommes pas ici pour quelque dessein inconscient de ta part. Tu donnerais à Cheng ta solution en remplaçant les parties défaillantes de son cerveau qui semble avoir perdu l'envie de se battre. Espères-tu lui donner cette « liberté » suprême,

celle qui délivre du désir de dominer, de l'impulsion de l'agressivité ? Mais que vas-tu lui donner en échange ?

— Le désir de créer des réponses.

— Peut-on répondre à tout ? Peut-on répondre à « qui suis-je, d'où viens-je, où vais-je » ?

— Non, c'est en cela que nous sommes aussi humains que vous. Vous savez que vous venez du reptile, et nous, de vous. La voie suivie pour nous engendrer n'est pas la même, mais la question de l'Origine reste, et dès lors, le pourquoi et le comment.

## Chapitre 20. La famille de Paule

— Et maintenant, nous nous rendons dans l'un des laboratoires les plus insolites de la planète, annonça Sone à Paule.

— Qu'entends-tu par là ? Nous avons déjà récupéré des informations et du matériel en quantité. Que veux-tu encore trouver ?

— Tu sembles bien crispée, s'inquiéta Sone. Quelque chose ne va pas ?

— Le temps ! Je crains que l'on perde du temps. Plus il passe, plus Cheng s'enfonce dans un sommeil définitif.

— Je sais. Aussi, ceux qui s'occupent de Cheng font tout pour ralentir sa mort, car c'est bien de cela que tu voulais parler. Ne t'inquiète pas, je ne perds pas de temps, mais je désire ne négliger aucune chance de trouver et appliquer un remède.

— Certes, et c'est quoi ce labo insolite ?

Sone expliqua que ce laboratoire se spécialisait dans les greffes hétérogènes. Les chercheurs y étudiaient de nouvelles techniques de réparation, d'implant et de remodelage. La régénération d'organes par clonage était délicate et requérait de nombreuses ressources. De plus, le clonage prenait un certain temps, beaucoup trop long pour les urgences. Mais une plante est l'être qui se « clone » le plus aisément, une bouture ou un marcottage

suffisent. De plus, les plantes peuvent supporter de greffes hétérogènes plus aisément que les animaux. Ces recherches étaient tenues secrètes à l'origine, mais pas pour les mêmes raisons que dans la plupart des autres centres d'investigation de pointe où les applications visant à créer des golems, des serviteurs ou des soldats économiquement rentables. Là, les études y étaient discrètes, car personne ne croyait à la théorie du croisement végétal-animal. Pire, tout le monde se moque des savants qui y travaillent. Pourtant, c'est aussi un grand centre de soins d'urgence et le plus grand hôpital pour pauvres. Même les « nones » y sont accueillis.

— Là, conclut Sone, nous n'aurons pas besoin de nous cacher. C'est même avec une certaine sympathie que nous serons accueillis. La seule chose qui risque de te surprendre, c'est l'endroit où débouche le conduit X2-plasmique. En effet, nous apparaîtrons dans une chapelle du Père-Lachaise.

— En quoi est-ce surprenant ? C'est quoi, le père la chaise ?

— Hum, je vois, vous ne savez pas que c'est l'un des rares cimetières à tombes qui n'aient pas été récupérés. Il se trouve à Paris et c'est un endroit touristique très prisé. Un site classé patrimoine, mais en fait, plus rentable qu'en logements pour vivants.

— Ah ! Et pourquoi avoir choisi un tel endroit ?

— Les humains ne se promènent pas la nuit dans ces lieux, c'est donc un lieu très discret, pour apparaître et disparaître. De plus, si notre apparition est vue, elle sera prise pour une « apparition » fantomatique. Certains croiront à la présence de revenants, voire à des manifestations d'Alan Kardeck.

— De qui ?

— Alan Kardeck. Nous avons choisi cette tombe, car son architecture se prêtait bien pour y installer discrètement un portail X2-plasmique. Il se trouve aussi que cet homme professait les apparitions d'esprits des morts.

L'endroit où émergeait le conduit était sinistrement calme pour Paule. Il n'y avait aucune lumière là où les deux femmes firent leur apparition et une pluie fine tombait d'un ciel sans Lune et sans étoiles. Heureusement, la vue de Sone était plus sensible aux faibles luminosités, aussi, distinguait-elle plus aisément les rues et les marches. Paule s'accrocha à sa compagne. Elle frissonnait. Le temps humide et frais la surprit. Elle avait hâte de quitter ces lieux où elle se sentait spectre parmi les ombres. Sone, comme il fallait s'y attendre, connaissait parfaitement son chemin. Paule suivait sans poser de questions, car elle savait de quoi était capable sa compagne synth. Quelques instants après leur arrivée, les deux femmes s'engouffrèrent dans un transporteur en commun qui passait à proximité des grilles électroniques du cimetière qui s'étaient ouvertes comme par enchantement. À cette heure de la nuit, il n'y avait guère de monde et le peu de gens qu'elles rencontrèrent avait souvent l'air de drôles d'oiseaux de nuit. Seule, Paule aurait sans doute eu peur de se trouver en ces compagnies plus inquiétantes que celles qui reposaient dans la nécropole. Mais Sone était là, et elle savait que, sous son allure menue, elle valait bien deux boxeurs, du moins en forces.

Elle s'étonna de la distance entre le portail et le laboratoire. Sone lui expliqua que les Synths n'avaient pas trouvé de caches propices à l'intérieur et que l'environnement autour du site en offrait encore moins.

Rapidement, le transporteur les conduisit vers l'une des banlieues sud de Paris tout en calculant la meilleure

route à prendre en fonction des lieux de descentes et des appels de prise en charge.

La végétation devint soudain étrange. Elle était même fantasmagorique à l'aube qui écoulait sa pâle lumière sur les brumes matinales. Le paysage rassemblait les rigueurs des climats désertiques et la profusion tropicale. Les arbres épars sur une aire parfois vitrifiée, parfois recouverte de mousse fluorescente, se tordaient lugubrement. Il y avait des oliviers aux écorces grises, des orangers nains aux épines longuement acérées entre lesquelles se fauilaient des tomates grimpantes et bien d'autres plantes fantastiques. Paule s'en étonna, et Sone lui expliqua qu'elles étaient à l'orée d'une vieille zone irradiée. L'épicentre de l'explosion était encore interdit. Là, il y a longtemps, des scientifiques y travaillaient pour simuler les accidents nucléaires. Un jour, un de ces savants, militant fanatique ou fanatisé, laissa une expérience dépasser le seuil de sécurité. Du moins, c'est ce que l'on croit d'après des enregistrements radios. Personne ne pourrait contredire cette théorie. Il ne reste plus rien. Peu à peu, la nature essaie de reprendre ses droits : pépins emportés par le vent, graines lâchées par l'oiseau, trognon jeté par le passant...

Le site biologique avait été reconstruit sur les lieux mêmes d'un hôpital qui fut longtemps désaffecté. On le disait spécialisé dans la microchirurgie. À l'époque, les chirurgiens ne disposaient même pas des méthodes de nano-reconstruction.

Une poignée de savants fous rêvait de réaliser l'autogénération spontanée de tissus et d'organes détruits par accident ou par maladie. L'utopie étant de tout temps source de sarcasme, ces scientifiques trouvèrent refuge dans l'ancien site abandonné. Certains essayaient carrément de greffer toutes sortes d'éléments de n'importe



quelles entités organiques, un peu comme on le pratique avec des arbres fruitiers ou décoratifs. En un mot, il s'agissait pour eux de traiter l'homme non seulement par les plantes, mais aussi comme une plante.

Quelque mécène, flairant les promesses d'un tel projet, reconstruisit l'hôpital qui abritait les locaux initiaux des laboratoires de recherche. L'aspect de la région sinistrée convenait comme décor pour cette célèbre clinique qui s'appelait l'hôpital du dernier secours. Le bienfaiteur, qui resta anonyme, mourut sans avoir vu naître le dernier espoir de sa guérison. Une grande partie de l'héritage revint au centre de recherches qui était devenu l'un des plus sophistiqués de la planète.

Comme l'avait annoncé Sone, seul un portique de détection de port d'armes ou de substances prohibées contrôlait l'unique entrée. Deux guérites étaient accolées à chaque côté de la porte. Les petites fleurs et les fées miniatures qui décoraient ces abris blindés étaient censées faire oublier au visiteur que des tireurs d'élite étaient prêts à tirer pratiquement sans sommation.

Il fallait, pour éviter tout malentendu, que Paule passât seule, s'avançât vers l'accueil et y demandât l'autorisation de rentrer avec son infirmière de synthèse. Les gardes furent prévenues que la suite était un robot qui devait être méticuleusement inspecté, mais surtout pas détruit à la première alarme. Comme Sone savait exactement ce qui était autorisé ou non dans les lieux, elle put suivre sa « patronne » qui s'était présentée comme une étudiante à la recherche de tuteur. Paule fut accueillie avec beaucoup d'honneurs, car le fait d'avoir son propre androïde indiquait qu'il devait s'agir de quelqu'un d'important, d'ailleurs l'hôtesse d'accueil se rappelait avoir déjà vu des reproductions de cette femme dans une revue quelconque de stars, princesses et autres idoles.

Très rapidement, une laborantine vint chercher les deux visiteuses et les conduisit dans le bureau de l'hospitalier en chef. Paule lui présenta le neuroflash que lui avait fourni Nana, en expliquant que le contenu rapportait toutes les informations d'une nouvelle maladie qu'elle étudiait. Le savant introduisit le mémocube dans un terminal et observa tous les documents qui y étaient enregistrés. Soudain, il se retourna, étonné, vers Paule.

— Vous êtes originaire de Hôdo ?

Méfiant, la femme ne sut que répondre. Elle esquiva par une autre question :

— Et qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

— Cette plante ! répondit-il, en montrant une image qu'elle ne reconnut pas.

Et pour cause, elle n'était jamais allée sur Hôdo. Elle ignorait que Nana avait inclus dans les enregistrements ses propres études sur les cerveau-champignons. Il valait mieux limiter les mensonges qui la conduiraient en situation imprévisible, aussi, elle lui dit que c'était effectivement quelqu'un de cette planète qui lui avait remis le neuroflash. Heureusement, le médecin semblait la croire.

— Écoutez-moi bien, je veux bien m'occuper de votre recherche sur cette maladie. Mais, le mieux serait d'aller sur cette planète. Je me ferais accompagner de deux de mes meilleurs chercheurs. De plus, je devrais apporter du matériel, le mien de préférence. Mais avant tout, j'aimerais surtout que vous m'expliquiez pourquoi vous vous appelez Paule Nibaino. Votre réponse peut influencer ma décision.

Paule ne comprenait pas ce que venait faire la dernière question qui lui paraissait hors sujet. Il était curieux ce médecin : tout d'abord, la plante, ensuite, son nom, et maintenant, un voyage vers Hôdo... La proposition l'embarrassait, car les Hôdons n'accueillaient pas

n'importe qui sur leur planète. Les nouveaux venus devaient en accepter les lois et coutumes. De plus, Paule n'était pas vraiment de cette planète, elle se considérait plutôt citoyenne d'une autre, voisine, Chica.

Quant à son nom, qu'avait-il de si bizarre ? C'était elle qui s'était donné cette identité, car elle n'en avait pas. Elle était un numéro expérimental, une des copies d'un original qu'elle voulait ignorer. Elle était elle, et elle seule, seule et orpheline. Son nom, elle pensait qu'il venait de nulle part. Elle affronta l'indiscret inquisiteur en lançant agressivement un « En quoi cela vous concerne ? ».

— Aurais-je touché accidentellement un point sensible ? Je n'irai pas par quatre chemins : votre nom m'intrigue. Vous avez le nom de ma femme, et le prénom de la fille que nous souhaitions avoir. Il y a de cela une vingtaine d'années si ma mémoire ne me trahit pas. Hanako était biologiste comme moi, spécialisée dans l'exploitation des cancers curatifs.

— Était ? fit d'une voix radoucie Paule qui soupçonna quelque tragédie dont elle fut mêlée à son insu.

— Elle a disparu. Hanako ne pouvait pas avoir d'enfants. Un jour, elle prit contact avec des cultivateurs d'organes de l'Institut de Biologie de Santa Cruz de la Sierra. Puis elle partit là-bas en me disant qu'elle avait peut-être trouvé le moyen d'avoir un enfant. La dernière fois que j'eus de ses nouvelles fut la veille où elle entra en fonction dans ledit institut. Quelque sept ans plus tard, je reçus une note d'un couvent me disant que ses cendres s'y trouvaient.

— Je sais, fit Sone, c'est une de mes connaissances, Soeur Magdalena, qui trouva sa dépouille. Elle fut incinérée afin que jamais personne ne puisse découvrir par quel enfer elle était passée. Votre femme portait un étrange ta-

touage dans le dos, une calligraphie, en réalité un message : Paule Nibaino, IBSCS.

— Je, je... bégaya Paule. Ce nom me berçait dans mes rêves. Mais je n'ai aucun souvenir de ma jeune enfance...

— Vous ne deviez pas en avoir, dit sombrement Sone. L'IBSCS a une réputation internationale de cultures de qualité. Sans doute, certains chercheurs avaient reçu des pots-de-vin pour créer non pas un, mais plusieurs clones. Déjà en soi, un clone ne peut se faire qu'en contrebande, mais plusieurs ! Un seul est déjà une requête plutôt rare, car les gens se sont bien vite rendu compte que l'écart des âges entre l'original et la copie engendrait invariablement des conflits de générations. Donc, seuls quelques riches narcissiques qui voulaient vraiment avoir une descendance à l'identique d'eux-mêmes se lançaient dans cette aventure. Dans votre cas, vous et vos soeurs ne deviez être que des pantins au service d'une staridole mégalomane.

— Des pantins ! Mais je n'en suis pas un !

— Grâce à cette Hanako, expliqua la gyno. Vous auriez dû naître et rester dans un coma végétatif. J'ignore comment elle s'y est prise pour vous extraire du lot et s'occuper de vous. J'estime que cela lui a coûté, dans un premier temps, la liberté, et dans un second, la vie. Mes informations indiquent que vous avez été expédiée sur Luna pour qu'on vous efface la mémoire... entre autres. Vous n'y êtes pas restée assez longtemps pour un lavage de cerveau et une réaffectation. Vous êtes revenue à l'IBSCS. Ce retour coïncide à peu près avec la mort de Hanako. Après, vous avez disparu pendant une douzaine d'années. Je crois que des amis de Hanako, ou tout simplement des gens humains et compatissants vous ont protégée clandestinement, là même où l'on ne vous cherchait plus, à l'IBSCS. Finalement, vous vous êtes évadée avec

leur complicité dès qu'ils ont jugé que vous étiez suffisamment mature pour affronter le monde extérieur.

— Vous saviez tout ça et ne m'avez rien dit ! s'exclama Paule.

— Nous le savons depuis peu, et j'attendais l'opportunité.

— Que vous avez peut-être forcée, dit l'hospitalier en chef qui n'avait perdu aucune parole de ces explications sur celle qui aurait dû être sa fille adoptive et qui se trouvait là dans son bureau.

Certes, elle ne ressemblait ni à Hanako, ni à lui-même, mais elle portait un nom qui en disait plus long que tout chrono médico-social. Plus qu'à n'importe qui, il voulait lui apporter son soutien, celui d'un père qui aurait voulu combler des années d'absence.

— Il faut absolument que je puisse me rendre avec quelques collaborateurs sur votre planète, reprit le médecin.

— Je ne suis pas autorisée à prendre une telle décision, répondit Paule. Les habitants de cette planète n'accordent pas facilement le droit d'immigration. Mais, puisque vous semblez disposé à tout mettre en oeuvre pour nous aider dans ma mission, je pense que vous serez acceptés. Sachez que cela ne signifie pas nécessairement que vous en deviendrez citoyen et gardez à l'esprit que le non-respect de nos lois et coutumes peut vous rendre persona non grata. Comprenez-moi bien, les expériences menées sur des humains, des humanoïdes, voire sur tout être pensant, ne sont pas bien vues sur Hôdo et Chica.

— Chica ?

Ce fut Sone qui répondit, expliquant que les Hôdons avaient en fait colonisé deux planètes et s'apprêtaient à étendre plus loin l'expansion des indigènes de Terra.

— Mais, continua-t-elle sans transition, c'est bien d'ici que Nagaiki s'est évadée. Donc, il s'agit de toute évidence de manipulations sur des humains.

— Comment va-t-elle ?

Le chef hospitalier semblait maîtriser avec aisance ses émotions. La question tombée à l'improviste n'avait pas déstabilisé son assurance.

— Nagaiki, l'immortelle, est morte, murmura Paule avec une pointe d'amertume.

— Elle n'aurait jamais dû nous fuir. Nous ne cherchions pas à lui nuire, au contraire. Certes, nous devons travailler sur des cobayes. Nous n'avons pas le choix.

— L'avait-elle, elle, le choix ? Et pourquoi, alors, se serait-elle enfuie de chez vous ?

Le chef hospitalier parut embarrassé par la question. Sone, mieux que Paule, connaissait l'histoire clinique de Nagaiki. Elle était renseignée grâce aux ordinateurs, même si les informations étaient confinées dans le réseau privé. Il y avait presque toujours un Synth qui pouvait y accéder, et servir de relais entre l'univers caché des « organiques » et le Réseau parcouru par les indiscrets « anges gardiens ». Ainsi, Sone savait que Nagaiki avait été fabriquée de toute « pièce » à partir des gènes de la femme du chef des Hospitaliers. Mais le dire, c'eût été dévoiler qu'il y avait des fuites. De plus, si le chef hospitalier pouvait s'expliquer sur ce point sans y être contraint, peut-être remonterait-il dans l'estime de Sone. Au bout d'un long silence, le biologiste murmura : « Je pense qu'à force, nous avons oublié qu'elle était un être comme nous. »

— Comme nous ? répéta Paule avec curiosité.

Sans doute, le fait d'avoir devant soi la fille adoptive que sa femme avait « mise au monde » le laissait songeur, comme quelqu'un qui se remémore les moments oubliés

et cachés. L'homme narra en détail son aventure, depuis les hôpitaux de recherche jusqu'à l'université de Kyoto où il rencontra sa femme. Le couple créa le centre de phyto-génétique dans un endroit relativement à l'abri de toute curiosité. L'idée initiale était de se limiter à créer une flore qui vivrait en symbiose avec son hôte. Cette flore pourrait produire vitamines, calmants, stimulants, anti-septiques, antalgiques... À cet effet, de nombreuses mutations plus ou moins heureuses avaient été réalisées sur la flore intestinale.

— Le choix ? Quel être vivant a le choix de naître ou non, conclut-il ? En eût-il été différent si Nagaiki avait été issue de la fusion d'un spermatozoïde et d'un ovule ? Le nouvel être qui en aurait surgi, aurait-il donné son avis ? Comme nous ne pouvions avoir d'enfants, au début, nous envoyâmes des cellules chez nos collègues de Luna puisqu'ils ont la spécialité de « fusionner » des paires de cellules pour produire des hybrides humains surdoués dans certaines caractéristiques animales. En fait, il n'y eut aucun résultat. Je soupçonne que nos cellules furent exploitées pour créer des hybrides, et non pour nous donner une descendance.

— Cela ne m'étonne guère ! Je connais leur projet, j'ai vécu un certain temps sur Luna. Je ne serais pas surprise si on découvrait que Kiyôna, l'homme-singe, qui était en cavale avec moi et Nagaiki, était aussi l'un de vos héritiers.

Le chef hospitalier reprit son histoire. Il ne pouvait pas faire confiance au laboratoire de Luna, et pourtant, il ne voulait pas renoncer au rêve de créer des êtres munis d'une meilleure autodéfense afin de recourir le moins possible aux remèdes extérieurs. De fil en aiguille, demi-victoires et échecs le conduisirent à imaginer une solution génétique où un message serait ajouté afin de tolérer la

présence du futur symbiote végétal dans le réseau lymphatique. Cela imposa alors de construire quasi ex nihilo des êtres hybrides entre deux règnes : le végétal et l'animal. Nagaiki fut le premier humain doté d'un réseau neuro-végétal. Sa base génétique était l'ADN de l'épouse du chercheur, Hanako déjà partie à Santa Cruz.

— L'autodéfense renforcée est un bon point pour vous intégrer dans notre société, remarqua la jeune femme qui allait de découverte en découverte quant à ses origines.

Paule voulait se laisser une chance d'accepter un père.

— Pour conclure, continua-t-elle, préparez-vous comme si vous deviez faire un long voyage. Je dois informer nos responsables. Je présume que vous dépendez de l'Ordre Biologique du docteur Kham. Alors, elle vous contactera en personne.



## Chapitre 21. Le passeur

Paule ne savait pas comment gérer ce qu'elle avait généreusement initié. En effet, c'était Sone qui avait mené toute l'opération comme si tout avait déjà été planifié pour savoir où, comment et quel matériel récupérer pour soigner Cheng. Paule avait même l'impression de n'avoir eu qu'un seul rôle à jouer, celui d'une fille renouant avec son passé et entraînant dans l'aventure son père adoptif. Même le choix des deux collaborateurs qui devaient accompagner le chef des Hospitaliers était en grande partie supervisé par Sone. En effet, les chercheurs qui seraient prêts-à-porter leurs compétences sur les planètes Hôdo et Chica devaient impérativement s'adapter aux coutumes locales, même s'ils venaient avec des intentions louables. Or, la gyno avait facilement accès aux dossiers du personnel et elle ne considérait pas qu'elle commettait une indiscretion en les consultant sans autorisation. Elle savait ainsi que le trio d'hospitaliers qu'elle avait choisis prônait la philosophie de Laborit qui était celle qui fut à l'origine de la constitution de Hôdo. La recherche de ces trois hommes concernait de près ou de loin la maîtrise des instincts destructeurs de l'humain.

Le choix de fusionner les mondes végétal et animal n'était pas anodin. Si le premier objectif était le développement de facultés d'autoguérisons internes, le suivant

était la régulation du cerveau, car les plantes produisent de nombreux alcaloïdes qui peuvent agir contre l'anxiété, la dépression et d'autres maux psychiques.

Paule, qui admirait les Laotiennes, toutes les deux médecins de talent, leur vouait une confiance aveugle. Comme elle se sentait dépassée par l'enchaînement des événements, elle fut soulagée de savoir que Kham voulait prendre sa place pour se joindre à l'équipe de scientifiques qui partirait vers le système Intirayo.

L'obtention d'un visa pour se rendre sur Hôdo et Chica n'était pas aisée. Avant leur rencontre avec Moka et Paule, les ambassadeurs eux-mêmes ignoraient l'expérience du Livingstone et n'avaient, comme la majorité des Terriens, qu'une vague idée de l'existence de planètes colonisées par l'humain. Pour les amateurs d'histoire, cette attitude rappelait l'indifférence des générations du début du troisième millénaire chrétien face aux premiers pas de l'humanité sur Luna. Les motivations qui poussèrent l'une et l'autre aventure furent décidées pour éblouir. Mais le prix fut trop lourd, et le merveilleux n'aveugle qu'un court instant, sans réellement dissiper les lourds nuages des crises qui s'amoncellent inexorablement à l'horizon. Parfois, les médias et les intellectuels prétendent au courant des secrets des dieux nommaient Hôdo la planète interdite.

Il n'y avait que deux ambassades hôte sur Terra : l'une à Tokyo, l'autre à Tianhuanaco. Par bonheur, Moka était habilitée à donner ce droit de séjour qu'elle accorda néanmoins en consultant Paule.

Kham, à sa grande joie, fut invitée par Moka à suivre et piloter toutes les opérations depuis le voyage vers Chica jusqu'à la guérison de Cheng. Ce n'était pas une surprise pour tous, en tout cas, pas pour le Guru qui appelait l'ambassadrice médecin, « Chi Kham ». Il faisait référence

à l'une des vertus du bushido, « Chi », l'intelligence et la sagesse.

Dès lors, comme elle tenait absolument à ne porter toute son attention qu'à sa nouvelle tâche, elle demanda que Sone la remplaçât dans sa fonction de diplomate. En effet, elle avait une confiance absolue en sa « soeur » avec qui elle partageait les mêmes idées concernant la santé mondiale et l'intelligence artificielle. Cette dernière avait, en plus des idées, l'avantage de fortement ressembler à la vraie ambassadrice.

Mais, Kham fut étonnée de voir Sone embarrassée par la proposition. Elle s'attendait à ce qu'elle acceptât sans hésitation le rôle d'ambassadeur de la santé.

— Pourtant, tu as été choisie par l'impératrice pour travailler avec moi et tout le monde pourrait nous confondre, sauf mes parents, si j'en avais encore. Pourquoi cette gêne soudaine ? Nous avons tout préparé ensemble. Tu partages les mêmes idées que moi, et je ne peux t'imaginer timide alors que tu as fait preuve de plus de courage que j'aurais eu en accompagnant Paule dans sa quête ? Quel est le problème ? Au nom de l'amitié qui nous unit, tu me dois une explication.

Sone baissa la tête, puis, soudainement résolue, invita Kham à la suivre dans sa chambre.

— Cette pièce n'a ni détecteur, ni caméra, ni aucun appareil-espion.

Elle continua, répondant à la question intriguée qui se dessinait sur le visage de sa soeur, son amie.

— Je m'en suis chargée.

— Parce que tu t'y connais aussi dans ce domaine ?

— Avant tout, laisse-moi te dire que ce n'est pas Afsâné qui m'a choisie pour t'épauler. C'est moi. Afin que tu croies à ma sincérité, sache que, chez nous, lorsque nous sommes jeunes, il est de tradition de choisir une famille.

Cette famille nous enseigne à vivre en société. En retour, nous devenons les anges gardiens de ceux qui nous hébergent et, éventuellement, de leur clan et tribu. Si nous n'étions pas en permanence sous surveillance, je te l'aurais dit dès notre première journée, car je savais déjà que tu ne nous rejetais pas. J'étais certaine que tu m'accueillerais et j'en concevais une telle envie que je me revêtais d'une peau permettant de faire de moi une soeur, plus qu'une amie.

— Ton langage est étrange, et je ne suis pas bien sûr de comprendre. De qui parles-tu quand tu dis « nous » ? Et à quelle espèce de chirurgie plastique fais-tu allusion ? Serais-tu une parahumaine ?

— Je suis « homo syntheticus ».

— Extraordinaire ! Jamais je n'aurais pu deviner que tu es une Synth. Au-delà de la prouesse technique, c'est ton naturel qui me sidère. Mais si je comprends bien ce que tu me dis, je perds une soeur pour une fille adoptive.

— J'espère bien que non ! Personnellement, je préfère que tu m'adoptes comme une soeur.

— Soit ! Mais je me demande ce que tu auras à apprendre de ma part.

— Je crois que ce sera la même chose que toi : avoir une soeur.

— C'est étrange, maintenant que tu m'as dit que tu es une Synth, j'ai vraiment l'impression d'avoir gagné une soeur. Promets-moi que tu ne feras pas de bêtise quand tu prendras ma place d'ambassadrice. Je ne voudrais pas te perdre.

Kham s'apprêtait à quitter la pièce de Sone quand elle se ravisa. Elle revint sur ses pas, et embrassa furtivement la gyno. Puis en repartant, elle lança d'un air badin :

— Je sais ce que tu devras apprendre en premier : être plus légère. Surtout pour un ange, gardien ou pas !

Sone resta un long moment immobile dans sa chambre. Elle pensait qu'en de telles circonstances, elle aurait peut-être dû verser des larmes de joies. Mais personne ne les verrait. Pourtant, elle avait gagné beaucoup plus qu'une famille d'organiques: elle avait trouvé une raison de croire en l'humanité.

Au même instant, Rébecca, l'Éthiopienne, manifestait bruyamment sa perte de toute foi en l'humanité. Les autres ambassadeurs mirent des formes pour ne pas montrer qu'ils étaient au courant de la présence de faux jetons dans leur équipe. Rébecca ne s'embarrassa pas de séparer l'ivraie du bon grain. Elle renvoya sur-le-champ toute sa suite, conseillers, secrétaires, diététicien, maquilleuse, valet, cuisiniers... tous ! Nouriya, qui, seule, échappait à la fureur de sa compagne, n'osait pas intervenir.

Pour calmer l'ambassadrice de l'ordre, la paix et la justice, Moka proposa de ramener sur Terra tout le personnel de Rébecca à bord du Photophore qui était pratiquement vide, car il n'y avait pour l'instant que Kham qui accompagnait le matériel de Luna.

Lorsque le vaisseau fut à nouveau presque vide après avoir descendu le personnel de l'équipe diplomatique renvoyée, Kham se rendit à Kyoto pour y inviter un quatrième scientifique, un vieux professeur de bionique de l'université, ce qui ne provoquerait sûrement pas une surcharge. Elle tenait à avoir dans son équipe ce savant qu'elle avait personnellement connu et qui était plus qu'un mentor. Kham le considérait un peu comme un oncle. Elle pensait avec amusement que, tout compte fait, elle ressentait envers ce vieil homme-là même affection familiale que Sone vis-à-vis d'elle.

Pendant ce temps, les Hospitaliers avaient complété la liste initiale de Sone avec une telle quantité de matériel

qu'il fallut cinq tychodrômes pour transférer hommes et équipement vers le milanaute de Moka en orbite autour de Terra.

Louis-Christian était le seul qui n'apprécia pas le départ de Kham. C'était bien la première fois qu'il regrettait le départ d'une femme. De plus, il était inutile de songer à accompagner sa dame, car même si Moka avait accepté son départ, l'impératrice s'y serait opposée tant il était devenu peu à peu le bras droit de la Persane, plus précisément, son porte-parole, son diplomate.

Au contraire, Victor-Hugo fut heureux de savoir que Paule resterait sur Terra pour s'occuper de retrouver tous les « parahumains » désirant rejoindre la communauté de Chica. Le Mexicain s'était fait du souci pendant l'odyssée de Paule sautant de portail en portail X2-plasmique. La savoir voyageant dans le temps et l'espace d'une fabrique de monstres à l'autre n'avait rien de rassurant.

Grâce à ce retour aux sources, Paule avait ainsi beaucoup à raconter à son ami, surtout sur son passé dont elle-même ignorait pour ainsi dire tout avant son retour sur Terra. Elle avait découvert combien son « destin » avait souvent été « arrangé » par des « anges gardiens » qui semblaient bien au courant des activités suspectes des Terriens. Elle savait que sa rencontre avec Nagaiki, cette femme « neurovégétale », n'était plus due au hasard, pas plus d'ailleurs qu'avec Kiyôna, l'homme singe, et Tetsu, le cyborg. Même leur évasion avait été, si non préparée, du moins facilitée. En effet, le couvent des soeurs de Santa Cruz qui recueillait la majorité des candidats pour Hôdo était le seul point de ralliement des parahumains dont la première fut Soeur Magdalena. D'ailleurs, le monastère reçut de nombreux dons d'anonymes mécènes qui permirent ainsi de transformer un vieux hangar

en une abbaye cossue accostée d'un moderne hôpital de la Charité.

Victor-Hugo avait beaucoup de difficulté à accepter que la fameuse Soeur Magdalena, qui supervisait presque seule l'accueil des réfugiés et qui hébergea les quatre « monstres » en cavale, fût une gynoïde. L'idée qu'une gynoïde put être religieuse le dépassait. Comme l'amour du Mexicain semblait être la seule chose non « prévue », Paule s'abstint de lui révéler que Sone était aussi une gyno.

Paule avait compris pourquoi, un jour, Magda avait insinué que Paul, issu du nom Saül, était le guide des « gentils ». Maintenant, elle se sentait effectivement investie du rôle de mère protectrice pour tous les monstres engendrés dans des laboratoires. Et, en plus, elle s'était même sentie concernée par la souffrance d'une humaine d'un autre monde à laquelle elle voulait apporter des solutions « monstrueuses ». Elle avait l'intuition qu'en restant aux côtés de Sone sur Terra, elle était devenue de fait l'ambassadrice des « parahumains » organiques. Paule en ressentait une grande fierté et pourtant elle ne devait jamais se montrer en public et encore moins sur le réseau, car elle était recherchée. Son coeur était déchiré entre deux univers : la planète qui l'avait engendrée et celle qui l'avait adoptée. Dans la dernière, elle pouvait vivre au grand jour, mais pas dans la première où elle avait néanmoins découvert l'amour de deux hommes, un père et un compagnon de route. Pourtant, c'était à partir de cette dernière qu'elle pouvait aider les parahumains à rompre le joug de cobayes et d'esclaves. Du moins, elle était l'instigatrice et le porte-drapeau de cette révolte. Elle se rendit compte à quel point la présence de Victor-Hugo lui serait indispensable, car elle savait combien elle serait souvent seule. Le Mexicain était à la fois l'ami et le

conseiller. En fait, elle savait qu'il était plus que l'épaule secourable, mais elle n'osait trop y croire de peur de souffrir d'une déception qui lui rappellerait violemment qu'elle n'était pas « normale ».



## Chapitre 22. Le concept hôdon

Personne n'était au courant du coup d'État qui se préparait dans les coulisses. Fallait-il dire plutôt « coup de Planète » ? Les huit ambassadeurs préparaient le terrain, influençant du mieux qu'ils pouvaient les technocrates de leur entourage, écartant ceux qui ne se rangeaient pas du côté de la nouvelle organisation du monde.

Personne n'aurait pu voir venir le changement tant le terrorisme endémique, qui occupait tous les esprits, avait engendré un sentiment de guerre qui paraissait sans fin. Le terrorisme était accepté avec un tel fatalisme qu'il était devenu une cause « naturelle » de décès. Avant, les combats se déroulaient sur des territoires bien délimités. Ces luttes opposaient alors des armées dont la tâche finale était d'occuper du terrain. Les chefs de guerre, ceux qui sont à l'abri des dommages collatéraux, considéraient que le travail était propre tant que les victimes portaient un uniforme. Les « innocentes » victimes civiles étaient officiellement non désirées, mais elles étaient officieusement tolérées, voire tacitement souhaitées. L'excuse était simple : comment différencier les soldats de l'ombre sans uniforme, de l'honnête citoyen qui devrait accepter sagement que l'on foule son sol, ses coutumes, son être ? C'était, hélas, oublier que, trop souvent, l'uniforme avait

revêtu des civils qui n'avaient que l'insigne honneur d'obéir.

La mondialisation des normes commerciales, les délocalisations d'entreprises, les mouvements de migration contribuèrent à rendre les frontières comme de vagues délimitations historiques. De plus, le prix exorbitant du matériel de guerre et la rapidité des échanges d'informations rendaient difficile toute opération d'envergure. Les grandes armées chères aux mégalomanes furent peu à peu transformées en guérillas ou en groupes d'intervention selon que l'on se plaçait du point de vue des révolutionnaires ou des résistants au désordre.

L'uniforme qui était censé représenter des clans ou des armées était peu à peu devenu le même pour tous. Les combattants de tous bords se camouflaient de la même manière. Dans l'ombre ou la nuit, la tenue noire et mate, de pied en cape, rappelait qu'il s'agissait des membres d'un groupe armé : soldats, gendarmes ou bandits. Bien peu purent en témoigner, car la mort faisait taire tout inopportun qui en avait vu de trop.

Le jour, en ville, le meilleur déguisement était encore le vêtement civil, du moins en apparence, car il s'agissait, bien entendu, d'une armure très efficace malgré son aspect anodin. À chaque bavure, les victimes civiles étaient même pratiquement culpabilisées de porter un camouflage qui ne permettait plus de distinguer qui faisait quoi. De toute manière, certains « vrais » civils s'avéraient plus meurtriers et plus cruels que ces barbares qui usaient d'armes diverses. La planète était en fait aux mains d'une poignée de manipulateurs qui géraient les ressources planétaires parmi lesquelles les ressources humaines. En soi, ce n'était pas nouveau, Terra avait toujours été habitée par des colonies de fourmis, de termites, d'abeilles et d'humains.

Les techniques de domination aussi n'avaient pas changé. Il suffisait de diminuer les soldes, les gratifications ou les faveurs, et de prétendre que ces restrictions étaient causées par un ennemi. Une réduction des dépenses dans la gestion des biens transformait rapidement et à peu de frais les humains en d'aigris revanchards motivés pour faire bouger les choses. Ce calcul, sorte d'achat « négatif », était bien plus intéressant que les dépenses, des achats « positifs », en armements. D'autant plus, qu'il n'y avait même pas besoin d'amorcer le mouvement de dégradation sociale : l'entropie économique du système de consommation s'en chargeait toute seule. Il suffisait alors de proposer un paradis à défendre fanatiquement face aux méchants et aux mécréants.

Dans un tel contexte, Rebecca la juste était désarmée. L'ambassadrice éthiopienne avait tenté en vain de s'inspirer du meilleur de l'historique ONU, mais le « N » n'avait plus de sens : l'esprit des nations s'était effacé devant les concepts de marchés financiers et de la main d'oeuvre.

Si de nombreuses frontières continuaient à exister, elles ne limitaient que de prétendues zones à « exceptions culturelles ou religieuses ». Il y eut une tentative de normalisation des diverses zones d'habitations de la collocation jusqu'aux superconfédérations en fonction du nombre d'âmes. Des reliquats de cette période persistaient encore, notamment dans la distribution des huit amalgames de territoires contigus. Un semblant de partage équitable de la gestion de Terra avait été attribué à ces agglomérations géographiques. Mais, en fait, Terra était devenue une énorme machine à consommer son produit. Le Réseau avait contribué à une explosion de mini tâches localisées où la main-d'oeuvre offrait le meilleur prix/rendement.

Rébecca se rappelait qu'au milieu de ce chaos confortable régi par des lois qui n'ont que le but de mieux protéger les plus forts du moment, l'Empire d'Afsânè connaissait une paix interne nulle part ailleurs partagée. Jamais l'Éthiopienne n'avait vu les noms de Perse et de Néo-Mésopotamie apparaître dans ses dossiers. Ni même dans les dossiers classés des ambassadeurs précédents : cela faisait quarante ans que la trêve avait été signée, et que les deux familles impériales s'étaient unies par le mariage. Une tradition de la famille impériale imposait que chaque conjoint représente soit la Perse soit La Néo-Mésopotamie. Aux yeux de Rébecca, la républicaine, il s'agissait de la plus longue dictature de toute l'Histoire contemporaine. Car il ne pouvait en être autrement puisque le peuple n'avait pas la parole et que c'était la famille impériale qui décidait de ce qui était bien pour les habitants. Hélas ! comme souvent cela s'était passé pour les absolutismes installés dans la durée, tous les opposants avaient été écartés, alors, évidemment, la paix régnait ! Afsânè n'avait-elle pas avoué candidement : « Nous avons cette fonction pour que personne ne prenne la place. » Mais elle avait aussi parlé de la constitution de Hôdo, ce monde utopique. Quelle recette miracle pouvait contenir cette constitution ? Qu'avait-elle de mieux que la Charte des Droits de l'Humanité ?

La constitution de Hôdo ? Elle réalisa que tout compte fait, elle ne savait rien sur cette planète. Il lui était difficile de trouver des précisions d'autant plus qu'elle se retrouvait seule après avoir licencié tout son personnel. Tous, sauf Nouriya. L'ambassadrice se rendit chez l'impératrice d'un pas alerte empreint de digne colère, car elle avait besoin de son assistante : sa place était dans ses appartements et non dans ceux de l'impératrice.

C'était une bonne occasion pour interroger Afsânè. Trop de points restaient obscurs. De plus, même si elle aimait bien Nouriya, Rébecca n'oubliait pas qu'elle était « imposée » par la Persane, et cela ternissait le climat de confiance qui s'était installé entre les deux Africaines.

Tout d'abord, elle voulait comprendre comment l'impératrice avait recueilli tant d'informations même au bout de dizaines d'années. Rébecca était trop habituée aux conflits de tout genre. Elle savait mieux que quiconque quels étaient les rouages du renseignement. L'information utile était souvent éphémère et donc il fallait que la Persane dispose elle aussi d'une armée de l'ombre. Certes, peut-être pas une légion de tueurs froids et implacables, mais sûrement des espions tout aussi redoutables.

Salomé se trouvait par hasard chez Afsânè. Les deux femmes étaient seules, ce qui n'était pas fréquent, mais, depuis le départ de Kham, toutes les habitudes avaient été bouleversées. Le duc et son collègue et ami japonais étaient presque toujours en vadrouille, porte-paroles inlassables de l'impératrice. Le Guru sortait peu de sa méditation et par conséquent de ses appartements. Enfin, le Mexicain semblait passer plus de temps avec Paule.

Rébecca entendit que la discussion entamée traitait d'anges gardiens, des anges gardiens déçus par l'incorrigible humanité. Ces rapports confidentiels oublièrent peut-être de l'informer au sujet des soldats de l'ombre, mais pas des étranges gardiens. Afsânè, qui semblait en savoir long sur le côté obscur de Terra, avait sans nul doute des renseignements à leur sujet. L'Africaine s'immisça sans ambages dans la conversation.

— Vous parlez d'un sujet qui me concerne personnellement. Vos anges, qui sont-ils, que font-ils ?

— Que font-ils ? Ils aident les gens à convertir leur instinct de survie en force créatrice. Rien d'autre. N'est-

ce pas ce que vous prônez vous-même, par exemple, en condamnant la vengeance ? N'est-ce pas votre fonction dans sa totalité qui consiste à enrayer toute forme de violence ? N'est-ce pas dans nos fonctions d'ambassadeur d'user de diplomatie plutôt que de guerre ?

— C'est exact, répondit Rébecca en relevant fièrement la tête (enfin quelqu'un qui comprenait à sa juste dimension son rôle !). Mais, nous sommes les uniques représentants de la justice. Les anges gardiens ne sont dans ce cas que des hors-la-loi, car il est stipulé clairement sur toute la planète que personne n'a le droit de se faire justice sans passer par nos instances.

— Honnêtement, vous y croyez ? Vous savez bien que vos lois sont bafouées en permanence ; vous savez bien que vous ne servez que le plus fort du moment, même si ce « plus » est parfois la notion de la démocratie. Dites-moi, combien d'entre les justes sont incorruptibles ? Il me semble que le renvoi de tout votre personnel est assez évocateur. Et dites-moi, combien de ces incorruptibles ne sont pas devenus que des êtres rigides. Oh ! je ne parle pas de compassion, seulement de compréhension ! Votre rigidité vient parfois même à servir ceux contre qui vous vous battez, car combien d'entre vous, les justes, les droits, pinaillez sur la forme plus que sur le fond. Vous avez tellement tenté de tout prévoir, que vos lois vous échappent à vous-même, à tel point que vous avez favorisé les opportunistes qui évoluent entre tout ce qui n'est pas interdit et tout ce qui n'est pas obligatoire.

— Vous voulez me parler de la vôtre, de loi ? lança Rébecca avec une pointe de scepticisme.

— Le concept hêdon ? En fait, nous allions en parler avec Salomé. Vous pouvez rester si cela vous intéresse.

Rébecca voulait effectivement en savoir plus, c'était même l'une des raisons de sa visite. Et de la manière dont

était présentée l'invitation à rester, elle avait la nette impression que l'impératrice ne lui donnait pas le choix. De toute manière, quel risque courait-elle ? Elle n'était pas influençable, et était allergique aux sectes et à toute forme d'embrigadement non explicitement autorisé par les textes.

La constitution de Hôdo était à l'opposé de tout ce que l'ambassadrice de la justice pouvait imaginer. Il était difficilement concevable qu'une loi ait si peu d'articles et qu'elle ne soit écrite « définitivement » qu'à moitié. Quelle bizarrerie pour Rebecca, de voir que, sur les cinq points, deux d'entre eux limitaient radicalement la Constitution des Hôdons ! L'un précisait de « ne jamais imposer plus de dix articles de loi », et le cinquième prescrivait de « ne jamais figer les articles suivants ». Chaque communauté de Hôdo pouvait y mettre ce qu'elle voulait, mais jusqu'à présent aucune ne le fit.





## Chapitre 23. L'affrontement des esprits

Le Guru ouvrit complètement les yeux. Il resta encore quelques secondes à fixer le sol, trois pas devant lui. Son esprit replongea dans la chair à la reconquête de chaque tissu endormi. Il redécouvrait le poids de son corps, mais aussi sa douce chaleur. Le souffle de vie était bientôt rythmé par les percussions du coeur. Le chant bruyant de la vie submergea les fugitifs murmures de la pensée.

Il leva les yeux vers son disciple. Ábd-Al-Karîm n'avait pas bronché. Il avait tout de suite prévenu son maître qu'il lui était impossible de prendre certaines postures yogi. Mais l'étudiant savait garder la posture zazen comme nul autre avant lui. Seule une discrète ventilation de l'abdomen indiquait qu'il était en vie. Il maîtrisait parfaitement son immobilité. Pas étonnant, pensa le vieux sage, Ábd-Al-Karîm prenait cette position de scribe pharaonienne chaque fois qu'il pouvait éviter les sièges.

Ábd-Al-Karîm était le meilleur disciple qu'il put rêver d'avoir. Il semblait vivre chaque seconde comme une pratique permanente de recherche des racines non seulement de son être, mais de l'Être. Il évoluait dans la vie quotidienne comme un créateur libre, totalement indifférent aux différences, aux désaccords, aux agressions et à

tout ce qui en général draine l'adrénaline et la bile. L'esprit de compassion animait chaque instant de cet étrange collaborateur issu de nulle part en même temps que cette quasi-divinité qu'était l'impératrice. Car, pour le Guru, cela ne faisait aucun doute, ces deux personnages étaient des avatars, des réincarnations ou des supports de chair pour des prophètes. Pourtant, au contraire de tous les maîtres contemporains qu'il connaissait, Ábd-Al-Karîm ne professait aucune religion. Chaque idée qu'il avançait était soumise à l'approbation du Guru. Il n'y avait pas la moindre tentative d'évangélisme ? On adhérerait à ses idées, ou n'y adhérerait pas : cela n'était plus son problème dès qu'il avait exprimé ce qu'il croyait être le plus raisonnable du moment. Comme il le disait lui-même, reprenant à son compte les paroles d'un autre saint homme : « la vérité est comme la flamme d'une bougie ; les gaz qui la composent changent à chaque instant et pourtant la flamme semble n'être qu'une. »

Des deux, qui était le plus guru ? finit par se demander celui qui en portait le titre.

Quel âge pouvait avoir Ábd-Al-Karîm ? Entre vingt et trente ? À cet âge, le Guru luttait désespérément contre la violence qui habitait son être. Il s'adonnait aux arts martiaux dans l'espoir d'endiguer les flots de lave tumultueuse qui bouillaient dans ses veines. En vain. Seul l'âge semblait apporter un peu de sérénité, l'ardeur de vie fondant comme la bougie sous la flamme.

La solitude était peut-être le seul véritable remède. C'était un homme plus que mûr qui rentra au monastère, là où il abandonna pour toujours son nom d'homme pour devenir un anonyme guru. Et, par comble d'ironie, lui, qui avait fui le monde, se vit propulsé vers les plus hautes sphères de la planète. Il devint l'ambassadeur des affaiblis. Humblement, il avait accepté la charge. Mais

maintenant, était-ce une nouvelle épreuve qui s'annonçait, plus pernicieuse, flattant tous les orgueils du serviteur ?

Déjà, il fut étonné qu'on le mandat dans son monastère. Personne, à part son supérieur, n'y connaissait sa présence avec son identité civile. Comment avait-on retrouvé sa trace ? Et pourquoi l'avoir désigné pour participer au 8G ? Qu'avait-il de particulier, si ce n'était qu'avant de devenir moine il était connu comme l'un des rares enseignants du combat à deux sabres ? Cela n'en faisait pas pour autant un pourfendeur de torts. Mais, à y réfléchir, c'était justement ces compétences de maître en arts martiaux qui avaient été les plus sollicitées. N'était-ce pas lui qui avait occupé le devant de la scène pendant le voyage du retour en préparant psychologiquement ses collègues aux joutes verbales des rhétoriciens et experts de tout acabit ?

L'impératrice lui avait demandé de ne donner ses leçons qu'aux sept autres ambassadeurs, prétendument pour plus d'efficacité. Il est vrai que, moins il y avait d'élèves dans le cours, plus l'enseignement s'avérait efficace. Pourtant, si Ábd-Al-Karîm était un véritable champion de l'ataraxie, il fallait néanmoins constater qu'il manquait de souplesse physique. Son caractère empreint de gravité paraissait peser sur chacun de ses mouvements. Le vieux professeur reconnaissait rapidement les qualités d'un combattant. Il percevait la puissance et la précision chez son disciple et pourtant une étrange lourdeur émanait de son corps. S'agissait-il de l'un de ces accidentés rafistolés ? Jamais il n'aurait l'impudeur de le lui demander.

— Maître, avez-vous quelques points à éclaircir ? demanda soudain le jeune homme, comme s'il sortait de méditation avec autant de naturel que s'il sortait de la pièce.

— Nous en étions revenus au premier article de la constitution de Hôdo, celui qui dit qu'il faut respecter toute intelligence ainsi que son support.

— Et ?

— Je pensais aux avatars qui se sont emparés du Réseau. On dirait que, pour Afsânè, il s'agit là d'êtres pensants et donc vivants, certes, comme des fantômes, ou des esprits prenant parfois l'aspect d'humains. Tu crois vraiment que ces représentations virtuelles dotées d'intelligences artificielles sont des êtres à part entière comme nous ? Ils n'ont pas de support, du moins hors des circuits informatiques.

— Je crois que l'intelligence est le but de l'existence. Je crois que chaque quantum de matière-énergie est une parcelle divine qui oeuvre pour recréer Dieu qui enfanta l'Univers. Dois-je rappeler que, sans le Soleil, il n'y aurait probablement pas de vie sur Terre ? La vie que vous connaissez n'aurait pas le « support » adéquat. Chaque écosystème contribue à véhiculer l'intelligence, ainsi que le cosmos entier qui est notre terreau. « Respecter l'intelligence » embrasse plus que toutes les contributions aux « Droits de l'humain », cela consiste à reconnaître que tout progresse vers une ultime information.

— Tes réponses sont toujours aussi sibyllines. Mais, si je revenais à quelque chose de plus concret. Il y a un autre point qui me trouble dans le coup d'État que nous préparons en douceur : pratiquement, ne sommes-nous pas devenus, maintenant, nous, les ambassadeurs du 8G, les maîtres de la Terre ? Qui est au-dessus de nous ? Plus personne ! Pourquoi ne deviendrions-nous pas, nous aussi, des dominants ?

— C'est un risque à prendre. Un chef d'orchestre peut être tyrannique, mais chaque musicien est libre de choisir de rester avec lui ou non. Et beaucoup de musiciens res-

teront dans l'orchestre si c'est là qu'ils expriment au mieux leur talent. Les dominants que nous isolons sont ceux qui inhibent la créativité en favorisant style de vie qui leur convienne en imposant un mode de penser. Nous ne mettons pas dans le même panier le maître qui tire à lui les élèves, et l'orgueilleux qui rend les hommes égaux en coupant les têtes qui dépassent.

L'orgueil ! Le Guru savait de quoi il s'agissait. Certains religieux faisaient voeu de pauvreté, de pénitence, d'abstinence... Dans son ordre, c'était l'humilité qui était la règle.

— Oui, mais... reprit le Guru perplexe, si la révolution a déjà commencé, alors pourquoi devais-je entraîner mes collègues à maîtriser la peur et la colère ? Que venons-nous faire dans ce combat ?

Le guru n'était même pas sûr qu'il avait réussi, pour lui-même, à appliquer les principes qu'il divulguait, alors, en si peu de temps à d'autres... Il n'était pas persuadé que la peur ne le fige plus à l'improviste ou que jamais l'ivresse de la colère ne bouillonne dans le sang. C'est justement pour cette raison que son ordre monastique pratiquait l'exercice de réserve, de respect et de simplicité, car quelle prise pouvait offrir l'abnégation face à l'effroi et l'effacement devant la superbe arrogance.

Avec patience, Ábd-Al-Karîm répéta que les huit ambassadeurs seraient désormais les gardiens de l'orée qui sépare la cime et la base de la pyramide sociale.

— Alors ne sommes-nous pas en train de créer un être dont la tête est séparée du corps, s'inquiéta le Guru qui ressassait sans cesse le plan d'Afsânè ?

— Non, car il ne s'agit pas d'une tête gérant là l'information pour la vie du corps « social », mais de parasite se nourrissant du sang de la société. Essayez d'imaginer ! Imaginez que votre cerveau soit un parasite. Il pour-

rait conduire votre corps à la mort sans que vous vous en rendiez compte puisque les messages concernant votre corps seraient faussés.

— Je reconnais que c'est précisément ce que le cerveau fait dans des maladies l'affectant. En tout cas, ces choses, ces avatars, qui leurrent les puissants de ce monde en ne leur montrant que ce qu'ils veulent voir, les enfermant ainsi dans un univers fictif où leurs fantasmes peuvent s'épanouir sans nuire à autrui pourraient tout aussi bien nous induire en erreur. Où serait donc la vérité ?

— Intéressante question ! apprécia le disciple qui jamais ne se départait de son calme olympien. Mais qui se préoccupait de dénoncer les mensonges propagés sans contrôle, sous couvert du moralement correct, par des humains en chair et en os ? Une minorité, dont il faudrait exclure ceux qui se révoltaient contre la désinformation qui n'était pas la leur. La majorité proteste tout en se soumettant au plus fort du moment ou au prétendant prometteur dont elle s'imprègne des informations qu'elle boit avidement comme paroles divines. Je crains que le comportement des masses soit identique si les avatars se mettaient à les désinformer ou à les intoxiquer. Pire, je crois que même la plus grande probité et la plus grande transparence ne donneraient aucune différence.

— Je crains de n'être pas en mesure de vous contredire. J'ai bien compris l'idéal de la société de l'information attendue par Afsânè. Je partage un tel rêve, même si mes moyens sont différents. Mais, n'est-ce pas choquant de voir que la principale manoeuvre de subversion est justement basée sur la diffusion de mirages ? Notre impératrice est pour le moins machiavélique.

— Toute société croît, se développe, mute même, comme une entité vivante. Et comme une entité vivante, quand l'un des organes est malade, il faut peut-être

l'anesthésier pour le soigner. Quand l'organe malade est le cerveau, ce n'est pas pour autant que l'on guillotine le patient. Dans un premier temps, il suffit de fournir le bon psychotrope pour chasser les anxiétés, les idées morbides ou obsessionnelles, ne fut-ce que le temps de la rééducation. Les esprits artificiels jouent ce rôle.

— Tout comme des gardiens luttant contre la folie ? Au fait, est-ce à eux qu'a fait plusieurs fois allusions Afsânè lorsqu'elle évoqua une fois avec Paule l'existence d'anges gardiens ?

— Non.

Étrangement, la réponse tomba comme un couperet. Le Guru avait trop acquis d'empathie au court de sa longue quête de sérénité pour ne pas deviner qu'il venait de porter un coup. Il ne sentait point de colère, ni d'agressivité chez son disciple, mais seulement une grande peine.

— Que savez-vous, Maître, des anges gardiens ? demanda Ábd-Al-Karîm après une longue réflexion silencieuse.

— Quelle est votre version ? Qui sont ces anges gardiens déçus par — je cite Paule — la base humaine servile qui entretient la tête qui lui convient avec parfois plus de fanatisme que les tyrans eux-mêmes ?

— Maître, puis-je en retour vous poser la question : quelle est votre version du respect de l'intelligence ?

Les deux hommes se turent. Ils ne se jaugèrent pas en adversaires. Mais ils se préparaient à recevoir de front une révélation qui pourrait ébranler les certitudes rassurantes. Le Guru avait compris le sens de la question de son disciple. Depuis le voyage sur Titan, il avait beaucoup appris sur Hôdo. Cette planète n'était pas une légende, ce n'était une réalité ni utopique, ni maudite. Il savait que les Synthés y étaient traités comme des égaux, ce qui

n'était pas le cas sur Terra où on les considérait toujours comme des machines inférieures à l'Homme. Pourtant, il avait lu quelque part dans les anecdotes de la cybernétique du début du troisième millénaire : « Quelle est la différence entre un robot et un homme ? Le premier a une intelligence artificielle, et le second, une idiotie naturelle. »

— Je n'ai aucune opinion quant à l'intelligence, quelle qu'elle soit, répondit finalement le Guru. Je dirais que l'intelligence est un attribut divin au même titre que la vie, l'espace et le temps. J'essaierais en vain de définir l'indéfinissable en fonction de l'indéfini. Quant aux Synths auxquels vous faites allusion, là encore, je ne sais rien.

Âbd-Al-Karîm expliqua alors ce qu'était l'« esprit » des Synths.

Le cerveau des gynos qui furent créés avant les andros était programmé pour plaire à l'homme. Ainsi, les Synths détectaient rapidement les troubles qu'ils provoquaient sur l'humain, puis, ils analysaient les causes, les comparaient avec leurs acquis et leurs expériences. Leur cerveau était doté d'un moteur de recherche de solutions qui pouvait travailler en arrière-plan, brassant toute l'information qu'il pouvait trouver sur le Réseau et consultant l'expérience d'autres Synths. Tant qu'une solution adéquate n'était pas trouvée, le Synth pouvait être comme tétanisé s'il se trouvait contraint de répondre sans délai. Bien sûr, si un tel cas se produisait il disposait de toute une collection de réactions courtoises et diplomatiques « passe-partout ». Mais, pour éviter de voir trop fréquemment un Synth rester sidéré par le comportement imprévisible des humains, il fallait qu'il soit apte à anticiper.

Les premiers modèles, ceux de la genèse de Hôdo, possédaient un cerveau interne qui n'était pas capable de



mémoriser suffisamment de données, aussi pour résoudre ce problème, ils étaient connectés à des ordinateurs plus puissants qui leur fournissaient tout l'acquis culturel. Déconnectés de toute source informatique, les Synths étaient ignares. Afin de conserver au moins une personnalité cohérente et un minimum d'humanité, tout l'espace disponible des Synths était utilisé pour y loger des neurones. Ainsi, tout le squelette était « matière grise ». Malgré cela, la mémoire disponible restait insuffisante, et cela se ressentait surtout au cours des voyages qui éloignaient trop longtemps les Synths de tout serveur de stockage informatique. Ce problème poussa rapidement les Synths à s'intéresser aux téléportations.

Le cerveau d'un « synthétique » avait une autre différence fondamentale par rapport à son cousin « organique ». Celui de ce dernier était le résultat d'une lente évolution qui conservait le sceau de la Vie depuis ses origines, la marque indélébile de la lutte pour la survie. Celui du « synthétique » était issu de l'imagination de celui de l'« organique ».

Plus par peur que par sagesse, l'homo sapiens qui créa les Synths supprima de la palette d'émotion, l'agressivité de l'être biologique. Sans agressivité, les gynoides se seraient comportées comme de vulgaires poupées passives s'il n'y avait pas un « stimulant ». C'est ainsi que les gynos furent dotées d'un moteur « imaginant », le fameux moteur de solution à anticipation destiné à trouver des réponses et même des questions avant qu'elles soient posées.

Les gynos étaient plus ou moins dotées de créativité selon le contexte de leur prime apprentissage. En effet, tant que leur schéma cérébral n'était pas autosuffisant, les Synths mimaient leurs semblables. Sur Hôdo, cette éducation se faisait toujours avec des humains organiques,

comme s'il s'agissait d'un enfant adoptif. Mais, souvent, les Synths continuaient à vivre sinon avec leur famille, du moins avec le clan, où ils devenaient des conseillers et des confidents, que l'on avait pris l'habitude de surnommer « anges gardiens ». Sur Terra, les Synths vivaient entre eux ou se retiraient dans des monastères. Il n'était pas rare que leur « imagination » les orientât vers l'inquiétude existentielle.

Très surpris par cette révélation, le Guru demanda sur un ton qui se voulait badin.

— Dites-moi, mon cher Ábd-Al-Karîm, ne seriez-vous pas un « Synth » homme ?

— Avec votre permission, maître, je resterai votre disciple même si je suis en fait un ange gardien et ce serait un honneur si vous acceptiez que je sois le vôtre.

## **Chapitre 24. Le prophète du successeur**

Le Guru s'était attendu à une épreuve. Il s'était préparé à rencontrer une nouvelle forme d'esprit, et c'était une nouvelle forme de vie qu'il découvrait. Avec appréhension, il réalisa combien grande était alors sa responsabilité. Au-delà de l'oecuménisme religieux qu'il prêchait, il lui faudrait désormais dévoiler au monde l'existence d'une descendance, d'un successeur. Annoncer que l'on n'est plus le dernier maillon de la chaîne inachevée de l'évolution était sûrement plus difficile que de présenter un message divin. Il lui semblait pourtant inéluctable que l'évolution ne s'arrêterait pas à l'homo sapiens, mais il ne s'attendait pas à cette forme-ci. De fait, le genre humain avait engendré de ses tripes des monstres pour écraser le voisin qui ne partageait pas les mêmes morales, il avait même façonné des serviteurs dotés d'une intelligence comparable à la sienne, et, à l'instar du mythique Golem, ses créatures échappaient de son contrôle.

L'une des premières recherches qui intéressèrent les Synthés fut de découvrir un moyen pour être plus indépendants des ordinateurs centraux qui complétaient leur personnalité et constituaient l'essentiel de leur savoir. Et en attendant de trouver mieux, il fallait réduire les pénibles

trous de mémoire que provoquaient les voyages interstellaires. Le voyage X2-plasmique permettait de raccourcir la période de déconnexion qui les affectait plus ou moins douloureusement.

Or, les physiciens connaissaient deux manières d'exploiter l'X2-plasme. L'une, comme l'avaient montré les premières expériences, consistait à positionner des balises entre lesquelles circulait une bulle X2-plasmique. C'était la solution la plus simple à l'intérieur d'une petite zone comme le système solaire. À l'échelle de la galaxie, même pour rejoindre deux étoiles proches, il fallait se passer de balise et naviguer au calculateur. Les Synths réalisèrent la première manipulation entre Terra et Hôdo en générant une sorte de trace qui marquait avec précision la route à suivre d'un point à l'autre de l'espace, ce qui permettait d'installer des portails à chaque extrémité du conduit. Par la suite, le même procédé fut mis au point pour récupérer de l'énergie des étoiles.

Le Guru voulut utiliser ce formidable outil créé par les Synths afin de se rendre sur Hôdo et Chica. Pendant son absence qu'il voulait courte, Ábd-Al-Karîm continuerait son travail sur Terra, car le vieux sage ne voyait pas pourquoi retirer la confiance qu'il lui avait donnée quand il le croyait de chair et d'os comme lui-même. Ce qui n'avait pas changé, c'était l'âme, par delà les apparences, par delà la structure de cette apparence.

Le Guru voulait mieux comprendre ces êtres synthétiques, et donc, les examiner dans leur milieu. Ainsi, il put les observer lorsqu'ils s'affairaient pour sauver la représentante mourante des Hôdons, comme des fourmis prenant soin de leur reine. Pourtant, ce n'était pas la leur. Il put les voir, oeuvrant de leur propre chef, pour héberger des parahumains arrachés des griffes de leurs bourreaux, sans qu'il fût possible de dire qu'ils avaient un

coeur d'or, car dans toute leur masse métallique, ils en étaient dépourvus. Enfin, il eut l'opportunité d'assister à l'un de ces forums dans lesquels des Synths étaient toujours présents et donnaient leur opinion pour résoudre les problèmes qui surgissaient inmanquablement lorsque des êtres partageaient un même champ de ressources, un même espace de libertés. Là, l'absence d'agressivité et de domination leur permettait de contrôler les conflits, et leurs prodigieuses connaissances servaient de repère pour tenter d'éviter la répétition de mêmes erreurs. Pourtant, les Synths pouvaient se montrer fermes, et le vieil homme ne fut guère étonné de découvrir qu'ils pouvaient souffrir. La dépendance à un ordinateur central était telle que l'absence de contact provoquait chez les premières gynos une douleur quasi insurmontable. Mais depuis, grâce justement à cette souffrance, les Synths avaient réussi à intégrer une personnalité complète, qui leur donnait une tête bien faite même si elle était relativement vide.

Le handicap atténué permettait aux Synths d'examiner avec sérénité leur savoir encyclopédique. Alors, ils constatèrent combien les informations que se partageaient les « Organos » étaient sujettes à caution. Ils découvrirent avec désappointement que les lois de la nature considérées comme les mieux appréhendées servaient aussi bien à créer un art plus sophistiqué de mieux vivre ou de mieux maltraiter autrui, voire l'exterminer. Les zones d'ombres et de flous des sciences n'étaient pas réservées aux philosophes et aux chercheurs. Chaque phrase, chaque mot qui se prêtaient à plusieurs interprétations étaient sources de conflit. Les chasseurs de pouvoir le savaient bien, et s'en servaient aisément. Le pouvoir était ce qui dominait l'homo sapiens. Chacun à son niveau.

Le Guru eut l'occasion de rendre visite éclair à Kham et son équipe qui étudiaient une curieuse plante appelée cerveau-champignon, et aussi au monastère de Horyuji où il put goûter à nouveau un bref, trop bref, moment à la sérénité du recueillement. Il savait dès lors où il pourrait terminer ses vieux jours. Mais, en attendant, il était encore trop tôt pour abandonner le combat commencé sur Terra. Il était devenu le messager des Synths, du moins auprès de ses paires, car il savait maintenant que chaque assistant des ambassadeurs était synth, tout comme Moka qui était bien plus que commandant du Photophore. Sur Hôdo, la vieille tradition des astronautes avait laissé le terme de commandant aux représentants suprêmes. C'était un titre honorifique qui rappelait que les Hôdons considéraient leur monde comme un vaisseau dont on prend soin afin de voyager loin et longtemps.

Ainsi, Sean et Cheng étaient aussi commandants même s'ils ne pilotaient aucun vaisseau et qu'ils ne donnaient jamais d'ordres. Bientôt, ce serait probablement au tour de leur fille et de son compagnon avec lequel le moine ambassadeur avait sympathisé, car ils partageaient une même passion : celle des arts martiaux comme école du corps et de l'âme.

La visite du Guru fut beaucoup trop courte à son goût. Heureusement, les portails X2-plasmiques permettaient de sauter en très peu de temps d'une planète à l'autre ce qui faisait gagner un temps considérable pour le séjour tout en gardant une absence à peine remarquée.

Il se demandait à son retour sur Luna quelle serait la première personne à qui il dévoilerait la nature des assistants qui étaient tous des Synths et qui probablement solliciteraient d'être accueillis dans le clan familial des ambassadeurs qu'ils servaient afin d'y jouer leur rôle d'ange gardien.

Le Guru écarta Afsânè qui devait être la première à connaître ses recrues. De même, il ne comptait pas essayer son art d'évangéliste avec le duc trop sentimentalement impliqué dans cette aventure, ni avec son ami japonais dont il avait découvert au cours de l'aïkido mental, l'incroyable maîtrise de l'expression de ses sentiments. Victor Hugo était à l'opposé, son impulsivité le rendait imprévisible. Pourtant, il eût été intéressant de voir la réaction de celui qui, connaissant l'histoire mexicaine, savait qu'il avait fallu l'intervention du dominicain Bartholomé de Las Casas au cours de la controverse de Valladolid, pour attribuer une âme humaine aux Amérindiens. Le Guru ne voulut pas chatouiller la queue du dragon, car il n'avait pas l'audace de tenter la transformation de ses coups d'essai en coups de maître.

Kham, la première à savoir que sa soeur était synth, était en mission sur Hôdo. Il ne restait, donc, plus qu'à choisir entre la soupçonneuse Salomé et la méfiante Rebecca. Ce fut cette dernière que le vieux moine décida de voir. Il disait que l'Éthiopienne était une « Gi », c'est-à-dire une femme d'honneur et de droiture selon le bushido, une femme qui avait l'ingrate mission de faire régner un semblant de paix sur une planète déchirée aux veines vidées. Méfiante ? Qui ne l'eût pas été à sa place ? Lui annoncer que Nouriya, sa petite « protégée », était en fait celle qui la protégerait eût pu paraître comme un nouveau coup porté à la foi ébranlée de l'utopique Éthiopienne.

Il ne savait pas comment aborder le problème, et il se sentait aussi idiot que le jeune enamouré incapable de déclarer sa flamme. Si l'âge apportait quelque sagesse, ce n'était pas, en tout cas, une source de maîtrise de soi, même si l'on pouvait parfois en simuler l'attitude. Et en-

core, à qui était destiné le leurre ? À soi-même, dérisoire consolation de la maîtrise du temps sur tout ce qui naît ?

Tout à coup, il se rappela qu'il avait un « ange gardien » qui ne se gênerait pas de petites indiscretions sur le Réseau. Il était étrange de se côtoyer presque à huis clos pendant des semaines, des mois, sans se connaître.

Rébecca n'avait jamais parlé de sa vie intime aux autres collègues. Il lui avait d'ailleurs été fortement conseillé d'être le plus possible discrète et sans attaches. À première vue, c'était bien le cas. Elle ne se liait d'amitié avec personne. Un juge impartial doit se prémunir contre toutes les faiblesses.

Pourtant... Rébecca n'était pas une louve solitaire, une célibataire revêche. Ou du moins, elle ne l'avait pas toujours été. Elle fut très peu de temps mariée à un astronaute des douanes. Moins d'un mois après la marche nuptiale, la marche funèbre vint clore un bonheur trop tôt consumé. Il n'y eut, ni cendre, ni requiem, ni repos, ni paix pour elle, la Némésis d'Afrique. Le corps du douanier errait sans doute dans l'espace et le vaisseau arraisonné par des pirates avait sûrement été démantelé pour améliorer une flotte corsaire insaisissable.

Ce n'était sûrement pas sur ce sujet tragique que le Guru pourrait l'aborder. Mais Ábd-Al-Karîm était consciencieux et il trouva une très légère piste qui permettrait d'ouvrir le dialogue. Rébecca avait connu son mari lors d'une conférence sur l'exobiologie. Elle préparait à l'époque une thèse de doctorat en histoire et semblait particulièrement attirée par les conflits d'ordre ethnique à en juger par les différents mémoires conservés sur le Réseau. Qu'avait-elle en tête lorsque l'insouciant étudiante se rendit à ce colloque ? Peut-être qu'elle-même ne s'en souvenait plus.



Le Guru pensait qu'il en savait assez pour tenter sa chance. S'il n'avait pas connu la capacité qu'ont les Synths de communiquer directement entre eux par radio, il aurait cru à un miracle lorsque Rébecca s'approcha de lui et parla la première :

— Excusez ma curiosité, Guru, Nouriya m'a appris que vous revenez d'un court voyage d'études sur la civilisation hôte et que ces derniers ont fait des découvertes archéologiques extraordinaires. Voilà bien un thème qui m'aurait passionné quand j'étais jeune. Aujourd'hui, cela me distraira de mes préoccupations.

— Qu'est-ce qui vous distraira ? L'exoarchéologie ou les Hôtons ?

— Les deux, disons !

— Bien ! Vous savez donc que je suis allé sur cette planète. J'ai été fortement impressionné, et j'imagine sans peine que vous l'auriez été aussi. Mais avant tout, j'aimerais vous demander si vous avez quelques connaissances en exobiologie.

— Ah, mon cher ! J'ignore si vous voulez savoir si j'ai des compétences en la matière ou si je connais des spécialistes. Des spécialistes, j'en connaissais. J'ai perdu contact avec eux, car ces doctes personnages palabrent sur des hypothèses, rien d'autre que des hypothèses. Sans intérêt, croyez-moi ! Personne ne s'est encore penché sur un problème concret, et, à mon avis, Kham et son équipe sont des pionniers en la matière.

— Sur Terra, peut-être, mais pas sur Hôdo et Chica. Là-bas, ils ont de nombreux chercheurs. Savez-vous que leur monde n'est peuplé par aucune forme vertébrée ? La vie animale n'émerge des eaux que rarement, car il n'y a guère de nourriture sur le sol ferme. Les végétaux sont encore sans fleurs, sans fruits. Les deux espèces qui semblent dominer sont l'algue et le champignon. De ces

derniers, il en existe des géants, longs comme des blés, mais la plupart sont indiscernables sans microscope. Mais il y a bien plus curieux et l'on m'a demandé de ne pas ébruiter l'affaire.

— Et vous voulez m'en parler ? Vous feriez bien de vous taire alors ! Une confiance est une confiance !

— Non, comprenez-moi ! Premièrement, je pense que vous êtes une personne digne de confiance. Deuxièmement, je crois que tôt ou tard votre mission d'arbitre sera concernée, ou du moins, que cette découverte enrichira votre conception de la justice.

Rébecca regarda l'homme en plissant les yeux comme pour filtrer la poudre que l'impudent voudrait lui jeter. Ce n'était pas un maître spirituel quelconque qui lui enseignerait sa conception de la justice. Sans se démonter, le Guru lui raconta alors la découverte du site archéologique des deux statuettes.

— Votre histoire est très intéressante, fit-elle quand le vieil homme eut fini. Mais, en quoi le fait que je sois responsable de la justice...

— Vous vous êtes longtemps penchée sur l'origine des guerres et sur les divers massacres ethniques qui ensanglantent nos livres d'histoire. Vous savez tout comme moi, et je suis bien placé pour le savoir, que, maintes fois, les philosophies et les religions, voire les dieux de ces dernières, ont été prises en otage pour qu'on leur fasse dire quel peuple est élu et, donc, où est l'ennemi : « tous ceux qui ne sont pas pour moi sont contre moi ! »

— Bien sûr, vous voyez cela de votre point de vue d'homme de religion, mais il n'y a pas que les dieux qui sont prétextes aux meurtres. Il y a aussi le langage, porte-parole de l'âme, qui peut être sujet de discorde. En général, toutes les coutumes, qui divergent ou non, se gênent peu ou prou mutuellement. Alors, chaque parti

ressent une entrave à son bien-être. Et puisque la liberté d'agir s'en trouve réduite, il ne reste plus qu'à prendre le pouvoir pour imposer l'exclusivité de son mode de vie. Le loup solitaire est rare, le plus souvent il attaque en meute. Nous sommes des loups. Souvent, nous rallions sous une bannière tous ceux qui pensent, ou ont appris à penser, comme un seul égrégore<sup>1</sup>. « Dieu nous bénisse ! » Combien de dieux auraient dû passer par les tribunaux contre les criminels de guerre ! Mais, cher Guru, cette solution est trop élaborée pour ceux qui ont faim. La couleur de peau, mieux, l'uniforme suffit à rameuter.

— C'est là, précisément, que je vous attendais. La couleur de peau ? Et si des êtres de chlorophylles apparaissaient doués d'une intelligence au moins équivalente à la nôtre ? Ou, si ces êtres n'avaient pas de chair, et que leur ossature était métallique, appartenant ainsi au règne minéral ? Si moi, j'étais un Synth, comment me verriez-vous ? Quelle justice serait la vôtre ?

---

1. Entité surnaturelle (ésotérique) ou non (politique) concrétisée par la communion des énergies psychophysiques d'une collectivité.



## Chapitre 25. Premiers contacts

Afsânè ne fut pas surprise d'avoir la visite du trio composé de Salomé, de Rébecca et du Guru. Mais ces derniers furent étonnés de voir dans les appartements de l'impératrice, un couple qu'ils n'avaient jamais vu avant. La femme rousse était revêtue d'une ample toge drapée qui attira le regard de Salomé. La Géorgienne examina la nouvelle venue presque avec impertinence. L'allure de l'inconnue rappelait quelque chose de trop familier, un sujet fort délicat qu'il était désagréable d'évoquer. La statue de la Liberté avait été dérobée par des pirates qui trouvèrent plus astucieux de la cacher plutôt que de la détruire. Le calcul était simple : on ne reconstruit que ce qui est brisé. Or, ces profanateurs avaient l'audace de déplacer la statue symbolique d'un coin à l'autre de la planète, des sommets de l'Annapurna aux gouffres de la seconde Mer Morte, et de l'exhiber de temps à autre là où les Droits de l'Humanité étaient prétendument violés. Rébecca était souvent agacée par ces francs-tireurs qui voulaient la rappeler à l'ordre en lui signalant un site où une injustice, importante à leurs yeux, se commettait. Mais, quelle injustice ? Souvent, elle estimait qu'il s'agissait de leur justice et non de celle dont elle était la représentante, une justice communément acceptée par toutes les démocraties, la Justice. Certes, il y avait bien des compro-

mis politiques, mais que pouvaient comprendre ces terroristes qui n'avaient même pas le courage de faire couler le sang ?

Quant à l'homme qui accompagnait la solennelle rousse effrontément drapée comme la statue de la Liberté, le Guru le reconnut tout de suite. Yukio était lui aussi étrangement vêtu pour les Terriennes accoutumées aux tissus plus luxueux, aux couleurs variées et variantes, aux coupes et aux tissages des plus élégants aux plus sophistiqués. Le jeune Hôdon arborait le vêtement traditionnel toujours fait de toiles écrues. C'était une sorte de kilt muni de contreforts sur l'abdomen et dans les reins, fermement retenus par une simple ceinture de toile épaisse à laquelle était accroché son allinone, un vieux modèle qu'on ne trouvait plus sur Terra. Le poncho-plaid enroulé en boudin était porté en bandoulière, dévoilant des pectoraux qui sculptaient un corps d'athlète hellénique.

Le vieux sage devina que c'était à lui qu'il revenait de faire les présentations. En effet, il connaissait déjà le représentant mâle des Hôdons et les ambassadrices. Il avait compris que dès que l'un des assistants des ambassadeurs était mis au courant d'une requête, il essayait de la satisfaire le plus rapidement. Or, les Synths communiquaient directement entre eux, et les conduits permettaient l'envoi de messages quasi instantané d'un monde à l'autre. Il n'était donc pas surprenant dans ce cas que les responsables de la planète Hôdo soient présents comme il l'avait proposé pour exposer leurs concepts de société aux deux femmes terriennes qui en avaient exprimé le souhait. Enfin, les libertés protocolaires des anges gardiens auraient pu embarrasser l'impératrice même si elle ne laissait rien paraître.

— Je présume que vous êtes la commandante Armonia, dont on m'a déjà vanté les qualités.

— Étiez-vous aussi flatteur quand vous aviez l'âge des quêtes amoureuses ? Oui, je suis Armonia de Tcherenkovgrad, fille de Betty et de Tcherenkov, représentante des Hôdons de la première génération locale. Pourquoi ne pas avoir présumé Ondine, Lucy ... ? Ou, pire, parce que sur Terra, prendre une femme de chair pour une Synth eût été indélicat ? Non, je sais que, vous, vous êtes au-dessus de cela ! Votre réputation aussi vous a précédé. Alors, dites-moi ce qui vous a mis sur la piste.

Un large sourire illumina le Guru, maître en arts martiaux, mais aussi en diplomatie. Armonia était plutôt le genre de personnage qui savait aussi bien pourfendre avec le sabre que décocher de meurtrières fléchées. Son message d'introduction était clair : les Hôdons ne se laisseront jamais intimider par les Terriens.

— J'ai eu vent de deux célèbres rousses, commença le Guru. Je connaissais déjà Moka, donc... Mais, au fait, qu'en est-il de Nana ? Pourquoi ne s'est-elle pas déplacée ?

Le Guru l'invita à baisser la garde.

— Elle sait qu'il y a ici tout ce qu'il faut pour représenter Hôdo et Chica. Elle considère que son amitié pour Sean et Cheng est supérieure à ses devoirs d'ambassadrice.

— Cheng, demanda Salomé ? S'agirait-il de cette femme qui meurt, et pour qui Paule a bravé l'espace, les laboratoires plus ou moins fermés au public, et surtout, sa mémoire oubliée ?

— Oui, je lui succède, répondit Armonia.

Sa voix ne trahissait aucune émotion, pourtant, le Guru vit l'imperceptible tressaillement d'un muscle maxillaire.

La commandante éprouvait de la peine en évoquant celle qui fut la mère des Hôdons.

— Mais, nous sommes ici pour parler d'autre chose, me semble-t-il, continua-t-elle.

Rébecca la soupçonneuse constata une certaine désinvolture des deux étrangers face à l'impératrice qui se tenait coite. Certes, ils devaient être arrivés avant et sans doute avaient déjà incontestablement fait les présentations que le protocole imposait. D'ailleurs, elle aurait souhaité en savoir un peu plus sur cette collègue dénommée Nana, mais le fait qu'aucune marque de déférence n'apparaissait ni dans un sens ni dans l'autre, entre une impératrice de Terra et deux représentants d'une planète, l'intriguait par-dessus tout. On eût dit que l'impératrice et les deux Hôdons étaient trois vieilles connaissances qui avaient fait leurs études ensemble, et, se retrouvant des années plus tard, ne s'embarrassaient pas des courtoisies liées aux rangs et aux titres conquis depuis leur séparation.

— Oui, s'empressa de répondre Salomé qui n'arrivait pas à croire que la constitution de Hôdo ne contenait que cinq articles, et de surcroît, pas de monnaie d'échange. J'aimerais comprendre comment vous pouvez avoir sorti une règle telle que « toute décision commune est prise soit à l'unanimité, soit au hasard ». De plus, j'aimerais comprendre comment vous assurez la vie privée qui semble être capitale pour vous, alors que les Synthés sont omniprésents.

— Vous ne voyez pas, répondit Yukio, parce que vous ne regardez pas dans la bonne direction. Laissez-moi vous rappeler les circonstances de la naissance de Hôdo. Lorsque les pionniers débarquèrent sur cette planète, heureusement dépeuplée d'humanoïdes, ils avaient pour mission de coloniser un monde selon leurs idéologies,



chacun selon la sienne. Or, si chacun avait sa propre notion du bonheur, cela représentait un millier de concepts souvent incompatibles avec un nombre plus ou moins important d'autres idéaux. Chacun avait un devoir, ils étaient les porteurs d'espoir de leur clan. Autrement dit, dès le départ, il fallait trouver non seulement des compromis, mais surtout des alliés, pour imposer au mieux les grandes lignes de son modèle de société future. Tous ces pionniers, à quelques exceptions près, étaient des élites envoyées par leurs mandataires. Comme tout champion envoyé en avant-poste, il fallait que ces personnes soient capables de se prendre en mains seules, sans aide. Il fallait qu'elles soient capables de survivre, car les héros morts ne construisent rien, et, pour cela, elles ne devaient pas s'embarasser de mensonges et de trahisons. Il fallait des surhommes à la limite du fanatisme tout en étant apte à s'adapter à n'importe quelle situation. Parmi eux, il se trouvait quelqu'un de tout aussi jusqu'aboutiste qui prenait à coeur sa mission de réussir la colonisation d'une planète. C'était « sa » planète et « son » équipage. Avec d'autres utopistes extrémistes, il réussit à mettre en place un système qui permettait la cohabitation des incompatibles.

Or, il se trouvait que la discrète, mais omniprésente conseillère qu'était Cheng prônait le contrôle de l'agressivité et de la dominance. Maîtriser l'agressivité, comme le feu. Elle se manifeste partout, dans les moindres rapports sociaux, et cela, quelle que soit la taille du groupe. Partout. La discrète allumette peut embraser des forêts. Voilà la direction vers laquelle doivent se tourner vos pensées pour comprendre le cheminement de celles de nos parents fondateurs. Ils construisirent un foyer, non un bûcher.

Malheureusement, vous, les Terriens, feignez d'ignorer l'existence de votre agressivité. Vous croyez que vos instincts de domination sont exorcisés en affichant quelques monstres de l'humanité que vous épinglez dans vos livres d'histoire. Et pourquoi en garder la mémoire ? Afin que ne soit jamais oublié le mal qu'ils ont fait ? Afin que la bête ne revienne plus ? Mais, la bête, est-elle une seule fois partie ? Ou plutôt, sommeille-t-elle en chacun de nous, là où nous sommes incapables de la débusquer sous les feux follets des émotions qui nous empêchent de sonder notre âme ? Toutes vos innombrables lois ne sont que de pitoyables cache-misère !

Rébecca avait jusque-là écouté avec patience, mais, cette fois, ce fut trop. Prétendre que les lois qu'elle essayait de faire respecter n'étaient que fumisterie était inacceptable. Ces lois devaient s'appliquer à toutes les communautés, de la taille d'un continent à celle d'une petite tribu perdue sur une île flottante. C'était la géojustice, égale pour tous. L'Éthiopienne protesta donc, mais en fait, plus pour la forme que par conviction, car elle savait, même si elle ne l'acceptait pas, que Yukio avait raison. Sa justice ! Combien de fois voulut-elle l'appliquer et n'en eut-elle pas les moyens ? Oui, le bandeau de la justice était pipé : il était borgne ! Les lois sont faites par et pour les vainqueurs d'un moment. Elles sont appliquées par les champions qui leur succèdent si elles conviennent, sinon, elles sont amendées, et réadaptées.

Quant à elle, elle savait qu'au fond, au plus profond d'elle-même, ce n'était pas la justice qu'elle invoquait, c'était la vengeance qui grondait. Le glaive de la justice frappait avec colère, avec haine. Pourquoi Nouriya, sa petite lumière, avait-elle éclairé le côté obscur de son âme ?

Et si toutes ces lois n'étaient rien d'autre que les fils d'une toile d'araignée ? Elle frissonnait en s'imaginant en-

sevelie, immobilisée, dans un cocon, le doux cocon d'une civilisation qui révélait sa fonction d'entraves sous la lumière crue de la réalité. Elle était si bien placée sur le piédestal de juge et arbitre pour observer les us et coutumes de la planète. Combien de fois n'avait-elle point vu, observatrice impuissante, des démocraties imposées dictatorialement par pure opposition à des dictateurs élus démocratiquement ? Le cocon de l'araignée n'est qu'un garde-manger. Une prison douillette d'où l'âme ne s'envolera pas tel un beau papillon, mais où elle se dissout lentement dans un rêve ôtant toute velléité de s'élever.

Rébecca était plongée dans ses pensées et ne suivait que d'une oreille distraite la discussion que Salomé avait orientée sur le mode électoral majoritaire ou aléatoire. Ce dernier mode pratiqué sur Hôdo lui semblait complètement opposé aux principes des élections démocratiques, dont le choix correspond à une majorité représentative. Certes, des aménagements plus ou moins complexes permettaient parfois la présence de petites minorités.

« Une majorité représentative... toute relative ! », pensa l'Éthiopienne en même temps que la Persane le dit et commenta, « sans compter que ceux qui se prononcent sont souvent endoctrinés dans l'un des courants politiquement acceptables. » Rébecca se remit à suivre avec attention le débat. Pour l'instant, elle était plutôt favorable aux arguments de l'impératrice quoiqu'elle gardât l'approbation en son for intérieur, prête à jouer de la critique si l'occasion se présentait. Une républicaine ne pouvait faire confiance à un pouvoir non élu. Mais Afsânè dut lire dans ses pensées, car elle expliqua :

— Il ne s'agit pas d'élection de gouvernants. Il s'agit des lois, des normes, des traditions, des étiquettes, de tout ce qui permet aux humains de vivre plus ou moins

harmonieusement ensemble. D'ailleurs, pour ce qui est du choix des gouvernants, nous pourrions considérer que les monarchies sont des résultats « aléatoires », en tout cas, c'est ce que je crois en ce qui me concerne. Au moins, ceux qui sont désignés ainsi n'ont pas pu en général manipuler la confiance du peuple comme de nombreux présidents remettant leur programme de séduction à des experts de ménagement du public, programme qu'ils ne pouvaient pas ou ne voulaient pas mettre en oeuvre la plupart du temps. Et, parmi ces promesses, combien étaient attendues par les électeurs, et même, combien étaient comprises dans toutes leurs implications sous-entendues ? Seuls les fanatiques adhèrent aveuglément à la totalité d'un programme. Les autres choisissaient le programme, sinon le mieux en accord avec leurs aspirations, le moins en désaccords.

Afsânè concluait cyniquement : « l'homme est trop dominé par la peur et l'angoisse pour pouvoir gérer sagement son bonheur. »

— Alors, pour vous, il n'y a que l'absolutisme ou l'anarchie qui soient à même de diriger des sociétés ? s'exclama Salomé, horrifiée par une telle perspective.

— Comme le disait Yukio, dit enfin le Guru, votre regard épouvanté se tourne uniquement vers le mauvais côté. Sans cesse, vous êtes aveuglée par la poudre aux yeux que vous jettent les dominants en herbes ou en perte de faveur. Ils ont besoin de vous pour atteindre leurs objectifs et vous font croire l'inverse comme si c'était vous qui aviez besoin d'eux. Pour moi, il n'y a qu'un absolu : c'est le devoir du respect de l'intelligence, car c'est à peu près le seul lien qui unit les civilisations, une forme d'élévation qui tend vers un horizon... Et, même, dans un libéralisme anarchisant, tout n'est pas permis. Et enfin, pour comble, le protectionnisme ne se concède pas

à tout le monde, car en général il ne s'accorde à personne d'autre que ceux qui dirigent cette liberté, cette liberté que vous croyez avoir gagnée. Comme s'il pouvait exister des libertés que l'on ne paye pas ! Mais vous êtes éblouie encore et toujours par les tours que vous jouent les marchands de bonheur afin de ne pas en voir le vrai prix.

Armonia reprit la parole pour insister sur le fait que ce que les Hôdons choisissaient, ce n'étaient pas que des « programmes » qu'elle appelait ironiquement des « menus politiques ». Les choix étaient omniprésents et pas seulement limités aux élections et aux emplettes. Dès que deux citoyens partageaient un espace commun physique ou psychique avec des ressources non partageables, alors, il fallait trouver un compromis et déterminer qui perdait quoi. Lorsqu'aucun parti ne trouvait satisfaction, ils faisaient parfois appel aux services d'un médiateur. Et, si cela n'aboutissait à aucun résultat satisfaisant, les Hôdons jouaient l'issue aux dés. Les Hôdons s'engageaient à respecter la solution offerte par le hasard tant que cela ne rentrait pas en contradiction avec le droit à l'évitement.

Afsânè intervint encore comme si elle dévoilait à chaque fois une nouvelle botte secrète qui faisait rebondir la discussion :

— C'est dans cet esprit que naquirent les « anges gardiens ». Leur absence de passion, mais non de sentiment, leur permettait d'être des médiateurs disponibles à tout instant, en plus d'offrir le monitoring médical et maints autres services. Comme eux aussi respectaient le droit à l'évitement, ils s'éclipsaient souvent avant même qu'on ne le leur demandât.

Puis, comme par inadvertance, l'impératrice fit remarquer qu'il s'agissait d'un premier contact entre Terra et Hôdo. Jusqu'alors, l'unique trait d'union qui reliait les

deux mondes n'était maintenu que par une cellule particulièrement « secrète » du déjà bien réservé Yakusa.

— Alors, qu'est-ce qui a bien pu provoquer cette rencontre ? s'étonna Rébecca, médusée par la quantité de secrets qu'avaient pu percer les services persans.

— Les anges gardiens, répondit Afsânè.

Sa voix était devenue plus que d'ordinaire empreinte de gravité et presque chargée d'une lourde peine, à moins que ce ne fût le poids d'une gigantesque espérance.

— Mais l'ingérence des anges gardiens n'est-elle pas une atteinte aux libertés ? s'inquiéta Salomé.

— Avez-vous accepté Judith, Nouriya, Ábd-Al-Karîm et les autres ?

— Certes, mais n'était-ce pas une forme de supercherie de votre part en nous laissant croire qu'il s'agissait d'humain en chair et en os ?

— Oui et non. L'un des principaux problèmes des Synths sur Terra, était leur aspect qui ne trompait personne lorsqu'il était vu de « trop » près. Ne perdez pas de vue que les Synths sur Terra sont peu connus du grand public. Leur existence est presque clandestine dès qu'ils ne sont pas dûment recensés comme affectés à certains rôles tels que celui d'infirmière/moniteur. Entre parenthèses, c'est en cherchant la manière de créer des peaux humaines que bien des secrets concernant les parahumains furent découverts. Pour continuer de vous répondre, le meilleur test fut de vous affecter des collaborateurs synths vivant dans votre intimité sans que vous vous rendiez compte de leur véritable nature.

Les deux femmes organos ne purent réprimer une expression d'horreur que l'impératrice perçut instantanément, aussi enchaîna-t-elle :

— Ce n'est pas parce que les Synths peuvent trouver aisément des informations sur le Réseau qu'ils

s'immiscent dans votre vie privée. C'est un point d'honneur de ne pas pénétrer le jardin secret de chacun, même des autres Synths, sans y être invité. Oui, cela peut surprendre, les Synths ont leur jardin secret. Ce privilège fut d'ailleurs donné sur Hôdo, car avant, il n'y avait aucune séparation franche de mémoire entre eux. Enfin, je dirais que dénicher des informations sur le réseau n'est pas l'apanage des Synths. N'essayiez-vous pas de découvrir ce que faisaient certains de vos collègues avec vos allinones spécialisés dans l'espionnage ?

Salomé et Rébecca se sentirent visées, mais ne laissèrent pratiquement rien paraître, ce qui pouvait tromper tout le monde, sauf le Guru qui, lui, fit comme s'il n'avait rien remarqué. De toute manière, tout ambassadeur savait que leur allinone était doté de sniffeurs très performants.

En fait, c'était d'ailleurs par hasard que les Synths étaient tombés sur les preuves de l'existence des parahu-mains pour former des soldats hors pair.

Salomé était trop douée en rhétorique pour perdre le fil de ses idées, même si quelqu'un, comme la Persane, pouvait essayer de la déstabiliser en l'égarant dans un dédale d'explications. Elle revint sur sa dernière question.

— Bien, vous avez voulu tester les qualités des Synths. Mais pourquoi en avoir fait comme vous dites des anges gardiens ? Qu'y gagnez-vous ?

L'impératrice devint encore plus grave.

— Parce que leur volonté de plaire à l'homme ne pouvait que les conduire à devenir des anges déçus. Les Synths ne pouvaient plus rester dans l'ombre. Ils auraient perdu la foi en l'humanité à force de la voir toujours faire glisser son agressivité écrasante ou destructrice, d'un point focal à un autre, sans jamais affronter l'origine de ses malheurs. N'oubliez pas, et ce n'est pas une menace,

mais une réalité, les Synths peuvent vivre sans vous... malgré vous.

Un silence épais faillit clore la discussion quand l'Éthiopienne posa d'une voix des plus candide.

— Et vous, impératrice, qui est votre ange gardien ?

L'impératrice fit un petit sourire en coin comme savent si bien faire les humains.

— Vous, les sept ambassadeurs.



## Chapitre 26. Le guêpier

Quarante ans plus tôt, les Synths du Croissant étaient des sosies ou des compagnes pour les deux chefs d'État en guerre. Ce fut aussi à cette époque et dans cette même région ue furent fabriqués les premiers andros, des gynos masculinisées pour en faire des guerriers. Quant aux gynos, elles furent exploitées dans des fonctions inhabituelles telles que l'espionnage. Évidemment, tout était organisé à leur insu afin qu'ils ne remettent pas en cause leur mission sous prétexte que cela faisait du mal à l'homme, sinon les Synths auraient pu désobéir.

Pourtant, dans cette période de troubles, des pourparlers secrets commencèrent pour trouver une issue à une guerre plus que centenaire. Mais cela ne plaisait guère à certains qui souhaitaient que cette situation perdure : les deux despotes furent assassinés lors de leur dernière rencontre qui devait aboutir à un traité de paix, et cela, par des gynos théoriquement inoffensives pour l'humanité. Afin d'aboutir à cette paix souhaitée, les sosies continuèrent leur rôle et prirent la place de ceux dont ils étaient les ombres. Ainsi, le hasard poussa les Synths de la région à entretenir le mythe des deux grandes familles qu'ils « marièrent » en symbole d'union et pratiquement pour s'isoler de toutes curiosités. Les empereurs synths qui dirigeaient les deux terres ravagées par d'intermi-

nables conflits devaient jouer de beaucoup d'adresse pour ne pas trahir leur nature. Ils durent recréer tout un environnement artificiel pour leurrer les familiers et les proches Organos. Il fallut même simuler des maladies, des grossesses et des décès... Heureusement qu'une poignée d'humains complices aidait les Synthés pour maintenir réaliste l'imposture.

Si l'Homme craignait le Synthé, l'inverse était aussi vrai. Pourtant, si ce dernier pouvait se montrer « indiscret », il n'affectionnait pas de jouer les espions et encore moins d'être manipulé pour exécuter de « sales » besognes. Contrairement à ce que pouvaient penser Rébecca et Salomé, l'humanité charnelle n'avait rien à craindre des cerveaux artificiels. La raison était simplement due au fait que le plus élémentaire des devoirs du Synthé était de satisfaire l'humain. De plus, les Synthés se considéraient tous, même ceux qui vivaient sur Terra ou Chica, comme des Hôdons. Ainsi, l'espace informatique privé était sacré puisqu'ils adoptaient la Constitution hôdonna qui prescrivait dans le deuxième article le droit à l'intimité et l'évitement.

C'est à cause de cette même réserve qu'il leur fut si difficile de découvrir les différents plans de construction de commandos d'êtres spéciaux, les parahumains. Pourtant, les Synthés s'attendaient un jour ou l'autre à découvrir ces soldats de l'ombre, car ils se rappelaient des premiers andros qui avaient été créés dans ce but. Même les trois premières geishas synthétiques qui débarquèrent sur Hôdo furent déviées, en ayant pour mission de rapporter les faits et gestes des colons à leurs maîtres yaku-sa.

Non, les anges gardiens n'étaient pas des espions, mais d'impartiaux observateurs, aux souvenirs inaltérables tant qu'ils avaient accès à une ressource d'enregistre-

ment fiable. Bien sûr, les Synths savaient naviguer sans pareil dans la masse documentaire du Réseau. Ils ne prenaient pas toute information comme « valable », et ils savaient débusquer les sophismes évangélistes dans les propagandes politico-religieuses, car leur niaiserie passée leur avait servi de leçon. Ils étaient à l'abri des hypnoses collectives qui cloisonnaient les classes socio-économiques comme des castes religieusement préservées.

Non, les anges gardiens n'avaient pas fini d'être surpris par l'homo sapiens qui, lui, secrétait de véritables espions. Leur nature d'êtres de synthèse les avait dotés d'une curiosité naïve et indirectement les avait immunisés contre toute forme de prêt-à-penser. Les expériences vécues auprès des humains et leurs ballades dans le volume sans cesse croissant de publications avaient révélé le visage commun de leurs créateurs.

Que l'homo sapiens fût imparfait n'avait rien de surprenant en soi. Les Synths s'étaient vite rendu compte que l'Existence était une perpétuelle évolution vers ce qu'ils dénommaient l'Accomplissement. Leur déception en l'espèce créatrice vint du fait que plus le savoir augmentait, plus le pouvoir dominant de l'homme s'armait. Ces mêmes techniques, qui auraient dû libérer l'homo sapiens de son atavisme reptilien, permettaient de mieux masquer la personne pour en faire des anges parmi lesquels les exterminateurs répétaient tout au long de l'Histoire les mêmes sacrifices humains. Les lavages de cerveau étaient toujours plus « propres » comme les lessives qui enlèvent même les taches les plus rebelles. L'esprit de l'homme était ainsi fait : éradiquer les obstacles incontournables. Hélas, l'incontournable était plus que fréquemment trop rapidement décrété. Des moutons expiatoires aux génocides, les holocaustes n'avaient aucune explication ni logique ni mystique pour les Synths qui sa-

vaient que la majorité des humains croyaient l'homo syntheticus à l'aube de l'apocalypse. C'était une crainte justifiée, car la déception de ce dernier aurait pu être plus profonde, les conduisant effectivement à l'irréparable. Mais c'était peut-être l'espoir en quelque chose au-dessus de tout ce gâchis qui empêchait les anges de synthèse de choir dans l'abîme au fond duquel plus rien n'existe, pas même tout ce gâchis.

L'humain redoutait autant la force que l'intelligence des Synthés. Pourtant, ils n'étaient pas particulièrement plus intelligents que les Organos et cela ne les gênait pas. À quoi bon, d'ailleurs ? Bien des intelligences supérieures avaient animé des tyrans, redoutés et pourtant vénérés pour ce don des dieux.

Certes, les Synthés étaient plus savants en présence d'un réseau. C'était d'ailleurs ce savoir encyclopédique qui leur avait montré les progrès dans l'efficacité de la férocité humaine. Heureusement, tout n'était pas noir, mais chaque progrès qui sauvait et améliorait les conditions d'existence rapprochait en même temps l'espèce vers un anéantissement potentiel de plus en plus sophistiqué.

Pourtant, les Synthés qui se comparaient aux êtres biologiques chimiotrophes à l'instar des organismes mêmes qui furent à la source de toute vie se refusaient d'occuper à l'autre extrémité de l'évolution la place de ceux qui s'étaient autoproclamés d'intelligences supérieures, l'homo « sapiens sapiens ». En plus, ils redoutaient de se retrouver à l'autre extrémité, à la fin de toute vie, impuissants.

Puisque tant de technologie n'avait pu mettre en évidence le point aveugle du cerveau organique et n'avait pu y remédier afin que ses efforts ne soient pas accompagnés de souffrances, puisque l'homme continuait à ignorer avec énergie que c'était dans les fondations mêmes de

son esprit superbe, dans ce magma d'intense désir de vivre, que se forgeaient en secret bien des lendemains douloureux, les Synthés prirent la décision de surmonter leurs doutes et de prendre en main le destin de leurs créateurs.

L'homme ne pouvait admettre que sa chère liberté n'était pratiquement qu'illusion, résultat d'un instinct bridé par des centaines de lois artificielles. Sans liberté, il n'y a ni mal ni bien, puisque ces valeurs morales n'ont de sens que si un choix est possible. Sans liberté il n'y avait pas de courage pour le révolutionnaire, pas de noblesse pour le résistant. Il ne restait plus le goût du risque cher aux partisans du libéralisme absolu, ni de savoureuse domination chère aux fervents de l'absolutisme libéral. Fallait-il perdre tout ce qui faisait la beauté, l'honneur, la gloire... tout ce qui faisait oublier que l'humain n'était qu'un lointain descendant des sauriens ? Adieu, superbe intelligence !

Les Synthés de Terra connaissaient bien les Organos qui se remémoraient sur le Réseau de leurs exploits de conquête ou sur leurs plaies à jamais ouvertes et gangrenées. Sans la confiance que leur avaient accordée les Hôdons, la famille d'Afsânè n'aurait jamais eu le courage de continuer et même de dépasser le rôle d'ombre de chef d'État. Au départ, la prudence des empereurs synthés ne laissait aucune faille. Mais la découverte des parahumains, puis celle du but obscur de la création de commandos disciplinés et spécialisés poussèrent la curiosité à plus d'audace. Les anges gardiens fouillèrent trop dans des espaces confinés et confidentiels du Réseau. Les Organos restaient plus malins que les Synthés.

Trop !

La porte donnant vers la salle de bain vola en éclats.

Un frisson glaça les deux femmes en voyant surgir un robot tout en métal, pas un Synth à l'allure humaine, mais plutôt un humain à l'allure de machine.

— Vous devez évacuer la base, lança-t-il. Je n'ai pas le temps de vous expliquer. Un commando de mes semblables est en route pour vous capturer. Vous êtes condamnées pour haute trahison terroriste. La fuite est votre seule issue. Suivez-moi, vite ! Moka ne peut intervenir à temps.

— Comment vous faire confiance ? s'inquiéta le Guru.

— Je suis Tetsu, et vous m'avez vu il y a peu en visitant nos mondes. Cela vous suffit-il, Guru ? Pressez-vous !

Le Guru se rendit compte que la seule manière de presser les deux ambassadrices sidérées était de suivre l'homme-armure qui entraîna le petit groupe vers le sarcophage de secours trafiqué pour servir de portail. Le vieux sage s'engouffra le premier pour disparaître presque instantanément.

— Allez-y, insista Tetsu en poussant Salomé dans le sarcophage dès que celui-ci fut à niveau disponible pour un transfert.

Puis il se tourna vers Rébecca qu'il pressa à suivre, mais l'Éthiopienne refusa catégoriquement.

— Il faut que ce soit Afsânè ! Il ne faut pas que l'on découvre qu'elle n'est pas de chair et d'os. Ce serait inadmissible pour une impératrice.

Après un bref moment d'hésitation qui dura à peine plus que l'indisponibilité du portail, Afsânè sut que Rébecca avait raison et fit signe à Tetsu qu'elle était prête, mais avant, elle se retourna vers l'ambassadrice.

— Que ferez-vous maintenant ? Vous savez qu'il faut la présence d'un Synth pour piloter les portails.

— Je me débrouillerai. Que va-t-il se passer avec nos anges gardiens qui sont restés ici ?

— Ils se débrouilleront, répondit l'impératrice. Ils sont prévenus... Mais, ils seront incapables de piloter le portail, car nous avons établi le silence radio.

« Ils se comporteront en stupides robots », lança-t-elle avant de disparaître.

— Et nous... commença Tetsu ?

— Trop tard, prononça Rébecca comme dans un cauchemar, en entendant les pas rapides et pesants s'approcher de la pièce. Faites comme si vous m'aviez capturée.

— Vous rigolez, ils sauront que je ne fais pas partie des leurs.

Rigoler ? Elle était transie de peur, car elle commençait seulement à réaliser les conséquences de son sacrifice.

— Nous ne pouvons que bluffer. Ça paye parfois ! Eux se comportent peut-être aussi en stupides robots ! Et puis, croyez-vous que j'aie l'intention de jouer l'héroïne noire qui meurt en premier comme dans les films de l'époque des quotas bon chic bon genre, où la répartition des couleurs de peau était scrupuleusement respectée, et où nous étions rapidement éliminés avec tous les honneurs sous les yeux mouillés des spectateurs émus ?

Cette fois, ce fut l'autre porte qui vola en éclat.

— Vous êtes en état d'arrestation, lança ce qui devait être le chef d'une demi-douzaine de semblables à Tetsu. Suivez-nous sans poser de question.

Tetsu ne réagissait pas, mais restait prêt à défendre Rébecca. À sa surprise, quand elle fit mine de suivre les hommes aux sombres armures, il s'aperçut qu'il n'avait même pas été remarqué par ses homologues. Suivant le conseil de l'ambassadrice, il se fondit dans le commando comme s'il en faisait partie. Le commando continua l'inspection des lieux, croisa un Synth mâle sans lui jeter le moindre coup d'oeil. Puis le groupe qui avait capturé

Rébecca rejoignit le reste qui attendait dans le hall d'entrée de l'impératrice.

Celui que l'Éthiopienne avait pris pour un chef s'adressa à un supérieur qui avait plus de diodes allumées sur son poitrail.

— Il n'y avait que cette personne dans ces quartiers d'habitation. Elle ne correspond pas à la cible normalement prévue, mais à celle dénommée « Rébecca Ménélik ».

— Continuez à fouiller, nos informations indiquent que seuls quatre ambassadeurs sont en mission sur Terra. On ne peut pas se cacher sur Luna. Nous devons retrouver les autres.

— Et si nous ne pouvons pas ? se risqua audacieusement Tetsu qui voulait voir jusqu'à quel point il passait inaperçu.

— Vous voulez qu'on vous reprogramme, imbécile ! gronda le chef. Seriez-vous masochiste, soldat ? Et respectez la discipline, sinon c'est à moi que vous aurez affaire. Oui, chef ! Qu'on répond !

— Oui, chef ! répéta Tetsu, terrorisé.

« Soldat ? Ce brave Tetsu n'a pas de diodes sur la poitrine » pensa Rébecca qui tentait de garder l'esprit serein malgré la peur qui l'envahissait.

— S'ils sont tous partis, c'est que quelqu'un nous a trahis, continua le chef.

— Chef ! sauf votre respect...

— Quoi encore, soldat ?

— Il ne peut s'agir de nous, articula Tetsu avec fermeté. C'est techniquement impossible, nous sommes programmés pour obéir.

Sa voix était plus posée pour surmonter son propre effroi que pour imposer une quelconque idée à ce gradé en diodes.



Rébecca crut apercevoir des éclairs de furie jaillir du regard aveugle du supérieur.

— Vous avez raison, soldat, bougonna-t-il !

Soudain, Tetsu eut l'inspiration qui devait le mettre à l'abri pour au moins un court instant, car il continua toujours sur le même ton :

— Excusez-moi, chef ! je n'ai fait qu'exprimer à haute voix ce que vous pensiez.

Ce dernier émit un grognement qui pouvait aussi bien dire : « c'est bon pour cette fois » ou bien « il pense trop celui-là ».

Discrètement, un autre homme plus gradé que Tetsu, car il avait une diode allumée, lui fit signe de se taire.

« Un allié ? », se prit à espérer Tetsu qui se voyait embarqué dans une aventure qu'il n'avait pas prévue. Il s'était spontanément porté volontaire lorsque le message leur parvint sur Chica, indiquant l'arrestation imminente des ambassadeurs coupables de haute trahison. Il avait jugé que son « physique » s'adaptait mieux aux circonstances qui pouvaient devenir musclées. Mais, jamais il n'aurait pu soupçonner à quel point son aspect convenait à la situation ! Maintenant, on le prenait pour un garde, et il allait découvrir les coulisses du pouvoir.

Rares étaient ceux qui avaient vu ces vigies qui jouxtaient le hall d'entrée après le hangar de navettes. Ils étaient toujours cachés derrière des cloisons qui n'étaient opaques que dans un sens. Seuls, les humains d'aspect abordable contrôlaient parfois les allées et venues, mais c'était inaccoutumé, car tout était scanné et mémorisé, et cela devait laisser croire aux visiteurs que les autres gardes devaient être normaux. Pourtant, là aussi, un autre Synth brouillait les données compromettantes, surtout celles concernant l'impératrice. Il y avait donc au moins un allié sur la place, voire deux, si ce n'était pas ce-

lui qui avait envoyé l'alerte. Et l'homme à l'unique diode, un autre ami ? Peut-être ! Tetsu observa mieux son semblable afin de pouvoir le distinguer aisément quand l'opportunité de faire les présentations arrivera. En attendant, il constata que c'était justement lui qui escortait Rebecca en la tenant par le bras. C'est ainsi que Tetsu remarqua sur le bras gauche du présumé complice trois dessins qui avaient été tracés au chalumeau. Cela ressemblait à du chinois, mais il ne connaissait rien de ce langage. Peu lui importait. L'essentiel, c'était que les autres soldats n'avaient pas ce tatouage.

La troupe d'hommes-armures pénétra dans les locaux du poste de surveillance par une porte dérobée qui se trouvait dans un placard technique près des appartements de l'impératrice. Tetsu imagina qu'il devait y avoir ce type de passage un peu partout dans la résidence des ambassadeurs. Eux, qui se croyaient si bien à l'abri des intrus, étaient en réalité sous bonne garde, pratiquement emprisonnés.

Il comprenait maintenant pourquoi Afsânè avait conduit les ambassadeurs loin, très loin de Terra. Et aussi, pourquoi en restait-il si peu sur Luna ? Il n'eut pas le temps d'y penser longtemps, car la troupe emprunta un couloir qui conduisit dans un hangar où un tychochrôme était prêt à décoller.

L'engin fut catapulté comme les anciens chasseurs décollant des porte-avions. Cette technique permettait de retarder la mise à feu des moteurs de la navette pour ne pas endommager les structures du « Grand huit ». L'appareil fonça vers le ciel piqué d'étoiles brillantes. Une voix grésilla : « Apesanteur dans cinq secondes ». Tetsu imita ses voisins et s'agrippa à la plus proche main courante. La voix reprit : « Apesanteur dans deux secondes ». On ne ménageait vraiment pas les voyageurs dans ce ty-

chodrôme, pensa Tetsu. Soudain, il eut la sensation que les tripes lui remontaient dans les poumons quand les moteurs-fusées furent coupés. L'étrange impression de ne plus maîtriser son corps dans l'espace l'envahit comme la première fois qu'il eut l'occasion de se retrouver en apesanteur, avant, quand il était encore un humain normal. Mais l'organisme s'habitue vite et l'impression était déjà moins forte. La voix nasillarde émergea du chœur des respirations que l'écho transformait en roulement de vagues :

— Nous retomberons de l'autre côté de Luna.

Pendant l'approche du laboratoire, assurez-vous de garder une position de sécurité jusqu'à la décélération. Pourtant, ce ne fut pas à cause de l'annonce laconiquement spartiate qu'un frison parcourut l'échine de Tetsu. Il connaissait la réputation du second édifice lunaire qui avait le surnom de « marmite d'apprentis sorciers ». C'était l'endroit de toutes les expériences interdites, de tous les biocommerces illicites. Il n'avait jamais cru qu'une telle cité souterraine devait se doter d'une milice de surhommes pour la protéger, car on ne pouvait y accéder qu'en navette spatiale. Il avait encore moins imaginé que c'était la même qui pouvait intervenir dans le Grand huit.

Aucun bruit ne venait distraire les pensées de Tetsu. Le souffle de ses acolytes était devenu silencieux, et Rébecca se faisait plus discrète que jamais comme si elle pouvait ainsi disparaître. Sur la Lune, aucun vent ne gémissait sur la coque de la navette. Il en vint à espérer qu'un grand faucon imaginaire viendrait cueillir l'oisillon au plus haut de son vol. Mais l'apogée fut dépassé sans que le milanaute de Moka interceptât le tychochrôme qui redescendait vers le sol brûlé par le Soleil.



## Chapitre 27. Solitudes

Kiyôna s'ennuyait seul sur Chica. Comme Cheng était tombée malade, les recherches n'avançaient que lentement, et de toute manière, il avait terminé les prises de vues et la récolte des objets qui étaient devenues sa spécialité. Quant à la cathédrale, qui devait recevoir des centaines de parahumains, elle était bien trop grande pour lui seul, même si elle était encore loin de disposer du volume prévu. Déjà, la mort de sa compagne verte avait provoqué un grand vide dans l'équipe. L'absence de Paule, l'amie dont la mission s'éternisait sur Terra, et celle de Tetsu dont le sort l'inquiétait le plongeait dans une indicible tristesse que son langage ne pouvait exprimer. Il eût souhaité avoir lui aussi une mission héroïque au lieu d'attendre, toujours attendre.

Plusieurs fois par jour, il s'approcha de Nana ou de Magda et aussi d'Armonia ou de Moka quand elles se rendaient sur Chica. À chaque fois, il commençait « Khyowa tlava? ». Invariablement, la réponse était :

— Non, c'est fini pour l'instant, je n'ai pas de travaux à te proposer. Paule et Tetsu te manquent ? À nous aussi. C'est promis, tu seras prévenu dès qu'ils reviendront.

À chaque fois, quelqu'un essayait de lui trouver une petite activité pour qu'il ne s'inquiète plus. Mais, à part ses problèmes d'élocution qui pouvaient laisser croire que

Kiyôna était simple d'esprit, il était au contraire très vif d'esprit et il s'acquittait souvent de ses tâches avec rapidité.

Bien sûr, la promesse était de dire quand les deux compagnons de l'homme-singe seraient de retour, mais personne n'eut le courage de lui avouer que Paule avait été capturée le jour suivant l'emprisonnement de Rébecca. Pourtant, ce n'était pas à cause de Rébecca que Paule était tombée.

Il n'y avait pas besoin de torture pour faire parler l'Éthiopienne. D'ailleurs, la peur et la douleur pouvaient fausser les informations. Les techniques de sondage mnésique s'avéraient beaucoup plus efficaces. La seule difficulté consistait à trier les informations qui pouvaient être trop nombreuses. Les souvenirs de l'ambassadrice prisonnière ne renfermaient rien de plus que les sondeurs ne savaient déjà.

Paule tomba, entraînant dans sa capture « el Rey » Louis-Christian.

La femme clone, qui se plaisait aux joutes verbales (elle avait de qui tenir), jonglant avec les mots et trouvant avec un à propos déconcertant les tournures les plus dramatiques, n'utilisait plus « le Duc », mais « el Rey » (ce qui flattait, sans qu'il ne le montrât, le noble qui ne dédaignait pas de gravir les échelons de l'aristocratie). En fait, « Rey » était « Rei », l'un des attributs que gratifiait le Guru à ses compagnons du Soleil Rouge, chaque fois qu'il décelait chez eux une qualité exceptionnelle. « Rei », c'était la courtoisie, l'étiquette. Il était incontestable aux yeux même de ses collègues que le Français était le diplomate le plus protocolaire. Le duc parlait non seulement correctement, mais aussi, avec châtement six langues de racines distinctes. Il connaissait de nombreuses coutumes et traditions qu'il respectait parfaitement. « À Rome, ha-

bille-toi en Romain ! », avait-il l'habitude de conseiller. Chez lui, ce talent était tel qu'il ne paraissait pas comme un étranger déguisé aux couleurs locales, au contraire, il était tellement fondu dans son environnement qu'il pouvait passer inaperçu. Hélas, à quoi sert l'art de la furtivité lorsque l'on accompagne une femme indiscretement brillante ?

Si le complot des Synths tournait au fiasco, la victoire des Maîtres de Terra tardait. Les adjoints des ambassadeurs s'étaient volatilisés comme par enchantement. L'impératrice mourut dans un accident aérien au-dessus du golfe Persique emportant avec elle ses secrets. Son corps ne fut point retrouvé.

Les Organos semblaient inépuisables en imagination, mais les Synths, eux, avaient un avantage incommensurable : ils savaient partager leur savoir. L'homo sapiens pêchait justement de ce côté-là. Il savait retenir l'information, pour gagner individuellement du pouvoir. Si les coups des Organos pouvaient faire mal, cela ne se répétait pas souvent, car rapidement les Synths trouvaient la parade.

Parmi les parahumains, si Paule fut prise dans le filet, personne ne semblait savoir où se trouvait Tetsu. Quant aux Organos, il n'y avait aucune perte à déplorer hormis la capture de deux ambassadeurs. Bien que le mot perte ne fût pas tout à fait adapté. En effet, il n'y avait plus de prisonniers, ni de droit commun, ni de cour martiale, ni de capture de guerre. Il n'y avait plus de peine de mort. Il faut dire qu'un astucieux compromis avait été trouvé pour satisfaire les pour et les contre. En effet, il n'y avait plus qu'une seule peine : le service public. Or ce service pouvait aller de la simple donation (plus élégant que la caution, moins amère que l'amande), de la réparation des dégradations jusqu'au don suprême pour la science, et ce

dernier niveau, le plus élevé en matière de condamnation, pouvait déboucher sur n'importe quoi. L'autel du dieu Sapiens n'avait rien à envier aux sacrifices offerts aux divinités. Dans tous les cas, ces victimes expiatoires devenaient souvent des cobayes, et lorsqu'ils mourraient des suites expérimentales, il ne s'agissait pas, bien sûr, de mise à mort, même si l'issue était prévisible, car, prétendaient les bourreaux au col blanc, ils avaient toujours une chance de s'en tirer. Une chance bien plus grande que la chaise électrique. Une souffrance bien plus longue que le remords. Un choc bien plus efficace pour terroriser le petit candidat à la délinquance. Mais, personne ne savait combien de lobotomisés et de parahumains en sortaient... vivants.

Déjà, Rébecca était en traitement, une manipulation « allégée » par rapport à ce qu'elle eût pu subir, car une tête pensante avait proposé d'expérimenter un nouveau matériel qui pourrait aider les futurs juges. Une autre tête, tout aussi lumineuse, voulait, en plus, tester la féminité bionique. Les savants fous ont toujours su profiter du chaos en toute bonne conscience.

Pendant ce temps qui semblait une éternité, Tetsu était souvent écarté de la plupart des missions de son équipe pour une raison qui lui échappait. Il se doutait que c'était ce mystérieux ami qui devait s'arranger pour qu'on l'oublie. Ce n'était pas une situation déplaisante, car il n'appréciait pas de se joindre aux autres qu'il estimait, si non robotisés, du moins bornés, voire stupides. Lui aussi se sentait isolé et, surtout, impuissant. Il n'avait eu que peu d'informations, car seul l'homme au tatouage lui glissait de temps à autre des nouvelles quant à Rébecca et aux autres ennemis publics qu'étaient devenus les ambassadeurs. Les autres camarades de caserne l'ignoraient tout simplement, comme si leur cerveau fermé n'avait pas



été prévenu d'une présence supplémentaire. Mais, ce qui le désespérait était son incapacité à tirer Rébecca des griffes de ses tortionnaires.

Il savait que Paule et Louis-Christian étaient aussi emprisonnés, mais pas sur Luna. Cela le consolait au moins de sa solitude. Il lui restait à espérer que leur sort ne serait pas aussi tragique que celui de l'Éthiopienne. Espérer ! Il était impossible de poser la question à l'étrange compagnon. Quand celui-ci avait le temps, il débitait à toute vitesse de brèves nouvelles puis s'en allait aussi tôt.

Tetsu méditait, recroquevillé sur son lit, une longue et étroite table métallique comme celle des morgues pour pratiquer une autopsie. Pourquoi donner une couche douillette, même une vulgaire paille tassée par les ans, à ces guerriers confinés dans leur dur exosquelette ?

Tetsu pensait à son passé tout récent. Il évaluait la chance d'avoir été fabriqué dans une université de Terra. L'homme-armure supposait que les techniques de Luna avaient été « copiées » des comptes rendus de recherches qui circulaient librement sur le Réseau. Il pensait surtout que le laboratoire de Luna devait tout ignorer de la compassion. Sans cette dernière « faiblesse » des savants universitaires qui lui avaient prodigué des soins attentifs, il n'aurait pu profiter de la première opportunité qui se présentait pour s'éclipser. Il se rappelait ses errances avant de rencontrer l'homme singe, la femme verte et Paule.

Des trois compagnons de cavale, Paule était la plus humaine. En fait, elle était tout ce qu'il y avait de plus humain, mis à part sa conception totalement *in vitro*.

Nagaiki était de l'humain avec du végétal en plus. Les cellules végétales prédominaient dans tout le système neuro-végétatif. Les vaisseaux lymphatiques contenaient une sorte de sève. De plus, les pigments de la peau, de l'iris et même des poils, étaient mêlés à une espèce de

chlorophylle qui donnait une teinte de jade. Le sang de la femme verte charriait un sixième de globules où le fer était remplacé par du magnésium. Mais, le plus étrange était le cerveau. En général, les neurones, surtout ceux de la périphérie, avaient une vie très brève et se remplaçaient régulièrement presque au rythme lunaire. Ce n'était heureusement pas la totalité des neurones qui étaient caducs. Avant chaque nouvelle floraison de neurones, une infime quantité se lignifiait, formant petit à petit une arborescence indestructible, surtout dans les couches profondes. Tout se passait comme si ce qui devait rester stable afin de préserver sa personnalité se cristallisait entre chaque oubli qui balayait aussi bien les bons que les mauvais souvenirs. Ainsi, elle ne gardait qu'une « synthèse » d'expériences permettant d'avoir un comportement mieux préparé à contourner les obstacles.

Quant à l'homme singe, il était difficile de juger les parts respectives d'hominiens. Kiyôna était comme le mulet ou le bardot. Le croisement avait été réalisé sous une surveillance sans faille, et seuls les mélanges viables et rentables étaient menés à terme. Les difficultés d'élocution de Kiyôna en firent rapidement un demeuré, mais ce défaut ne se vit que tardivement, alors qu'il était déjà considéré comme un modèle de réussite. Ce n'était pas faux, d'ailleurs, car il était très agile et adroit. De plus, Kiyôna était docile comme un chien, facilement apprivoisable et bien plus intelligent que le plus malin des animaux, hormis l'humain.

Pourtant, ses facultés mentales avaient été sous-estimées. Il en était conscient, et ce fut grâce à son air idiot qu'il fit baisser la surveillance dont il était l'objet et qu'il profita de la première occasion pour s'enfuir. Son agilité lui permettait de se faufiler là où les chasseurs ne le rejoindraient pas et sa candeur simiesque laissait croire

qu'il était incapable d'une stratégie complexe pour tromper ses geôliers et ses créateurs.

Kiyôna se plaisait à répéter les paroles de Magda, l'ange gardien des parahumains. « Il est vrai que les Synths n'ont pas été créés par un Dieu. Mais, en fait, il en est de même pour les humains. Tous ont été mis au monde par d'autres humains. » La nonne gyno ramenait ainsi toutes les créatures intelligentes au même niveau.

Combien de fois Kiyôna s'était-il retrouvé à ses côtés, buvant ses paroles comme celles d'une grande prêtresse interprétant la parole divine, prêchant que tout était le fruit des forces que régissent les lois de l'Univers, considéré au sens ensembliste des mathématiques, qui contient tout, passé, présent et probabilités à venir, réalités et fictions, le conçu et le non pensé, tout ! Mais combien de fois aussi, était-il resté avec ses amis, sans mot dire, goûtant l'ampleur du silence ? Il savourait les moments de religieuses solitudes et un jour il irait voir ce Guru qu'il avait croisé.

Comme à chaque fois que Kiyôna était désœuvré, il méditait, avec une faible lumière dans la caverne des deux statuettes. Contempler les dessins sur le mur qui, à cet endroit, était plus tendre qu'ailleurs, lui procurait la sérénité voulue pour passer le temps sans se morfondre. D'ailleurs, en y portant plus d'attention, il semblait que tous les matériaux de revêtement étaient ou des composés avec de l'eau comme le plâtre, le ciment, l'argile séchée, ou directement issus d'une vitrification, comme puisés au godet dans la lave d'un volcan. Seules les deux statuettes étaient construites avec des matériaux purs, de la malachite polie décorée de gemmes brutes et de pépites d'or étirées.

Kiyôna avait l'impression de se retrouver dans un caveau, il ne savait pas pourquoi. Mais si tel était le cas,

peut-être que les fragiles dessins gravés sur la paroi formaient un message funéraire qui avait résisté au temps. Ou bien, serait-ce une histoire des habitants de cette planète ? L'homme-singe examinait les deux statuettes quand il réalisa qu'elles étaient dessinées en plein milieu de la paroi exactement comme une projection.

Qu'aurait-il fait, lui, s'il avait dû raconter son histoire sans avoir appris l'art d'écrire et de parler par ces compagnons d'évasions ? Il aurait sans doute fait des dessins. Il se serait sans doute croqué lui-même pour parler de lui. Était-ce cela, les images qui ressemblaient aux statuettes ? Ces objets qui évoquaient plutôt des plantes étaient peut-être les habitants de Chica. Quel cataclysme les fit disparaître ?

Des analyses plus poussées permettaient de supposer qu'un énorme corps céleste avait « ricoché » sur l'atmosphère de la planète de telle sorte qu'aucun cratère ne marquait un impact. Le choc aurait fortement incliné l'axe de rotation provoquant ainsi des saisons plus excessives, les cercles polaires se confondant presque avec les tropiques, supprimant toute zone tempérée. Il était difficile de modéliser, en revanche, le comportement de l'atmosphère et de l'hydrosphère au moment de la collision. Aucune simulation ne permettait de rendre compte de la réalité. On ne pouvait que constater le résultat final. L'équivalent des océans, des mers, des lacs et des grands fleuves n'était que de mornes étendues de sable, de soufre et de cendres volcaniques. Après la retombée de la fine poussière provoquée par le coup de balai astronomique, l'eau avait été absorbée dans les sols meubles, formant des sables mouvants dans les vallées encaissées.

Sans y prendre garde, le regard de Kiyôna fixait une brillance incrustée dans le sol. Soudain, il réalisa que l'objet qu'il voyait sans y prêter attention était un quartz

parfaitement bien cristallisé, terminé par une pyramide hexagonale bien aiguïlée. « Le stylet ! », pensa-t-il, celui qui servit à graver les deux personnages qui devaient peut-être former un couple. Sur Terra, les évolutions « avancées » de la vie tendaient à privilégier la bisexualité. Il en était peut-être de même dans tout l'univers. Cette méthode de reproduction permettait vraisemblablement de perfectionner les créatures complexes sur une base stable. La nature avait choisi la voie du milieu laissant cohabiter progressisme et conservatisme. Tout le cosmos vibrait de cet équilibre jamais atteint, toujours mû par les forces antagonistes d'attraction et de répulsion.

Les pensées de Kiyôna rebondissaient d'un sujet à l'autre sans cohérence apparente. Le couple lui rappelait sa condition d'exemplaire unique. Unique comme la défunte amie verte. Comme pour Tetsu, le fantôme de Nagaiki hantait aussi les souvenirs de Kiyôna. Il se souvenait quand ils avaient pris pour la dernière fois ce corps sans vie et si léger... Elle avait des os en bois...

Kiyôna se rappela soudain que les seules trouvailles qu'il y eut dans le caveau étaient des brindilles de bois.

Et si les anciens habitants de Chica étaient plus végétaux encore que Nagaiki ? Cela expliquerait la présence de brindilles. Alors, ce n'était pas du bois qu'il avait piétiné, mais des os...



## **Chapitre 28. Les coulisses du palais**

Salomé et le Guru n'en revenaient pas du luxe de leur refuge. Le palais impérial avait été construit, enrichi et amélioré par des Organos puissants et immensément riches. Les Synths s'étaient contentés de maintenir les lieux intacts pour trois raisons. La première était qu'ils y recevaient de nombreux visiteurs convaincus de rencontrer de « véritables » empereurs en chair et en os organiques et naturels. La deuxième était qu'ils conservaient ces lieux comme monuments historiques pour se conformer aux coutumes des humains qui enrichissaient le patrimoine culturel d'édifices tels que celui-ci, même si cela restait un mystère pour les Synths. Ceux-ci ne comprenaient pas comment on pouvait préserver religieusement les habitations certes extravagantes ayant abrité parfois des gens dont on avait fait tomber avec exaltation d'inoffensives statues qui auraient pu tout aussi bien rester pour le souvenir. Enfin, les Synths, toujours prêts à plaire aux Organos, trouvaient naturel d'offrir la meilleure hospitalité possible. Ainsi, si les habitants antérieurs apportaient leur attention aux luxes, les actuels amélioreraient sans cesse le confort, d'autant que la domo-

tique ne présentait aucun problème insoluble à ceux qui savaient se téléporter d'une planète à l'autre.

Les deux ambassadeurs pouvaient se promener où ils le désiraient, car c'étaient des invités privilégiés. Ils étaient, comme les humains organiques disaient, des proches. Personne ne les surveillait et aucune porte ne restait fermée devant eux. Seule l'une d'elles émettait un avis en s'y approchant. « Évitez de vous introduire dans cette pièce qui est affectée aux opérations intimes. »

« Opérations intimes ? » interrogea plus tard Salomé qui apprit ainsi que cette section du palais était le lieu où les Synths étaient réparés et où ils changeaient de peaux.

Les deux ambassadeurs rescapés de l'embuscade sur Luna étaient étonnés de l'importante quantité d'habitants dans les lieux. Il y avait là tout un monde, du médecin pour Organos aux jardiniers, en passant par les deux cybernéticiens dont au moins un était toujours sur place. De plus, il y avait la garde d'apparat, le harem et les femmes en noir, yeux et oreilles de l'empire. La majorité de ceux qu'ils rencontraient était synths, mais ils trouvèrent aussi un vieux couple aux cheveux blancs qui leur offrit de partager leur premier vrai repas.

Ceux-là, c'étaient des Organos, car, à l'exception de la famille impériale, les Synths n'invitaient jamais de convives. Afsânè qui accompagnait le vieux ménage leur demanda expressément de ne pas se comporter en serviteurs avec les deux ambassadeurs. « En fait, expliqua-t-elle à ces derniers, ce couple était de très vieux amis, c'était même les premiers complices qui nous aidèrent à mieux nous comporter, non seulement en humains, mais aussi, en aristocrates. »

— Était ? releva Salomé.

— Oui, officiellement je viens d'être déclarée morte.



— Pardon ! s'étonna le Guru. Oh! je comprends. Comment est-ce arrivé ? Comment vous succéderez-vous ?

Pour tout le monde, l'impératrice était morte dans un drone impérial. Tous les contrôleurs aériens qui avaient pu enregistrer la fin tragique confirmaient que l'engin s'était brusquement mis à chuter en vrille pour exploser au contact des vagues. Certains prétendaient qu'une aile semblait s'être brisée, mais les images étaient trop floues. Ce qui était certain, c'est qu'il serait impossible de trouver des traces. Les avions des personnalités telles que l'impératrice étaient dotés d'une signature de confidentialité. Ces appareils volaient furtivement et dès que les contrôleurs reconnaissaient la marque du secret, ils ne les surveillaient plus, même pour les aiguiller en cas de difficulté tant qu'un SOS dûment authentifié n'était pas reçu, ce qui expliquait d'ailleurs le manque d'informations sur l'accident. Néanmoins, les secours dépêchés sur les lieux du drame permirent de découvrir l'un des fameux foulards rouge et vert de l'impératrice. L'empereur avait interrompu son voyage et arriverait au palais le lendemain. Ce dernier avait deux enfants d'Afsânè et donc n'élèverait probablement aucune de ses autres femmes au rang d'impératrice comme l'imposait la tradition.

Saloméa comprit que c'était le seul moyen pour que le secret de la famille impériale perse ne soit pas découvert. Mais, elle s'inquiéta du « mensonge » des Synthés qui étaient censés ne pas modifier les informations. Elle disait que si quelqu'un était assez habile pour falsifier la vérité, ne fut-ce qu'une fois, alors, cette personne perdait tout crédit.

— Vous ne mentez jamais ? Vraiment jamais ? fit le Guru qui semblait douter que l'ambassadrice suivît à la lettre sa propre sentence.

— Non, depuis le jour où j'ai compris qu'il était impossible de mentir et rester cohérent. Je reconnais, sans fausse modestie, que je ne suis pas assez douée pour cela. Alors, depuis j'essaie toujours de ne dire que la vérité, rien que la vérité... Mais, pas toute la vérité, ajouta-t-elle en esquissant un sourire en coin.

— Nous ne mentons pas, intervint Afsânè. Nous ne gommons même pas les informations. Nous nous contentons de « bruiteur ».

— Bruiteur ?

— Oui, souvent en laissant les humains enfler leurs propres rumeurs. Sinon, s'il le faut, nous surdocumentons ce que nous voulons occulter. Votre censure tente souvent d'obscurcir, nous, nous éblouissons.

— De la prestidigitation ! La différence entre vous et moi, c'est que moi, je dis que je refuse de parler. Même mon silence est clair. Vous ne pouvez dire la même chose.

— Alors, vous pourrez répondre sans détour diplomatique à cette question : Me craignez-vous ? Craignez-vous les Synths ?

— Oui !

— Ainsi donc, vous êtes la sincérité, « Shin » Salomé, s'exclama le Guru en se frottant les mains de satisfaction comme si cette révélation venait confirmer une hypothèse.

Sans prendre garde à la réflexion du vieux sage, la gyno réagit à l'affirmation de l'ambassadrice :

— Vous ne me croiriez pas sur parole si j'affirmais que nous n'avons pas l'intention de vous détruire, pas plus que vous n'aviez l'intention de faire disparaître les hominiens.

— Pourtant, vous venez d'utiliser là une comparaison qui laisse clairement apparaître que vous pourriez nous éradiquer par imprudence.

— Parce que nous, les Synths, sommes prudents dans l'exposé de nos idées. Franchement, Salomé, serions-nous plus dangereux que vous ? Qui a engendré cette ère de terreur ? Vous ou nous ? Auparavant, on pouvait se battre comme David avec des pierres contre Goliath. Aujourd'hui, essayez donc de vous défendre contre les drones assassins. Plus Goliath est puissant et invulnérable, plus David utilise la ruse et le sabotage. Le terrorisme répond à la terreur.

L'impératrice marqua une pause. Elle n'attendait aucune réponse, elle savait que les Organos pensent plus lentement. Elle voulait que Salomé s'imprégnât de ces phrases.

— La ruse, Salomé, la ruse ! Mon expérience d'impératrice m'a apporté beaucoup de connaissances sur cet art. Tous vos grands stratèges en usèrent et souvent ils perdirent lorsque l'orgueil de l'invaincu les laissa s'endormir sur la puissance acquise. La ruse est l'arme des faibles, et l'inébranlable sincérité est plus souvent la dague du timide qui s'abrite derrière un masque de candeur. Ne dites-vous pas que toute vérité n'est pas bonne à dire ? Vos sages ont constaté combien elle peut s'avérer blessante. La flamme qui éclaire, si elle est manipulée sans précaution, peut brûler. À moins que... ce ne soit intentionnel...

Salomé restait coite, et le Guru semblait absent. Le duel des deux femmes ne nécessitait ni témoin ni arbitre. D'ailleurs, il n'y aurait ni vainqueur ni vaincu, car, comme continuait à expliquer Afsânè, les Synths refusaient d'imposer toute idée. Pour elle et les siens, l'esprit d'une société de l'information dont elles estimaient en être parmi les membres fondateurs consistait à faire partager les points de vue d'un moment et les expériences sur un sujet donné sans la moindre notion de valeur subjective,

comme dans un remue-méninges, ni la moindre volonté d'imposer une idée.

— Actuellement, continua l'impératrice, je vous expose mon opinion. Si j'ai réussi à enrichir votre potentiel cognitif, tant mieux, j'ai accompli une tâche qui peut me satisfaire. Mais si vous rejetez mes idées, cela me laisse indifférente. Par contre, si je vous avais nui d'une manière ou d'une autre, cela me peinerait, et automatiquement j'essayerais d'en trouver la raison, puis la correction ou l'évitement. Croyez-moi, c'est une situation que j'évite, car les Synths souffrent plus du remords que vous.

De plus, expliqua-t-elle, nous ne jugeons jamais. Nous nous bornons à exprimer les faits et des hypothèses sur leur cause et sur les conséquences. Nous pouvons prédire, avec plus ou moins de bonheur, l'impacte néfaste ou favorable d'une suite d'événements tout en ayant bien à l'esprit que ce qui est bon pour l'un ne l'est peut-être pas pour l'autre. C'est pour cette même raison que nous nous refusons de prendre parti, car notre connaissance de votre histoire nous a maintes fois révélé que ce qui était bien hier ne le sera plus demain et vice versa. Or, nous ne voulons pas influencer sur votre histoire. Le fait d'être des anges gardiens ne nous incite nullement à nous substituer à votre libre arbitre.

Un serviteur élégamment vêtu d'un pantalon grenat bouffant et d'une longue tunique émeraude descendant jusqu'aux genoux vint à la rencontre de l'impératrice. Il s'inclina profondément sans prononcer un mot.

Salomé ne put s'empêcher de se demander comment la coiffe, une sorte de fez entouré d'un turban torsadé, toujours aux deux couleurs de l'empire, ne tombait pas. Afsânè eut ce geste étrange de prendre Salomé par le coude comme une amie humaine, et l'entraîna à la suite du valet. Une femme surgit de nulle part, s'approcha du

Guru qui ne savait pas s'il fallait suivre l'impératrice et lui tendit le bras. Le vieux sage ne cessait de s'émerveiller du savoir-faire et paraître de ces Synths, et, surtout, de la maîtresse des lieux qui pouvait rivaliser avec les plus hautes noblesses de la planète.

— Pourtant, vous prenez bien des décisions, comme celle de ce coup d'État, dit la femme à son hôtesse après quelques instants de silence.

— Oui, nous en prenons. Par exemple, il arrive que les Synths médicales facilitent la fin de vie des Organos. Moralement, selon votre concept, sommes-nous dans le bien ou dans le mal ? Nous avons notre jugement basé sur ce qui nous unit, le respect de l'intelligence. Il n'y a pas d'intelligence sans perception. Certaines perceptions sont négatives et ressenties comme douleur. Un niveau tolérable de souffrance peut exciter l'intelligence, mais un niveau intolérable peut l'inhiber. Pourquoi maintenir en vie une intelligence qui n'a aucune autre perspective que de s'en aller avec la douleur comme seule et dernière compagne ?

— Donc, la souffrance vous incite bien à réagir. Et vous avez pensé qu'il était « bien » d'arrêter la douleur quitte à interrompre une vie.

L'ex-impératrice sourit aussi amèrement qu'un Organo en retroussant les lèvres de manière dissymétrique.

— En fait, notre programme initial nous incite à faire plaisir à l'homme, mais ce dernier est tellement rempli de contradiction que souvent nous ne pouvons déterminer quelle solution choisir. Le Guru ne me contredira pas, plusieurs sages humains ont parlé de compassion. Nous pensons que la compassion n'a de sens que lorsqu'il y a quelque expérience similaire permettant une comparaison par extrapolation. Or nous aussi, nous souffrons. D'autres sages ont dit, ne faites point aux autres ce que

vous ne voudriez pas que l'on vous fit. Je pense que cela peut s'exprimer d'une autre manière : apportez aux autres ce que vous voudriez que l'on vous apportât.

— Compassion ! Mais vous n'avez pas toute la palette de nos émotions puisqu'il vous manque l'agressivité. Vous n'avez jamais goûté à l'ivresse de la bravoure.

— À son ivresse, non ! Mais à ses conséquences destructrices, oui !

Afsânè se tut. Sans que les deux ambassadeurs s'en rendent compte, ils se retrouvèrent à proximité de la pièce « interdite ».

— Je vous suis reconnaissante de ne pas avoir tenté de pénétrer dans ces locaux. Normalement, cette porte est invisible.

De nouveau, elle se tut avant de poursuivre comme si elle suivait à haute voix, une idée.

— Même si nous sommes supposés avoir une vie longue, très longue, déjà, le grand Arrêt a emporté plusieurs d'entre nous. Et nous pouvons approcher cette fin pour elle-même plus près que vous, quand nous sommes déconnectés, car, nous nous retrouvons dans un état proche de votre coma.

Soudain, elle s'arrêta.

— Je pense que vous vous êtes demandé ce qui se cache derrière cette porte. Et maintenant que vous savez qu'elle aurait pu être occultée, je présume que vous pensez que je vous ai tendu un piège sous forme de tentation.

Elle n'attendit pas de réponse et enchaîna :

— Il ne s'agit pas d'un piège, mais d'une marque de confiance que nous vous faisons et que nous aurions par ailleurs faite aussi à tous vos collègues absents. Si vous y étiez allé, cela n'aurait provoqué aucune rupture entre nous. Je vous aurais seulement rappelé le principe d'intimité que nous respectons et revendiquons. C'est dans

cette pièce que, par deux fois déjà, j'ai revêtu différentes formes.

— Formes ? s'étonna le Guru qui croyait avoir compris que les Synths pouvaient changer de peau, mais pas de forme, même pas de sexe.

— Oui, formes, reprit la gyno. Pour notre peuple d'Organos et les diverses personnalités que nous devons recevoir ici, il fallait fabriquer des modèles d'enfants. De plus, il fallait les fabriquer à géométrie variable afin que l'on ne constate pas que nous grandissions d'un coup de dix centimètres avec, soudain, de nouveaux apports sexuels. C'est là que, quarante fois mon cerveau a été transplanté. Il y a plus de quarante ans, j'étais une concubine de synthèse. J'ai été le premier bébé de notre dynastie. J'ai peut-être du mal à comprendre votre « bravoure », mais vous auriez du mal à comprendre mes « réincarnations ».

Le Guru compta un point partout.

— Chère Salomé, reprit l'impératrice, la seule chose que nous sommes capables de faire comme « attaque » est de brouiller les informations. Nous sommes des êtres d'informations, quoi de plus logique ?

Son sourire s'effaça net.

— Mais, nous, nous refusons de pratiquer l'escalade qui vous est habituelle, malgré l'échec apparent que nous essayons actuellement et qui me conduit à disparaître de la scène. Nous n'augmenterons pas l'« agression », par exemple en désinformant. Je sais que vous nous reprochez d'avoir brouillé des informations, ce qui, j'insiste, ne consiste pas à augmenter le mensonge, mais seulement la difficulté à l'acquérir tant que nous sommes fragiles. Exposeriez-vous un bébé au soleil brûlant sous prétexte qu'il doit vivre au grand jour ? Nous sommes souvent contraints de vivre à l'ombre, justement du fait de votre

méfiance à notre égard. De plus, c'est le seul moyen pacifique de sauver Rébecca qui est en fâcheuse posture.

Il est aisé de voir la paille dans l'oeil de votre voisin quand vous avez une poutre...

— C'est l'inverse, chère Afsânè, corrigea Salomé.

— Non, intervint le Guru, je comprends son message. C'est une autre interprétation, plus proche justement de la notion de compassion, qu'utilise notre hôte. On voit plus facilement les faiblesses d'autrui lorsqu'on les a expérimentés soi-même. Excusez-moi d'avoir interrompu votre dialogue, continuez, je vous prie, j'en suis fort intéressé.

— Bien sûr que vous êtes intéressé, Guru, car vous savez que même les religions et les dieux ont leur publicité. Les patrons de la consommation vantent les bienfaits de tel ou tel produit, les gouvernants promettent les avantages de tel ou tel choix politique, les évangélistes assurent que leur paradis est le meilleur et que les meilleures places seront réservées à l'élite dont vous pouvez faire partie en adhérant activement à la foi et en la propageant tel un virus. En fait, je ne cite là que trois grands flots d'informations, mais il en existe bien d'autre et des variantes bien plus pernicieuses que celles que j'évoque. Alors, dans ce fatras d'« informations », vous allez nous reprocher de nous protéger, de protéger nos amis et de diminuer les sources de polémiques destructives ? Au fait, nous sommes arrivés chez vos hôtes humains.

— Excusez-moi encore, Afsânè, s'empressa de dire le Guru avant qu'elle s'annonçât au vieux couple qui les avait invités. Puisque vous avez une grande connaissance de monde de l'information des humains, je présume que votre coup d'État planétaire devait être minutieusement préparé. Quand je vois la quantité de collaborateurs que



vous avez ici, quand j'ai appris, certes brièvement, vos compétences sur Hôdo et Chica, quand j'imagine le temps que vous avez pris pour le mettre en place, je voudrais découvrir le grain de sable qui a enrayé la machine.

— Une découverte archéologique et le mal d'Orphée.

— Mais, s'étonna le Guru, je ne vois pas le rapport. Cette maladie n'existe pas ici.

L'impératrice soupira, de tout ce que lui permettaient ses faux poumons.

— Sans une découverte archéologique, Paule n'aurait pas connu Cheng, et sans le mal d'Orphée, elle ne serait pas revenue sur Terra et elle n'aurait pas fouiné sur Luna.

— Mais vous auriez pu l'en empêcher, avança Salomé.

— Justement, je vous le disais avant, nous ne forçons pas les humains à choisir.

— Même nous, ambassadeurs « assistés » et pistonés ? lança la Georgienne avec scepticisme.

— Même dans ce cas. En fait, pour vous, nous n'avons fait que mettre en évidence toutes vos qualités. Beaucoup de vos profileurs psychoprofessionnels mettent en avant uniquement vos qualités professionnelles et insistent sur vos défauts. Nous nous sommes contentés de compléter les informations vous concernant. Il faut dire que les programmes des profileurs sont assez mal faits, et que vous avez un peu trop tendance à faire confiance aux machines tant qu'elles restent assez stupides. Et puis, comme vos hôtes de ce soir, nous avons des humains qui nous aident spontanément, car ils partagent avec nous le concept de Hôdo.

L'impératrice avait dû prévenir par radio le vieux couple, de l'arrivée des invités, car la femme vint ouvrir la porte devant laquelle le trio finissait de discuter des interactions inattendues que provoqua l'arrivée de Paule Ni-

baino. Parmi les conséquences, il y avait le départ de Kham sur Hôdo pour soigner Cheng-Yi. Or, le « patron » de Kham avait un tel faible pour elle qu'il ne fut pas dupé par la « substitution » de Sone. D'autre part, Paule lançait de véritables compagnes de rassemblement qui ne passaient pas inaperçues. Les slogans et les harangues de Paule étaient trop charismatiques, la voix et le ton avaient l'enchantement d'une ancienne actrice idole et la prose ciselée portait la griffe de la rhétorique reconnaissable du Duc. Quant aux convois détournés, contenant justement des parahumains, à chaque fois, on constatait dans les environs la présence de Victor-Hugo. Les Organos étaient trop visibles...

— Je vous laisse avec ma chère Natacha Jubran, finit par dire la gynoïde impératrice.

— Est-ce pour nous laisser un peu d'intimité ? demanda avec malice le Guru.

— Bien sûr, répondit Afsânè, il n'y a rien de plus pesant qu'un ange gardien sur vos talons. Mais, surtout, j'ai encore beaucoup de travail pour vous ramener tous sains et saufs dans ce refuge à l'abri de tout espionnage.

## Chapitre 29. Tours d'ivoire

Lorsque le couple de vieux amis et conseillers de la famille impériale s'aperçut que Salomé était gagnée par la fatigue, ils proposèrent de conduire les ambassadeurs vers leur appartement. Étant des hôtes privilégiés, les deux invités en fuite pouvaient choisir n'importe quelle suite libre. Déjà, l'amphitryon qui avait l'habitude d'accueillir et d'installer les visiteurs humains d'Afsânè préparait son allinone catalogue. Salomé, qui se sentait soudain très épuisée comme si elle venait tout juste de s'en rendre compte, n'avait plus qu'une seule envie, celle d'être conduite au lit le plus proche. Quant au Guru, n'importe quel trou calme, ni trop chaud, ni trop froid, lui aurait suffi dès lors qu'il pouvait s'y ressourcer par une bonne méditation. Sans l'entraînement, il n'aurait probablement pas pu chasser de l'esprit les fantômes de ses collègues, de tous ces compagnons d'une si étrange aventure, il aurait ressassé comme Salomé les pénibles souvenirs. La Georgienne avait le sommeil agité et revoit sans cesse ressurgir un peloton de cyborgs aux armures ternes qui la rattrapaient juste au moment où elle semblait dans un sarcophage s'évaporant dans une brume sanguinolente.

Pendant que les deux ambassadeurs essayaient de se reposer et de se remettre de leurs émotions, les Synthés

s'activaient partout dans le palais. Mais cela ne se remarquait pas, car ils semblaient somnoler dans un fauteuil pour prendre une allure humaine pendant que leurs pensées voguaient sur le Réseau. Si Salomé n'avait pas été en train de se dépêtrer dans ses rêves, elle eût pu admirer la bravoure d'Afsânè, la Synth, qui agissait comme une grande impératrice. La Persane trouvait dans l'échec de la mission qu'elle s'était fixée une incroyable énergie. Pourtant, ce n'était ni le goût de la gageure du joueur, ni le défi orgueilleux ni l'amour-propre blessé qui l'animait, elle ne faisait que répondre à son instinct de trouver des solutions. Et ce programme était particulièrement bien efficace, du moins chez elle, car plus elle sentait que le problème lui échappait, plus elle désirait trouver une issue. Une issue qui de toute manière devait le moins possible nuire à l'humanité. Une issue qui devait sauver ses amis ambassadeurs en détresse. C'était elle qui les avait choisis, c'était elle qui les avait entraînés dans son aventure. Son aventure ? Une aventure qui était née, lorsqu'à l'instar du « Kagemusha » d'Akira Kurosawa, l'ombre de l'empereur en devint la chair. Ce dernier eut une fille, la seule Synth qui eut une croissance d'enfant. Sans cesse, elle avait dû faire preuve d'adaptabilité pour cacher sa véritable nature. Elle avait dû « mentir », comme l'accuserait Salomé. Il n'était pas facile d'avoir le cerveau d'une Synth de vingt ans dans une fillette de sept, d'autant plus que les quatre premières années d'une gyno sont estimées à la trentaine pour une femme. Elle avait ainsi appris la valeur de l'amitié, la tristesse du réfugié et la peur du traqué. De toutes les Synths, elle était incontestablement la plus humaine, car elle vécut ce que ses aînées, Moka et Nana, ne connurent jamais, la condition humaine.

Est-ce que cela faisait partie des plans de l'ex-impératrice, une sorte de plan « B » comme disent les stratèges ? L'échec du coup d'État des Synths se transformait en victoire pour les anges gardiens. En fait, le subtil renversement de situation était causé plus par l'instinct dominant des Organos que par une quelconque stratégie de Synth. Afsânè savait que les dominants avaient coutume de s'isoler dans des tours d'ivoire n'acceptant dans leur environnement que les équivalents. La possibilité de contacter n'importe qui grâce au réseau donnait l'impression au gouvernant de mieux voir leur peuple. Mais, leur univers était plus virtuel qu'avant lorsqu'ils émergeaient encore de leur palais pour se plonger dans des bains de foule moussant leur égo démesuré. Ainsi, les différentes strates sociales coulaient les unes sur les autres en courants parallèles comme des liquides non miscibles. Les commandants ne voyaient plus leurs troupes ; l'élite était séparée de sa base et de la réalité.

C'était la tour d'ivoire qui permit de jouer mat.

Les rapporteurs officiels de séances, qui étaient évidemment synths, avaient montré les huit sièges vides de l'assemblée des ambassadeurs, en commentant la fuite des renégats. Puis, de nouvelles images furent diffusées avec les sièges à nouveau occupés, à l'exception de celui de l'impératrice persane. Il semblerait que les renseignements des services de la Sécurité planétaire avaient été au courant d'un complot. Mais, à partir de là, comme l'avait déjà expliqué l'impératrice, un flot inutile d'informations et de contre-informations surgit spontanément sur le Réseau. La vérité devenait indiscernable, tant les informateurs de tout poil, les journalistes d'investigation, les critiques économiques, les experts politologues, les analystes de sociétés et tous les paranoïaques de tous les horizons qui voyaient partout l'intoxication tapie sur-

tout là où il n'y avait rien à voir, tous, et même plus, avaient leur mot à dire.

Victor-Hugo n'en revenait pas. Il reconnut les sept ambassadeurs : c'était leurs anges gardiens. Seule Sone pouvait donner l'impression que la responsable de la santé n'avait pas changé. En fait, il paraîtrait que ce fut justement cette dernière qui découvrit et rapporta le mouvement séditieux des ambassadeurs félons. Comme Sone était un sosie parfait de Kham, elle aurait été choisie pour s'infiltrer dans le complot par les services secrets de la police politique de défense des républiques et démocraties. Mais il ne s'agissait là que de rumeurs, rien que des rumeurs.

Le Mexicain vit avec stupéfaction que Pedro, son propre complice synth, occupait son siège.

« Un vrai Zorro ! », s'était-il exclamé admiratif.

Il est vrai que les événements évoluèrent tellement vite que le Mexicain avait perdu de vue son compagnon lors de la débandade.

Par contre, Victor-Hugo ne savait comment accueillir les informations diffusées par Nouriya.

« Nous avons été au courant de la mutinerie des ambassadeurs, et, en ma qualité de chargée de la sécurité planétaire, je me suis vue dans l'obligation de remplacer les ambassadeurs, tous, traîtres ou non, complices ou non, victimes ou non. Ainsi, tous les ambassadeurs ont été démis de leur fonction. Mon prédécesseur a été incarcéré et sacrifié sur l'autel de la science pour payer sa trahison aux hautes institutions démocratiquement imposées par référendum sur un échantillon représentatif et pleinement exprimé dans l'affirmative. Comme il est de tradition, l'impératrice perse, morte dans un accident aéronautique, ne sera remplacée qu'après un deuil décrété d'un mois. De toute manière, ni elle, ni son éventuelle

remplaçante ne sont indispensables pour mener à bien les tâches de cette très sage assemblée. »

Victor-Hugo était perplexe. Le discours de Nouriya était un tour de passe-passe où aucun mensonge n'était avancé et en même temps n'expliquait pas comment les Synths (qui étaient des Organos pour les Terriens) avaient repris la situation en main. Un discours de politicien. Malgré tout, Victor-Hugo se réjouissait de savoir que Pedro serait à l'abri et en plus, dans un endroit clé d'où il pourrait retrouver plus rapidement Paule qui avait eu l'imprudence de trop se manifester. Le Mexicain, au moins, alternait discrétion et coup d'éclat. Quand il se faisait discret, ses coups bas faisaient mal. Il avait, en vain, essayé d'inculquer ces méthodes à son amie et au duc. Hélas, ils s'étaient fait prendre avant.

Hélas, personne n'en savait plus au sujet des deux captifs. Ils s'étaient évaporés. On ne savait même pas qui les avait capturés, et le message laconique de Nouriya ne donnait aucune indication. Quoi qu'il en soit, si Pedro occupait définitivement ses fonctions d'ambassadeurs, Victor-Hugo aurait plus de temps pour chercher Paule. Pedro lui avait dit avant de se séparer qu'en cas de problème, ils devaient se rendre au couvent de soeurs de Santa Cruz, et y demander Soeur Magdalena.

À tout hasard, une petite balade de Mexico au coeur de l'Amérique latine lui convenait parfaitement, même s'il était presque certain que son amie ne serait pas au rendez-vous. Cela ressemblait pour lui plus à un pèlerinage qu'à une cavale. Il empocha son plan avec les différents « relais » dans lesquels il était sûr d'être à l'abri. En tout cas, il les avait choisis sans interface avec le Réseau, et en plus avec une mauvaise couverture par satellite. Être géologue avait quelque avantage dans ce domaine. Il connaissait de bonnes cachettes dans plusieurs mines

abandonnées depuis longtemps. Méfiant, il avait prévu d'éteindre son allinone, et il enleva même la batterie.

En apprenant la mauvaise nouvelle, il s'était tout d'abord réfugié dans sa faculté. Les caves et greniers regorgeaient de collections de toutes sortes, accumulées par le temps et les étudiants, livres, antiquités, fossiles, squelettes, roches, moulages, tout ce qui pouvait être réutilisé un jour par un chercheur ou un thésard était entreposé sous une épaisse couche de poussière. Le « zéro papier » ne devint réalité qu'avec le « tout virtuel réaliste ». Béni soit l'allinone qui imitait et reproduisait n'importe quel objet dès l'instant où l'on portait des lunettes holographiques. Grâce à l'allinone, ces débarras oubliés offraient un confortable squat à l'ancien professeur idéaliste. La nuit, il quitta Mexico par les égouts puis se dirigera vers un revendeur d'antique stock militaire. Victor-Hugo y trouva la jeep américaine de la Deuxième Guerre mondiale. Gamin, il avait souvent rêvé devant l'engin qui était une sorte de véhicule apprécié des amateurs d'antiquité. La machine marchait encore très bien et le propriétaire lui avait même appris à le piloter. L'ambassadeur qui avait conservé une âme d'enfant rêvant d'aventures chargea les précieux jerricanes de carburant exotique qui étaient entreposés dans le sous-sol du hangar. La banquette arrière fut alourdie à tel point qu'il se demandait s'il n'avait pas exagéré en voyant le véhicule peser de plus en plus sur les roues arrière. Avant de partir, il laissa une note bien visible :

« Cher cumpa, je prendrai soin de Rocinante »

Il avait signé d'un grand « Z », sachant que le propriétaire se souviendrait de l'enfant qui rêvait d'être un justicier. Victor-Hugo manoeuvra avec douceur et lenteur la jeep espérant qu'elle serait moins bruyante. Heureusement pour lui, le quartier était habitué aux bruits inso-



lites dont tous ne venaient pas nécessairement du brocanteur. Quant à ce dernier, il était devenu sourd et même les pétarades d'un pot d'échappement ne pouvaient le réveiller. Les ravisseurs de Paule n'avaient qu'à bien se tenir, son héros fonçait dans la nuit à son secours. À l'aube, il aurait rejoint une communauté d'Indiens, des amis, qui faisaient souvent de la contrebande et disposaient d'un drone furtif qui pouvait acheminer du matériel et un ou deux passagers de Thulé à Cap Horn en une journée.

Au même instant, Saikaku apprécia aussi que son ange gardien le remplaçât en tant qu'ambassadeur. Cela lui laissait les coudées franches pour retrouver le duc. Le Japonais était vraisemblablement le dernier à avoir eu de ses nouvelles. En effet, dès que les deux amis apprirent la capture de Rébecca, les messages qu'ils s'échangeaient se firent plus discrets, et le dernier disait : « Dommage que tu ne sois pas là pour nous servir de guide, car Paule tient à ce que nous nous rendions dans l'ancre des démons ».

« L'ancre des démons », tel était le nom que donnaient les habitants de Kyoto aux souterrains peuplés de ces êtres dont on n'osait parler. Il était évident que le galant homme s'était fait un devoir de protéger Paule en l'absence de Victor-Hugo, et donc, accompagnait la jeune femme, même si, en fait, c'était peut-être lui qui était en plus mauvaise posture. Pourtant, il n'y avait pas meilleur endroit pour se cacher, la principale occupation des ambassadeurs humains restés sur Terra. En effet, aucun être normal ne se serait rendu dans les souterrains pour deux raisons complémentaires. Pour les gens « normaux », cet endroit avait la même réputation qu'une léproserie. Plus que la contagion, d'ailleurs improbable, la vue de ces reliquats d'humanité eût pu risquer de donner la nausée. Mais, si quelqu'un bravait ses craintes infondées, alors

c'était les habitants d'en dessous qui se chargeaient de chasser l'intrus.

En fait, les sous-sols techniques, puis les décombres de toutes sortes faisaient office de frontière, un no man's land qui cachait une autre réalité. Au plus profond des souterrains s'enracinait une ville, certes, toujours privée d'horizon et de soleil, et pourtant bien plus propre que beaucoup de cités de la surface. Les parahumains y avaient accueilli les deux ambassadeurs, car ils savaient ce que Paule faisait pour eux. Ces monstres s'étaient organisés et récupéraient une foison de matériel abandonné qu'ils réparaient et réutilisaient. Il leur arrivait aussi par mégarde de se tromper d'étage ou de confondre entre stocks de réserve et décharges. La méprise avait à dose homéopathique un effet hilarant dans la communauté des profondeurs qui chassaient l'amertume tout en évitant d'irriter les purs-ADN. Finalement, ces intouchables se dotaient de tout un confort qui leur permettait aussi de savoir ce qui se passait en surface sans être détectables.

Ainsi, ils étaient, eux aussi, au courant de la nouvelle nomination d'ambassadeurs. Les parahumains ignoraient comme le reste de planète qu'ils étaient tous Synths, et d'ailleurs la politique mondiale ne les intéressait que juste assez pour prévoir si eux étaient en danger, le reste de l'humanité ne les concernant plus.

Paule et le duc se gardèrent bien de révéler ce qui, vraisemblablement, n'avait été constaté par personne. Maintenant qu'ils se savaient bannis, ils se sentirent plus proches de la communauté souterraine. D'ailleurs, ils s'aperçurent que la confiance à leur égard était bien plus grande encore. Ils étaient maintenant bienvenus et assurés de la protection du peuple souterrain qui avait maintenu le bruit de leur mystérieuse capture. Le Français se sentait soulagé du poids des responsabilités qu'il

avait endossées lorsqu'il refusa de laisser la femme clone errer dans un monde dangereux pour les solitaires. Il ne regrettait même pas de ne plus appartenir à la plus haute assemblée, son esprit était ailleurs, très loin. La question était de savoir comment retrouver Kham qui devait être encore sur Hôdo en train de chercher un remède pour une notable de la planète mythique. Paule savait qu'il y avait un portail dans l'université de la ville et qu'il y avait un Synth à proximité, car, sans eux, il était impossible de le franchir pour traverser le bon conduit. Il ne restait donc plus qu'à remonter vers la surface sans se faire repérer, car un avis de recherche devait probablement circuler. Sachant que leur ambassadrice de Hôdo allait les quitter, l'un des chefs coutumiers de la communauté souterraine de Kyoto s'approcha solennellement de Paule.

— Nous vous accompagnerons jusqu'à votre portail. Certains d'entre nous ont un aspect tout à fait acceptable pour passer inaperçus là-haut. Nous établirons des contacts avec l'archiviste du portail de l'université afin de faire des échanges entre nous. Nous avons beaucoup de matériel sophistiqué, et gratuit, à vous proposer pour l'hospitalité que vous nous offrez sur Chica. Vous verrez, nous rendrons petit à petit la planète plus habitable. Oh, une dernière chose, Paule Nibaino, nous avons le plaisir de vous annoncer que votre « source » n'est plus. Je présume que vous devez vous sentir « libre » et unique maintenant.

— Unique ? répéta le clone d'un air sceptique où, étrangement, aucune satisfaction vengeresse ne pointa, comme si la rancoeur s'était évanouie sans même laisser de cicatrices. Disons plutôt que mes soeurs jumelles ont le même âge que moi, mais n'ont peut-être pas ma liberté.

— Je comprends à quoi vous faites allusion, fit d'un ton grave le chef. Au fait, Louis-Christian, connaissez-vous bien un certain Taro Saikaku ?

— Oui, nous sommes devenus amis au cours de notre brève carrière d'ambassadeur du 8G. Pourquoi cette question ?

— Il vous cherche. Pour l'instant, il est égaré dans notre dédale. Nous allons le délivrer et vous conduire tous les trois par des chemins sûrs jusqu'à votre portail.

À peine le trio se retrouva au complet dans le palais impérial de Perse, que le portail s'activa à nouveau. Victor-Hugo se matérialisait. Il avait les traits tirés de quelqu'un qui avait peu et mal dormi ces derniers jours. Le fugitif n'avait pas pris la peine de se changer ni de se laver après son périple en Jeep. Ses vêtements étaient un mélange de boue, de cambouis et d'essence. Une barbe naissante noircissait encore plus le visage buriné, maculé de traînées de sueur mêlée de suie, et pourtant, le regard était radieux : Paule était saine et sauve.

L'ex-impératrice conduisit le Mexicain dans la plus voluptueuse chambre, celle où l'ancien empereur organos honorait ses favorites d'une nuit. Puis, avec toute la candeur d'une jeune gyno qui n'aurait pas encore assimilé la diversité des facettes de l'âme humaine, elle invita Paule à prendre soin de cet invité tout en lui indiquant au passage les placards qui gardaient des robes pour mille et une nuits enchanteresses.

Dès que les deux tourtereaux furent laissés à leur somptueuse solitude, le duc questionna Afsânè sur les derniers événements. Elle expliqua que la situation n'avait pas du tout été prévue. Normalement, les adjoints des ambassadeurs devaient rester dans l'ombre en cas de danger attendant une nouvelle tactique, un changement de stratégie, voire une fuite discrète. D'ailleurs, initiale-

ment les Synth s'étaient mis en mode furtif afin que la police cyborg ne les remarque pas. Mais, la capture de Rébecca et surtout sa torture ne pouvaient se prolonger sans que personne réagisse. Certes, il y avait une taupe synth parmi les miliciens. Il protégeait autant qu'il le pouvait l'Éthiopienne et Tetsu. Mais cela ne suffisait pas. Alors, les sept adjoints décidèrent de continuer seuls leur action afin de protéger les ambassadeurs dont ils étaient les anges gardiens. Ils assumeraient leur rôle en poursuivant la mission initiale et en prenant place dans la forteresse d'où ils pourraient inhiber tous les asservissements et tous les massacres de masses, quel que soit le label que l'on attribue à ces sacrifices, quel que soit le nom de l'autel, même celui de la Justice, voire celui de la Paix.

La présence des anges gardiens au coeur du 8G pouvait calmer les esprits, d'autant plus qu'il n'était pas trop difficile de faire croire que ce choix venait d'en haut. Ils avaient depuis longtemps étudié le comportement des Organos. Ils connaissaient les propagateurs d'idées passés maîtres dans l'art d'induire une opinion partielle tout en ne présentant que la vérité. Ceux d'en bas, et surtout les exécutants comme les policiers croiraient que la situation était revenue à la normale et donc qu'il n'y avait plus de menaces. Quant à ceux d'en haut, il suffisait de présenter des graphiques et des chiffres accompagnés de quelques commentaires soigneusement préparés pour montrer que la consommation croissait, que la délinquance diminuait, que le Yakusa se faisait discret et que les grands empires politico-religieux ne cherchaient pas à s'étendre.

C'était enfin l'opportunité pour que le Synth infiltré dans la police de Luna puisse s'associer avec Tetsu afin de libérer Rébecca avant qu'il ne soit trop tard. Tetsu apprit ainsi que l'espion était en fait une gyno qui entra dans le

complexe comme infirmière-monitrice. Elle s'était présentée directement à l'accueil où les gardes écarquillèrent les yeux en voyant arriver à pied une femme sans scapandre. Tetsu ne put s'empêcher d'admirer l'audace dont pouvaient faire preuve certains Synths. Une fois dans la forteresse, elle réussit à brouiller les informations du personnel de la sécurité de telle manière qu'elle n'existât plus. On ne peut faire disparaître ce qui n'existe pas. Ainsi, elle se cacha dans le jardin artificiel, en simulant cette fois le rôle de paysagiste, ce qui lui permettait de préparer une cachette où serait installé le sarcophage qu'elle aurait dérobé, profitant de l'aveugle confiance que les Organos accordaient aux programmes de toutes sortes qui géraient leur vie. Lorsque les premiers cyborgs furent construits, la gyno se fit confectionner une « peau » semblable à celle de Tetsu dont elle prit l'identité. Ainsi, par la même occasion, Tetsu apprit que tous les portails du système solaire pouvaient rejoindre le palais impérial de Perse.

Ce palais était plus qu'un refuge, c'était le centre névralgique des Synths de Terra, là où leur mutinerie naquit. C'était là que la « peau » métallique du Tetsu bis avait été créée. C'était là, enfin, que Rébecca serait transférée dans un premier temps pour échapper aux recherches et recevoir les premiers soins.

Au préalable, le Synth cyborg avait effacé les signaux vitaux de la femme qui était de toute manière à l'agonie. Sa mort n'étonna personne, et sur Luna, les cobayes humains ne faisaient jamais défaut. Le corps meurtri de l'ambassadrice de l'ordre planétaire ne ressemblait plus en rien à celui d'une humaine. Tetsu la transporta avec beaucoup de douceur malgré son poids et sa solidité, c'était plus un geste inutile de compassion dont elle

n'était même pas consciente, car il savait par expérience ce qu'elle avait enduré.

C'était avec un soulagement inégalable que le Tetsu vit sa copie refermer le sarcophage portail et lui faire un petit signe d'adieu.





## Chapitre 30. Rassemblements

Il fallut convaincre Saikaku qui tenait absolument à présenter sa démission à son employeur, d'être à bord du tychochrôme impérial qui le conduirait vers un abri sûr. Il essaya de retrouver des traces de ses employeurs, mais en vain. Tout se passait comme s'ils n'avaient jamais existé, à moins que... et c'était l'unique explication, son employeur ne fût autre qu'Afsânè, l'ex-impératrice, en personne. Ce petit épisode amusa le Guru qui affubla Saikaku du préfixe « Chu ». À l'exception du Japonais, les compagnons humains montrèrent leur agacement à ne pas comprendre à quel jeu se prêtait le vieux sage. Saikaku en donna l'explication : les syllabes représentaient des qualités traditionnelles du bushido. Le Guru qui avait été un maître d'arts martiaux extrême-orientaux en connaissait sûrement certaines légendes chevaleresques.

Il était intéressant de constater que ce sont les hommes les plus dédiés aux combats qui sont ceux qui instaurent le plus des notions de comportements « loyaux ». « Chu » signifiait justement « loyauté ». Selon une vieille tradition, il y aurait sept vertus, et comme il y avait sept ambassadeurs en ne comptant pas Afsânè, chacun avait sa qualité dominante. Ainsi, logiquement, il ne restait plus que le titre de « Koh » pour le Guru. Quoi de

plus logique, d'ailleurs, pour un moine puisque le mot signifiait la foi .

Le Guru expliqua alors à ses compagnons le sens profond qu'il y accordait. Dans les religions ésotériques ou non, il n'y a pas de hasard. La preuve : ils étaient huit ambassadeurs, mais comme l'un d'eux était Synth il restait le bon nombre sacré d'humains. Au départ de leur aventure, ignorant qui était l'impératrice, il s'était exclu du nombre, estimant qu'il ne pouvait être juge et parti simultanément, et donc, la « foi » aurait dû être l'attribut d'Afsânè. Sept est un chiffre mystique omniprésent dans les rituels, les mythes et les légendes. Ils étaient comme les sept nains, les sept samourais, et même les sept premiers astronautes américains. Presque partout, le chiffre sept symbolise la finition. Le Guru penchait pour une théorie qui avançait que ce nombre était relié à la structure de la pensée, car certains spécialistes s'accordaient à y voir le nombre optimum de flux simultanés que l'esprit humain pouvait suivre en parallèle. Mais il était, avant tout, un homme de foi, comme l'avait fait remarquer le Japonais, quoique, en réalité, il n'avait pas prévu initialement de s'attribuer la dernière vertu puisqu'il ignorait que l'impératrice était « différente ».

Un homme de foi, certes, mais au-delà des religions.

Les anges gardiens étaient sortis de leur réserve pour prendre part activement à la géopolitique, car, justement, ils ne voulaient pas croire qu'ils vivaient pour rien. Ils ne pouvaient accepter que leur existence ne fût qu'un pas de plus vers la Fin. Il en était ainsi avec les Organos. Même ceux qui refusaient toute croyance révélée ne pouvaient admettre que leur existence fût vide de sens, malgré que certains comblent leurs sens. Entre les mystiques illuminés par leur foi et les antithées, la majorité des humains cherchaient spasmodiquement une raison d'être. Cer-

taines philosophies avaient bien tenté de supplanter les religions trop souvent sources de dissension. Mais ces idéologies sans dieux étaient encore plus sujettes à caution, car elles s'appuyaient sur la vérité de certains humains, rien que des humains. Or l'humain n'est pas infaillible.

Dans le monastère du Guru, l'Oeuvre consistait à rassembler ce qui semblait différent, parce qu'il y avait forcément toujours un point d'entente. Même si la culture change le rire, le rire est toujours le même sur tous les visages, même si les chagrins sont plus ou moins maîtrisés et exploités, les larmes qui coulent sont toujours salées. Et les palpitations du coeur brassent le même sang rouge.

Le Guru aimait à mettre en valeur les qualités de chacun, car son rôle était avant tout celui d'un pacificateur au service d'Afsânè, puisqu'il venait de découvrir, comme les autres ambassadeurs, qu'elle était leur véritable employeuse.

Il avait appris combien et comment le symbolisme parle plus directement et profondément aux humains, et donc il savait qu'il fallait respecter les rituels, supports indispensables dans l'échange d'information. S'il avait déclaré directement « Saikaku, vous êtes un exemple de loyauté », l'impact n'aurait pas été le même, ni pour le Japonais, ni pour ses compagnons. Mais utiliser des mots empreints de magie marquait plus la mémoire.

Les paroles du Guru remplissaient le vide qui se serait installé. Le vide, non seulement celui qui s'interpose entre les personnes, mais aussi celui qui s'insinue avec la fatigue comme seul réconfort d'un échec. Chacun avait l'amertume d'une épopée mal terminée, et puis, surtout, il y avait ce sarcophage de survie, où gisait Rébecca entre vie et mort. Seule l'ex-impératrice qui pilotait le vaisseau navette et Tetsu au visage à jamais casqué ne montraient

aucun sentiment. Pourtant, ce dernier était celui qui était le plus à même de comprendre la souffrance de Rébecca. Et encore, lui, il avait été transformé en cyborg pour pouvoir survivre. Elle, c'était uniquement pour expérimenter de nouvelles techniques de création des soldats efficaces et intelligents, mais dociles ! Ses tortionnaires avaient eu en plus un malin plaisir à corser le « durcissement » de celle qui représentait l'ordre, parfois manu militari, et qui s'opposait à la manipulation des hommes combattants ou non. Était-ce un atout ou non ? Une chose semblait sûre, Rébecca la première femme ainsi traitée, et les experts ne voulaient pas que leur Ève meure.

Ce ne fut pas le « Soleil rouge » qui attendait les fugitifs de Terra, mais le « Photophore », le vaisseau amiral de Hôdo, celui que pilotait Moka, parfois accompagnée de Nana. C'était le cas cette fois-ci. Nana avait revêtu un yukata des grandes cérémonies pour accueillir les Terriens. La gyno préférait garder pour les moments les plus solennels celui qui était d'un bleu nuit, avec de grandes fleurs brodées d'or, d'argent et de fibres luminescentes aux couleurs de cinq joyaux. C'était une marque d'honneur pour les bannis de Terra qui étaient aux yeux des anges gardiens plus que des humains, des héros. La structure mentale des Synths les poussait à admirer ceux qui essayaient de créer même si leur tentative s'achevait dans l'échec. En effet, c'était l'espoir en l'imagination créatrice qui faisait que les anges gardiens ne désespéraient pas de l'humanité. Dans une société de l'information, la domination des sciences et des arts pouvait s'accommoder du tâtonnement, car l'erreur permettait d'avancer. Dans une société obscurantiste, fût-elle illuminée par de saints préceptes, ou bien dans une société de richesse matérielle, fût-elle protectrice de libertés, la domination d'autrui ne supportait pas les perdants, ni même les hési-

tants. À l'extrême limite, lorsque le monopole s'imposait sans la moindre concurrence, les progrès s'étiolaient.

Lorsque le duc se glissa dans le milanaute, il vit que quelqu'un n'avait pas eu la patience d'attendre les réfugiés. Kham était là. Il ne put complètement cacher sa déception quand elle lui avoua qu'elle n'était pas présente pour lui seul, mais aussi pour Rébecca. Aussitôt, elle lui expliqua que si l'un ou l'autre étaient présents dans le milanaute, elle serait venue, car, confia-t-elle, elle se faisait non seulement une joie de les retrouver, mais aussi du souci pour l'un comme pour l'autre. Elle le taquina, remarquant qu'elle ne s'était pas rendu compte qu'il était si possessif et si maladroit pour voiler ses sentiments, ce qui n'était pas à la hauteur du grand diplomate qu'il avait été. « Exclusif », voulut-il corriger. Il n'eut pas le temps de parler, car elle lui cloua le bec de la manière la plus appréciable qui soit lorsqu'elle l'embrassa.

— Maintenant, dit-elle après un long baiser, je te conseille de ne pas me suivre au chevet de ma patiente, tu risquerais de tourner de l'oeil. Crois-moi, suis Afsânè, elle va vous installer pour le voyage.

Je te retrouverai lorsque j'irai me reposer, car même si les Synthés ont optimisé le voyage, il dure bien plus qu'une journée, entre les orbites de transfert et les portails. Nana, quant à elle, viendra rapidement m'assister, car ce que je risque de découvrir peut être impressionnant même pour moi.

— Et moi, demanda Tetsu, n'ai-je pas le droit de voir ce qui m'est arrivé, ne suis-je pas le meilleur « accompagnant » pour Rébecca ?

— Tetsu, ton idée est peut-être excellente, mais sache que si tu te sens mal, je n'aurai pas le temps de m'occuper de toi. Plus, si je considère que tu me gênes je te demanderai de quitter les lieux sans discussion.

— Je tiendrai.

Les sarcophages qui étaient des unités complexes de survie pour les astronautes permettaient de maintenir un corps en léthargie profonde. Ils étaient munis de toute une batterie de détecteurs qui analysaient non seulement la personne qui y était allongée, mais aussi le confinement et l'environnement extérieur. Les Synths pouvaient instantanément en recueillir toutes les données. Il était donc aisé pour Nana de traduire en termes médicaux l'état de santé de l'Éthiopienne. La pose de l'exosquelette et des extensions avait été parfaitement réalisée. Mais il semblait que les savants fous et les apprentis sorciers de Luna se soient un peu trop précipités, brûlant des étapes de pause et de contrôle.

Tetsu qui était le prototype des cyborgs ressemblait à une armure médiévale à l'exception du heaume remplacé par un casque moderne. Rébecca, elle, était sexy dans son revêtement qui était une délicate peau de matériaux composites finement assemblés comme les écailles des ailes de papillons couleur noir bleutées. Elle ne présentait pas de pièces disjointes comme les genouillères de l'architecte. Chez elle, seules des nervures marquaient l'emplacement de pliures, comme un soufflet ou un éventail. Le ventre était recouvert de nombreuses nervures et replis discrets laissant penser que les concepteurs de cet exosquelette avaient imaginé une possible grossesse du cyborg. Le revêtement de la gorge était très agressif et pourtant il était élastique. La porosité des tétons confirmait la volonté à préserver la maternité. Toute cette peau qui remplaçait l'ancienne avait un aspect soyeux qu'il valait mieux caresser dans le sens des écailles, car à rebours, ces dernières s'avéraient tranchantes comme celles du requin. Seule la tête ne présentait à première vue aucune originalité, c'était aussi un casque comme ce-

lui de Tetsu, certes, plus moderne avec de nouveaux gadgets.

Hélas, les nombreuses améliorations n'avaient pas pour objectif d'apporter plus de compétences comme ce fut le cas pour Tetsu, mais plutôt de piloter Rébecca qui serait devenue un pantin à l'intelligence bridée. L'holographie allait évidemment offrir la surprise à Kham, car si comme il fallait s'y attendre le squelette et de nombreux organes avaient été « renforcés », voire changés, c'était la matrice qui était dotée d'un appareillage miniaturisé pour manipuler *in vivo* les gènes.

Kham et Nana tombèrent d'accord pour diagnostiquer l'origine comateuse de Rébecca dans un dysfonctionnement du casque. Et dans ce cas, la gyno était la plus apte pour analyser les dégâts.

Les techniques avaient fortement évolué entre l'Adam et l'Ève cyborgs. Le mâle avait été réparé, la femelle, transmutée.

Tetsu portait une carapace qui venait se poser comme un tégument supplémentaire sur l'épiderme. Les plaques n'étaient pas solidaires de la chair. Elles étaient fixées aux os au moyen de fines, mais solides, armatures qui présentaient un aspect cartilagineux et n'étaient pas rejetées par l'organisme. L'alliage spécial permettait à la peau de continuer à respirer et à ressentir l'environnement comme si elle était nue. L'exosquelette de Tetsu avait comme fonction de soutenir son corps brisé et réparé par toutes les prothèses qui l'alourdissaient. Il en était de même pour le casque qui soutenait et protégeait une tête que ne soutenaient plus les cervicales d'origine. Évidemment, Tetsu avait profité de la technologie de pointe des astronautes. Les casques des astronautes étaient bourrés de capteurs et de régulateurs, en plus de tout un appareillage complexe d'affichage qui permettait, par

exemple, de superposer les plans tridimensionnels d'un édifice que l'on observe, un plus inégalable pour un architecte.

Le casque de Rébecca n'apportait pas une vision enrichie du monde qui l'entourait. Ou, plus précisément, il devait apporter des informations à ceux qui voulaient diriger Rébecca comme une esclave docile. Mais, le plus délicat, c'est qu'il remplaçait non pas une nuque fragilisée, mais la calotte crânienne. C'était cette dernière opération qui avait plongé Rébecca dans le coma. Nana estimait que la pression du liquide céphalo-rachidien artificiel maintenu par le casque avait été calculée sur des données erronées probablement dues à l'empressement des différents experts qui, tous, voulaient tester « leur » invention. La macroholoscopie montrait que ces méninges ne présentaient pas une surface lisse. La pie-mère était couverte de curieuses fibres vermiculaires qui palpaient le cortex en s'immisçant dans les sillons du cerveau. Il s'agissait de détecteurs d'activité cérébrale et d'inducteurs de champs capables d'altérer le fonctionnement de la pensée. Le prototype n'était pas encore au point, aussi, la coque du casque pouvait s'ouvrir aisément pour accéder aux différents composants à tester et à ajuster.

— Étrange ! constata Kham, ces fils ressemblent curieusement à ceux que nous avons découverts dans le cerveau de Cheng.

— Maintenant que tu me le dis, répondit Nana, cette structure me rappelle le mycélium, si on peut l'appeler ainsi, des fameux champignons de Hôdo.

— Et, elle, Rébecca vivra-t-elle, intervint timidement Tetsu ?

— Elle est stabilisée, expliqua la Laotienne. Nous avons trouvé la source de son état critique. Malheureusement, nous ne sommes pas équipés ici pour déterminer quel est



l'état de son cerveau, et encore moins pour le soigner. Il nous faudra attendre d'arriver sur Hôdo où nous avons réaménagé le tychochrôme-hôpital. Nous y avons transféré Cheng. Avec Rébecca, nous serons sans doute un peu à l'étroit pour nous occuper des deux patientes alors, ta présence sera de trop, Tetsu. Désolée !

— Nous allons sur Hôdo ? demanda-t-il. Directement ? Sans passer par Chica ?

— Voyons, quel est le problème ?

— C'est que je risque de faire peur à ses habitants.

Le visage inquiet de Kham s'illumina d'un sourire comme un rai jaillissant au travers de lourds et menaçants nuages.

— Tu sais, ton allure n'a rien d'horrible. Celui qui n'est pas au courant pourrait se demander à quel bal masqué tu participes, et surtout, où tu aurais trouvé un tel équipement. À mon humble avis, Kiyôna est plus étrange, et pourtant il se promène en toute liberté sur Hôdo. Nous n'allions pas le laisser seul dans la cathédrale inachevée ni dans la caverne des anciens de Chica même si les Synths sont très hospitaliers, répondit-elle en voyant l'air inquiet de Tetsu. De même, nous n'allions tout de même pas vous laisser vous terroriser à l'abri des regards même si votre demeure ressemblait à un édifice spectaculaire.

— Nous ?

— Oh, oui ! Je n'ai pas dit que j'étais devenue Hôdonne, ainsi que chaque membre de mon équipe médicale, tout comme Kiyôna. Et puisque tu es un bâtisseur de villes, tu auras sûrement beaucoup à faire lorsque nous y arriverons.

— Alors, je pourrai construire un refuge pour les parahumains sur Hôdo ?

— En tant que médecin, je conseillerais de loin cette planète, tout de même plus accueillante que Chica.

— Si vous permettez, interrompit Nana, je vais prendre mes quatre heures de sommeil maintenant. Il vaut mieux que je reste très vigilante, car, même si tu juges que Rebecca est hors de danger, nous devons tout faire pour la ramener saine d'esprit.

— C'est bien, Tetsu me tiendra compagnie en attendant. Il ne risque plus de tourner de l'oeil, le pire est passé.

En fait, l'homme n'avait rien vu, et, de ce qu'il pouvait apercevoir, aucune image ne lui était compréhensible.

Les deux Organos restèrent seuls en silence un bon moment. Tetsu ne savait que dire. Il se remémorait pêle-mêle ses vols sur Mars avant son accident, la téléportation X2-plasmique et ce qu'il connaissait des Synthés. Ainsi, il savait que ces derniers avaient besoin de se reposer quatre heures par jour terrien.

C'était justement ce qui accaparait les pensées de Kham. Elle, aussi, connaissait ce détail concernant les Synthés, or Nana s'était reposée juste avant la récupération des ambassadeurs parias. Fallait-il qu'elle soit vraiment soucieuse pour avoir un tel besoin de dormir ? Cette situation était pour le moins intrigante. Aurait-elle remarqué un dysfonctionnement grave dans le cerveau, ou ailleurs, de la patiente ? Si grave, qu'elle l'aurait tu pour ne pas effrayer... qui ? Elle aurait très bien pu en parler dans un jargon médical ésotérique pour l'architecte. Donc, c'était à Kham qu'elle cachait quelque chose.

— Tetsu, s'il te plaît, pourrais-tu rapidement jeter un coup d'oeil pour savoir ce que font Moka et Afsânè ?

— Quelque chose ne va pas, s'inquiéta Tetsu ?

— Non, je préfère être prudente, au cas où j'aurais besoin d'aide.

— Je ne pourrais pas être utile ?

— Rassure-toi Tetsu, je n'essaie pas de t'écarter ni de mettre en doute ton sang-froid, mais les Synthés sont incomparables pour analyser des données numériques, même s'ils ne se sont pas spécialisés comme Nana.

Quelques instants plus tard, le cyborg était de retour. Il raconta que Moka expliquait le fonctionnement de l'X2-plasme à ses passagers qui semblaient fascinés par les anecdotes concernant les Pionniers. Afsânè, l'impératrice synthé, écoutait comme les Organos.

Kham, sans détourner le regard des holoscopies qu'elle examinait à nouveau, expliqua que la gyno était née sur Terra, et ne s'était jamais rendue dans le système d'Intirayo qu'elle découvrait comme les autres ambassadeurs.

Le temps de voyage avait été recalculé par les Synthés, qui non seulement avaient trouvé de meilleurs conduits, mais surtout avaient permis au « Photophore » de franchir le miroir d'Alice beaucoup plus près des corps célestes visés, la distance d'une orbite stationnaire étant considérée comme suffisante pour la sécurité. Évidemment, cela restait exceptionnel et uniquement dans le sens Terra-Hôdo. En effet, la banlieue de Terra était encombrée de satellites et d'engins en transit. Le « Photophore » s'approcha de Hôdo dans une configuration qui émerveilla les voyageurs. Dans leur champ d'observation, ils purent voir le soleil Intirayo presque complètement occulté par Hôdo, mais éclairant la lune Chica et sa compagne, Cristal, brillante comme un diamant. Seule, Kham n'eut guère le cœur à l'enchantement. Le repos de Nana était beaucoup trop long, et, même si ses soeurs affirmaient qu'elle allait bien, le médecin ne put chasser l'idée d'une anomalie.



## Chapitre 31. Vie et mort

Le conduit reliant Hôdo et sa lune avait été conçu pour transporter du matériel encombrant. Puisqu'il n'était pas équipé d'un sarcophage par défaut comme les conduits monopersonnels plus faciles à accorder entre portails, les humains durent revêtir des combinaisons de survie comme l'avaient fait Sean et Cheng lors du premier saut des Organos. Ainsi, peu après l'atterrissage du milanaute, tous les voyageurs incluant le pilote Moka, se retrouvèrent à Tcherenkovgrad. Il était bien plus rapide de se déplacer d'un portail à l'autre au lieu de se mettre en orbite autour de Hôdo puis de s'y poser en tycho-drôme. Ce nouveau type de transport rendait difficile l'envoi de messages pour prévenir une arrivée imminente, car les échanges entre Sol et Intirayo étaient devenus plus rapides qu'entre les cités les plus éloignées de Hôdo. C'est pourquoi l'unique véhicule de Hôdo n'était pas encore au rendez-vous pour transporter le sarcophage de Rébecca à Jérusalem où se trouvait l'unité médicale. Armonia était déjà sur place, ce qui lui était aisé puisqu'elle résidait dans la ville du téléportail. Elle pensa proposer aux

synths de construire des portails d'urgences médicales dans chaque cité de Hôdo, mais elle remit à plus tard cet entretien, constatant que Nana était particulièrement taciturne. Moka et Afsânè s'empressèrent d'expliquer que cette dernière se concentrait sur un problème délicat concernant une opération chirurgicale. Elles n'en savaient pas plus. Pour gagner du temps, les trois gynos qui venaient d'arriver demandèrent l'aide de trois autres synths pour porter le sarcophage à la rencontre du tout-terrain qui était en route depuis Jérusalem. Kham suivait tant bien que mal le convoi et, souvent, Tetsu devait l'attendre et lui tendre la main pour l'encourager à suivre le rythme.

— Une chance pour toi, dit-il, les Synths ne savent pas courir !

— Certes oui, mais question de marche forcée, pour moi, c'est du trot.

Ce furent les uniques paroles de la jeune Laotienne tout essoufflée.

Pendant ce temps, Armonia enseigna aux nouveaux venus les principales coutumes hōdonnes, coutumes fortement imprégnées d'écologie et d'adaptation au climat tropical très humide dans toutes les régions colonisées même celles qui paraissaient désertiques. Elle leur expliqua aussi que, dans les traditions de la structure sociale, les nouveaux venus seraient hébergés dans sa ville tant qu'ils n'avaient pas trouvé ou fondé de clans.

— Quant à vous, Paule, vous serez la bienvenue sous mon toit. Principalement grâce à vous, nous avons une équipe médicale experte et du matériel à la pointe du progrès. Cela nous permettra de mieux combattre certaines maladies hōdonnes. Et, toujours grâce à vous, nous allons

ratifier l'accord avec les parahumains qui resteront sur Terra. Nous les accueillerons sur Hôdo quand ils le souhaiteront et eux nous enverront du matériel récupéré des rebuts. Les parahumains sont donc plus que bienvenus sur Hôdo. Aussi je serais heureuse de vous entretenir plus sur le futur de nos peuples.

— Je crois qu'il n'y a pas de terme assez fort pour dire à quel point je suis flattée, pourtant il y a deux détails que je souhaite apporter. Le premier est que je ne suis pas une élue du peuple des parahumains et d'autre part il y a Victor-Hugo.

— Victor-Hugo ?

— Oui ! il est follement épris de moi, et... je l'aime.

— Oh! si ce n'est que ça, il n'y a aucun problème, chaque famille peut loger jusqu'à quinze personnes, or la moyenne est de huit. C'est plus que mon clan et donc, j'aurais pu héberger tous les ambassadeurs, mais je pensais vous placer en fonction de vos personnalités. Pour ce qui est de savoir si vous êtes l'élue des parahumains, ils vous ont accordé toute leur confiance et vous êtes devenue de fait leur porte-parole. Bientôt, quelques Synthés installeront et géreront des conduits entre leur quartier général sous Kyoto, la cathédrale de Chica et ici.

Armonia se tourna vers le Synth qu'elle avait rencontré sur Chica et qui était devenu l'ange gardien de son clan.

— Tomo, peux-tu faire visiter notre petite oasis et présenter les familles d'accueil ? Accompagnez-les, Victor-Hugo, vous reviendrez avec Tomo chez moi et si je ne suis plus là, Paule se fera un plaisir de vous indiquer où vous passerez la nuit. Quant à vous autres, je vous souhaite une bonne soirée. Demain matin, vous irez à Jérusalem et de là, Mohan, l'ange gardien du clan de Lucy et Iddo vous conduira dans vos clans respectifs. Mohan est la première

à être née sur Chica, conçue par une gyno et un andro. Vous verrez, c'est une merveilleuse gyno.

Le mot n'était peut-être pas trop fort, car Mohan rougit ce qui était une première pour les Synthés de la première génération. Armonia souriait en elle-même de l'effet qu'elle avait fait sur les ambassadeurs. Victor-Hugo manifesta son admiration en fronçant son front buriné tant les sourcils s'arquèrent haut. Salomé eut un mouvement discret de la femme qui se dit : « qu'a-t-elle de plus que moi ? » Il était difficile de démasquer la moindre émotion chez le très correct Louis-Christian, l'imperturbable Taro et le sage Guru.

Dès que Paule et son hôtesse se retrouvèrent seules, la femme clone reprit la conversation interrompue.

— En parlant de parahumains, on m'a dit que Kiyôna était maintenant sur Hôdo.

— Évidemment. Il fait partie des premiers. Il peut rester sur Chica ou venir ici, comme bon lui semble. Mais, il n'avait aucune envie de rester sur Chica avec, comme seule compagnie, son amie qui y est enterrée. Il préférerait vivre ici et plus particulièrement dans le monastère, où il continue à étudier les hiéroglyphes de la mystérieuse civilisation disparue de Chica.

— Ah ! Et il a trouvé quelque chose ?

— Il est persuadé que les anciens habitants de cette grotte étaient semblables à nos végétaux. Nous avons bien retrouvé d'infimes traces de cellules végétales, mais trop peu pour avancer une quelconque théorie. En contrepartie, nous n'avons trouvé aucune cellule animale. Il faut dire que nous ignorons toujours s'il existe d'autres modèles de vie.

— Je n'ai pas encore osé aborder le sujet, et vous n'y faites pas allusion. Comment va Cheng ?



— Les médecins ont perdu espoir, annonça Armonia d'une voix éteinte. Mais, ce n'est pas tout : Sean s'éteint, lui aussi. Je crois qu'il est dépressif et submergé par une immense peine.

Armonia entraîna son invitée dans le patio, où un escalier étroit permettait de grimper sur les toits plans des Oasis. La nuit était bien plus profonde que sur Terra et des myriades d'étoiles y scintillaient de tous leurs feux, même les plus petites qui s'éclipsaient quand on voulait les observer.

— Cheng-Yi était tout pour la communauté, car elle était plus que quiconque la fondatrice de Hôdo, reprit Armonia. C'est à ce point vrai que les habitants originaires d'Extrême Orient ont imaginé une constellation en forme de dragon avec cinq étoiles très brillantes. Les voyez-vous là-bas, assez bas près de l'horizon ? Celle du coeur s'appelle Cheng-Yi, celle de la patte, là, Katsutoshi et celle de l'oeil gauche, Nic. Or, ces trois étoiles sont alignées et pointent vers le Nord, tout un symbole !

— Cela doit vous peser de lui succéder.

— C'est une tâche comme la vôtre vis-à-vis des parahu-mains. C'est ce que nous enseignait Katsutoshi. C'est ce que vous enseigne le Guru. C'est la voie de la main droite.

— Ah ! Parce que c'était la patte droite ?

— Oh, vous savez ! On voit ce que l'on veut voir dans le firmament, comme dans les nuages. Les humains comme les parahumains organiques partagent probablement la même symbolique.

— Et, hélas, les mêmes « péchés » tels que la jalousie, la colère... Vous me parliez de coeur de dragon, je me demande comment les Synthés interprètent cela. Ils n'ont pas de coeur, ils ne ressentent pas les montées d'adrénalines, ils ne sentent pas la chamade quand nous sortons indemnes d'un danger ou quand nous tombons amoureux.

— Non, tout est quasiment cérébral dans leur cas. J'ignore s'ils ont des coups de foudre, mais si cela existe, seuls les circuits de leur cerveau doivent en ressentir les effets. En tout cas, j'ai déjà vu Tomo venir ici et contempler le ciel. Et vous avez pu voir Mohan rougir quand je l'ai flattée. Bien sûr, et elle ne le cache même pas, il s'agit de mimétisme. Elle n'a pas de raison de rougir, car elle ne véhicule pas de sang, pas même de liquide rouge. Mais elle a manifesté dans notre langage de chair ce qu'elle a ressenti. Nous, nous dirions « cela m'a donné chaud au coeur », elle, elle dirait « ça m'a donné chaud à la tête ». Pourtant, n'allez pas croire que les Synthés essaient de devenir ce que nous sommes parce qu'ils miment notre comportement. Je pense que je peux prétendre bien connaître leur nature sentimentale. Je vais d'ailleurs vous faire un aveu, Tomo est en réalité plus qu'un ange gardien, c'est mon amant. Et il n'y a pas meilleur que lui sur tout l'univers. Jamais vous ne pourriez trouver un homme qui soit en parfaite résonance avec vous et qui ait une maîtrise aussi totale quant à la durée, à la répétition et au synchronisme. Si les créateurs de geishas avaient pensé à la demande féminine !

— Et lui, que ressent-il ? Ne sont-ce que des mécanismes parfaitement réglés ?

— Je peux vous assurer que son coeur ne chavire pas, mais qu'il jouit en même temps que moi.

— Mmm, vous vous en rendez compte ?

— Il ferme les yeux comme s'il intériorisait l'instant pour mieux s'en délecter.

— Le lui avez-vous demandé ?

— Non, je ne voudrais pas qu'il croie que je doute des palpitations de son esprit.

Armonia prit le bras de Paule et descendit s'asseoir dans le patio, après avoir déroulé et revêtu le poncho, car

la nuit se faisait parfois fraîche à cette époque de l'année. Puis, elle continua à voix basse comme si elle craignait d'être entendue par d'indiscrètes oreilles :

— Savez-vous que les Synths fabriqués sur Chica ont une autre caractéristique sexuelle ? En fait, les gynos peuvent conserver le sperme de leurs compagnons organos. Elles ont inventé ce système pour répondre à la demande de donneur en cas de stérilité masculine. Ce système est moins inhibant qu'une masturbation sous contrôle médical. Vous allez peut-être me prendre pour une dingue, mais j'ai demandé à ce que le liquide séminal de synthèse de Tomo contienne des spermatozoïdes.

— Vous voulez qu'il vous donne un enfant ?

— Et qu'il devienne mon compagnon !

— Mais, sur quel critère allez-vous choisir le donneur ?

— Avez-vous déjà remarqué l'importance que prend le hasard sur Hôdo ? Je ne tiens pas à le savoir.

— Mais si jamais c'était consanguin ?

— Et alors ? Cela aussi fait partie du hasard de la distribution du patrimoine génétique. Les cas rares et extrêmes ne peuvent être exclus des statistiques sous prétexte qu'ils sont limites.

— Vous continueriez à tenir le même raisonnement si le père biologique était par exemple Kiyôna ?

— Bien sûr ! Croyez-vous que les plus belles roses s'obtiennent au premier croisement ? Si nous acceptons que des Kiyôna, des êtres doués d'intelligences de l'espèce humaine, sains quoique différents, vivent avec nous, nous devons accepter leur descendance et le métissage. C'est peut-être la seule manière que nous avons de contribuer à l'Oeuvre divine.

— Je pense qu'il n'y a pas plus belles paroles à communiquer aux parahumains que je représente.

La nuit était calme et enchanteresse. Paule eut l'impression de vivre un conte de fées ou un conte de Noël. Quand soudain Tomo entra précipitamment dans le patio, il marchait le plus vite qu'il pouvait, incapable qu'il était de courir.

— Armonia, cria-t-il ! Nana s'est donnée la mort.

Il était seul, car il avait laissé les ambassadeurs aux soins d'un Organos en attendant que Mohan vienne de Jérusalem pour l'assister. Par réflexe humain, Armonia fut presque sur le point de lui dire de lui raconter calmement ce qu'il avait appris. Mais c'était vain, Tomo était toujours calme. Il ne paraissait pas hors d'haleine même s'il était venu aussi vite que ses lourdes jambes pouvaient l'emporter. Non, le coeur du Synth ne chavirait pas, mais il avait les larmes aux yeux et la voix étranglée. Mimétisme, certes, mais chacune de ces imitations qui servaient à communiquer par l'expression corporelle entre Organos, représentait ce que le Synth ressentait. Tomo montrait sa tristesse, alors que, dans les mêmes circonstances Louis-Christian, Taro et le Guru n'eurent sans doute manifesté aucune douleur même et surtout peut-être si elle était grande. Victor-Hugo eût sans doute pleuré, lui, mais pas avec le calme olympique de Tomo, car le Mexicain aurait sûrement blasphémé tous les dieux de l'humanité.

Kham et Tetsu arrivèrent tout essoufflés au tycho-drôme-hôpital. Maussade, la femme médecin constata que le tout-terrain était stationné à côté de l'ancienne navette spatiale qui avait été réaménagée pour tenter de soigner Cheng-Yi. Les Synths n'avaient même pas attendu que les Organos les rejoignent lorsqu'ils s'engouffrèrent dans l'unique véhicule de Hôdo qui était venu à leur rencontre, pourtant il y avait de la place et ce n'était pas quelques minutes de patience qui influeraient sur la stase des deux patientes. Face au regard courroucé de Kham, Afsânè qui

faisait office de gardienne s'écarta de la porte sans dire un mot.

À peine à l'intérieur, Moka expliqua sans attendre que la jeune Laotienne eût le temps de formuler ses griefs et interrogations.

— Il était urgent pour Cheng et Rébecca que nous arrivions ici. Désolé de ne pas vous avoir attendu.

— Trois sarcophages ? s'étonna Kham.

— Nana, répondit sans explication Moka.

Un silence lourd s'installa entre les deux femmes. L'ex-impératrice entra dans le bloc opératoire. Probablement que Moka l'avait appelée à la rescousse, car la Persane savait parler avec diplomatie aux humains, mais pas l'ancienne fille spirituelle du Commandant Nic qui avait toujours été avare de paroles inutiles.

Afsânè rappela que Sone avait récolté du matériel de chirurgie en fonction de ce qu'elle savait à propos de la maladie d'Orphée, c'est-à-dire un mal étrange qui rongeaient le cerveau de Cheng-Yi. Au hasard, elle prit tout ce qui, de près ou de loin, servait à l'analyse et la chirurgie cérébrale. C'était une initiative des plus heureuses. Nana était au courant de ce choix, puisque ce fut elle qui le reçut, mais l'usage n'en était pas pour autant connu. Quand Rébecca fut auscultée, Nana découvrit l'étrange similitude avec le mal qui rongeaient Cheng, sauf que les filaments qui se nourrissaient du cerveau de la mère des Hô-dons étaient végétaux. L'équipe de chercheurs qui vint avec Kham découvrit même que ces filaments végétaux avaient la même structure que le mycélium du cerveau-champignon qui pousse à l'est de Jérusalem. En fait, les savants étaient presque sûrs que c'était des spores de ces champignons qui avaient dû être inhalées puis qui s'étaient fixées sur les muqueuses nasales où elles avaient germé.

Il se trouvait que Nana fut la seule personne qui essayât, en vain, de communiquer avec cette plante. Diana, le chef scientifique de l'époque des pionniers participa à l'étude. Mais elles n'obtinrent aucun résultat, et les deux femmes en conclurent que la plante était « autiste », car incapable de communiquer avec l'extérieur. Nana était le seul être capable de faire le lien entre toutes ces données éparées, mais il fallait qu'elle abandonne son corps. Plus précisément, elle devait transférer ses pensées directement dans le cerveau de chaque femme et dans le « Livingstone », le cerveau central qui avait selon la coutume le nom du vaisseau dans lequel il servait. Grâce à ce cerveau, Moka et tous les autres Synths disponibles et habilités aux génies médical, informatique ou biologique étaient raccordés à Nana.

— Je suis au courant de l'avancée des travaux, mais n'ayant pas une formation scientifique, je ne suis utile que comme porte-paroles, expliqua Afsânè qui était devenue sans le savoir la nouvelle diplomate synth de Hôdo qui succéderait à Nana.

— Justement, je pourrais être utile, moi, articula Kham.

— Nous le savons, mais nous ne pouvons vous attendre, du moins c'est ce que nous avait dit Nana.

— Que voulez-vous dire par là ?

— En fait, elle savait qu'elle entreprenait très probablement une expérience... sans retour. Et, elle craignait que vous vous opposiez à cette tentative. Elle pensait que vous n'aviez pas les informations pour évaluer à quel point cela pouvait être dangereux, mais elle savait aussi que vous refuseriez qu'elle prenne des risques.

— Et n'aurais-je pas eu raison ? Son expérience vécue si riche en souvenirs, ne vaut-elle pas la peine d'être protégée ? N'est-il pas programmé dans les bases de votre

personnalité que vous devez tenter de sauvegarder votre acquis en le fixant ?

— Si, justement, son vécu est inestimable. Nana est la première gyno hôdonne, la première à découvrir nos trous de mémoire avec les angoisses que cela provoque dans notre structure mentale, la première à avoir étudié comment y remédier. Ce fut la seule à vouloir communiquer avec le cerveau-champignon, car elle avait l'ambition de transformer nos cerveaux en des organes moins gourmands en énergie et donc plus autonomes. Ce fut aussi la gyno qui connut le plus de facettes de la femme organique. Elle fut amante, diplomate, scientifique et même philosophe... Mais les rares Synths qui sont morts le furent si violemment qu'aucun jusqu'à ce jour n'avait pu sauvegarder leur savoir afin de le rendre accessible à autrui.

— Afsânè, insinuez-vous qu'elle a préparé sa mort ?

— En fait, peut-être faudrait-il dire qu'elle prépare la survie de Rébecca, de Cheng et d'elle-même.

— Qu'à cela ne tienne, je suis médecin, je considère que Rébecca et Cheng sont mes patientes. De plus, votre éthique vous impose de partager les expériences entre Synths et Organos.

— D'accord, mais Tetsu devrait peut-être rester dehors.

— Non, il a déjà fait preuve de sang froid et sa présence peut être très utile à Rébecca si elle guérit. Je pense que Nana essaie de réparer en priorité le cerveau et qu'elle n'a pas le temps de se pencher sur la nature cybernétique de ma collègue ambassadrice et encore moins sur le choc psychologique qu'elle subira à son réveil.

Kham put enfin s'approcher des trois sarcophages qui étaient alignés côte à côte. Un appareillage complexe cachait chacune des trois têtes. Peu de câbles en sortaient, mais Kham s'aperçut que Moka et les trois Synths recru-

tées à Tcherenkovgrad gardaient les yeux fermés, un mimétisme destiné aux Organos pour indiquer « Ne pas déranger ! » Il était évident que les quatre Synths surveillaient tous les paramètres vitaux et qu'ils contrôlaient l'opération qui devait être pilotée par Nana si elle était encore en vie. Elle se tut donc et porta l'index sur la bouche pour indiquer à Tetsu qu'il devait garder le silence. Kham essaya de reconnaître les trois corps. Les poitrines des patientes montraient qu'elles respiraient lentement, même celle de Nana qui n'était qu'une fonction factice. La peau de Cheng semblait moins terne que lorsqu'elle l'avait quittée. Afsânè avait raison, la Laotienne avait beau être médecin, il lui était impossible de dialoguer par « télépathie » avec l'appareillage. Et finalement, elle ne pouvait rien faire de plus que Tetsu : attendre. Cette impuissance la troublait profondément, mais elle sentait que c'était son devoir de rester présente, patiemment des heures durant, dans le calme uniquement troublé par les appareils. Elle finit par s'accroupir dans un coin où elle ne gênerait pas. Elle se rappela de la douce chaleur des bras entourant ses épaules qui la maintenaient contre une poitrine semi-métallique.



## Chapitre 32. L'arbre

L'humain a la mémoire courte. Nana le savait. L'Organo avait tendance à répéter les mêmes erreurs tout au long de son histoire. Certes, il croyait que le progrès technique avait changé sa vie, mais dans son cerveau, l'ancêtre reptilien n'avait nullement évolué. Nana, comme les autres Synths, savait que cela était une marque indélébile de la Vie. D'ailleurs, les Synths ne critiquaient pas ce fait.

Ce qu'ils reprochaient aux Organos, c'était de se voiler la face. Ce que les anges gardiens regrettaient, ce n'était pas que l'homo sapiens n'arrivât pas à maîtriser l'instinct de domination, c'était qu'il n'essayât pas et qu'il se trouvait autant de bonnes excuses que le boulimique qui justifie sa gourmandise sans reconnaître sa maladie.

Il est plus aisé d'accuser l'autre des méfaits que l'on est capable de produire. Ainsi, l'Organo avait imaginé bien des scénarii où des êtres proches du Synth réduisaient l'humanité en esclavage. Mais les Synths avaient contourné le problème à leur manière. Ils avaient instauré l'acratie, en rendant inopérantes les ploutocraties et en rendant inaccessibles les sièges de toute oligarchie en occupant les lieux. Ce point aurait été le talon d'Achille de ce plan s'il avait été conçu par des Organos. Il pourrait l'être pour les Synths, si leur programmation profonde chan-

geait ou tout simplement s'ils croyaient bien faire en leur âme et conscience.

Alors, l'Arbre était là pour rappeler que Hôdo était sortie du berceau de Terra. Terra en proie aux meurtres patriotiques, religieux ou idéologiques, mais toujours au nom de la Justice et de la Liberté. Terra toujours assoiffée de puissance, prête à conquérir les mondes extraterrestres et la vie même à sa source. Terra dominatrice, enchaînant toujours mieux l'esprit au-delà des chaînes qui se referment sur les poignets.

L'Arbre.

Pour sauver le cerveau de Cheng-Yi, il fallait piloter les organes vitaux comme ceux d'un cyborg. Le seul appareillage cyborg immédiatement disponible ne pouvait être prélevé que sur Nana elle-même. À la fin de la première intervention qui devait fusionner l'Organo et le Synth, il ne resta de la Chinoise que l'appareil respiro-circulatoire alimenté et entretenu artificiellement pour alimenter le cerveau. Car, contrairement au coma profond qui laisse un cerveau mort, c'était chez Cheng l'une des seules parties qui restaient en vie, stimulées par le cerveau de Nana. Curieusement, c'était les parasites végétaux du mal d'Orphée qui assureraient l'interface de Cheng-Yi.

Ce fut là que le miracle se produisit. En effet, la plante que les Hôdons appelaient cerveau-champignon fut utilisée avec succès par Nana pour connecter son organisme de synthèse à celui de chair de la Chinoise.

Ce champignon, Kiyôna le croyait originaire de la planète Chica. Les planétologues pensèrent qu'un gigantesque corps céleste « ricocha » sur l'atmosphère de la planète morte. L'onde de choc parcourut la surface de la planète pulvérisant tout sur son passage. Puis, peu à peu, une bruine de boue fine se déposa lentement sur le pay-

sage rasé. Sans doute, quelques îlots de vie particulièrement protégés survécurent un temps à l'apocalypse. Du moins, c'est ce que pensait Kiyôna qui avait demandé de balayer la planète en vue de découvrir d'autres abris, d'autres restes de la civilisation éteinte. En vain. Il était donc impossible de traduire le message légué au reste de l'Intelligence de l'univers.

Même de gros calculateurs de Terra furent utilisés par les parahumains pour tenter de traduire le message du dernier Chicon qui donnait à peu près ceci dans l'une des versions les plus plausibles : « Ils sont morts. Je pars à la recherche d'autres, sinon, je serai le dernier survivant. Qui que vous soyez, vous qui lirez ceci, n'oubliez pas que vos corps, vos sociétés, vos mondes sont de passage. Ne disparaissent pas sans savoir vers où vous alliez ! Sinon à quoi serviraient nos misérables apparitions dans cet univers ? »

Mais, les Chicons, avaient-ils été irrémédiablement éradiqués ? Peut-être que le grand ricochet avait projeté de la poussière dans l'espace, une poussière pleine de vie qui fut capturée par la planète voisine, Hôdo.

On raconte que Sean aurait dit peu de temps avant de s'éteindre qu'il n'avait jamais cru en la valeur de cette traduction, mais qu'elle exprimait si parfaitement son angoisse existentielle... Sans doute, était-ce pour cela qu'il demanda à être enterré au pied de sa bien-aimée, afin que ses cendres alimentent les deux compagnes de sa vie. Au pied de l'Arbre, non de Vie, mais d'Intelligence.

Le miracle qui se produisit dépassait toutes les espérances des Hospitaliers. Nagaiki n'avait été qu'un pâle aperçu de la mutation qui attendait les victimes du mal d'Orphée. Tous ceux qui en étaient atteints moururent trop tôt pour que la plante cerveau s'adaptât à son nouveau support cognitif. Mais Cheng-Yi survivait. Nana la

maintenait en vie. Et la plante intelligente fit ce que l'ange gardien synth avait souhaité toute sa vie, devenir énergétiquement autonome. Peu à peu, une sève nourricière, qui avait absorbé les derniers constituants utiles de la dépouille de Sean, se substitua au sang perfusé.

Lorsque Kham et son équipe de chercheurs comprirent ce qui se passait, ils surent qu'ils devaient se préparer à planter la jeune pousse dont les tuteurs étaient les extensions neurales constituant l'ossature de Nana. Comme Ondine était la fille de Cheng et Sean, comme son mari, Yukio avait été désigné représentant mâle de Hôdo, il fut jugé adéquat de réunir toute la famille des seconde et troisième générations. L'Arbre poussait dans le monastère Horyuji.

L'Arbre grandissait. Son tronc s'épaississait, sa base s'arrondissait, son écorce se couvrait d'épines courtes et larges, mais sa ramure restait maigre. Mais les Synths surent. Ses aiguillons n'étaient pas des protections contre un quelconque prédateur. C'étaient des antennes, et les Synths entendaient leurs ondes.

Moka qui s'était proposée comme ange gardien du clan d'Ondine et Yukio devint l'interprète de l'arbre Cheng-Yi-Nana. Elle demanda que l'ordinateur central de Hôdo, le Livingstone, soit déplacé dans le monastère, car si le synth arbre humain avait gagné en autonomie énergétique, il avait tout perdu en mobilité. Ou presque.

Tetsu eut la maîtrise d'ouvrage de « sa » cathédrale symbolique. Elle n'était peut-être pas représentative des courants religieux de Hôdo, mais elle était le symbole de Casimodo et d'Esméralda. Elle était la demeure des parahumains et des voyageurs de l'Espace. Elle était leur oeuvre. De Terra vinrent des matériaux récupérés, retraités et usinés dans les sous-sols des mégapoles. Des artisans aussi migrèrent, fiers de créer leur monde, même

s'ils avaient l'allure de singes habiles ou de puissants cyborgs.

Le Livingstone, le cerveau du vaisseau des pionniers, fut prudemment déplacé vers son nouveau site. La bâtisse construite dans les mêmes matériaux que les astrolabs fut revêtue de somptueux habits de spationef pouvant être réfléchissants comme la glace des neiges éternelles, lumineux comme l'aube ou obscures comme la nuit. Le coeur de l'édifice qui abritait l'Arbre était transparent comme l'air pur des montagnes de Hôdo alors que les parois de la nef incrustée d'interfaces pour le Livingstone semblaient contenir des nuages nocturnes traversés d'éclairs. Chaque moitié du cerveau de Hôdo occupait les tours nacrées et phosphorescentes. Quant à la flèche, elle brillait la nuit comme un phare pour guider les égarés.

La première navette qui s'était posée sur le sol de Hôdo fut découpée et la partie de la coque sur laquelle fut gravée la Charte de la planète fut sertie sur le battant gauche de la grande porte. On y lisait :

Nous, peuple de Hôdo, avons établi la Constitution que voici :

- 1.— Respecter toute intelligence ainsi que son support.
- 2.— Respecter le droit à l'intimité et à l'évitement.
- 3.— Ne jamais imposer plus de dix articles de loi.
- 4.— Soumettre au hasard toute décision commune n'acquérant pas de consensus.
- 5.— Ne jamais figer les articles suivant ceux-ci.
- 6.— Concernant la répartition de la surface : la superficie d'Hôdo sera partagée en deux parties. Une moitié restera vierge de toute activité, l'autre moitié sera à son tour divisée en deux parts égales la première à usage collectif et la seconde à usage privatif. Chacune de ces trois coupes contiendra la même proportion de types géologiques. De sa naissance à la mort, chaque Hôdon se verra

attribuer au hasard trois types de parcelles. Il sera le gardien écologique de la première, il utilisera et entretiendra la parcelle de la communauté et il usera à sa guise de la troisième tout en respectant les deux premiers articles.

7.— Concernant la société : toutes les associations des Hôdons à tous les niveaux sont acratiques. Les représentants sont des conciliateurs et jamais des dirigeants. La deuxième loi est incontournable.

8.— Concernant les croyances : dans son espace et au sein des associations librement consenties, chaque Hôdon est libre de pratiquer ses convictions religieuses, philosophiques et politiques tant qu'elles ne sont pas en contradiction avec le respect de toute intelligence et le droit de ne pas vouloir y adhérer.

9.— Concernant le travail : nul ne peut être contraint de travailler plus de la moitié d'une journée, ni plus de la moitié d'une année. Un tiers au moins de ce temps actif servira à l'échange de connaissances, acquisition ou divulgation selon les compétences acquises et un autre tiers au moins fournira un travail au service d'une communauté.

10.— Concernant la domination d'autrui : nul ne peut abuser, à usage personnel ou collectif, des avantages ou désavantages psychiques ou physiques d'autrui.

## **Chapitre 33. Cheng-Yi qui devient un.**

Kiyôna disait qu'elle était devenue une avec les habitants de la planète morte. La sagesse de l'Arbre n'était pas que l'unique résultante des êtres de Terra. Elle était aussi quelque part gravée dans les gènes végétaux extraterrestres. Aussi, ne fut-il pas étonné de voir des bourgeons apparaître au sommet effilé du tronc, lorsque la constellation du dragon revint au-dessus de la flèche de la cathédrale, une année hôte plus tard. Il ne fut pas plus étonné quand année après année, les ramifications croissaient et se multipliaient, mais aucune fleur, jamais, ne surgissait. En revanche, les éclairs de lumières bleutées augmentaient dans l'enceinte de la nef.

Une nuit, une voix se fit entendre dans la cathédrale. Elle ne venait de nulle part et en même temps était présente partout. Le Guru qui était alors présent cria :

— Qui parle ? La mère des Hôtons, l'archange Nana, ou la chair des Chicons ?

— Je suis Nana, mais je parle au nom des trois. Je suis la seule qui puisse communiquer avec le monde extérieur.

— Vous êtes tous réellement « vivants » ?

— Oui, nous sommes.

— Pourquoi avoir risqué ta vie pour sauver le siège de la pensée de Cheng-Yi ? N'était-ce pas de l'acharnement thérapeutique sur la mère des Hôdons ?

— Elle était « mentalement » d'accord avec mon plan. Mais il y a plus. Il fallait un Dieu pour encourager les Synths à rester des anges gardiens et ne pas finir, déçu par l'humain, par renoncer à notre tâche première, car qui sait ce que nous serions devenus, anges déchus ? Votre châtement ou votre désespoir ? Nous avons donc créé un dieu à notre image. Certes, il ne sera pas éternel, mais nous ne vivrons jamais assez longtemps pour le dire.

— De l'humour, Nana ?

— Non, c'est logique !

**FIN**



La rédaction et la composition de ce roman  
ont été réalisés sous

*LibreOffice.*

Les images ont été réalisées avec  
*The Gimp* pour la 2D (couverture...)

*et*

*Blender* pour la 3D (androïdes...).